This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 814,336

PRESENTED TO

THE LIBRARY

OF THE

University of Michigan.

By Mrs. S. Tucker

1861.

PRESENTED TO

THE LIBRARY

OF THE

University of Michigan.

By Wm. S. Tuckerman

1861.

B
16
.V1

PRESENTED TO

THE LIBRARY

OF THE

University of Michigan.

By Mrs. S. Tuckerman

1861.

L'ART

DE

PERFECTIONNER L'HOMME.

TOME II.

L'ART

DE 4892

PERFECTIONNER L'HOMME,

SUIVI

D'un Essai sur les Caractères, les Mœurs et les Complexions des Hommes illustres de Plutarque.

PAR J. J. VIREY,

Officier de santé en chef, à l'Hôpital militaire de Paris.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
Horat.

TOME SECOND.

A PARIS,

chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

M. DCCC. IX.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

SUITE DU LIVRE III.

SECTION II.

Des communications vitales.

PREMIÈRE PARTIE.

De nos relations physiques et morales.

CHAPITRE PREMIER. Rapports des êtres sensibles entre eux; liens du sang, causes de l'union sociale.. page 1

CHAP. II. Que l'imitation s'opère en assimilant les esprits et les corps..... 6

CHAP. III. Des contagions animales qui se propagent par la chaleur et par des émanations..... 13

CHAP. IV. De l'ascendant; comment l'homme agit et domine sur ses semblables..... 18

CHAP. V. Quels rapports constituent l'amitié et l'amour entre les êtres; état du mariage..... 24

DEUXIÈME PARTIE.

Des relations harmoniques du principe vital.

CHAPITRE PREMIER. Que la musique naît du mouvement organique et qu'elle est naturelle..... 31

CHAP. II. Comment les modes divers de la musique et le rhythme agissent sur nous..... page 37

CHAP. III. De la musique propre à rendre le caractère bon, et à développer le génie..... 41

TROISIÈME PARTIE.

Des relations du langage et du style avec le caractère moral.

CHAPITRE PREMIER. Que le langage d'action émeut plus l'ame que le langage articulé. De l'éloquence..... 49

CHAP. II. Que plus le discours est concis, plus il marque la vigueur du caractère..... 54

CHAP. III. Des caractères du style et du langage selon les sexes, les tempéramens, les âges, les habitudes, &c. 58

CHAP. IV. Connoître les influences des pays, des gouvernemens, des temps, et des institutions par le style. 67

SECTION III.

De la grandeur et de la force de l'ame.

CHAPITRE PREMIER. Des rapports entre l'esprit et le cœur, ou la pensée et le sentiment..... 75

CHAP. II. Que le sentiment est plus nécessaire pour les beaux-arts, et l'intelligence pour les sciences.... 80

CHAP. III. S'il y a des ames naturellement plus grandes et plus fortes que d'autres..... 88

CHAP. IV. Que le génie n'est pas héréditaire, mais plutôt le caractère; pourquoi les ames dégénèrent..... 94

CHAP. V. De la magnanimité considérée en elle-même, et d'où elle émane; de l'héroïsme..... page 101

CHAP. VI. Si l'étude et la science agrandissent l'ame. 108

CHAP. VII. Comment les génies s'agrandissent selon leur nature; des théoriciens et des praticiens..... 115

CHAP. VIII. Que l'abnégation de soi-même est la principale source de l'élévation de l'ame..... 120

LIVRE IV.

SECTION PREMIÈRE.

Des facultés intellectuelles.

CHAPITRE PREMIER. De la faculté de penser et de l'aptitude pour apprendre; en quoi elles consistent... 127

CHAP. II. Que l'esprit ne doit pas se tourner vers le corps, mais le corps vers l'esprit..... 134

CHAP. III. Que la concentration de l'esprit est nécessaire pour augmenter son intensité..... 138

CHAP. IV. Quelle est l'action, 1°. des âges; 2°. des sexes, pour développer le génie..... 146

CHAP. V. De la mémoire, de l'imagination, et du jugement comparés; comment on les perfectionne... 152

CHAP. VI. Des caractères des esprits; moyens de les acquérir ou de les modifier. De leurs limites..... 163

CHAP. VII. Du bel et du bon esprit; différences entr'eux et le génie..... 173

CHAP. VIII. Des diverses qualités de l'esprit ou des talens. Du goût..... 179

SECTION II.

Des mouvemens particuliers de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans l'état de veille.

CHAPITRE PREMIER. Explication des états de l'esprit dans l'enthousiasme, l'engouement fanatique, &c. page 186

CHAP. II. Des troubles d'esprit, du vertige, des illusions, des enchantemens, &c. 192

CHAP. III. De l'extase, des visions, des ravissemens mystiques et de l'exaltation. 198

CHAP. IV. Des improvisateurs; des agitations mentales maladives; moyens de les guérir. 204

DEUXIÈME PARTIE.

Des mouvemens de l'esprit pendant le sommeil.

CHAPITRE PREMIER. Etats comparatifs de l'esprit dans la veille et dans le rêve. 210

CHAP. II. De la nature des songes et du délire; comment ils sont produits. 215

CHAP. III. De l'incube, du somnambulisme et des autres genres de songes. 221

CHAP. IV. Causes de la diversité des songes; s'ils ont quelque signification. De leur interprétation. 229

TROISIÈME PARTIE.

Des mouvèmens de l'esprit dans l'ivresse et l'étourdissement narcotique.

CHAPITRE PREMIER. Du sang-froid et de l'ivresse comparés par rapport à l'esprit..... page 237

CHAP. II. Des diverses espèces d'ivresse; de leur cause; comment on les dissipe..... 244

CHAP. III. Des effets ou nuisibles ou utiles de l'ivresse sur l'esprit et le corps, selon les complexions..... 249

SECTION III.

Des états maladifs de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Maladies d'imbécillité.

CHAPITRE PREMIER. Des causes et des diverses espèces d'idiotisme, de fatuité, de sottise, &c..... 257

CHAP. II. Du défaut de la volonté, des causes de l'abrutissement..... 265

CHAP. III. Des moyens curatifs de la stupidité, au physique et au moral..... 271

CHAP. IV. Comparaison de la stupidité et de la folie; comment on rétablit l'esprit..... 277

DEUXIÈME PARTIE.

Etats de l'esprit dans les divers genres de folie.

CHAPITRE PREMIER. De la raison et de ses dérangemens; des causes générales de la vérité et de l'erreur... 283

CHAP. II. De la folie selon ses différentes espèces, et de leurs causes..... page 291

CHAP. III. Des espèces de mélancolie, des possédés, des lunatiques, des atrabilaires. De la rage..... 299

CHAP. IV. De la manie et de ses causes; de la frénésie. Etats de l'esprit dans ces affections..... 306

CHAP. V. Considérations générales sur les diverses espèces d'aliénations mentales..... 313

LIVRE V.

SECTION PREMIÈRE.

De l'empire de l'ame sur le corps, et des instincts.

CHAPITRE PREMIER. Quelle est l'action de l'ame sur nos organes? Comment elle tue ou guérit?..... 319

CHAP. II. Que l'ame a des actions spontanées, libres. Comment sa connoissance s'acquiert..... 324

CHAP. III. De l'instinct et de ses impulsions chez l'homme et les animaux..... 329

CHAP. IV. Comment l'instinct détermine nos besoins, nos appétits, nos goûts et nos répugnances..... 334

CHAP. V. Que l'instinct forme nos dispositions naturelles, donne naissance à la médecine, et enseigne souvent les remèdes..... 338

SECTION II.

Des actes spontanés et arbitraires de l'ame.

CHAPITRE PREMIER. Comment l'ame peut pressentir des choses éloignées. De la prévoyance des animaux. 344

CHAP. II. S'il y a des divinations? Des effets de la destinée sur nos déterminations..... page 350

CHAP. III. Que l'ame agit d'autant plus que le corps est moins actif..... 356

CHAP. IV. Si l'esprit peut pénétrer par quelque science dans l'avenir..... 360

SECTION III.

Des dispositions mentales et des vocations.

CHAPITRE PREMIER. Des propensions ou des penchans qui dépendent du corps..... 367

CHAP. II. Des vocations qui naissent de l'ame et qui surmontent l'opposition du corps..... 372

CHAP. III. Comment les vocations se décident. Des conversions morales..... 377

CHAP. IV. De la nature et de la grace; comment elles opèrent dans l'homme..... 383

CHAP. V. S'il y a une opération des puissances supérieures sur l'ame humaine..... 389

CHAP. VI. De l'ardeur de l'ame, de la vie surnaturelle et de l'amour moral..... 393

SECTION IV.

Des caractères et des qualités morales.

PREMIÈRE PARTIE.

Des caractères naturels.

CHAPITRE PREMIER. De la force et de la foiblesse morale des individus..... 400

CHAP. II. Du naturel; des moyens de le découvrir. 405

CHAP. III. A quelles dispositions tiennent la bonté ou la méchanceté du naturel ? . . . . . page 409
CHAP. IV. Des vices et des vertus relativement au caractère. 415

DEUXIÈME PARTIE.

Des caractères dénaturés.

CHAPITRE PREMIER. Des causes qui corrompent l'homme plus que les animaux. 421
CHAP. II. Des mouvemens atrabilaires. Comment ils portent à des actions criminelles. 426
CHAP. III. Des actions dénaturées qui viennent de l'esprit ou du cœur. 431
CHAP. IV. Des autres dépravations qui résultent des fonctions des sexes. 439

SECTION V.

Des habitudes morales, ou des mœurs acquises.

CHAPITRE PREMIER. Des qualités morales. Comment on les modifie. 446
CHAP. II. Comment ces habitudes s'établissent, et de leur réformation. 451
CHAP. III. Description comparée des diverses mœurs et des vices. 455
CHAP. IV. Suite des autres habitudes vicieuses et vertueuses. 464
CONCLUSION. 476

FIN DE LA TABLE.

L'ART
DE
PERFECTIONNER L'HOMME,
OU
DE LA MÉDECINE
SPIRITUELLE ET MORALE.

SUITE DU LIVRE III.

SECTION DEUXIÈME.
Des communications vitales.
PREMIÈRE PARTIE.
De nos relations physiques et morales.
CHAPITRE PREMIER.
Rapports des êtres sensibles entr'eux; liens du sang, causes de l'union sociale.

Rien n'annonce mieux la destination de l'homme pour vivre avec l'homme, que les liens multipliés dont la nature l'unit avec ses semblables par la société, les langages, les

religions et les lois. L'individu est un membre de ce grand corps du genre humain ; nous tenons tous à la même racine de vie ; aucune des choses humaines ne nous peut être indifférente, et nous vivons dans nos semblables comme ils vivent en nous. *Homo sum, nihil humani à me alienum puto.*

Voyez ces tristes solitaires, ils sont maigres, pâles, défaits ; ils se consument en rongeant leur cœur ; ils deviennent vieux de bonne heure, parce qu'ils ne reçoivent rien. La société répartit entre les individus les forces de la vie. Les vieillards réchauffent la leur dans l'intime société des hommes sains, qui s'affoiblissent aussi par cette cohabitation des infirmes. La jeunesse aimante prodigue l'exubérance de sa vie, la vieillesse l'attire. Le sexe femelle se joint au sexe mâle, dans lequel il trouve cette vigueur qui soutient sa foiblesse : tous les êtres forts s'attachent à ce qui est foible. Plus un enfant coûte de peines à sa mère, plus elle y met de son ame, plus elle se sent dans lui ; l'amour maternel augmente même à proportion de la délicatesse et de la misère de l'enfant. La femme a reçu la surabondance de l'ame de l'homme pour la reverser dans le sein de son fils. Foible à l'égard du fort, elle est forte à l'égard du foible, et attire

le plus de l'un pour donner à celui qui a moins, afin que l'équilibre de la vie s'établisse. La pitié rend au foible l'élément sensitif, et l'amour en soustrait au fort. L'attachement pour l'enfance épuisant la vie de la mère, celle-ci réclame l'amour de l'homme, afin qu'il lui restitue ce qu'elle a distribué; c'est pourquoi les enfans ajoutent de nouveaux liens entre les époux; la femme étant le nœud intermédiaire qui rassemble les extrémités opposées de la famille.

A l'époque des amours, temps où l'élément sensitif surabonde dans les animaux, ils s'associent; mais à peine les jeunes sont-ils devenus grands, qu'ils se séparent, et que la famille se dissout. Ils ont bien moins que l'homme de ce principe commun de sentiment qui a besoin de s'épancher au-dehors, qui incorpore ensemble tous les membres de la société; ils n'engendrent pas en tout temps, et leur sensibilité est bornée. La nôtre, presque toute extérieure, nous fait vivre en grande partie hors de nous, et se répand même au loin. Notre ame, attachée sur la terre à tant d'êtres et à tant d'objets, comme par autant de cables, peut en être émue en tout sens. Arrachés au monde, il nous faut mourir dans toutes les personnes qui nous sont chères; ces

déchiremens du cœur, ces regrets de perdre tout ce dans quoi l'on vivoit, d'emporter au tombeau une partie du sentiment de ceux qui nous aiment, montrent que nous possédons la vie en communauté, tandis que les animaux meurent tout entiers d'un seul coup.

Tout ce qui se ressemble, s'assemble, et tout ce qui diffère, se disjoint, ainsi que les pierres mal taillées ou irrégulières d'un édifice. Puisque nous nous aimons, il faut que nous aimions en autrui ce qui est encore nous. Un tel effet est comparable à l'attraction qui fait joindre l'huile à l'huile, le mercure au mercure. Des corps semblables dans de pareilles circonstances d'âge, de sexe, de condition, doivent nécessairement s'unir, puisque le principe qui les anime peut se transmettre de l'un à l'autre, comme la chaleur qui se distribue également à toutes les parties d'une même matière. Plus on retrouve dans ses semblables ses propres qualités, plus on les recherche volontiers; il semble que ce soit notre propre substance, notre chair, notre sang. Par cette liaison primitive des ames et des corps, entre parens, (ce qu'on nomme *la voix du sang,*) des frères long-temps inconnus se devinent, se sentent naturellement; on a vu des enfans

long-temps perdus reconnoître leur mère (1). Ces agneaux qui retrouvent, sans se tromper, au milieu d'un nombreux troupeau, la brebis qui les allaite, sont guidés par l'instinct du sang et la similitude du corps. On a vu pareillement deux jumeaux se ressemblant en tout, à faire méprendre le monde, qui ne pouvoient pas vivre écartés l'un de l'autre. La même amitié les faisoit vivre et mourir ensemble. Il est naturel que deux corps engendrés, nourris ensemble, égaux de tempérament, confondent leurs intérêts, leurs sentimens; à quelque distance qu'on les tienne, leurs ames correspondront entre elles, parce que leurs actions seront semblables. Il n'y aura presque qu'un *moi* en deux êtres; le frère pressentira, en France, ce que peut faire son frère en Amérique, dans une situation donnée. Deux amis intimes joignent sans doute leurs ames, jusques dans leurs songes. Ainsi, deux montres réglées au même méridien, marquent l'heure à pareil moment, quoique très-éloignées, et si elles avoient une ame, elles pourroient s'unir par le sentiment, comme elles le sont

(1) Dans un canton de la Lybie, où les femmes étoient en communauté, selon Hérodote, les enfans reconnoissoient leur père par une inclination naturelle.

par le mouvement. Entre deux époux qui ont long-temps vécu ensemble, il s'établit, par une si étroite conjonction, un équilibre vital si parfait, qu'ils se sentent inséparables; la maladie ou la mort de l'un, entraîne souvent celle de l'autre en même temps.

Ainsi des douleurs arthritiques ou des rhumatismes passent d'un membre à l'autre en un clin-d'œil; lorsque la tension de ces membres est égale, ils se trouvent dans un état semblable; et parce qu'ils reçoivent une semblable proportion du principe sensitif, ils éprouvent ensemble les mêmes douleurs et les mêmes plaisirs; il suffit de guérir l'un pour que l'autre le soit. Ils sympathisent d'autant mieux, qu'ils exercent de pareilles fonctions. En effet, l'élément vital que distribuent les nerfs, s'écoule également dans toutes les parties qui se trouvent en un état analogue, et selon le degré qui leur convient.

CHAPITRE II.

Que l'imitation s'opère en assimilant les esprits et les corps.

Comme une cloche frappée fait frémir les autres cloches qui sont en consonnance, ou comme une corde pincée fait vibrer celles qui

sont tendues à son unisson, de même il suffit de mettre ce rapport d'égalité ou de proportion entre des individus, pour qu'ils participent aux mêmes affections, car nous souffrons en voyant souffrir notre semblable. Didon secourt des infortunés, parce qu'elle a ressenti le malheur :

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Cette imitation est si naturelle, qu'elle est même indépendante de notre volonté. En appercevant les manières et les mouvemens des autres personnes, il s'imprime en notre cerveau une image semblable qui distribue par tout le corps nos esprits animaux dans un ordre conforme; ainsi un visage riant nous engage à sourire, un air triste nous rend sérieux; en voyant danser, ou manger, ou bâiller, ou vomir, &c., nos facultés nerveuses sont entraînées souvent à l'unisson. En parlant, on excite à parler, on se tait avec les taciturnes, avec le tambour on prend le pas, on accompagne sans y songer la chanson qu'on entend. Cette assimilation est si impérieuse dans les individus grêles et mobiles, qu'ils ne peuvent presque considérer aucune action, ni entendre aucun son sans être disposés à les imiter. L'on ne peut attribuer qu'à

une sorte de transfusion du sentiment moral; les maladies convulsives, qui se communiquent si rapidement. Instrumens montés à l'unisson de tous les autres, une seule corde qui vibre nous fait résonner sur le même ton, et des mouvemens spasmodiques ébranlent pareillement l'élément sensitif des autres corps. Aussi les personnes le plus promptement entraînées sont les femmes, les enfans, dont les fibres sont délicates et nerveuses, le tissu mince et irritable, l'élément vital rare et fugace; nous les voyons de même bientôt agacées par le son des instrumens de musique.

De-là vient l'empire tout puissant de l'exemple sur les hommes; le domestique prend les habitudes de son maître, le fils celles de son père, les sujets celles du roi:

Regis ád exemplum totus componitur orbis.

Telle est la cause qui propage au loin, en si peu de temps, les modes, les opinions, les hérésies, &c.; l'imitation fait une foule de sectaires avant que le raisonnement forme un prosélyte. Les mouvemens du principe sensitif ne pouvant agiter que des corps semblables à ceux d'où il sort, les individus trop différens, ne sont pas soumis à cette contagion. L'on doit rarement à la seule raison cette résis-

tance au torrent, mais plutôt à une vigueur d'ame, ou à l'insensibilité du corps. De même qu'une corde ne peut pas être mue par celle d'une octave inférieure, mais bien par sa semblable ou par sa correspondante d'une octave supérieure, pareillement les caractères fermes et grands peuvent communiquer l'impulsion aux inférieurs, mais non la recevoir d'eux. De même les corps idioélectriques repoussent l'électricité étrangère, parce qu'ils en possèdent une en propre.

En fréquentant long-temps une personne qu'on estime ou qu'on aime, l'on adopte son genre de vie, ses humeurs, ses opinions; le corps se moule sur le sien, soit par cette disposition naturelle de l'amitié, soit en partageant ses habitudes, ses passions qui modifient à la longue le cours des esprits vitaux. L'ami est comme le miroir de son ami, dont il retrace toutes les manières et la parfaite image. Les études même nous transforment : *Abeunt studia in mores.* Il y a du danger à vivre continuellement avec les animaux, dont on contracte insensiblement certaines manières. Le palfrenier devient brutal avec les chevaux, le bouvier participe de l'air stupide et de la pesanteur du bœuf, le piqueur, le braconnier prennent le naturel du chien de chasse, le

berger tient de la simplicité de ses brebis, et le porcher de la malpropreté du pourceau. Toute familiarité intime avec les bêtes, nous écarte de la nature humaine. Ces personnes qui vivent avec des chiens, des chats, des guenons, &c., sont moins spirituelles et moins sensées que les autres. Elles s'animalisent autant que ces bêtes semblent s'approcher de l'humanité.

Dans les lieux et les circonstances où les hommes sont rendus uniformes, il s'établit un concours général de sentimens et d'actions, tandis que des lieux et des circonstances contraires les diversifient. On ne peut trouver aucun exemple plus frappant de cette union d'ames, que dans une armée bien disciplinée, marchant au combat d'un pas égal, et animée de l'esprit de son chef; non-seulement les membres des soldats se meuvent tous au premier signal, mais ils n'ont qu'une volonté, qu'un sentiment, qu'un cœur et qu'une ame. Chaque régiment a même un esprit de corps qui saisit d'abord les recrues, qui les met à l'unisson du caractère de leurs compagnons d'armes. Comme le fer frotté par l'aimant devient magnétique, ainsi la fréquentation habituelle fait l'intimité des ames; l'on s'échauffe, l'on se pénètre l'un par

l'autre jusqu'à l'enthousiasme. Alors un seul esprit semble souffler sur toute l'assemblée; chacun ému, exalte son voisin; comme dans une chaîne électrique, tout le monde donne et reçoit le fluide igné. L'on ne peut résister à cette commotion universelle, et l'étranger même se sent transporté sans autre cause que cette force entraînante. Un énergumène sortant d'une assemblée d'enthousiastes, encore tout échauffé de l'esprit général, le dissémine partout, comme la bouteille de Leyde chargée d'électricité qui donne des commotions à quiconque la touche; le démon qui l'inspire ne le laisse pas en repos; il a reçu une surcharge d'esprits qu'il cherche à verser dans autrui. Ce patriotisme exalté, cet esprit public si ardent parmi les anciennes républiques, faisoient attribuer à chaque peuple, à chaque ville, un génie tutélaire qui les protégeoit. Les citoyens unis en frères contre l'ennemi commun, faisoient des efforts prodigieux, et sembloient animés par Dieu (1). On eût cru que chaque individu ne vivoit que de l'ame de la république, et non par lui-même, ni pour lui-même.

(1) *Et effundam spiritum meum super omnem carnem.* Joël. c. 2, ℣. 28. *Voyez* aussi l'Histoire des Machabées.

Des hommes assujétis à un régime commun, vivant tous d'une manière absolument semblable, ne peuvent manquer d'adopter un même esprit, et d'être incorporés dans un sentiment général, parce que leurs corps s'assimilent. Ainsi les fondateurs des ordres religieux amènent ceux qui suivent leur règle à leur propre tempérament; les chartreux, par exemple, tendent à la complexion mélancolique, comme S. Bruno. Les Lacédémoniens étoient austères, sobres, taciturnes et magnanimes comme Lycurgue, qui institua leur république. Les Romains retenoient de leur Romulus un caractère belliqueux, fier et hardi. Ces législateurs imprimoient avec leurs maximes, leur naturel aux peuples. « Si Rome » a porté plus de grands hommes, dit Bossuet, » qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, » ce n'a point été par hasard; mais c'est que » l'état romain, constitué de la manière que » nous avons vu, étoit, pour ainsi parler, du » tempérament qui devoit être le plus fécond en » héros ».

CHAPITRE III.

Des contagions animales qui se propagent par la chaleur et par des émanations.

S'IL n'existoit entre les hommes qu'une simple imitation, sans que le mouvement vital se communiquât, les individus assimilés ressembleroient à des horloges qui sonnent bien les mêmes heures au même moment; mais ils n'auroient nulle union entre eux; aucun n'agiroit sur son voisin. Au contraire, il y a évidemment une sorte de transfusion du principe sensitif entre les corps vivans. Sans parler des contagions funestes qui se propagent par l'attouchement, comme la petite vérole, la gale, la lèpre, les dartres, le mal vénérien et les autres maladies de la peau; d'autres se communiquent par des miasmes, comme les fièvres malignes, épidémiques, pestilentielles, &c. On sait par expérience qu'une chienne en chaleur attire tous les chiens, en répandant quelque exhalaison odorante, puisqu'avec un linge frotté à la vulve de cette femelle, on se fait suivre des mâles.

Il y a dans les relations morales de l'amour, un mutuel échange du principe sensitif, autre

que l'influence de l'imagination. Cet effet s'opère dans tous les animaux; après l'acte de la génération, l'élément vital diminué ne s'exhale plus avec autant d'abondance; la femme enceinte inspire moins d'amour que de respect, et fait moins d'impression que la fille nubile. Les eunuques ne transpirant point cette odeur de mâle, excitent plutôt le mépris que l'amour. Pourquoi une personne cause-t-elle, par son seul voisinage, un transport irrésistible qu'elle ne produit point en d'autres temps? D'où vient ce charme séducteur capable d'interdire, de faire trembler comme un enfant, l'homme le plus intrépide? Qu'est-ce que des *attraits?* Dans les animaux, des odeurs génitales les attirent, les mettent en chaleur; chez la femme et l'homme, c'est une sorte d'émanation spermatique qui les joint aveuglément; elle s'exhale de tous leurs pores; un feu séminal circule dans leurs veines, imprègne tous leurs organes d'une vapeur particulière. Les amans expriment le sentiment jusques dans les regards qu'ils se dardent; ils unissent leur transpiration; leurs haleines se confondent, leurs ames se joignent par la violence des desirs qui sont des jouissances anticipées. Toutes les parties du corps ayant concouru à l'excrétion de l'humeur séminale, elles se

déspermatisent, perdent leur odeur, et tombent dans l'abattement. Alors la vivacité de cette impression amoureuse et toute corporelle, diminue et s'éteint lorsqu'il n'existe point d'ailleurs des rapports plus intimes du cœur.

Cette exhalaison du principe sensitif étant plus forte en été et dans les pays chauds, toutes les communications nerveuses y sont bien plus contagieuses entre les individus; les convulsions, les maux de nerfs s'y propagent rapidement, et l'amour s'y transmet si aisément entre les sexes, qu'on est obligé de les tenir séparés, ou d'enfermer les femmes. Cette extrême dissipation des esprits animaux rend toutes les facultés languissantes, et les mouvemens mous. Au contraire, le froid modéré, en restreignant cette déperdition, nous fortifie, nous rend plus robustes, moins inflammables et moins jaloux. Aussi les épidémies nerveuses, loin de se répandre par le froid, se guérissent par tout ce qui resserre les esprits vitaux, comme le bain froid, la crainte, &c. L'on ne peut pas émouvoir les naturels glacés; mais tout ce qui échauffe, anime. L'ame n'est jamais attirée que par l'ame; nous ne pouvons nous joindre à un être qu'autant qu'il est échauffé, qu'il peut nous rendre amour pour amour, amitié

pour amitié; sans cela, un corps n'est plus qu'un cadavre dont l'insensibilité nous glace et nous repousse.

Cette contagion animale est si appercevable, que des aveugles devinent souvent l'approche d'une femme, et marquent des préférences décidées pour quelques-unes. Ce n'est pas toujours la beauté de la figure, le charme de la voix, ou la grace de la démarche, qui font aimer une personne plus que toute autre. Les séductions des sens étant passagères, ne produisent d'ordinaire que des amours volages. Il y a des sentimens secrets qui peuvent nous attacher, même malgré nous, à des personnes mal partagées en beauté; ces attraits inconnus font sentir aux cœurs qu'ils sont faits l'un pour l'autre : liaison que nul éloignement ne peut interrompre, qui se fortifie même par la jouissance et le temps, remèdes de tous les autres amours.

Le cours de nos esprits vitaux se modifiant par la crainte, la colère, la tristesse, la joie, &c., nous dissipons peut-être diverses émanations capables d'exciter ces émotions dans les personnes voisines. Un animal, dans les dernières transes de sa mort, éprouve des sueurs froides; sa transpiration prend une odeur cadavéreuse, qui imprègne les mains et les vêtemens du

boucher ; cette odeur fait frissonner et maigrir de crainte, en peu de jours, les bestiaux de même espèce que ce boucher touche ; l'on a vu un troupeau de pourceaux témoigner, par des cris, leur frayeur à son aspect (1). Les chiens devinent ceux qui les *abattent*, et les fuient en aboyant (2). Un pauvre agneau n'entre qu'en bêlant dans la boucherie ; s'il tremble devant le loup sans en connoître encore la férocité, c'est qu'il est frappé par quelque émanation forte, et commune aux carnivores, tandis qu'il ne trouve aucune puanteur antipathique dans les herbivores comme lui. Les souris évitent les souricières lorsqu'elles y sentent encore l'odeur de celles qui ont été attrapées ; c'est pourquoi l'on a soin de la dissiper par le feu. On a vu la vapeur alliacée d'un gros crapaud, faire tomber en syncope des animaux et même des hommes. L'odeur nauséabonde de quelques serpens, jointe à la terreur qu'ils inspirent, peuvent stupéfier un animal, le rendre immobile, et affadir le cœur d'un homme. La perdrix reste en arrêt devant le chien, que l'odeur seule du loup étonne à son tour. La torpille frappe de mort

(1) Gassendi, *Oper. philos. tom.* 2.

(2) Digby, *de Immortalit. anim. part.* 2.

les autres poissons par son électricité; les antipathies des animaux dépendent sans doute de plusieurs émanations subtiles. Les mouffettes, les putois et d'autres espèces, terrassent leurs ennemis par des puanteurs insupportables; il y a peut-être des exhalaisons imperceptibles qui nous rapprochent ou nous éloignent de certaines personnes, des roux, des noirs, &c. (1).

CHAPITRE IV.

De l'ascendant; comment l'homme agit et domine sur ses semblables.

A L'ÉPOQUE de la puberté, l'ame sensitive agrandie, fortifiée par un surcroît d'élément vital, donne à l'homme de la supériorité sur les autres êtres; par la force du caractère, il est destiné naturellement à dominer sur le sexe féminin. Les eunuques, les tempéramens énervés, les valétudinaires, les enfans, et en général tous les foibles de cœur et d'esprit, sont condamnés à l'imitation, à recevoir l'im-

(1) Chaque tempérament a son odeur; des maladies et plusieurs affections morales en développent de particulières, parce qu'elles émeuvent diverses humeurs. La malignité et l'envie paroissent exhaler de mauvais *esprits*.

pulsion des ames fortes, comme pour s'élever, de cette sorte, à leur niveau, en s'y rattachant. Les cœurs simples, les esprits les plus crédules et les plus admirateurs, sont aussi les plus imitateurs. Le fort, le supérieur, le plus grand, le plus habile, devient toujours modèle, et le foible une copie, comme le plus grand mouvement absorbe le moindre. Les fascinations des enfans, par l'impression que fait le regard d'une personne sur leurs tendres organes, ne sont que l'empire naturel d'un esprit ferme sur une ame foible et délicate. En altérant le cours des esprits animaux, l'on peut déterminer des mouvemens de crainte, d'étonnement, de respect, d'admiration, &c. L'appareil de la puissance, l'éclat qui environne un souverain, la majesté des regards, le ton de la parole imposent silence aux esprits les plus altiers; l'opinion d'une grande supériorité soumet les plus résolus, et fait courber les fronts les plus superbes. Entre égaux, la réaction égalant l'action, tout reste pareil, aussi les animaux n'agissent que par la force du corps; mais les hommes doués d'une ame élevée, et de sentimens expansifs, peuvent dominer et sur leurs semblables et sur les bêtes; nous nous tenons plus par les liens spirituels que par les matériels; nous

sommes plus susceptibles de contagions morales, et les animaux, d'altérations physiques.

Autant notre ame acquiert de vigueur dans la solitude, parce que nous ne la répandons pas incessamment sur tous les objets, et que nous la ramassons en nous-mêmes; autant l'habitude de la parsemer dans la société sur toutes choses, de s'assimiler à tout le monde, l'affoiblit et la rapetisse. Un orateur, un acteur, ne peuvent communiquer à leurs auditeurs aucune émotion, s'ils n'ont pas l'ame assez grande, assez forte pour s'émouvoir eux-mêmes. S'ils restent froids, sans expansion de sentiment, toutes leurs contorsions et leur fausse sensibilité nous deviennent insupportables. En vain nous leur prêtons nos cœurs, ils ne peuvent rien nous rendre; ils nous épuisent de dégoût et d'ennui. Mais l'acteur qui a de l'ame, attire la nôtre; il nous flatte, il nous enchante par un pouvoir magique. Nous aimons tout ce qui augmente notre sentiment et qui amplifie notre être, comme les spectacles, la musique, la poésie, &c. Tout un peuple s'agite à la voix puissante de l'homme éloquent. Les personnages que la nature a doués d'une ame contagieuse, la versent, pour ainsi dire, dans tous les cœurs. Ainsi, Mahomet, dont la tête étoit aussi ardente que le tempérament,

souffloit dans le sein de ses sectateurs le fanatisme qui l'agitoit; il les remplissoit de son génie, et d'hommes vulgaires, il en formoit des héros et des martyrs. On peut douter si ces esprits sublimes qui ont fondé des états et su faire mouvoir par la seule force de leur ame, de grandes masses d'hommes, n'ont pas eté suscités par la Providence. Plusieurs se sont regardés comme ses ministres. Rassembler en soi les volontés si discordantes des humains, ne peut être que l'effet d'une faculté extraordinaire; ce qui a fait penser à Platon qu'on ne pouvoit gouverner les hommes sans l'assistance d'un *démon*, ou d'un génie surnaturel. Aussi, tous les législateurs ou les fondateurs des peuples ont rapporté leurs institutions à la Divinité; ils se sont crus inspirés par sa puissance. Ils n'ont pu attirer tous les cœurs sans suivre l'ordre éternel de la Providence et cette voix des peuples, qui est celle de Dieu même. La félicité que l'homme de bien trouve dans cet amour et cette vénération universelle, est si souhaitable que plusieurs ont sacrifié leur vie pour la mériter. Ce concours de volontés qui rassemble sur la tête d'un seul homme les destinées d'une nation, le rend un agent de la Nature divine. Il ne reçoit que d'elle ses résolutions, et il la représente. Son ame, agrandie

de la somme de toutes celles qu'il gouverne, doit l'élever, en quelque manière, au-dessus de l'humanité; c'est pourquoi Homère nomme les rois *pasteurs des peuples*; leur mémoire est immortelle; leur vie s'enfle et se grossit, pour ainsi parler, de la vie de toute la nation à laquelle ils commandent. Le peuple semble fournir aux grands hommes le sujet de leur immortalité, et leur offrir ses moyens pour en faire usage.

La présence; l'attouchement ou les paroles d'un homme très-éminent par son caractère moral, ou par la sublimité de son esprit, ou par l'opinion de sa dignité, influent singulièrement sur les ames inférieures, et sont capables de guérir les corps. Vespasien, au rapport de Tacite (1), guérit ainsi deux infirmes en Egypte. On attribuoit à des rois de France, la vertu de dissiper la maladie scrophuleuse. Nous pourrions citer bien des exemples de cures merveilleuses qu'on rapporte à l'influence de l'imagination sur le corps, et qui ne s'opèrent guère que sur des femmes hystériques, des hypochondriaques, des vieillards perclus, des enfans, des épileptiques et d'autres personnes

(1) Qui interfuêre nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium. *Historiar.* l. IV, c. 81.

d'un cerveau facile à ébranler. De-là, vient l'emploi des amulettes, des talismans, des charactères ou signes; de-là, les fascinations, les enchantemens et toute cette supposition d'*esprits*, d'influences dont il est plus facile d'abuser que de bien user.

Il paroît certain, toutefois, que l'homme qui s'approche le plus de la divinité peut en recevoir un génie plus grand, plus capable d'agir sur les autres hommes; et selon Pythagore, nous prenons une nouvelle ame devant les autels. C'est une ancienne opinion de la philosophie et des sages (1), que de Dieu viennent la science, la vertu, la force d'ame. Les apôtres ne reçurent le don de guérir les maladies, de chasser les démons, d'être les vrais médecins de l'ame et du corps, qu'après avoir reçu l'Esprit-saint et réchauffé leur ame aux rayons du divin génie de leur maître. Ils infusoient dans les corps des malades cet esprit céleste dont ils étoient remplis; ils pouvoient même

(1) Platon, *in Menone;* Sénèque, *Nemo vir bonus est sine Deo*, Epist. XLI. *Imò Deus venit ad homines et in homines, mens bona nulla est sine Deo*, id. Epist. LXXIII. Cicer., *Natur. deor.* l. II. M. Antonin, et même les Arabes ont reconnu ce fait. Avicenna, *in semitâ sapient., etc.* Voyez au liv. Ier, sect. 1, chap. 8.

faire tomber en défaillance et priver de la vie par leur seul ascendant moral (1).

CHAPITRE V.

Quels rapports constituent l'amitié et l'amour entre les êtres ; État du mariage.

NOTRE corps est formé d'organes doubles, deux yeux, deux oreilles, deux hémisphères au cerveau, etc., et nos parties intermédiaires sont même composées de deux moitiés accollées ; notre intelligence reçoit par des nerfs en nombre pair des sensations doubles, qui étant simultanées et égales, se confondent en une seule. Dès la naissance, l'ame éprouvant cette consonnance harmonique, elle la cherche aussi hors de nous-mêmes, par analogie et par habitude ; elle aime la symétrie dans les objets, les comparaisons dans le discours, les consonnances dans les sons, les rapports, les correspondances. Tout ce qui est seul ne lui paroît que la moitié d'un être et lui semble incomplet. L'unité qui la charme est le concours

(1) Ainsi périrent Ananias et Saphira devant saint Pierre. *Act. apost.* c. 5, ℣. 5-9. L'effet des exorcismes prouve encore cette influence spirituelle.

égal de deux choses semblables : toute dissonance lui déplaît par cette raison. Deux amis sont comme deux yeux, deux membres d'un seul corps dont les actions sont pareilles et les affections partagées ; ce qui produit un accord aussi parfait que celui qui règne entre nos organes. En effet, les deux moitiés de nos corps étant actives et sensibles au même degré, elles sont amies : mais si un œil se rend plus fort que l'autre, on louche ; ainsi dans l'amitié celui qui se montre inégal à l'autre altère l'union et la communauté.

La nécessité de l'amitié et de l'amour dans l'homme et les animaux résulte ainsi de leur conformation double. Il est remarquable que les plantes, les zoophytes, les polypes et les vers, dont la structure n'est pas parfaitement double, n'ont point leurs sexes séparés sur deux individus, comme les animaux toujours formés de deux moitiés symétriques ; ils n'ont donc pas besoin de contracter des liaisons avec d'autres individus de leur espèce pour se reproduire. Les hermaphrodites n'aiment que leur propre individu, car ils se suffisent seuls ; ils n'ont aucune sensation de consonnance, aucun rapport sympathique avec leurs voisins ; chacun représente l'espèce entière. Ne pouvant s'entr'aimer, leurs sexes n'auroient donc pu

être séparés sans qu'une mutuelle indifférence laissât périr toute la race. Mais les êtres à sexes séparés, cherchent à se réunir pour se perpétuer. Voilà le fondement de la fable de Platon. Dieu, dit ce philosophe, ayant créé les individus mâles et femelles dans un même corps, ils aspirèrent à égaler les immortels. Jupiter punit leur orgueil en les divisant en deux sexes. Depuis ce temps, les deux moitiés cherchent à se joindre et à s'embrasser; elles ne trouvent leur perfection et le bonheur que dans cette union primitive (1).

Il suffit pour produire de l'amitié entre deux individus, qu'ils soient de même âge, de même genre, de même condition, que leur faculté sensitive soit parfaitement semblable ainsi que les mœurs, les habitudes, les opinions; que l'égalité entière en soit la base. Tout deviendra commun entr'eux, ils partageront leurs biens et leurs maux, ils vivront l'un par l'autre et aimeront leur ami autant qu'eux-mêmes. Dans le véritable amour, il ne suffit pas d'aimer autant que soi-même, mais plus que soi; plus on meurt à son propre corps,

(1) Dans le livre du *Banquet d'amour*. La Genèse, ch. 1, ℣. 27, nous aprend que Dieu créa l'homme mâle et femelle; et ch. 2, ℣. 22, qu'il tira la femme de l'homme ensuite.

plus on vit dans celui qu'on aime. Il faut que l'homme existe dans la femme, comme la femme dans l'homme; ce sont deux moitiés qui ne peuvent rien séparées. L'amour se compose d'élémens contraires, car il ne se produit qu'entre des sexes différens qui se saturent par leur combinaison. L'homme ayant une surabondance d'élément masculin et la femme étant dans un état opposé, ils cherchent à se compléter réciproquement ; l'excès de l'un compense le défaut de l'autre. Plus la femme est femelle et l'homme mâle, plus il y a de désir mutuel de se conjoindre, à cause de l'extrême contraste de leur nature; mais les hommes efféminés et les femmes hommasses, étant trop conformes, ne peuvent s'aimer d'amour. Ainsi, deux corps chargés d'électricité de même espèce, ou deux pôles magnétiques semblables, se repoussent. Deux excès ou deux défauts pareils sont rivaux et s'entre-nuisent, parce qu'ils concourent également à un pareil but. Un homme efféminé participant trop du sexe femelle, n'est point attiré par les femmes et se rapproche des mâles ; une femme trop masculine, dédaignée des hommes, recherche son sexe; celle-ci, afin de se rendre plus femelle; le premier, afin de se rendre plus mâle. Dans les pays chauds, cette inégalité sexuelle s'éta-

blit sur-tout parce qu'un homme y prenant plusieurs femmes, engendre des mâles trop efféminés, et la femme ne possédant que le tiers ou le quart d'un mari domine trop dans les produits de son sexe. D'où il suit que la femelle, trop forte, a besoin de s'affoiblir, et le mâle de se fortifier, en retournant chacun sur son propre genre.

Aucun mariage n'est donc mieux assorti que celui dans lequel le contraste des sexes est le plus parfait. Un homme vif et brun, par exemple, a besoin d'une femme douce et blonde, ou réciproquement; car, deux caractères impétueux sont incompatibles, et deux lents sont trop froids ou trop monotones. Il faut que l'excès de l'un se maintienne par le contrepoids d'un défaut contraire; la reproduction ne peut même s'opérer sans cette égalité d'opposition; c'est pourquoi deux époux, inféconds ensemble, peuvent être, séparément, capables de fécondité. Lorsque cette exacte parité de différences se rencontre, il se fait soudain une attraction de composition, ou une sympathie; et comme chaque individu a sa proportion génitale, il se prend d'amour pour la proportion opposée, la plus consonnante avec lui. Il suffit même de voir, d'entendre une personne, pour que notre ame

juge ces rapports, sente son unisson ou sa dissonance avec elle.

Il s'établira sur-le-champ des relations simples d'unisson, ou d'amitié, dans deux individus du même sexe, en pareil état et également conducteurs du même élément vital. S'ils diffèrent entre eux d'âges ou d'habitudes, il n'y a plus d'harmonie, mais indifférence ou inaction. S'ils ont un caractère diamétralement opposé, la dissonance se prononce; et il se déclare une mutuelle antipathie. Un homme peut avoir pour une femme de l'amitié sans amour, par une similitude d'humeurs, sans qu'il existe une relation harmonique de sexes. Il peut avoir aussi de l'amour sans amitié, lorsqu'il n'y a point de rapport de caractère, mais seulement une consonnance sexuelle. L'homme cédant de son principe masculin à la femme, il l'assimile à lui, comme elle assimile l'homme en l'efféminant; de sorte que l'amour cesse dans la vieillesse, mais il s'établit par cette neutralisation mutuelle, un équilibre parfait d'amitié.

On remarque deux sortes d'attachement entre les personnes; celui qui naît du cœur et se cimente par la ressemblance des humeurs; il forme les amitiés solides et durables. Celui qui vient de l'esprit seulement,

établit des liaisons d'utilité, d'intérêt, d'amour-propre, de parti, ou de condition, mais qui se dénouent facilement quand ces motifs n'existent plus. Si ces deux genres d'attachement se rencontrent, l'union est parfaite; s'ils sont en opposition, les personnes ne peuvent ni se quitter ni vivre ensemble.

La simple agrégation de deux molécules semblables qui se joignent sans changer d'être, représente bien l'amitié; mais l'attraction de combinaison comme l'acide avec l'alkali, entre lesquels il y a une mutuelle incorporation, et une pénétration, représente l'amour, le nœud indissoluble du mariage. Dans la première attraction, les particules seulement accollées peuvent être divisées par des instrumens mécaniques. Dans la seconde, chaque molécule contient toujours l'acide et l'alkali combinés. L'amitié peut s'établir entre plusieurs, bien qu'elle se relâche en étendant ses liens; l'amour vrai ne peut être qu'entre deux. La première donnant autant d'ame qu'elle en reçoit, on reste un par cet échange; mais dans l'amour l'on devient plus que soi, l'on possède comme une ame double; aussi cette passion développe beaucoup l'énergie de nos facultés, elle pousse aux grandes actions, elle aspire à l'immortalité.

Enfin, l'amitié naît par l'égalité absolue, comme deux tons égaux forment l'unisson. L'amour est une égalité de différences, comme l'octave à sa consonnance ; ce que la voix comparée de l'homme et de la femme indique même dans leurs rapports harmoniques. Le son de la voix étant l'expression de nos facultés sensitives, rien n'est plus capable d'enchanter d'amour que la voix d'une femme qui entre dans notre consonnance. Aussi, par un admirable instinct, la nature excite le chant dans les êtres qu'elle émeut d'amour.

DEUXIÈME PARTIE.

Des relations harmoniques du principe vital.

CHAPITRE PREMIER.

Que la musique natt du mouvement organique et qu'elle est naturelle.

Les différentes substances de l'univers sont tellement coordonnées et dans un si parfait équilibre qu'elles forment une sorte de concert et subsistent par leur concorde. L'union organique ou la génération, est une harmonie ;

l'inégalité de cet ordre, de cet équilibre est mort et destruction. La consonnance plaît parce qu'elle produit l'union de la vie, l'amour, la génération; la dissonance déplaît parce qu'elle nuit et qu'elle détruit. Puisque nous subsistons par le concours harmonique des élémens et des mouvemens du monde, toute résonnance, toute mesure ou proportion agissent sur nous et nous ébranlent à l'unisson. Nous n'inventons point la musique; elle existe dans nous; nos organes se meuvent par le grand cercle de l'harmonie universelle; la nature, conciliatrice de toutes les discordes, établit par-tout la régularité et l'unité.

Notre corps étant composé de plusieurs matières disposées suivant une symétrie qui en fait la bonne disposition, chacune d'elles a, pour ainsi dire, sa voix dans la symphonie de nos organes, ou dans le concert vital. De-là, vient que les sons harmoniques, les proportions, les mesures cadencées se rapportent naturellement à l'action de notre principe de vie; telle est la source de l'agrément qu'on trouve dans la musique, la poésie, et toute espèce de rhythme. Chaque animal ayant un genre particulier d'organisation, a sa mélodie appropriée; mais sa structure plus simple, et sa sensibilité morale moins étendue, le rendent moins

propre que l'homme à ressentir les émotions musicales. De même lorsque notre complexion est altérée, nous n'aimons plus qu'une musique conforme à notre état.

Deux choses nous agréent sur-tout ; les accords modulés des sons, et la mesure ou le rhythme ; les contraires nous déplaisent, savoir le bruit et l'irrégularité du mouvement. Les *sons* sortent tous de corps homogènes, les substances hétérogènes produisent des *bruits*. Si les molécules d'un corps sont tellement assemblées que le frémissement de l'une se propage également à toutes, ce concours simultané de résonnances établit l'unité du son, de même que le concours des mouvemens, la correspondance des parties forme un individu organisé. Mais dans un composé de matières mal unies, chacune plus ou moins ébranlée par le choc, résonnant à sa manière, cette multitude de tons divers produit le bruit, la cacophonie, tout comme des élémens qui s'entre-choquent et se combattent, causent la destruction. Ainsi, l'unisson charme parce qu'il est l'imitation de la vie ; le bruit discordant révolte parce qu'il est une disgrégation comme la mort.

On peut comparer le corps humain en santé à une harpe bien accordée, de laquelle l'ame

tire des sons mélodieux, comme le musicien de son instrument. Par une réciprocité d'action, toute harmonie extérieure influe sur la nôtre. Le chant des nourrices est très-profitable aux enfans, et rétablissant l'ordre de leurs mouvemens vitaux, il charme leurs douleurs, il remet dans leurs sens délicats le calme du sommeil et cet équilibre de santé, de bien-être qui les fortifie. Il n'y auroit peut-être point d'enfans laids et méchans s'ils étoient tous élevés aux accens d'une musique simple qui tempéreroit l'inégalité de leurs affections. Telle a été l'éducation du philosophe Montagne, et celle que recommandoit Pythagore. De même, les concerts exécutés dans les grands festins et les chants qu'excite la gaîté des convives facilitent l'action de la nature, souvent accablée par les excès de table. Plus elle est abattue, plus elle a besoin d'être ranimée par l'harmonie.

Ainsi, la vie est une musique intérieure de nos organes; les sympathies qui les unissent sont des consonnances vitales; nos chants extérieurs se moulent même sur cette mélodie interne, et n'en sont que le retentissement. Le corps chante à l'unisson de l'ame. Comme on juge par le son d'un vase s'il est entier ou fêlé, de même les chants désordonnés an-

noncent des corps mal tempérés, et les airs réguliers, un corps sain. Lorsque l'instrument corporel se dérange, soit par les maladies, soit par de fortes passions, il manifeste son désaccord par le désordre des accens, de la voix, des idées et de l'esprit. Dans les grands écarts de l'ame, tels que les douleurs profondes, le désespoir, la terreur, &c. la nature exhale des cris si effrayans qu'ils font frissonner. Pour peu qu'une corde manque d'égalité et d'homogénéité, elle rend un son faux. Tous les instrumens de forme non symétrique, tels que la corne-à-bouquin, le cor, le basson, &c. donnent des sons rauques; de-là vient aussi la *voix fêlée* des personnes bossues; mais les instrumens réguliers, droits, cylindriques, produisent les sons les plus purs et les plus clairs, ainsi que tous les instrumens à cordes. Et parce que les corps arrondis sont les mieux proportionnés, on en tire des sons plus nets que des corps anguleux; aussi la plupart des instrumens de musique reçoivent des formes rondes. De même les êtres vivans prennent, en général, des figures circulaires par l'harmonie vitale.

A l'époque de la puberté, lorsque le corps s'est élevé à son parfait unisson, le desir d'amour ou de la consonnance se développe;

le chant, la danse, la poésie et tous les beaux arts que ce sentiment inspire, annoncent une surabondance d'harmonie vitale. L'amour a inventé la musique; il l'enseigne même aux animaux. Plus les oiseaux sont amoureux, plus ils font entendre leur agréable ramage; les mâles, séparés de leurs femelles, meurent quelquefois au milieu de leurs chants d'amour, en exhalant toute la mélodie interne de leurs mouvemens vitaux. L'homme doué de la faculté d'engendrer en tout temps et ayant plus d'amour que les autres êtres, est aussi plus sensible à la musique. Autant la force reproductive exalte le génie musical et poétique, autant celui-ci s'affoiblit et s'éteint avec elle, par la vieillesse, la froideur, la castration, &c.

Les airs que nous préférons découvrent notre naturel et indiquent dans nous un mouvement vital correspondant; ainsi l'action du cœur languissant dans la tristesse, et le sang coulant plus lentement, demande des chants conformes à cet état. Tel est sur-tout le *mode harmonique* qui resserre et attriste. Comme le cœur palpite avec vivacité dans la joie et l'amour; ces passions inspirent des accens vifs, ou des modulations douces et tendres comme dans le *mode chromatique* qui épanouit

l'ame. Un pouls fort et plein, un tempérament bilieux aime des sons impétueux, éclatans, comme dans la colère, et la musique guerrière. Nous produisons une musique correspondante à notre faculté organisante, à notre ame, regardée par Aristoxène et d'anciens philosophes, comme le *principe harmonique* du corps.

CHAPITRE II.

Comment les modes divers de la musique et le rhythme agissent sur nous.

Une expérience montre cet effet des sons et des bruits. Qu'on sonne de la trompette, ou que le tambour batte devant des verres remplis l'un d'esprit-de-vin, l'autre d'eau, l'autre d'huile, un autre d'eau bien salée, chaque liquide frémira d'autant plus qu'il sera moins dense. Un éclat bruyant cause même au sourd un trémoussement interne et agite son pouls. Nos corps reçoivent donc un mouvement à l'unisson de la musique. Nos fibres ayant divers degrés de tension, de mobilité, selon l'âge, le sexe, le tempérament et même le pays, elles sont naturellement émues par des tons concordans avec leur état; comme une corde vibrée fait frémir celle qui est à

son unisson. Aussi chacun a sa mélodie appropriée. La fibre mince et mobile des femmes est plus facilement agitée par les sons aigus, celle de l'homme par des tons graves. Si chaque contrée a sa musique nationale, c'est parce que les fibres de ses habitans sont tendues ou relâchées selon les degrés d'humidité, de sécheresse, de chaleur ou de froid qui y règnent. Cet effet se reconnoît au ton naturel de leur voix, qui donne la clef de leur diapason. Le musicien ne peut s'emparer de nos affections sans trouver cette consonnance, sans émouvoir les cordes secrètes du cœur humain.

Non-seulement les sons correspondent à notre nature, mais sur-tout la mesure ou le rhythme auxquels les animaux même sont sensibles; car la circulation établissant en nous un cercle d'action, donne un retour périodique à nos affections. En effet, une mesure cadencée, régulière, fait beaucoup d'impression sur nos fonctions vitales; notre corps étant formé dès le sein maternel par cette circulation, tout retour périodique nous est si agréable et si naturel qu'il dissipe même la lassitude des plus violens exercices. On voit les femmes les plus délicates, infatigables à la danse, et des troupes harassées par une longue marche, reprendre tout-à-coup de l'ardeur et de

l'allégresse aux accens d'une musique guerrière. Les nègres oublient chaque jour leurs peines et la chaleur du soleil, en répétant un refrein : le martellement cadencé des forgerons tempère la rudesse de ce travail, et l'Arabe hâte, par une chanson mélancolique, la marche de son chameau dans le désert.

Le rhythme a donc encore plus d'action que les sons; une cadence rapide, légère, excitant de vifs transports, produit l'activité de la jeunesse, fait pétiller le sang dans les veines; une mesure grave, solennelle, ralentit les mouvemens, comme dans la vieillesse. Les secousses continuelles qu'éprouvent les musiciens, rendent leur caractère plus impétueux, les animent, dans la composition, d'une ardeur fiévreuse, et consument plus promptement leur vie.

Ce rapport entre le rhythme et nos fonctions vitales est d'autant plus admirable, que la musique consiste aussi en retours circulaires. Les chants à refreins, ou périodiques, émeuvent plus que les rhythmes irréguliers et les changemens de temps. Ceux-ci causent un secret déplaisir en brisant, pour ainsi dire, le cercle de la mélodie; aussi marquent-ils l'égarement des passions. Les cadences réglées sont comme arrondies; leur action se répétant à

la ritournelle, redouble ainsi l'impression. Il en est de même de la *quantité* en poésie, quoique presque dépourvue dans nos langues, de mesure prosodique et d'accens. La période du vers alexandrin ou de l'hexamètre des anciens, étant la plus longue, est noble et imposante; elle correspond au *mode dorique* ou à la musique majestueuse des anciens. On l'emploie aussi dans l'épopée, la tragédie; car elle se rapporte aux naturels graves, mélancoliques, qui ont de longues périodes vitales, comme dans la fièvre quarte. Le vers pentamètre, ou celui de dix syllabes usité dans les épîtres, les œuvres érotiques et badines, correspond au *mode ionique* de l'ancienne musique : il est analogue au tempérament gai de la jeunesse et au type de la fièvre tierce. Enfin, les autres vers de moindre mesure, employés dans les poésies d'un tour vif et rapide comme l'ode, le dithyrambe, les chants lyriques, se rapportent au *mode phrygien*, à la complexion chaude et sanguine, sujette aux fièvres quotidiennes et aux continues. Les mêmes rapports existent dans les périodes de la prose; les orateurs ayant besoin pour plaire, d'imiter la grace de ces cadences fondées sur la nature. Elles émeuvent sur-tout nos affections, parce qu'elles forment une sorte de cercle. Tout ce

qui fait l'unité ou le concert par l'assemblage de plusieurs objets produit des choses belles et agréables ; c'est ainsi que l'unisson, la consonnance nous plaisent. La comparaison, la métaphore et d'autres figures de rhétorique sont des espèces de consonnances. Au contraire, tout ce qui divise irrégulièrement le cercle vital, comme le désordre, produit la douleur, la peine et la haine. C'est ainsi que les dissonances choquent le sentiment moral.

CHAPITRE III.

De la musique propre à rendre le caractère bon, et à développer le génie.

Il existe tant de rapports entre l'harmonie des sons et celle de nos corps que leur correspondance est toujours égale. Si l'unisson parfait des organes constitue la santé, le concert parfait des sons établit la bonté morale dans les ames. La bonne musique peut rectifier les mœurs et tempérer les passions ; ce que les anciens Grecs ont bien su mettre en usage, en préférant pour cet effet le mode dorique (1) ;

(1) A Sparte, un Ephore coupa les deux cordes que le musicien Phrinis avoit ajoutées à sa lyre, en lui disant : *Ne viole point la musique.* Plutarq. *Dits notables.* Selon Platon,

mais la dissonance dans les corps produit les maladies, et dans les esprits, l'extravagance et la méchanceté. Comme la beauté est une harmonie des membres, la bonté est une harmonie des affections morales qui se contrebalancent également. L'homme de bien est toujours à l'unisson de lui-même : *vir semper sibi consonus*. Un homme qui n'a pas de sens ressemble à la corde dont le son faux trouble un concert. *Homo absonus*.

On regarde comme des monstres les hommes cruels qui ont le sentiment dépravé ; ils manquent d'humanité ou de cet accord qui unit un être à ses semblables : ce qui dépend d'une complexion mal formée et sans mélodie. Telle étoit la cause du caractère sanguinaire de Caligula, et de ses contradictions perpétuelles : c'étoit une véritable folie. Il n'avoit rien plus à cœur que de faire tout ce qui étoit ennemi de la nature, tout ce qui inspiroit de l'horreur ou de la haine, et ne se plaisoit que dans le désordre, l'extravagance, le crime. De même les bruits discordans, aigres, faux, agacent nos nerfs, comme le cri rêche de la scie qui fait grincer les dents, ou comme cette strideur qui excite

---

tout changement dans la musique en détermine un autre dans la constitution de l'état.

les chiens à s'entre-battre. Des clameurs discordantes animent la colère dans les ames les plus réglées. C'est ainsi qu'on voit le tumulte dissonant des émeutes populaires échauffer à outrance les passions furieuses, rendre les ames bestiales et les plonger dans des barbaries atroces (1). L'éclat bruyant des trompettes, le tambour, le canon poussent les esprits hors de leur assiète ordinaire, inspirent aux soldats l'ardeur martiale et même la férocité du carnage. Il y a des bruits exécrables qui font hérisser les cheveux, et frémir d'horreur. Un son hors de notre diapason produisant une énorme dissonance dans le concert des

(1) L'historien Polybe nous apprend que les habitans de la ville de *Cynète*, qui négligèrent la musique, surpassèrent tous les autres Grecs en cruauté, et qu'aucune autre ville n'eut tant de crimes à punir. La musique fut nécessaire aux Béotiens et aux Arcades pour adoucir leurs mœurs, devenues trop rudes dans un pays triste et froid. Ainsi Orphée polissoit les hommes ; ainsi Pythagore enseignoit à ses disciples les vertus par la musique. Platon, lib. IV, *des Lois*, assure qu'on peut faire naître par elle des vices et des vertus ; elle entroit dans le système d'éducation de tous les Grecs. On sait qu'ils ne connoissoient pas l'*harmonie* et le *contre-point*, dont l'invention est moderne, mais seulement la *mélodie*. Le chant d'église est un reste de cette ancienne musique.

nerfs et des fibres, cause des déchiremens étranges dans l'économie animale.

Par cette aptitude de nos corps pour se mettre en rapport avec les sons, les accens désordonnés nous transmettent les affections d'où ils naissent. Ainsi, les gémissemens d'un agonisant, le râlement d'un homme qui meurt, les cris horribles de celui qu'on égorge et d'autres sons sinistres nous rendent malades; au contraire, les chants folâtres de la jeunesse, les accens de l'amour raniment les vieillards même. Il y a des bruits de mort et des accords de vie. Si l'on possédoit la mélodie de la nature, on tueroit et l'on ressusciteroit les êtres. Un bruit énorme et subit fait tomber morts des animaux très-foibles, parce qu'ils ne peuvent s'étendre à son unisson. Une expérience démontre cet effet. Il y a de ces grands verres très-minces dont on prend l'unisson avec la voix, et en montant subitement à l'octave avec force, ce frémissement soudain est si violent qu'il les met en pièces.

Nous observons que des sons doux et moëlleux calment l'émotion des esprits, comme le chant grave et monotone des églises qui apporte le recueillement. Si l'on habituoit un homme à un genre de mélodie ou mâle, ou efféminé, on lui formeroit un caractère ana-

logue; ainsi les ministres de la religion prennent insensiblement des mœurs plus graves, et les soldats des habitudes plus martiales par l'impression accoutumée de leur musique.

Comme une douce mélodie, s'insinuant dans nos sens, concilie le sommeil, rétablit l'équilibre, et tempère les mouvemens vitaux; aussi les médecins en recommandent l'usage sur-tout pour les affections nerveuses. Asclépiade guérissoit les frénétiques par une symphonie tempérée; et les fureurs de Saül se calmoient aux accens de la harpe de David. Dans la Pouille et la Calabre, plusieurs habitans éprouvent, dit-on, une hypochondrie convulsive, long-temps attribuée à la morsure de l'araignée *tarentule*. Cette affection s'engendre chez les tempéramens grêles et irritables, sur-tout les femmes, et dans les temps chauds, les lieux arides; elle agite leurs membres par des tremblemens spasmodiques. Une musique appropriée au caractère du tarentulé, régularisant ses mouvemens, et ramenant les discordances vitales à l'unisson, rétablit ainsi le concert de la santé.

L'homme que la nature a le mieux doué de ce sentiment musical mettra plus d'ame et de génie dans tous ses ouvrages. Les talens pour les beaux-arts, la sensibilité d'ame, le goût

de tout ce qui est noble, la verve des poètes, des musiciens, des peintres, dépendent d'une certaine mélodie intérieure, ou de l'unité organique des esprits vitaux; c'est pourquoi la musique est sur-tout capable de produire l'inspiration. Horace, dans son Art poétique, la recommande :

Sit tibi musa lyræ solers et cantor Apollo.

Un peintre célèbre ne se mettoit jamais à l'œuvre sans s'animer par la musique.

L'Esprit divin s'emparoit des prophètes à l'aide des instrumens; ainsi Elisée demande un musicien pour prophétiser devant les rois d'Israël (1). Joad réclame les mêmes secours dans la tragédie d'Athalie, lorsque l'Esprit saint le saisit :

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

En cet état, l'ame prend naturellement un mouvement rhythmique. Les personnes qui éprouvent des ravissemens d'esprit, croient entendre une céleste mélodie; elles profèrent, sans y penser, des vers comme les improvisateurs; ainsi la Pythie ou la prêtresse d'Apollon, émue par un transport religieux, exprimoit en

(1) *Regum*, lib. IV, cap. 3, ℣. 15.

vers ses oracles. Le premier emploi de la musique fut de reporter l'ame vers son Créateur en la centralisant, ou de l'élever au-dessus de la terre, de lui inspirer des sentimens de vertu, d'amour, de dilater les cœurs, ou d'aiguiser le courage. Voyez ces hommes dont l'oreille est fausse, ou dont les entrailles ne s'ouvrent point à la mélodie ; toujours dissonans, insensibles, ils rient et plaisantent de tout ; ils pourront avoir du bel esprit, non le vrai génie.

On distingue deux choses dans la musique : 1°. *la mélodie* et *le rhythme*, 2°. *l'harmonie* et *les sons*. De même le dessin dans la peinture, ou la composition du sujet dans la poésie, se rapportent à la mélodie ; mais le coloris d'un tableau, ou la versification d'un poëme correspondent à l'harmonie. Quoique ces deux parties ne produisent tout leur effet que dans leur parfait accord, cependant la mélodie ou le rhythme, le dessin ou la composition, dominent le cœur avec empire, tandis que l'harmonie, le coloris et la versification, flattent davantage les sens extérieurs de l'ouïe et de la vue (1). Aussi les hommes vifs, dont les

(1) Les accompagnemens, les fredons de l'harmonie changent comme les modes d'habits ; ceux qui ont la vogue

sens sont subtils, recherchent sur-tout ces dernières impressions; mais ceux dont l'ame est profonde, et le cœur plus sensible que les organes, sont plutôt émus par les premières. Il y a plus d'esprit, d'éclat et d'imagination dans ceux-là; plus de sentiment, de force et de génie dans ceux-ci. Les qualités brillantes et extérieures séduisent, à la vérité, nos sens; mais il en est d'autres qui touchent l'ame elle-même, parce qu'elles en émanent. Quiconque est empreint de cette mélodie intérieure, mettra, dans toutes ses œuvres, cette sorte de vie et de sentiment qui les feront passer à la dernière postérité. Une semblable génération intellectuelle ne peut s'opérer sans une surabondance de chaleur et d'amour; car la veine poétique ne survit guère à la perte de la faculté générative: elles naissent et meurent ensemble.

---

en un temps, en un pays, paroissent surannés ou ridicules dans un autre; ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il n'y avoit point de *beau* réel, mais seulement des modes. Au contraire, la mélodie étant l'accent du cœur ou l'expression des affections naturelles, ne peut pas changer. Le cœur sent toujours de la même manière, en tout temps et en tous pays. Aussi les chants les plus simples, qui peignent le mieux les passions, sont beaux et admirés par-tout. La multiplicité des sons, dans l'harmonie, fait diversion et occupe plus l'esprit que le cœur.

TROISIÈME PARTIE.

Des relations du langage et du style avec le caractère moral.

CHAPITRE PREMIER.

Que le langage d'action émeut plus l'ame que le langage articulé. De l'Eloquence.

Le langage se compose de deux objets, du *langage d'action* formé par l'accent ou le ton, les signes ou les gestes; de la *parole articulée* et du discours prononcé ou écrit en quelque langue que ce soit. Le premier est commun à tous les hommes et aux animaux; la seconde, qui est de convention (1) et diverse suivant les nations, n'appartient qu'à notre espèce; elle n'est comprise que par les individus qui l'apprennent. Au commencement, toute la terre, dit la Genèse, n'avoit qu'une lèvre; les animaux s'entretenoient avec l'homme et entr'eux. Ce même langage existe encore; il naît avec nos besoins, nos

(1) Cette convention n'est pas tellement arbitraire qu'elle ne dépende aussi de la nature des hommes et du climat, et que souvent la langue ne se forme par onomatopée.

passions, nos desirs, qui ont leurs signes, leurs accens appropriés, et peuvent être entendus par tous les êtres sensibles; l'enfant, le sourd-muet, le sauvage, emploient naturellement cette langue, dont nous avons perdu l'usage, excepté dans quelques pantomimes. C'est pourtant la seule à laquelle nous soyons réduits avec les étrangers, dont le langage nous est inconnu.

La parole conventionnelle qui s'adresse à l'intelligence, nous affecte bien moins vivement que le langage d'action qui parle au sentiment. Deux sauvages, pour contracter une amitié ensemble, échangent leur nom, leurs armes; ils sucent même du sang l'un de l'autre, comme pour s'incorporer. Le lévite d'Ephraïm veut venger l'outrage mortel fait à sa femme; il en dépèce le cadavre en douze parts, qu'il envoie aux tribus israélites, et cet horrible spectacle les soulève d'indignation. Un missionnaire peignit son dévouement aux sauvages, en tirant de son sein un pain en forme de cœur, et en le divisant entr'eux à manger. Un nègre de nos colonies fit égorger les blancs par ses compatriotes, et épargner les mulâtres, en envoyant un œuf avec ces mots : *Cassons l'œuf, mangeons le blanc, gardons le jaune.* Les prophètes annonçant les

malheurs d'Israël, se couvroient de cendres, déchiroient leurs vêtemens, ou mangeoient leur pain souillé. C'est ainsi que s'exprime la nature. La tristesse et la joie, la colère et le désespoir, ont des traits, des accens et des attitudes que les bêtes même comprennent. Le chien entend les mots, non pas comme paroles articulées, mais comme signes dont le ton et le geste déterminent la valeur; car des paroles caressantes, avec l'air de la menace, et des termes menaçans exprimés avec douceur, n'ont pour cet animal que la signification du ton qui les exprime.

Démosthène attribuoit tant d'efficacité à l'action oratoire, qu'il la préféroit à tout. Ce grand homme savoit bien qu'une suite de raisonnemens et de preuves convainquent vainement l'esprit, si le ton, le geste, les images, les affections, ne touchent pas les sens de la multitude. Marc Antoine, à la mort de César, émut le peuple, en lui présentant le cadavre percé de coups. Dans les spectacles, cette éloquence qui parle aux yeux, ébranle davantage les hommes par la force de l'imitation, que le son des paroles (1).

(1) Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus. HORAT.

Les hommes naturels ayant plus de sensations que de pensées, emploient des objets matériels pour représenter les abstractions de leur esprit, soit que leur langage naissant ne fournisse pas assez de termes, soit que les signes soient plus expressifs. Non-seulement les premiers langages sont une sorte de chant qui prend le ton et le rhythme de la passion qu'on ressent, mais encore ils peignent toutes les idées par quelque image. Une ceinture est l'emblême de l'amitié, la hache, une massue, des flèches, sont ceux de la guerre. L'allégorie ou la fable, la comparaison, la métaphore, s'emploient dans tous les sujets moraux; le sauvage met en drame ou en scène tous ses discours; il personnifie même les êtres inanimés. Cette langue primitive est une véritable poésie où tout est figure, expressions vives, inversions hardies, tours pittoresques. Un oriental peut peindre tous ses sentimens à sa maîtresse avec un bouquet dont chaque fleur, selon sa couleur et sa position, exprime une idée. Ainsi, par toute l'Asie, on parle en paraboles.

Mais à mesure qu'on fut obligé de se faire comprendre au loin, l'on recourut à des mots d'une valeur convenue en chaque contrée; l'on créa des langues parlées, ensuite écrites.

Plus on les a étendues et perfectionnées, plus le langage d'action, devenu moins nécessaire, a été dédaigné; l'on est arrivé au point de ne parler qu'à la seule intelligence. Toutes les idées et les nuances du sentiment ont été rendues par des signes abstraits. Au lieu de sentir, on a raisonné avec clarté, avec la rigueur des lois de la syntaxe; l'on a calculé, pour ainsi dire, le discours. Dès-lors, la poésie doit dégénérer; les mots sont toute la langue, et non plus les objets. La musique a pareillement été réduite à un système d'accords harmoniques, dont la justesse satisfait l'oreille, et l'on a négligé la mélodie qui parle au cœur. L'on a instruit, non plus ému. Aussi nos langues, très-convenables à l'instruction, sont moins propres à l'éloquence, et nous ne voyons point ces grands effets de persuasion pour tout un peuple, comme chez les anciens, plus voisins que nous de la nature. Nous les surpassons, il est vrai, en science et en industrie, mais ils conservent encore la palme dans les beaux-arts.

Le langage vraiment expressif est celui du sentiment, où l'ame se peint par des accens, des images et des mouvemens : elle seule est éloquente (1). Plus on voudra le remplacer par la

(1) Pectus est quod disertum facit, et vis mentis. QUINT.

multitude des paroles, moins on agira sur les hommes, moins on sera poète et orateur. On pourra convaincre par des raisonnemens, mais on fera plutôt penser les esprits que mouvoir les volontés. De-là vient la différence entre le philosophe qui procède par principes généraux, et l'orateur qui a recours aux exemples particuliers.

CHAPITRE II.

Que plus le discours est concis, plus il marque la vigueur du caractère.

Ce n'est pas le langage articulé qui déclare le mieux nos sentimens et nos idées. Au contraire, on s'exhale d'autant moins en discours, qu'on pense ou qu'on sent plus profondément. Les grands hommes parlent peu, mais du fond du cœur, et plutôt par des actions que par des mots. On s'exprime souvent même avec plus d'énergie par le silence ou avec des réticences qu'en discourant. Une femme se fait considérer avec plus d'intérêt en se voilant; le secret, le mystère des paroles, annoncent ou supposent la profondeur de l'esprit, comme l'obscurité celle d'une cavité. Pythagore exigeoit, pour recueillir l'ame, un silence de plusieurs années, voulant par-là

qu'elle acquît plus de capacité, qu'elle se remplît de science par la méditation, avant de se répandre. Comme les semences contiennent en abrégé les rudimens des plus grands arbres, de même les sentences comprennent beaucoup de sens en peu de mots. Le style concis, substantiel, convient aux grands, à qui commande et voit les choses de haut, dans leurs principes. Nul ne parloit moins qu'Epaminondas, nul n'étoit plus savant, plus homme d'exécution. Les Spartiates, les Romains, peuples mâles et vaillans, avoient un style laconique; le ton grave et bref annonce un homme sobre, rigide, prompt de la main. Phocion étoit pour Démosthène, la serpe qui retranchoit le superflu de ses paroles. Les Stoïciens retenoient de Zénon ce style serré et haché qui peignoit la vigueur sévère de leur philosophie. La concision des périodes les rend plus piquantes, comme un arc bien bandé qui lance au loin la flèche. Suivant la rigidité naturelle de nos fibres, le discours sera tendu, comme dans l'indignation, ou traînant et ramolli, comme dans l'abaissement des prières.

La dissipation des mouvemens vitaux, soit par la joie et la vanité, soit par l'échauffement du vin, de l'amour et de la colère, engendre le babil, sur-tout dans la complexion san-

guine qui exhale nos facultés au-dehors. Au contraire, ce qui les refoule au-dedans, comme la tristesse ou le chagrin, la froideur, la sobriété, la honte, la crainte ou l'austérité sérieuse du naturel mélancolique, produit la taciturnité. Autant sont silencieux les hommes graves, dont la fibre rigide est peu mobile; autant une texture délicate, irritable comme dans la femme et les jeunes gens, est sans cesse aiguillonnée par la démangeaison de caqueter. Les rapports perpétuels de la société et ceux entre les sexes, réveillent à chaque instant l'occasion de se communiquer ses pensées ou ses affections. Et même les chiens, les oiseaux, en domesticité, rendent plus souvent des voix que dans l'état sauvage; leur sensibilité est plus agacée. Mais la solitude rend silencieux, parce que l'ame diminuant toutes ses relations externes, rentre en elle-même.

Ainsi la susceptibilité du système nerveux extérieur nécessite un flux de langue, sur-tout si les autres organes sont inactifs. Car il faut que cette mobilité surabondante, s'évapore ou se consomme de quelque façon. Les travaux qui la dépensent par le corps ou par la pensée, rendent aussi sérieux que la fainéantise dispose au caquetage. Ce dernier dissipant la mobilité nerveuse par les organes vocaux,

rend l'individu peu capable de toute autre occupation. Souvent même le babil survient par accès dans les personnes vaporeuses ; elles sont comme gonflées de paroles, qui, sortant par impétueux torrens, sont suivies d'un silence obstiné, ou du repos, de même qu'après la détonation de la colère.

Une excitabilité nerveuse mise en jeu par de petits objets ; incapable de fermeté, de constance, paroît trop légère pour se mettre au niveau des grandes choses ; il faut pour cela un caractère moins facile à stimuler. La langue est comme le gouvernail du navire : qui ne sait ni le régir, ni taire un secret, ne peut devenir ni un grand homme, ni un grand esprit (1).

De plus, comme si les babillards étoient toujours vides, ainsi que des vases percés et résonnans, ils cherchent à se remplir sans cesse. Ils sont curieux et vains ; ils raniment par de petites picoteries, leur susceptibilité épuisée. Mais épanchant au-dehors tout ce qu'ils reçoivent, ils ne peuvent rien garder, rien appro-

(1) De même chez les Perses : *Nec magnam rem sustineri posse credebant ab eo cui tacere grave esset.* Quint. Curt. lib. IV, cap. 6. Nous apprenons, disoient les anciens, des hommes à parler, et des Dieux à nous taire.

fondir. De même les graines germent, fleurissent d'abord dans les terres légères, puis meurent faute de fond et de racines. Les paroles qu'on amplifie diminuent de poids; autant leur volume s'enfle par l'alliage du mensonge, autant elles perdent en valeur; de-là, vient que le babillard est peu cru. Ses discours tels que des ballons de vent, mollissent, et leur choc répété nous fatigue sans nous ébranler.

CHAPITRE III.

Des caractères du style et du langage selon les sexes, les tempéramens, les âges, les habitudes, etc.

Comme le son d'un vase indique s'il est entier ou fêlé, de même en faisant, en quelque sorte, sonner l'homme, on jugera mieux son naturel. Le langage ou le style est la physionomie de son ame qui se dévoile à notre ame. L'homme sur-tout est connu par son discours, qui est comme un ruisseau de sa raison. Ses manières extérieures nous peuvent charmer; c'est une pièce qui se soutient au théâtre par la représentation; mais elle n'est appréciée à sa juste valeur que par la lecture.

La première diversité du style dépend des

sexes; l'homme est plus propre à graver ses pensées, la femme à peindre ses sentimens. Que l'on compare le poids des paroles de l'un avec le babil aimable de l'autre, on les trouvera en parfaite harmonie avec leur complexion. Un style fleuri, élégant, orné, plein d'une vivacité étincelante, d'antithèses, et dont la facile variété effleure tout, est propre à la femme: car sa destination naturelle est de plaire. C'est pourquoi elle excelle dans le style épistolaire, les poésies légères, les romans et dans tout ce qui demande plus d'agrément que de force. Au contraire, un style grave et austère, mais hardi et élevé, qui remonte aux principes, caractérise l'esprit masculin; son domaine spécial est l'épopée, la tragédie, l'histoire, les hautes sciences et la philosophie. Les individus efféminés et les naturels mâles, quel que soit leur sexe, recherchent le style qui se rapporte à leur complexion; comme Sapho, qu'Horace appelle mâle; ou comme Isocrate, à qui Denys d'Halicarnasse reproche trop de parure et d'efféminations.

On reconnoît ainsi deux principaux genres de style; l'austère ou mâle, le tempéré ou fleuri. Le premier peut tomber dans la roideur et la sécheresse; le second, dans l'affectation et l'abus de l'esprit. Celui-ci ajoute à l'agrément

des formes pour couvrir la stérilité du fond. Il annonce un défaut de vigueur naturelle, ou une défiance de sa raison. Mais l'homme droit qui ne demande que la justice et la vérité, parle ouvertement, simplement; il marche à son but. Il n'a pas besoin d'un art, toujours odieux quand on l'apperçoit, parce qu'il décèle l'intention de tromper. Une jeune fille, belle de sa seule beauté, ne recourt point aux apprêts de la coquetterie; elle charme d'autant mieux qu'elle ne fait rien pour charmer : son innocence est sa force. La nature naïve sait parler au cœur; au contraire, l'art et l'étude, nés de l'intérêt, ne persuadent point parce qu'ils veulent persuader. Le naturel agit davantage dans le genre pathétique; il entre plus d'art dans le style fleuri; le premier, en agissant directement, frappe plus l'ame que le second, qui est détourné et oblique; comme une lumière directe éclaire plus que celle de réflexion. De même, un athlète nu et nerveux agit plus vigoureusement que ces délicats citadins, qui craignent de déranger leur frisure, au moindre mouvement.

Notre ame affectée selon la structure de nos organes, en retrace l'image dans nos discours, et chaque complexion a son style. A mesure que le tempérament se concentre, se rembru-

nit, le style devient plus précis, plus substantiel, plus obscur; enfin, il est d'ordinaire âpre et austère dans les corps bruns, secs et velus. Il est difficile d'être un *bel esprit*, si l'on n'a pas un tempérament à fibres grêles, mobiles, qui s'émeuve et improvise aisément, qui rencontre des pensées brillantes, des pointes et des antithèses. L'esprit correct, le goût sévère de Boileau, le portoient plus au genre didactique qu'au lyrique qui demande de la chaleur, de l'abandon et de la sensibilité. Le talent de chaque homme est tracé par son tempérament, qui imprime un cachet particulier à sa diction. Les quatre genres d'élocution qu'établit Démétrius de Phalère (1), se rapportent aux quatre complexions primitives. La diction qu'il appelle *ornée* ou *fleurie*, convient au tempérament sanguin; la *concise* ou *profonde*, au naturel mélancolique; la *vive* ou *piquante*, au bilieux; la *grave* et *magnifique*, au flegmatique. En effet, le sanguin qui est épanoui et tout en-dehors, se complaît à montrer son éloquence, ses graces, son esprit; il songe quelquefois à lui plus qu'à son sujet. Le mélancolique retiré en lui-même, est profond et même obscur. Le bilieux est contentieux,

(1) *De Elocutione*, vers le commencement.

se sert de mots piquans, âcres, mordans, pleins de sel et de pointes; mais dans le naturel lent et tranquille du pituiteux, le discours s'écoule en périodes longues, nombreuses, comme un fleuve majestueux. La diction d'Hérodote, de Xénophon, de Tite-Live et de Cicéron, et parmi les modernes, de Fénélon, de Massillon, se rapporte sur-tout au naturel sanguin; Thucydide, Tacite, Pascal, tiennent plus du caractère mélancolique. Il y a du bilieux dans tous les écrivains satyriques. L'éloquence grave dans Platon, sublime dans Bossuet, magnifique dans Buffon, tenoit à un tempérament masculin, plus ou moins mêlé de pituiteux. Parmi les poëtes, le naturel mâle et élevé domine dans Homère, Milton et P. Corneille; le sanguin se remarque dans Virgile et Racine, avec cette délicatesse nerveuse si nécessaire à l'art. Celle-ci étoit même trop exaltée dans le Tasse. La grande inégalité d'humeur qu'on reproche aux poëtes (1), est la source de leur talent; il faut une singulière flexibilité nerveuse pour se supposer à la place

(1) Il en est de même des musiciens, des peintres, des acteurs, &c. chacun d'eux a sa touche et son *faire*, que les amateurs distinguent. Michel-Ange paroît être à Raphaël ce que le grand Corneille est à Racine, &c.

de chaque personnage qu'ils font agir, pour se pénétrer de leurs mœurs et de leurs passions; un caractère trop uniforme ne rendroit qu'un même son. Il est aussi des styles ambigus et indéterminés; car soit qu'un auteur se défiant de ses forces, n'ose ni sentir, ni parler seul, soit qu'en voulant imiter plusieurs styles, il ne se fixe à aucun, il cesse d'être lui-même, ou il se déguise. En effet, on imite le style, comme on contrefait l'allure d'un homme.

Nos mouvemens vitaux variant selon les âges, le style suit la même progression, quel que soit son caractère primitif. Ainsi l'ardeur de la jeunesse imprime au discours son impétuosité; elle prodigue l'hyperbole, les superlatifs, les figures. L'accroissement du corps et le sang qui monte au cerveau, comme dans l'ivresse, disposent à l'exaltation; au lieu que le décroissement et la froideur de la vieillesse rendent la diction maigre, sèche et même rampante. L'âge avancé diminue la richesse du coloris, tandis qu'on reproche aux écoliers la profusion des images et des tirades ambitieuses. Trop de sagesse et de correction dans un jeune homme, annoncent déjà de la froideur et un défaut de sève; une surabondance trop vigoureuse promet plus de fruits lorsqu'elle sera émondée. L'élocution pesante et fade des

flegmatiques ne produira jamais d'aussi grands effets dans la suite, qu'un style d'abord âpre et dur. Dans l'âge intermédiaire, la diction est moins emportée ou moins exagérée que celle de la jeunesse, mais plus élevée et plus énergique que celle des vieillards.

Il semble que les vers de mesure brève et rapide, comme l'ode, les poésies lyriques, peignent sur-tout l'enthousiasme, les plaisirs, les amours et l'ardeur du jeune âge. En revanche, les grands vers, comme toutes les périodes longues, impriment le sceau de la gravité et de la magnificence au discours; aussi en avançant dans la vie, le pouls se ralentit, toutes les fonctions animales sont plus tardives. Trop de vivacité dans le discours et les manières est, au contraire, voisine du mépris; elle signale un naturel évaporé, frivole et peu attentif; mais la maturité d'âge est vénérable par sa lenteur; elle annonce une réflexion prudente qui pèse toutes ses paroles; c'est pourquoi, dans les cérémonies, on prend un ton lent et solennel. Un homme petit de taille, est d'ordinaire plus prompt dans toutes ses actions et ses paroles, qu'un grand et long corps.

Ainsi le mouvement du style dénote celui de l'homme. Il y a, dit Quintilien, tant de

vigueur, d'agitation et de mots perçans, dans celui de César, qu'on voit bien qu'il parloit comme il combattoit. Que pouvoit, contre un tel homme, l'élégance fleurie des déclamateurs? Caton opposoit seul une digue à ce torrent, par des termes si roides et si pressans, qu'ils ne pouvoient sortir que d'un cœur invincible. Brutus trouvoit quelquefois le style de Cicéron lâche et efflanqué, *fractus et elumbis;* tandis que Démosthène est tout nerf et toute action; ces diversités dépendoient de l'état physique de ces grands hommes.

Par la construction de la phrase, on peut même se former une idée du maintien d'une personne. Rien de plus simple que le tour du langage des anciens. Ces bonnes gens parloient tout naturellement. Une disposition entortillée, les détours, l'obliquité du style, décèlent la démarche et la conduite du fourbe. Les esprits ambitieux ont un langage plein d'inversions hardies, et pour ainsi dire de sauts périlleux: mais les naturels peu hasardeux, n'osent pas s'écarter de l'ornière de l'uniformité. Autant une coupure de phrase monotone et prévue, ressemble au pas machinal, autant des périodes jetées à l'aventure imitent le chancellement de l'homme ivre. Toute construction bizarre décèle quelque désordre dans

le corps, ou un travers dans l'esprit (1). Les passions, la fièvre, le délire, transposent les mots de telle sorte, qu'ils représentent exactement l'altération de nos mouvemens vitaux. Des périodes bien cadencées, nombrées, arrondies avec une élégance merveilleuse, annoncent la démarche coquette d'un petit maître parfumé. Un style haché comme celui de Sénèque, que l'on comparoit à du gravier sans mortier ni liaison, vient d'un homme chaud, brusque et sautillant. Par le choc étincelant de ses mots, il se travaille à en faire jaillir continuellement de l'esprit.

La meilleure manière de réformer les défauts de son style, est donc de régler ses habitudes morales :

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Les objets extérieurs influent même sur le style. Qu'un pauvre soit vêtu d'un habit magnifique; il prend d'abord une plus haute opinion de lui-même; il parle avec plus d'assurance, et en termes moins vulgaires; il affecte une dé-

(1) Dans les *Femmes savantes* de Molière, Clitandre dit d'un poète ridicule :

Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette
De quel air il falloit que fût fait le poète.
Jusques à la figure encor la chose alla, etc.

marche plus fière, en copiant les manières des grands. Mais sous ses haillons, il ne hasardera point un discours pompeux et brillant. Les hommes portent l'habit court, les femmes, de longs vêtemens; aux uns conviennent les couleurs foncées et les étoffes solides; aux autres les teintes gaies et les tissus délicats: leur langage prend les mêmes caractères. L'orateur Hortensius avoit autant de soin des plis de sa robe que de l'élégance de ses périodes; et les peintres qui ont excellé par le coloris, comme les écrivains par la diction, recherchoient aussi la parure du corps.

CHAPITRE IV.

Connoître les influences des pays, des gouvernemens, des temps, et des institutions par le style.

Chaque contrée imprime un cachet au style de ses habitans, en leur donnant une constitution physique particulière. De-là vient la physionomie des littératures nationales; les pointes, le clinquant et les jeux d'esprit des Italiens, l'hyperbole et les rodomontades des Espagnols, l'imagination noire, mais originale des Anglais, la galanterie chevaleresque

des Français, et le flegme méthodique des Allemands. Chaque peuple, vers l'époque de sa maturité ou de sa perfection, produit des œuvres littéraires analogues à son tempérament. Ainsi l'Arioste, Shakespear et Racine, sont les vrais peintres de leur propre nation. La complexion sanguine domine en France, l'atrabile en Angleterre, la mobilité nerveuse en Italie. L'Allemand est pituiteux, l'Espagnol sec et fibreux. Les états politiques, qui reçoivent la teinte de ces tempéramens nationaux, en renforcent le caractère.

Jadis, la diction attique se distinguoit de l'asiatique; l'une sobre, nette, aiguisée d'un sel piquant, étoit forte en raisonnemens pressans; la seconde, fastueuse, gigantesque, pleine d'ornemens ampoulés, étoit lâche et diffuse. Cette différence, encore existante entre le style oriental et celui des occidentaux, paroît tenir à la nature des climats. Le territoire de l'Attique étoit sec et l'air vif, les corps y étoient plus minces et plus nerveux que dans les vallons gras et plantureux d'Asie. Les végétaux et les animaux sont même d'une constitution plus sèche et plus solide en Europe; les habitans des pays maigres et stériles ont un langage nud et simple, comme leurs mœurs et leurs vêtemens. L'Oriental, au con-

traire, dans un pays toujours surabondant en productions, a des mœurs voluptueuses, comme des vêtemens amples et plus pompeux que solides. De-là vient l'emphase, le style poétique et figuré, tandis que le nerf du discours, la vigueur de la diction augmentent en proportion de l'âpreté des climats. Le montagnard a, d'ordinaire, un langage plus énergique que l'habitant des plaines, et le dur Septentrional que le doux Méridional. Les langues du Nord et des pays froids sont chargées de consonnes gutturales, fort rudes comme l'*r*, le *k*, le *q*. On y parle du fond du cœur et plus sincèrement. Les langues des pays chauds sont pleines de voyelles ou de quelques consonnes labiales; on y parle plus des lèvres et de l'extérieur. Les premières impriment aux idées la teinte sombre de leur ciel; les secondes ont le coloris et l'ardeur de leur climat.

Parmi les gouvernemens libres, le langage a beaucoup d'énergie et de simplicité; le citoyen y parle en roi. Sous les monarchies, le courtisan souple garde dans son langage, comme dans son costume, de l'élégance, de la politesse; rien ne choque, et l'on juge d'abord qu'il attend tout d'un maître. Le premier ne demandant rien à personne, met sa confiance en lui seul, se montre tel qu'il est avec ses formes

rudes et anguleuses. Dans les états républicains, les mœurs rustiques et sévères, rendent le discours mâle et fier. Sous les monarchies, tout y tend vers la politesse, cette fleur de grace et d'urbanité qui règne par-tout où les femmes ont beaucoup d'empire; mais le langage y manque déjà de sincérité. Enfin, sous les gouvernemens despotiques, la crainte et l'esclavage impriment aux mœurs, comme au style, cette abjecte et lâche flatterie qui fait rechercher des louanges outrées et hyperboliques, qui met en toute chose une fausse affectation de grandeur et de cérémonie. A mesure que la mollesse et le luxe augmentent, on raffine davantage sur le langage : comme un estomac dégoûté par l'abondance recherche des mets plus variés pour exciter son appétit. Mais pour sentir le charme de la belle simplicité, il faut se retremper dans des habitudes plus naturelles; comme il falloit s'être baigné dans l'Eurotas, pour trouver du goût au brouet noir des Spartiates.

Il y a la même différence entre le langage des classes de la société qu'entre les climats. Les pauvres sont toujours dans le terrain stérile; la misère de leur condition n'ayant rien à perdre ni à ménager, ils ont entr'eux un style rude, impoli. Mais le langage s'adoucit,

se polit, et même se corrompt, à mesure qu'on a plus à ménager ou plus besoin par son rang de la considération publique. Un grand insinue ses paroles avec mesure; il sait captiver un maître avec adresse, envelopper de formes agréables ses secrets desseins. Dans les classes intermédiaires, le langage tenant le milieu entre ceux de la cour et du peuple, prend de l'un la politesse, et de celui-ci la liberté. L'éloquence, réduite à quelques formules de flatterie sous le despotisme, n'a rien produit de grand dans les lettres, au lieu que les nations plus libres, qui savent parler avec plus de force, ont produit des chefs-d'œuvre littéraires.

Chaque révolution dans les mœurs apporte de nouvelles manières de parler, et oblige les écrivains à sacrifier au goût dominant. Les changemens opérés dans l'état romain sous Auguste, rendirent désormais déplacée l'éloquence des grands orateurs (1). En retranchant tout ce qui lui donnoit tant d'empire sur les cœurs, il fallut y mettre plus d'ornemens et d'élégance; et du moins charmer l'oreille,

(1) *Dialog. de Oratoribus*, attribué à Quintilien, à la suite des Œuvres de Tacite. *Voyez* aussi Senec. *Epist. cxiv et cxv.*

puisqu'on ne devoit plus échauffer les âmes: Au temps de Marot, d'Amyot, de Montagne, la naïveté, la simplicité, la franchise des habitudes de la nation française, se marquoient dans leurs écrits. La littérature prit plus d'élévation, de noblesse et de décence dans Malherbe, puis Corneille, enfin Racine, et tout le beau siècle de Louis XIV, par les changemens opérés dans l'état et dans les mœurs. Celles-ci, se corrompant au temps de la régence d'Orléans, firent aussi-tôt naître le mauvais goût, l'affectation du bel esprit. Moins on eut de génie, plus on se tourmenta pour en montrer. Le relâchement des maximes du gouvernement introduisit en France, comme dans l'ancienne Rome, le désordre et la corruption dans les esprits, ainsi que dans les habitudes de la nation. Il est manifeste, lorsque les mauvais écrivains obtiennent la vogue, que les mœurs et même le gouvernement s'écartent de la bonne voie. Il ne se développe guère d'excellens auteurs qu'aux époques où ils sont dignement appréciés; car les hommes ne favorisent que ce qui flatte leur goût. Dans tous les états politiques, les mœurs passent toujours de la simplicité à la perfection, puis dégénèrent ensuite; et cette même variation se remarque chez tous les peuples dans leur litté-

rature, qui est comme le thermomètre de la société (1).

Cette dégradation ne s'évitera qu'en mêlant un peu de la simplicité, ou même de la rusticité antiques, au raffinement excessif des temps postérieurs, pour retourner, s'il se peut, vers le milieu qu'on a dépassé. Toutefois cela

(1) Chaque secte philosophique a de même un style approprié. Les dogmes de Pythagore imprimèrent un sentiment et un charme particulier à la poésie de Virgile. Il semble, par une sorte de métempsycose, communiquer son ame aux plantes, aux animaux, à toute la nature. Lucrèce doit à la liberté épicurienne, sa chaleur naturelle et la hardiesse de sa verve; Horace y puisa cet heureux enjouement, cet abandon, ce sel et ce léger libertinage de sa muse, qualités communes aux poètes érotiques de son temps. Au contraire, le stoïcisme tendit les nerfs de Lucain, lui donna cette enflure, cette âpreté dominante, ce style sec et tranchant qu'on trouve aussi dans Sénèque et Pline le naturaliste. L'académie avoit nourri dans Cicéron l'art de manier la parole avec la finesse de la dialectique, la variété et l'élégance de la diction. Chacun de ces écrivains s'agrégea à la secte qui se rapportoit à son propre caractère. On observe encore que les naturels pieux mettent dans leur style une onction et une tendresse persuasive, tandis que les caractères opposés sont durs, froids et méthodiques; ils ont plutôt de l'esprit que du sentiment et du génie. La religion protestante augmente aussi l'esprit de discussion et de raisonnement, mais l'éloquence de la chaire parmi les catholiques est plus portée au genre pathétique.

ne se peut faire dans les esprits trop polis, et en quelque sorte usés par les frottemens de la société, mais bien dans ceux qui commencent à se former, et avant que l'esprit du siècle les ait égarés. Comme un vieillard se plaît à repasser sur ses premières années, et à converser avec l'enfance dans laquelle il retrouve l'aimable candeur, la vivacité et l'ardeur de ses anciens jours, de même nous éprouvons un vrai plaisir dans la lecture des premiers écrivains qui nous représentent l'âge d'or de l'esprit humain.

SECTION III.

De la grandeur et de la force de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Des rapports entre l'esprit et le cœur, ou la pensée et le sentiment.

Dans tout animal, chaque partie tendant à exercer sa fonction, les organes prépondérans déterminent les penchans naturels. Ainsi la vigueur des jambes du cheval le porte à la course; la force du cœur et la solide contexture des membres du lion, le dispose aux combats. Dans l'homme, deux organes principaux ont un ascendant marqué; savoir, le cœur où réside le sentiment, et le cerveau, siége de l'intelligence. Par le cœur, ou le caractère, nous dominons sur tous les êtres; par le cerveau, nous aspirons à la connoissance de toutes choses. L'homme n'est point borné, comme l'animal, dans une étroite sphère; son champ est l'univers et l'éternité.

La nature parle au cœur, et la divinité à l'esprit. L'un sent le bien ou le mal qui se

rapportent à notre individu; l'autre discerne le vrai ou le faux, en eux-mêmes; les choses qui émeuvent le sentiment tendent à nous en particulier; celles qui frappent l'esprit tendent au général. La nature agit sur le cœur par des affections, comme l'amour sexuel, ou maternel, ou filial, par des desirs, des instincts de sympathie, d'antipathie, de crainte, &c. La Divinité agit sur l'esprit en inspirant des pensées, en éclairant, ou illuminant le génie. Autant Dieu est au-dessus de la nature, autant l'ame intellectuelle surpasse en dignité l'ame sensitive. Il faut, en toute action, que la tête commence, et que le cœur achève, ou que le conseil précède l'exécution. L'ordre contraire étant celui de la passion, ne produit rien que de vicieux; car il relève la matière au-dessus de l'esprit.

Par l'intelligence nous devenons éclairés, prudens et habiles; par le sentiment ou le caractère moral, nous sommes passionnés ou tempérés, froids ou chauds; et selon que la raison conduit plus ou moins notre cœur, nous devenons vertueux ou vicieux. C'est l'ame intellectuelle qui donne de la moralité à nos actions, et les rend dignes de récompense ou de châtiment; car on n'impute point les vices et les mauvaises actions au fou, à l'im-

bécille et aux petits enfans. De même, il y a peu de mérite à être ou courageux, ou chaste, ou sobre par la seule disposition du tempérament, et sans effort. Mais si, étant naturellement intempérans, ou timides, ou portés à l'injustice, aux vices, nous nous rendons modérés, vaillans, équitables et vertueux par raison, la gloire nous en est due. L'ame sensitive n'est donc point, par elle-même, digne de peines ou de récompenses, puisqu'elle est aveugle et suit ses impulsions naturelles; mais le mérite de la vertu, et le démérite du vice appartiennent à l'ame raisonnable.

Le sentiment naît d'abord tout formé avec nous : il détermine nos penchans originels ; il peut bien être modifié par des habitudes, jamais déraciné ; mais l'intelligence s'éclaire par l'étude, se perfectionne avec l'expérience et le temps (1). Trop de sentiment égare l'esprit, et

(1) Les anciens donnoient deux sortes de maîtres à la jeunesse ; *institutor* étoit le gouverneur ; il présidoit à l'*éducation*, formoit les mœurs ou la conduite ; *præceptor* ou le précepteur, pour l'*instruction*, développoit l'intelligence. Le premier devoit être d'un caractère austère ; on demandoit au second la politesse de la littérature ou les *humanités*. Ainsi Alexandre-le-Grand avoit Léonidas pour gouverneur et Aristote pour précepteur. On disoit de Néron :

Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.

trop d'esprit diminue le sentiment. C'est pour cela que plusieurs gens d'esprit sont de méchans cœurs, et plusieurs esprits simples de très-bonnes gens. Il semble qu'une telle disposition soit nécessaire, et que l'excellence d'une faculté se forme aux dépens de l'autre. Mais ce n'est, en effet, que par un défaut de la nature; et une faculté paroîtroit moins élevée, si l'autre l'étoit autant. Comme en diminuant le poids d'un plateau de balance, son opposé pèse plus; de même, il suffiroit de diminuer l'esprit d'un méchant pour qu'il semblât devenu meilleur, ou de dégrossir l'intelligence d'un stupide, pour qu'il parût moins bonace. L'ame, dans l'un et l'autre, resteroit toujours foible et infirme.

Autant le cœur se plaît à être captivé par des passions, autant l'esprit veut être libre dans ses idées. Il ne peut céder sans s'anéantir; car l'intelligence, comme la faculté la plus noble, aspire toujours à la supériorité. De-là vient que les esprits diffèrent autant entr'eux que les cœurs se ressemblent. Aussi les orateurs ne pouvant pas toujours réduire les hommes à leur avis par le raisonnement, ont recours aux émotions du cœur pour les entraîner; mais la passion éteinte, l'esprit redevient indépendant.

Si l'on pouvoit supprimer toute affection

du cœur, tout sentiment, toute passion, l'esprit pur ressembleroit aux célestes intelligences. Mais nous serions incapables d'agir, car nous verrions tout en spéculation mathématique :: 2 + 2 = 4. Nous délibérerions sans cesse. Comme on doute d'autant plus qu'on réfléchit, parce que l'esprit invente des argumens spécieux en différens sens, nous flotterions la plupart du temps dans le pyrrhonisme. Notre vie, toute contemplative, se passeroit à raisonner, étudier, considérer. Avec beaucoup de lumière, mais point de chaleur dans l'ame, nous n'aimerions et ne haïrions rien, nous resterions dans une éternelle indifférence, car il n'y auroit pour nous ni bien ni mal. Nulle société nécessaire; négligens, inanimés, n'éprouvant ni peines ni plaisirs corporels, nous ne desirerions, et ne craindrions rien. Nous laisserions détruire notre corps, nous perdrions tout sans y songer, et ne sentirions ni le soin de nous nourrir, ni l'attrait pour nous reproduire. Tels que des statues, et plongés dans une profonde méditation sur toutes choses, rien ne nous ébranleroit, ni l'ambition, ni l'avarice, ni la pitié, ni l'envie, ni le vice, ni la vertu; ou plutôt nous cesserions d'appartenir au monde.

Qu'on supprime, au contraire, toutes les

fonctions spirituelles, l'homme n'écoutera plus que ses passions ; toujours brûlant ou immodéré dans le bien et le mal, tantôt plein d'audace et tantôt de transes, prodigue ou avare, furieux ou rampant ; toujours excessif sans se connoître et sans le vouloir, mais selon les impressions reçues, il tombera au rang de l'animal qui sacrifie tout à ses affections. Un tel être, plutôt actif que délibératif, ne consultera jamais que la sensation actuelle de douleur ou de plaisir, sans calculer leurs suites. Tout cœur, tout sentiment : il pourra paroître extrêmement bon ou méchant, sans autre but que de satisfaire aveuglément ses goûts et ses besoins naturels ; ou plutôt il n'aura ni bonté ni méchanceté réelles, parce qu'il manquera de raison, ainsi que les bêtes brutes.

CHAPITRE II.

Que le sentiment est plus nécessaire pour les beaux-arts, et l'intelligence pour les sciences.

Le juste équilibre entre la tête et le cœur, afin que l'excès de l'un ne nuise pas à l'autre, compose l'homme parfait ; leurs proportions différentes forment divers génies. La femme se gouverne plus par le cœur ou les sens ; l'homme écoute plus la réflexion ou l'esprit.

Il faut de la vigueur de tête au philosophe, au politique, au savant ; de la force de cœur au héros, au soldat ; de la sensibilité au poète et à l'orateur pathétique. Une tête chaude avec un cœur froid peuvent former un esprit ingénieux, prudent, habile, mais peu propre à l'exécution, et d'une conduite variable ; l'ardeur trop vive du cerveau, le rend même extravagant, comme dans Cardan et quelques autres philosophes. Cicéron, Auguste étoient mieux partagés en force de tête qu'en celle du cœur ; au contraire, Pyrrhus, Charles XII, roi de Suède, Marlborough et plusieurs guerriers très-vaillans ont eu beaucoup de froideur de génie. La tête et le cœur également froids peuvent former des naturels doux et tempérés, dont la bonté tient de la foiblesse et fait tout au plus des sages. Une tête et un cœur pareillement ardens forment ces caractères ambitieux, entreprenans, passionnés pour la gloire, pleins de génie et de valeur comme Alexandre et sur-tout César ; mais quelquefois aussi de grands scélérats.

Il y a beaucoup de différence entre l'homme d'un esprit foible, et l'homme d'un cœur fort, s'ils s'adonnent au mal. Le premier peut être fourbe et traître, le second sera méchant et violent. L'un n'a pas assez de courage pour

commettre de grands attentats, l'autre en a trop pour les petites intrigues, refuge ordinaire du craintif et de l'impuissant. On peut, en agissant par le sentiment sur l'ame forte, la convertir au bien, mais on perd le temps à disputer contre un foible génie qui ne convient de rien, et pour lequel nulle raison n'est raison. Aussi l'on a vu de fameux scélérats expier leurs crimes par un retour entier et sincère lorsque leur naturel s'est refroidi; tandis que les esprits timides, s'ils sont corrompus, persistent dans leurs vices par foiblesse de caractère.

Un mauvais cœur est froid, retiré sur lui-même par l'égoïsme ou l'intérêt; une mauvaise tête peut résulter de quelque vice de conformation qui cause des irrégularités dans la raison. Ceux auxquels on attribue ce défaut ne manquent pas toujours d'un bon cœur; de même qu'une bonne tête peut se rencontrer avec un cœur méchant; comme si la perfection de l'un étoit prise aux dépens de l'autre; aussi ces deux caractères sont imparfaits. L'homme ayant le système cérébral fort développé, montre plus d'intelligence et plus d'habileté, mais moins de tendresse que la femme en qui la région précordiale est bien plus susceptible d'émotions.

Notre esprit, tel qu'un vaisseau agité par le vent des opinions, a besoin d'être fixé par le cœur, comme par une ancre qui le retient dans l'ordre naturel; car le sentiment ramène presque toujours ceux qui se sont écartés de la bonne voie. Il y a grande différence entre la conduite et les principes; tel pense mal et agit bien, comme tel autre agit fort mal avec tous ses beaux discours; et la vertu demeure long-temps en la pensée avant de descendre jusqu'au cœur pour être pratiquée :

..... Video meliora proboque,
Deteriora sequor.....

Les méchans ont quelquefois l'envie de bien faire, et les bons de faire du mal, quoique tous deux l'exécutent rarement; car la mauvaise tête domine sur l'un, et le bon cœur agit toujours dans l'autre. Tout ce que le cœur n'avoue point, ne passe pas jusqu'à la pratique. Il est le *criterium* ou l'éprouvette du bon sens : il persuade plus que tout le reste, et sans lui l'on n'est pas éloquent. On peut, avec un bon cœur seul, n'être ni un habile, ni un grand homme, mais on est toujours dans la voie naturelle. *Vir cordatus*, chez les anciens, étoit l'homme doué d'un jugement droit dans les affaires, et qui, marchant selon

la loi et la justice, avoit le bien à cœur; tandis que l'imprudent ou l'insensé étoit *excors*, sans cœur ni ame; car les anciens philosophes croyoient l'ame logée dans cette partie.

Autant une action noble, hardie, généreuse élève le cœur, autant une honteuse le rabaisse. Il y a donc un sentiment moral qui nous dit qu'une chose est bonne ou méchante; et la vertu est propre à agrandir l'ame. Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit, et j'ajoute qu'elles seules y descendent; elles en acquièrent bien plus de profondeur. Ainsi, plus la corde de l'arc est retirée en arrière, plus la flèche est lancée avec roideur. Les idées qui n'effleurent que la superficie du cerveau sont minces et frivoles; rarement les esprits vifs et légers sont doués de sentimens profonds. Les hommes de sentiment, au contraire, ne montrent pas beaucoup d'esprit, et même l'extrême bonté semble toucher à la bêtise.

Il est un état d'émotion intérieure que cause la mélodie, ou un poëme intéressant, ou l'amour divin qui nous détache de la terre. Alors les cœurs sont élevés; *sursùm corda*. Le poète qui chante d'inspiration, les entraîne dans son monde fictif. En nous échauffant de sa chaleur, il tire sans cesse des sentimens

de son ame; il la verse dans la nôtre. C'est par-là qu'Homère a surpassé tous les poètes. Mais le moindre trait de bel esprit désenchante et refroidit tout-à-coup, parce qu'il tend vers l'auteur. Nous rentrons alors dans l'état ordinaire, où l'ame livrée à elle seule est plus disposée à raisonner qu'à être émue.

L'influence du cœur sur la tête est telle que si l'on a le sang froid et languissant, il ne poussera au cerveau que de foibles esprits, et la verve demeurera glacée. Virgile a dit :

Sin has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;
Rigui mihi placeant in vallibus amnes, &c.

Mais un cœur chaud envoie beaucoup d'esprits animaux à la tête; comme on voit la colère, les passions ardentes augmenter la force du corps et l'impétuosité des idées (1). Au contraire, les passions froides, la crainte, la haine, la tristesse diminuent l'esprit et abattent les mouvemens qui émanent du cerveau. Le cœur est donc la fontaine des esprits qui nous font agir; aussi pour nous déterminer à une action, il est nécessaire d'exciter,

(1) Juvénal a dit :

Facit indignatio versum.
La colère suffit et vaut un Apollon.

d'intéresser le cœur, afin qu'il envoie des esprits vitaux à l'origine des nerfs. Un homme, seulement convaincu d'une chose, reste froid, pensif, immobile; s'il est vivement ému, il se met en action, il s'échauffe, il s'enthousiasme. Aussi les orateurs ont besoin de remuer les cœurs pour faire agir la multitude, et le plus habile n'est pas celui qui convainc le mieux la raison, mais le plus pathétique qui l'enlève (1).

On ne peut pas même réussir dans les beaux arts sans être doué d'une sensibilité profonde, d'un cœur ardent et passionné, sur-tout en amour. Mais rien n'est plus nécessaire pour recueillir cette chaleur vitale que de modérer les jouissances corporelles qui refroidissent et rabaissent le cœur. Les danseurs ne conservent même leur nerf, et les chanteurs leur voix, que par la chasteté; c'est pourquoi les anciens Romains les *infibuloient* (2). Les musiciens, les peintres, les acteurs, les poètes, presque tous disposés à de fortes passions, s'épuisent en s'y livrant et perdent leur génie. Ce feu d'amour résorbé dans le corps, augmente l'ar-

(1) Major est qui judicium abstulit, quam qui meruit. *Senec.*

(2) C'est passer la verge dans un anneau plat, *in fibulâ*, pour empêcher le coït.

deur des sentimens que l'artiste doit exprimer. Une passion s'irrite d'autant plus qu'elle est moins satisfaite; mais la jouissance rabaissant vers le physique tout le sentiment moral, l'énerve et en détruit le charme. De même, on sent plus lorsqu'on s'exhale moins ; et pour que l'imagination s'élève au-delà des choses, on doit se tenir en-deçà (1).

Mais, s'il faut de la chaleur de cœur pour exceller dans les beaux arts, il faut plus de froideur, de réflexion pour pénétrer dans les sciences. La méditation, le raisonnement demandent une intelligence purifiée du trouble des passions, et une ame tempérée. La sagesse, la haute prudence semblent exiger de l'insensibilité, et ne s'allient jamais à l'amour, ni aux autres affections. Dans la froide vieillesse, qui les amortit, l'esprit est plus porté aux observations philosophiques; mais la jeunesse, chaude, impétueuse, est plus propre aux beaux arts, à la poésie, à la musique: parce que le cœur est toujours développé avant le cerveau.

(1) Euripide, le plus tragique des poètes, et Virgile, le plus sensible, ont excellé à peindre les sentimens tendres; aussi le premier étoit misogyne, ou haïssoit les femmes, et le second chaste comme une vierge.

CHAPITRE III.

S'il y a des âmes naturellement plus grandes et plus fortes que d'autres.

Tous les hommes désirent de rendre plus parfaite la substance qui les anime, mais tous ne sont pas naturellement égaux pour les qualités morales et intellectuelles. Dans de pareilles circonstances, avec le même tempérament, et une semblable éducation, nous voyons des génies bien supérieurs à leurs maîtres, et d'autres esprits auxquels on prodigue tous les moyens, sont pourtant bien loin d'égaler ceux qui ont eu à rompre une multitude d'obstacles. La plupart des grands hommes se sont même formés tout seuls (1).

(1) Que toutes les ames humaines soient de la même espèce, cela est certain; mais qu'elles soient essentiellement égales en perfection et ne diffèrent que par la complexion du corps; c'est ce que nient la plupart des théologiens. Capreolus *in 2, dist. 32, q. 1.* Johannes Major, *Q. #, conclus. 6.* Hisp. *q. 1.* Rich. *q. 1, circa 4 principale.* Albertus Magn. *ead. dist. art. 6.* Ægidius, *q. 3.* Lychetus *in 1 dist. 3, q. 1.* Ferrariensis, *l. 1, contrà gentes, c. 3.* Javellus, *8 lib. Metaph. q. 6.* Caietan, *ad Q. 85, part. 1, art. 7.* Abulensis, *in c. XV, Matthæi. q. 656.* Aussi la Sorbonne; car, dit-elle, si cela étoit, l'ame de J. C. n'eût donc pas été plus par-

Dès la plus tendre enfance, l'ame décèle les germes qu'elle développera par la suite (1). Elle précède le développement de l'organisation ; chaque animal naissant montre déjà son

---

faite que celle de Judas. Henr. Gandavensis, *q. l. 3, q. 5.* Durand, *2 dist. 32, q. 5.* — D'autres soutiennent cependant l'égalité naturelle des ames. Zimara, *theorem. 54.* Durandus, *2 sent. dist. 32, q. 3.* Argentinas, *ib. q. 1, art. 2.* Soncinas, *8 lib. Metaph. q. 26.* Sotus, *prædicam. c. de subst. q. 1*, &c. S. Thomas, *2 dist. 32, q. 2, art. 3*, laisse la question douteuse.

Si l'ame est *informante*, et non *assistante*, la plus parfaite doit produire aussi le corps le plus parfait ; ce n'est donc pas le sang, ou le tempérament, ou l'organisation du cerveau qui rendent l'ame plus ou moins ingénieuse, mais bien elle-même qui forme le corps suivant sa propre perfection. Il y a des dons différens pour chaque homme, selon les actions auxquelles nous sommes appelés et prédestinés par la souveraine Providence ; chacun de nous a reçu le sien, *Epist. 1, ad Corinth. XII, 31.* Suivant cette parabole, rapportée par saint Matthieu, c. XXV, *v.* 15 : *Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii vero unum ; unicuique secundùm propriam virtutem*, &c.

(1) Salomon, *Sap. VIII, 19*, dit : « J'étois un enfant bien » né et une bonne ame m'étoit échue ». Aristote, *Polit. l. 1, cap. 3*, a conclu qu'il y avoit des esclaves par nature, ou des individus dont l'ame étoit naturellement basse et servile, et d'autres plus nobles et plus libres. S. Augustin attribue au péché originel la pesanteur et la stupidité naturelle des esprits.

instinct; le jeune taureau sans cornes, sait d'abord frapper de la tête : car l'ame imprime ses habitudes au corps, plutôt que le corps à l'ame. L'instrument est formé par l'ouvrier et la matière par l'esprit. Un homme n'a pas du génie parce que son cerveau est bien organisé; mais son ame étant plus ingénieuse, elle a mieux disposé l'organe cérébral. Plusieurs hommes sont appelés dès leur naissance à une vocation; aucun ne pourroit, par sa seule volonté et son travail, devenir ingénieux, grand, illustre, sans une disposition naturelle de l'ame et du corps.

Toutefois, je n'appellerai pas grande et forte, celle qui ne l'est qu'en un sens, et qui paie cette supériorité par une infériorité ou des foiblesses correspondantes en d'autres fonctions; mais je parle de ces ames rares et sublimes qui, même avec des défauts ou des vices, surpassent la portée ordinaire des hommes.

Nos ames ont été formées aussi inégales entr'elles que nos corps le sont entr'eux. Cependant une belle et haute taille n'est pas la marque qu'une ame soit parfaite; et même un excellent génie peut se trouver dans le corps le plus imparfaitement constitué (1). Ce ne

(1) Par exemple, Esope étoit, dit-on, petit et bossu;

sont donc ni la structure des membres ou du cerveau, ni même une complexion particulière qui les produisent; mais une énergie interne, une magnanimité qui se peignent jusque dans les traits de la figure des grands personnages. Si tout dépendoit de leur organisation, non-seulement ils n'auroient aucun mérite par eux-mêmes et ressembleroient à des machines bien construites; mais encore, il seroit inutile de les proposer comme modèles. La vigueur corporelle, la longue vie, la santé, la perfection de toutes les fonctions annoncent plutôt la bonté du tempérament, que la grandeur ou la force de l'ame; mais, la mauvaise complexion, la foiblesse physique n'en sont pas des marques plus certaines. Ainsi, l'inégalité morale des hommes paroît donc dépendre des ames elles-mêmes, non des corps.

Dans toutes les espèces d'animaux vivant en société, la nature établit une différence réelle entre les individus, pour y maintenir l'ordre et la subordination; les abeilles, les fourmis, les termites neutres, sont naturellement sou-

---

Chrysippe le philosophe, Pascal, Pope, &c. étoient d'une complexion très-frêle, maladive, ou même mal formés. Mais d'autres grands génies ont été sains et bien constitués.

mis à ceux qui ont un sexe ; les animaux femelles aux mâles et les êtres imparfaits aux plus parfaits. En destinant le vieillard à conduire la jeunesse, la Providence lui donne un caractère censeur, un instinct économe et prudent. L'homme étant né pour dominer sur tous les animaux, aucun n'a reçu comme lui la raison, la magnanimité, le droit de régner, une ame sublime qui peut embrasser une multitude de connoissances et s'étendre dans l'infini. Le blanc montre une supériorité naturelle de courage et d'intelligence sur le nègre, et la race européenne sur les autres peuples de la terre.

Qu'il existe donc une supériorité innée et naturelle de quelques esprits, l'expérience le prouve et dément les assertions de ceux qui soutiennent que tout homme naît également propre à tout ; ce qui signifieroit en d'autres termes, qu'on n'a de goût décidé pour rien. Ainsi, dès l'âge de douze ans, Pascal inventoit la géométrie, qu'on ne vouloit pas lui enseigner. Au contraire, malgré tous les beaux préceptes et les excellens maîtres que Cicéron prodiguoit à son fils, il n'en put faire qu'un homme fort simple et adonné au vin. Le sage, le doux Marc-Antonin, ne trouva dans Commode, son fils, qu'un monstre de cruauté et

de toutes sortes de vices. Rien ne peut donc suppléer à la nature, même dans les circonstances les plus favorables. Le tout est de naître heureusement.

L'enfant né pour s'illustrer par son génie, montre dès ses premiers ans un naturel pensif, admirateur, studieux et taciturne. Son intelligence est pénétrante, sa mémoire tenace. Son caractère plus délicat, moins dissipé que celui de ses pareils, est plein de candeur, de simplicité, d'une honnête pudeur et sur-tout très-avide d'apprendre par lui-même. S'il garde des mœurs pures, son esprit conservant sa vigueur et sa netteté, se levera plein d'éclat, et jettera au loin sa lumière sur toutes les sciences vers lesquelles il sera disposé à se tourner. Celui qui est destiné aux grandes actions, décèle d'abord l'impétuosité de sa nature, par son caractère indomptable et convoiteux d'honneur. Tel étoit Thémistocle enfant, selon Plutarque. Il faut une sève vigoureuse pour produire les plus hauts arbres. L'ame, exerçant continuellement un genre de facultés, détermine ainsi le naturel, et établit un tempérament factice qui n'est qu'une habitude primitive du corps.

CHAPITRE IV.

Que le génie n'est pas héréditaire, mais plutôt le caractère. Pourquoi les ames dégénèrent.

Nous voyons des personnes fort grossières engendrer quelquefois des enfans d'esprit, et des hommes très-spirituels ne former souvent que des enfans stupides. La cause en paroît manifeste; une constitution délicate, épuisée de méditations, ne concourt pas de toutes ses forces à l'acte de la réproduction, comme un bon paysan qui ne fait presque aucune déperdition d'esprits dans son travail mécanique (1). L'on pourroit conjecturer de là, et l'expérience semble le confirmer, que deux époux dans la vigueur de l'âge, remplis d'un ardent amour, engendrent des enfans non-seulement mieux constitués, mais d'un caractère plus mâle et d'une ame plus forte que ceux de vieillards cacochymes; ces derniers se cassent et s'usent de bonne heure; de même, les vieux étalons ne produisent que des poulains foibles. Si l'énergie vitale dépend de la bonne com-

(1) Le croisement des races, conseillé par Buffon, perfectionne bien le physique, mais nullement l'esprit.

plexion du corps, néanmoins elle fortifie et agrandit l'ame. En recherchant l'origine des hommes illustres, on en trouvera plusieurs nés hors du mariage, et l'on prétend qu'il y a plus d'individus spirituels, ou d'un grand caractère parmi les bâtards que parmi les enfans légitimes (1). On sera moins surpris du grand nombre de cœurs fiers et de généreux courages que la petite république de Sparte a produits, en voyant le soin que prit Lycurgue pour que les époux ne pussent s'approcher qu'à la dérobée, et en aiguisant leur amour par la difficulté. Les générations s'énervent à proportion de la facilité des jouissances; l'exemple de Rome et des autres États montre que le nombre des hommes célèbres diminue par-tout où la dissolution des mœurs augmente. Ce n'est, sans doute, ni sur la seule priorité d'âge, ni sur l'avantage de la force, mais sur quelque supériorité morale présumée, que sont fondés les droits de la primogéniture chez la plupart des peuples. Si, dans les familles où ces droits sont établis, les cadets montrent souvent plus d'activité, de courage et d'industrie: c'est peut-être parce qu'il faut qu'ils tirent tout d'eux seuls, tandis que les aînés se reposent trop sur

(1) Voyez Pontus Heuterus, *tractatus de liberâ hominis nativitate, seu de liberis naturalibus.*

les avantages de la naissance; ou bien, parce que des mariages trop précoces ne produisent que des individus frêles et imparfaits, à cause qu'ils ne reçoivent ni un développement suffisant dans un sein trop resserré, ni une nourriture suffisante, lorsque la mère s'accroît encore. Cet effet se remarque bien dans les premières portées des animaux. Mais, hors ces circonstances, le premier amour, étant le plus ardent, sur-tout s'il est chaste, il doit produire des individus plus parfaits de corps et d'esprit, parce que le concours des ames y est plus intime.

On pourroit représenter, que comme les traits du visage, le tempérament et même les maladies organiques (ou la goutte, les hémorrhoïdes, &c.), se transmettent dès pères aux enfans, les dispositions morales qui en résultent doivent être pareillement héréditaires. Il est certain que les facultés qui tiennent au corps se propagent; ainsi, le courage qui dépend beaucoup d'une complexion mâle et bilieuse, se transmet dans plusieurs races (1). Miltiade engendra Cimon; Conon, Timothée, et Philippe, Alexandre-le-Grand; de-là, l'hérédité de la noblesse. Lorsque les familles ne se

(1) Fortes creantur fortibus et bonis. Hor.

mésallient point, ces qualités subsistent même long-temps, et l'histoire moderne en offre de mémorables exemples. En vain objecteroit-on que c'est moins une supériorité innée, que l'obligation de suivre les traces de ses ancêtres et de ne pas perdre le noble héritage de leur renommée. Ce motif, quoique puissant, n'empêche pas ces familles de dégénérer. Mais l'on voit de même des chiens chassant de race, et les Arabes conservent précieusement une noblesse de chevaux; car des habitudes long-temps contractées, modifient le corps et se transmettent par la génération. Il y a pareillement des vices héréditaires, tels que la lasciveté, l'avarice et les dispositions à plusieurs passions.

Cependant, il s'en faut beaucoup que les facultés spirituelles se propagent comme les corporelles. Rien ne tient les métiers, les arts et les sciences plus stationnaires en Asie, que leur hérédité; on n'en conserve plus que l'esprit mécanique: et le génie qui doit être libre, n'étant pas le maître de se choisir un état, est forcé de se plier à celui auquel il n'est pas toujours propre. En effet, dans la même famille, il naît des enfans bruns ou blonds, forts ou foibles, ingénieux ou hébêtés; l'un, porté à un objet, l'autre, à tout autre. Le tempérament des

parens ne se trouve pas toujours dans une pareille disposition au moment de la conception, même pour les jumeaux (1). De plus, il se développe dans les enfans des genres d'esprit qui ont été étrangers aux parens. Boileau nous apprend (2) que malgré le naturel doux et nullement critique de ses père et mère, leurs enfans furent tous doués d'un esprit très-satyrique. Dans les deux frères Corneille, le génie se tourna vers la poésie dramatique. Les frères Bernouilli, mathématiciens; les Cassini, astronomes; les Jussieu, botanistes, &c. montrent qu'il éclot dans certaines familles des dispositions d'esprit dont il est difficile d'assigner les causes, et qui peuvent s'éteindre. Il y a des familles plus ou moins fécondes en hommes célèbres : mais dans aucune le vrai génie n'est héréditaire; il compose seul toute sa race; sans aïeux, comme sans descendans, il éclate dans le monde, tel qu'un astre inattendu qui se lève sur notre horizon, le remplit de lumière et s'enfonce ensuite dans les cieux.

---

(1) Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis. Hor. D'ordinaire les jumeaux sont du même caractère moral; les exceptions sont plus rares que pour les autres frères.

(2) Épigr. 45 et 46. *Voyez* les Remarques de M. Saint-Marc sur ses Œuvres.

L'on n'a jamais vu, en effet, le fils d'un homme de génie égaler son père.

La nature toujours féconde, produit des grands hommes dans tous les temps : le moule ne s'en est point brisé; mais il faut des circonstances convenables pour les faire fleurir et les mettre à leur place; car, malgré la faveur et la protection la plus signalée, il y a des époques de stérilité dans les arts, et les rois ne créent pas à volonté des siècles illustres. Qui empêche donc qu'il ne renaisse des Racine ou des Raphaël? Ce ne sont pas les arts qui s'épuisent, mais bien les génies. Certainement, ce ne sont ni les études, ni les moyens physiques qui manquent pour exceller dans quelque partie que ce soit; le défaut ne vient donc que de l'inégalité des ames. Sans doute, il en faut une plus grande et plus noble pour concevoir plus dignement le sujet qu'on traite. Un esprit bas peut acquérir, à force de travail, toutes les qualités qui s'apprennent; non le génie qui émane de l'énergie et de l'élévation de l'ame. Or, ce qui la rabaisse extrêmement, c'est, 1°. la servitude, plutôt celle de l'esprit que du corps ou de l'état politique (1); car un

(1) Voyez Longin, *Traité du sublime, chap. xxxv.* Esope, Diogène le Cynique, Térence, Epictète, &c. vé-

homme peut, en vivant à l'écart, rester libre dans les pays les plus despotiques. 2°. L'avarice ou la passion des richesses; il n'y a point de signes plus marqués d'une ame étroite, serrée et capable de se soumettre à des choses basses (1); au contraire, les magnanimes sont libéraux. 3°. La volupté, ou l'effémination, qui amollissent la trempe de l'ame en affoiblissant le corps (2). Il faut compter aussi la gourmandise, qui appésantit l'esprit, le luxe qui l'occupe d'une multitude de petites choses comme la parure, l'envie de briller, qui lui fait perdre un temps précieux dans la société, les jeux et

---

eurent dans l'esclavage, et cependant s'illustrèrent par leur génie. On observe que les pays libres produisent un plus grand nombre d'hommes célèbres, que les monarchies où la gloire, due au seul chef de l'Etat, est comme la lumière du soleil qui fait disparoître les autres astres.

(1) *Nihil enim est tam angusti animi, tamque parvi quam amare divitias.* Cicer. *Offic. l. 1, n° 68.* Les sentimens d'honneur agrandissent l'ame :

> En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
> Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

(2) Senec. *Declam. l. VII, præf. Nihil tam mortiferum ingeniis quam luxuria.* La tempérance a été appelée des Grecs σωφροσύνη, parce qu'elle conserve la prudence et l'esprit. Voyez Aristot. *Ethic. Nicom. l. VI, c. 5*, et *l. VII, c. 10*, &c. Aussi le breuvage de Circé changeoit les hommes en pourceaux.

les amusemens, &c. Il faut compter l'oubli de la vertu et de la vraie gloire; ce qui fait que l'ame ne recherche plus que les avantages de la vie ordinaire. On veut jouir en ce monde, on s'y met tout entier. Les femmes donnant le ton à la société, et le génie des artistes se ployant à leur goût, il néglige le grand ou le sublime pour une vaine affectation; ainsi les talens avortent. Quand les éloges, prostitués par la flatterie, ne peuvent plus dignement récompenser le vrai mérite, on ne se donne plus la peine de les acquérir; on cesse même d'y croire. C'est désormais une chimère ridicule de perdre sa vie, pour vivre après sa mort, et de sacrifier à cette vaine fumée de la renommée, tant de biens présens et matériels.

CHAPITRE V.

De la magnanimité considérée en elle-même, et d'où elle émane. De l'héroïsme.

La grandeur d'ame pourroit n'être qu'une expansion morale dans une plus vaste sphère, sans qu'elle indiquât une nature essentiellement supérieure; cependant, cette étendue de l'esprit est aussi accompagnée d'une plus grande force de sentiment. On dit d'un

homme qu'il a beaucoup d'ame, comme si elle débordoit au-dehors, et d'un autre, qu'il n'en a point, parce qu'elle semble rétrécie et rabaissée. Le vrai magnanime a le cœur ouvert, une entière franchise; inaccessible à l'intérêt ou à la crainte, ne possédant en propre que son ame, il ne s'afflige point de la perte de tout le reste, et il est toujours maître de lui-même. Comme tout paroît considérable aux petits enfans, rien ne semble grand à l'homme, assez élevé pour tenir tout au-dessous de lui. Le pusillanime s'attache aux particularités (1); le magnanime va droit au sommet des choses, il dit beaucoup en peu de mots. L'envie étant une marque d'infériorité cachée, il en doit être exempt (2); il lui suffit d'être digne des grands biens, aussi satisfait de les mériter que de les obtenir. Il ne flatte pas; il n'admire ni la fortune, ni les honneurs, ni les voluptés,

---

(1) ..... Faber imus et ungues
Exprimet.....
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet..... HORAT.

(2) Fuyez sur-tout, fuyez les basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies;
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité, &c.
BOILEAU.

ne s'émeut et ne s'étonne point pour sa vie ou sa mort. Il veut plutôt donner que recevoir, tient indigne de lui d'agir par fraude ou par détours; il cherche plus la vérité que l'opinion, fait gloire de mépriser les maux, d'oublier les offenses, d'agir contre ses intérêts, de savoir se passer de tout; enfin, d'être irréprochable devant Dieu et inébranlable devant les hommes (1).

Mais, si cette grandeur n'est qu'une vaine bouffissure, il ne sera pas besoin de fortes épreuves pour la découvrir. Le moindre choc, la plus petite piqûre va percer l'enflûre de cette ame rare, et faire descendre des nues ce ballon gonflé de légères vapeurs. Au contraire, l'ame vraiment héroïque est solide comme le cube; son assiette est toujours stable sur toutes ses faces :

Et adversis rerum immersabilis undis.

Elle est simple, douce et modeste, parce qu'elle met peu de prix à toutes choses, et que se mesurant sans cesse sur l'échelle du grand monde, elle connoît la petitesse de ses dimen-

(1) Comme il ne doit rien redouter, il peut se faire craindre de tout :

..... Meruitque timeri,
Nil metuens..... LUCAN.

sions. Elle est forte, parce qu'elle comprend toute sa foiblesse; elle est humble, parce qu'elle voit combien sont basses toutes les grandeurs humaines. Au comble de la prospérité, ou dans l'abîme de la misère, le magnanime regarde comme des jeux d'enfans ces révolutions de la fortune; homme de tous les pays et de tous les temps, toujours libre, parce qu'il se tient prêt à mourir, il considère le monde comme un point dans l'infini, et la durée comme un moment dans l'éternité. Se déterminant toujours par des raisons universelles d'ordre et d'équité, il pense en roi; il ne voit rien au-dessus de lui que Dieu même. Si tout s'opère dans le monde par la Providence, c'est en effet se révolter contre elle que de se plaindre, et ne pas supporter avec égalité les événemens de la vie qui ne dépendent pas de notre libre arbitre.

Quiconque a de la magnificence dans la pensée, comme parle Platon, considère le grand Tout, et ne peut trouver la vie un bien si précieux, ni la mort un passage si terrible. Son ardeur pour l'étude, ou la connoissance de la vérité, le rend tiède pour les autres désirs qui, tels que des petits ruisseaux, viennent confondre leurs eaux dans ce fleuve. Toutes les passions étant absorbées, la raison demeure

toujours saine et libre, tandis que les naturels bas et pusillanimes sont tiraillés en tout sens. Ce n'est pas qu'une grande ame n'agisse que par l'esprit, et ait moins de passions que toute autre. Au contraire, elle en a souvent de plus violentes, à cause de son énergie, mais en même temps sa raison est si puissante qu'elle emporte toujours la balance. N'avoir que de foibles passions annonce, non la vigueur de l'esprit, mais la froideur et l'insensibilité du tempérament. En retranchant avec trop de soins ces extrémités de l'ame, la philosophie peut la raccourcir ou la rendre plus modérée, mais elle détruit la magnanimité. C'est plutôt la considération de l'éternité, de la nécessité de mourir, et du peu qu'est la vie, qui peut produire cette indifférence générale des grandes ames. De plus, se sentant immortelles et bien plus nobles que le corps, elles atteignent à une satisfaction fondée sur le sentiment de leur excellence, qui les rend même heureuses dans les peines les plus cuisantes.

Une ame véritablement héroïque ne l'est pas seulement par ses facultés intellectuelles, mais encore par ses qualités morales, c'est-à-dire en tout sens, bien que rarement exempte d'imperfections. La même vigueur qui porte à la vertu morale, inspire à l'esprit des

pensées fortes et élevées. Le cœur droit fait le jugement juste, et la générosité est au premier ce que le génie est pour ce dernier. Il n'y a rien de ferme que ce qui est fondé sur la saine raison. Les mouvemens impétueux, les passions violentes d'un cœur qui ne se possède pas, annoncent plutôt la foiblesse que la force de l'ame, puisqu'elle ne peut s'enfler d'un côté sans s'affaisser de l'autre. La constance et l'égalité sont les véritables marques de sa solidité, et un caractère mâle s'exprime toujours avec confiance et modération :

Fortis et in seipso totus teres atque rotundus.

Comme du sommet d'une haute tour, on est à l'abri des insultes, et l'on porte au loin sa vue, de même le sage élevant sa pensée jusqu'à Dieu, voit gronder sous ses pieds les orages de la vie. De cette hauteur de réflexion, il ne considère que les masses des grands objets. « Il n'y a point de spéculation, dit Des» cartes, qui puisse plus aider à perfectionner » notre entendement, et qui soit plus impor» tante, d'autant que la considération d'un » Dieu qui n'a point de bornes en ses perfec» tions, nous comble de satisfaction et d'assu» rance ». Les plus foibles esprits deviennent capables par-là des plus grandes choses,

comme les plus grands génies apprennent à se proportionner aux plus petites.

Si la grandeur de l'ame consiste à préférer le bien général aux intérêts particuliers, (comme la suprême intelligence qui régit le monde par des loix universelles,) la vertu en est la véritable marque. Par elle on s'approche de la Divinité, et l'on règne sur les cœurs (1). En s'attachant à ces loix éternelles, en se conformant aux desseins de la nature, l'ame participe de leur puissance, elle y puise sa force; c'est pourquoi l'héroïsme a le privilége de se faire estimer même de ses ennemis. Cette hauteur de sentimens et de pensées qui rend un homme si supérieur aux autres, jusques dans le malheur, vient d'une source divine. Il ne faut pas

(1) Le nom de l'héroïsme vient du grec ἥρως, lequel tire son origine d'ἔρος, ou l'amour. Le véritable amour inspire l'héroïsme, et la générosité vient de la puissance génératrice comme l'étymologie l'indique, car l'on sait combien le défaut de celle-ci rend le cœur lâche; ainsi la chasteté augmente l'héroïsme et le courage, ou la force productrice de l'ame et du corps. Longin, dans son *Traité du sublime*, et d'autres anciens mettent au rang des héros les poètes, les orateurs, les philosophes et les artistes illustres; persuadés que le génie naissoit de la même source que la magnanimité. De-là vient en effet la supériorité que ces facultés donnent à l'homme sur ses semblables.

penser qu'il y ait des esprits vraiment grands sans elle. Quoique tout homme vertueux n'ait pas toujours une intelligence aussi développée, ni une aptitude aux arts, égale à celle des autres hommes, il les surpassera toujours quand il s'y appliquera. Celui-là va loin, que le cœur conduit, et qui n'attend rien que de Dieu et de ses efforts. Il pose en lui-même la pierre fondamentale, et son édifice ne s'écroulera point. Par-tout entier et solide, il agit, il parle avec toute son ame. Puisque l'homme ne se donne ni sa vie, ni son esprit, il ne tire donc point sa perfection de lui-même. L'on ne peut concevoir dans quelle horrible bassesse tomberoit le génie de l'homme sans la connoissance de cet être souverainement parfait, qui nous infuse, avec l'existence, un rayon de sa lumière immortelle.

CHAPITRE VI.

Si l'étude et la science agrandissent l'ame.

Ce que le soleil est pour nos yeux, Dieu l'est par rapport à notre intelligence; on ne peut fixer sur eux ses regards sans être ébloui; mais nous en serons d'autant mieux éclairés, que nous nous placerons davantage sous les rayons de cet astre de la pensée. Les grands

hommes qui brillent le plus de l'éclat de cette lumière, attirent sur eux tous les regards, et montrent dans quelle obscurité le reste de la terre demeure plongé. Ceux-là ne sont pas encore dans la splendeur, qui ne font pas d'ombrage à l'envie.

On peut comparer la parfaite sagesse à un reflet de l'*omniscience* de Dieu sur le miroir de notre entendement; et mieux nous réfléchirons les rayons de cette science universelle, plus nous serons capables d'éclairer les autres hommes. Telle qu'une glace, au grand jour, réflète la lumière sur les objets environnans; ainsi la science est la lumière de l'esprit, et l'ignorance en est l'obscurité. Mais comme un miroir qui n'est point tourné vers le soleil reçoit seulement l'image des objets de la terre, pareillement l'intelligence peut s'attacher aux sciences inférieures, et se borner à la simple intuition des choses. Au contraire, le génie, tel qu'un miroir resplendissant des feux du soleil, lance plutôt sa lumière qu'il ne reçoit des images; il invente et donne la science, plutôt que de l'apprendre, car elle lui est infusée par une nature supérieure. Archimède, dit Plutarque, trouvoit indignes des hautes abstractions de sa géométrie, ces machines faites pour la défense de Syracuse, dont tout

autre auroit cru tirer une gloire immortelle. « Ains réputant toute celle science de compo-» ser machines, et généralement tout art qui » apporte quelque vtilité à la mettre en vsage, » uile, basse et mercenaire, il employa son » esprit et son estude à escrire seulement » choses dont la beauté et subtilité ne fust au-» cunement meslée auec nécessité (1) ». Les érudits, tels que Pic de la Mirandole, regardé dans son siècle comme un prodige de savoir, montrent seulement la capacité de leur mémoire, non la grandeur de leur ame : ils n'engendrent point la science, ils la conçoivent seulement. De si nombreuses connoissances sont rarement compatibles avec le génie : elles absorbent toute son activité, le surchargent et l'étouffent. On n'a plus assez de vigueur pour inventer, quand on suffit à peine à ses ressouvenirs. Vouloir tout apprendre, c'est seulement être curieux et avoir un esprit tel que ces miroirs taillés à facettes, où toutes les figures paroissent multipliées.

Le savoir qui agrandit le jugement est celui que nous produisons nous-mêmes. Lorsque l'ame reste foible et étroite dans les savans, c'est le défaut de l'individu, non de la science,

(1) *Vie de Marcellus*, trad. d'Amyot.

qui élargit le génie, d'autant plus qu'elle le remplit. L'amour de l'étude annonce déjà une ame plus dégagée des liens temporels, moins ardente au gain, moins inique pour ses intérêts, plus noble, plus amie de la vérité, douce, juste et tempérée dans les plaisirs. Cet amour conduit à la sagesse, à la source de la suprême intelligence ; il humanise les hommes, donne sur la terre un prix aux grandes actions, en les immortalisant, et réunit les peuples éloignés ou ennemis par un échange de lumières et un commerce de pensées. C'est l'étude qui nous élève au-dessus des temps et des lieux, tantôt en assemblant autour de nous l'élite des sages, tantôt déployant à notre pensée le champ des cieux, les merveilles de la terre, ses révolutions, ses époques, ses productions, ses sciences et ses arts. Si nous admirons le vaisseau qui revient chargé des trésors de l'Orient, combien ne devons-nous pas admirer ces écrits qui, comme des débris du naufrage des temps, nous apportent la sagesse des siècles anciens, et nous font converser avec ceux qui ont disparu pour toujours ? Alors la pensée nous transportant au-dessus des âges et des pays, nous détache de cette vie, de ces biens, de ces jeux périssables de la fortune : l'on devient plus libre, plus grand,

plus maître de soi ; l'on sent mieux la dignité de son être, et l'on foule avec plus de contentement la terre. Aristote écrivoit à Alexandre qu'il ne devoit pas se croire grand parce qu'il commandoit à beaucoup de peuples, mais que celui-là l'étoit qui élevoit son génie jusqu'aux vérités divines et éternelles. Aussi ce fameux conquérant, jaloux de posséder seul les hautes connoissances du philosophe, le blâmoit de les avoir divulguées, et de lui avoir égalé, en ce sens, les autres hommes.

En quelque état que vive un particulier en ce monde, la différence des rangs s'efface à la mort ; l'équitable postérité ne pèse plus que le mérite propre. De puissans monarques n'ont pas même atteint la renommée d'Homère ou de Socrate, et l'esclave Epictète est plus estimé que Néron ou Domitien sur leurs trônes. L'historien distribue aux rois la gloire ou l'opprobre ; leurs palais s'écroulent, leurs monumens succombent sous l'injure du temps, leur magnificence si enviée disparoît comme un songe. A la longue, l'esprit ou la partie immortelle de nous-mêmes survit seule à tout ce qui est matériel. Il faut plus admirer dans Alexandre, dans César, dans Charlemagne, dans Napoléon, le génie et le grand cœur, que le pouvoir sur les peuples. Les conquérans tar-

tares, les Attila, les Genséric, sans esprit, sans élévation de caractère, ont acquis de vastes dominations; une impétuosité brutale faisoit tout leur succès; sans la force, ils fussent restés au dernier rang des hommes; au lieu qu'en tout temps et en d'autres carrières, les premiers eussent toujours montré du génie.

Pour nous représenter un esprit du premier ordre, nous trouverons d'abord que rien n'annonce plus de noblesse et de générosité que de chercher toujours et par-tout la vérité, même contre ses intérêts. L'amour du vrai est comme le coin qui fend et ouvre tout. Un naturel sincère, incompatible avec l'erreur et le mensonge, tendant au but sans être séduit par les apparences, un cœur naïf, la candeur ou cette extrême simplicité qui ne sent, qui n'agit, qui ne pense que par la voie la plus droite et la plus naturelle, en sont des marques certaines. Celui-là est grand qui ne craint point d'avouer ses fautes pour les corriger. Il néglige ses propres affaires et le monde pour la vie philosophique. Si l'on ajoute à ces traits, des mœurs innocentes, un caractère supérieur aux passions, et s'émouvant peu de ce qui lui est personnel, une présence d'esprit constante, la réserve du doute, l'habitude de la réflexion ou même de la rêverie, la lenteur

à prononcer et à entreprendre, jointes au courage pour exécuter, à la persévérance pour achever, on reconnoîtra la manière propre des grands génies. Quiconque aspire uniquement à la vérité, dont Dieu est la source, deviendra capable d'inventer et de découvrir. Il ne se trompera point lui-même, et connoissant le premier son ignorance, il pourra instruire tout le monde; car l'orgueil offusque l'esprit, et qui se croit habile, néglige de se rendre tel en effet.

On peut toujours avancer dans la connoissance des choses; ce que nous savons n'étant que la plus petite partie de ce que nous ignorons. Un esprit peut y percer plus loin que d'autres. Mais les vérités morales naissant du cœur de l'homme, centre de cette science, se développent d'elles seules en nous tous. Par l'esprit, nous aspirons à la connoissance, et ne touchons qu'à la circonférence de cet orbe infini des lumières, dont le foyer est la Divinité; par le cœur, nous tendons au bon et à l'utile dont chaque individu est le centre. Le *bon* se dispose par rapport à nous; c'est notre propre sphère qui doit se coordonner à celle du *vrai*, comme les planètes à leur soleil. Ainsi ce qui dépend de l'esprit émané d'une source plus relevée que tout ce qui se rattache au cœur.

CHAPITRE VII.

Comment les génies s'agrandissent selon leur nature. Des théoriciens et des praticiens.

Le corps est limité, l'esprit s'étend jusqu'à l'infini, et pouvant comprendre la nature des corps, sans en être compris à son tour, il leur est supérieur. N'est-ce pas une preuve de son origine élevée, qu'il trouve de la grandeur à dédaigner la terre? Puisqu'il y a des choses supérieures à ce monde, celui-ci n'est donc ni le but, ni la fin des desirs du génie. Plus une ame est sublime, plus elle méprise tous les biens, auprès des biens éternels. Celle qui rejette tout, s'égale à celle qui possède tout. Rien, au contraire, ne décèle plus sa bassesse que son attachement aux seuls principes matériels, et son goût exclusif pour tout ce qui flatte les sens.

C'est en se séparant d'eux qu'elle s'élève davantage. Plus elle est dominante, plus le corps cède, comme dans les mélancoliques, naturellement abstraits et méditatifs, dont le génie peut s'élever aux principes les plus sublimes. En bornant sa croyance aux seuls objets visibles, ou palpables, l'homme limite le champ de sa pensée. Que s'il entroit dans le

doute, si, soulevant cette barrière des sens qui retient l'essor de son esprit, il commençoit à sentir les beautés du monde intellectuel, il jugeroit mieux du prix de toutes choses. Car si l'on ne pèse pas dans la balance du doute tout ce qu'on croit connoître de plus réel, on ne pourra pas en trouver le poids ou la vérité absolue. L'esprit s'avance où il peut douter et s'enquérir; il s'arrête où il décide.

Comme on ne peut pas conserver toujours le feu dans une même matière parce qu'il la consume, de même notre ame intellectuelle ne se fixe pas perpétuellement sur les mêmes idées. Son infatigable activité ne peut rester désœuvrée sans un mortel ennui. Cette inconstance fait voir que ne rencontrant aucun solide bien dans les objets du monde, elle tombe de dégoûts en dégoûts vers son centre éternel, où elle gravite, par un penchant irrésistible, parce qu'elle doit s'y réunir à la mort.

La pensée qui embrasse toute la circonférence de l'entendement est celle de l'infinité et de l'éternité, comprise dans la notion d'un Dieu. C'est une sphère hors de laquelle est la déraison. Mais cette sphère a divers cercles concentriques dont les plus étroits sont les esprits bornés; dans les cercles trop extérieurs

sont les esprits les plus vastes et quelquefois excentriques. Un esprit veut d'ordinaire connoître ce qui l'entoure, ou en être connu. Un plus étendu amplifie sa sphère, et aspire à l'admiration d'un plus grand nombre d'esprits. Une ame encore plus vaste ou plus ambitieuse, veut dilater son savoir ou sa puissance bien au-delà, et répandre un éclat de renommée qui subsiste long-temps après la mort. Comme ces astres qui lancent au loin leurs rayons et entraînent leurs satellites dans leur course, ainsi les plus fortes ames se créent un empire naturel sur les esprits ordinaires, qui s'éclairent même du reflet de leur lumière, et qui suivent leur impulsion.

On peut avoir sans doute de la grandeur dans l'ame sans talens particuliers, quoiqu'il soit impossible d'atteindre à l'excellence, en chacun d'eux, sans cette vraie force productrice. Mais il y a deux sortes de génies. « Solon, » dit Plutarque, estoit, quant à la philosophie » naturelle, merveilleusement simple et gros- » sier. » Il excella dans celle qui traite de la vie civile. De même, Socrate cultivant la seule morale, regardoit comme hors de nous, ce qui est au-dessus de nous. Il rapporta la philosophie sur la terre. Au contraire, Anaxagore, ou Démocrite, philosophes doués d'une

intelligence très-profonde, étoient moins propres à cette science d'action. Leur patrie étoit le ciel ; ils oublioient la terre, et ne savoient pas même gouverner leur patrimoine. Il en est de ces deux sortes d'esprit comme de la vue. Par la même raison qu'en s'accoutumant à une vive lumière, on se trouve aveuglé dans un lieu moins éclairé, et que des yeux habitués aux ténèbres sont éblouis de l'éclat du grand jour ; de même un génie absorbé dans les sciences les plus élevées, ne trouve qu'obscurité dans les choses ordinaires de la vie ; et un esprit livré aux observations particulières, se trouve ébloui dans les choses générales. Pareillement, les presbytes voient bien dans l'éloignement ; les myopes, ce qui est près d'eux ; autant les premiers trouvent de la confusion dans ce qui les avoisine, autant ces derniers distinguent mal au loin. Les esprits intermédiaires n'excellent dans aucune de ces extrémités. Un physicien considère en général les loix du mouvement dont le mécanicien fait des applications spéciales. Le législateur condamne l'injustice ; le magistrat, la personne injuste. Autre est le médecin savant, autre est le praticien habile. Les premiers ont besoin d'étendue, ou d'une longue vue de l'esprit pour embrasser les objets ; les seconds

de prudence, d'art pour l'application. Dans ceux-ci le sentiment domine, dans les autres c'est l'intelligence.

Encore que la pratique et l'opération soient d'une utilité journalière, et que la théorie ou la recherche des principes, ne soit quelquefois d'aucun usage spécial, elle paroît cependant plus élevée, plus noble, et dégagée de tout intérêt propre; aussi ne peut-elle se trouver au suprême degré que dans les ames libérales. La science, sur-tout celle qui s'apprend pour elle seule, et non pour le profit, prend le pas devant l'art. Il est plus difficile de connoître la cause des choses que d'en avoir seulement l'usage. Celui qui agit de la tête paroît supérieur à celui qui opère des mains; car l'un s'attache aux choses générales et ordonne; l'autre en exécutant des ouvrages particuliers, semble être l'instrument. Ainsi l'exercice de l'ame est plus noble que celui du corps, et les choses au-delà des sens sont plus élevées que les objets sensibles. On permet de louer les qualités de son cœur ou sa conduite, comme étant d'obligation première pour tout homme; mais il y a une ostentation ridicule à vanter son esprit ou son génie, qui, supposant des facultés plus hautes ou un mérite plus éminent, annonceroient une ame hors du commun.

CHAPITRE VIII.

Que l'abnégation de soi-même est la principale source de l'élévation de l'ame.

Nous naissons sans intelligence, et nous la recevons de la Nature divine à mesure que nous observons ses ouvrages. Nous n'aurions donc sans elle aucun esprit. Que l'homme considère de quoi il a été formé, comment il existe et peut mourir, certainement il n'est rien sans l'Etre qui le soutient, il n'est auteur de rien ; il a tout reçu. C'est donc à son principe qu'il doit remonter, puisque Dieu seul donne à l'un la force, à l'autre les talens, à chacun ses qualités naturelles. Et nous ne pourrons en obtenir d'autres qu'en nous rattachant à sa suprême puissance. Cette seule confiance a pu transformer des hommes simples en héros, et des esprits communs en génies ; tels furent les apôtres. Si l'éléphant, le chien, le cheval, des oiseaux, &c. perfectionnent leur intelligence naturelle en réfléchissant les rayons de celle de l'homme, ou fortifient leur caractère par l'ascendant du sien, de même l'homme qui se confie en un Etre supérieur, en devient plus fort et plus intelligent.

« D'où tirons-nous en effet notre intelli-

» gence, demande Socrate dans Xénophon, si » ce n'est du principe de vie et de mouvement » qui ordonne si sagement l'univers? Car il faut » que ce qui nous anime, émane de quelque être, » et puisque nous pouvons comprendre la sa- » gesse, la prévoyance de la nature, que nous » l'imitons même dans nos arts, ou l'exposons » dans nos sciences, il est nécessaire que nous » y participions; étant hors de toute raison » que le néant produise des actes d'intelli- » gence ».

Cette faculté d'imiter la nature, en se conformant à sa marche, est proprement l'œuvre du génie. Chaque objet du monde donne sa pensée, ou réfléchit le rayon de l'intelligence, de même que les corps réfléchissent la lumière du soleil. L'esprit qui entre en consonnance avec la nature, participe de sa force et de sa beauté; Dieu étant la pensée la plus haute, la source de l'être spirituel, l'idée fondamentale, il est le cachet le plus certain de la sublimité de l'esprit; aussi les animaux sont privés de cette connoissance. Selon la grandeur de l'idée qu'on se forme de la Divinité, l'on peut juger de l'étendue de son intelligence; car les enfans, les sauvages font de Dieu un homme: mais plus on le cherche, plus on se perd, confondu dans l'immensité de ses abîmes.

Pourquoi des hommes qui ont reçu la même éducation, qui, avec un pareil tempérament, ont des qualités semblables, ne montrent-ils pas un égal entendement? Que cet effet dépende de la diverse perfection de leurs organes, l'expérience apprend aussi que la supériorité d'esprit résulte de l'élévation de l'ame et de l'harmonie de ses puissances. Au moral, comme au physique, tout se fortifie par la concorde et se détruit par la discorde. Le dérèglement de nos fonctions nerveuses est la source des défauts, de l'erreur et du mal; l'ordre produit le bien, le vrai, le beau. Comme la laideur, dans les corps, naît d'une inégalité de membres, la fausseté dépend, dans les esprits, d'une dissonance intellectuelle. Tout ce qui est contre nature est monstrueux, difforme et engendre l'aversion; mais le vrai est une égalité, une consonnance des pensées qui plaît, qui charme, parce qu'il se rapporte à notre organisation. Tous nos raisonnemens, lorsqu'ils sont justes, se reportent naturellement en ligne droite, par une chaîne de conséquences, vers la vérité. Notre esprit tend vers elle, comme la balance tend à se reposer dans l'équilibre, à moins que le poids de l'intérêt ne l'entraîne inégalement en différens sens. Ce principe d'équité, de vérité éternelles, est pour

notre corps, comme la Divinité par rapport au grand monde; c'est la source du génie; plus on fortifie cette lumière intérieure, mieux nous pouvons agir, connoître et inventer: c'est le Dieu qui nous éclaire.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Il faut bien que l'homme, dont les facultés vitales sont trop dissipées, se trouve foible devant celui qui les recueille avec force en lui-même, et qui agit de toute son ame. Un tel homme s'honorant à ses propres yeux, s'estime plus rapproché de la Divinité, et participe, en quelque manière, à sa grandeur. Comment deviendra sublime l'esprit, si le cœur manque de magnanimité? Quel sera l'essor d'un naturel sordide, auquel la soif des richesses et l'avare égoïsme ont fait contracter un rétrécissement habituel? Quelle chaleur dilatera ce cœur resserré sur lui-même, par un amour-propre effréné, et pourra rendre sensible aux charmes de la vertu celui qui ne l'est qu'au gain?

..... Ad hæc animos rerugo et cura peculi
Cum semel imbuerit, speremus carmina fingi
Posse linenda cedro, et lævi servanda cupresso?

HORAT.

Le génie ne peut habiter que dans les ames

expansives qui se débordent dans la nature. Ainsi, la chaleur morale rend généreux, aimant, grand, parce qu'elle épanouit le sentiment; mais la froideur de la crainte engendre l'avarice, la haine, le resserrement moral, défauts directement opposés à la grandeur de l'entendement.

De même qu'un roi trouve au-dessous de sa dignité de modiques richesses ou de minces honneurs, et n'aspire qu'à des choses d'une éclatante renommée, ainsi une ame noble s'élève au-dessus des jouissances du corps. Sans cette indépendance, elle ne peut atteindre à une élévation sublime. Les plaisirs et la fortune attachant trop l'homme à son corps, rendent ses actions timides et ses pensées basses. Qui ne possède rien, ne craint rien; qui peut rejeter tout, se met au-dessus de tout, et quiconque méprise sa vie est supérieur à quiconque aime la sienne. Celui-là qui ne s'appuieroit sur aucune chose du monde, prendroit l'ascendant sur tout le monde. L'ame dégagée de la terre, se lève plus librement vers les cieux; elle acquiert ce qu'elle ôte au corps, elle se relève à proportion qu'elle le rabaisse.

Car nous reconnoîtrons qu'on n'attache tant de prix aux biens extérieurs, aux richesses, au faste, aux grandeurs, &c. que par un dé-

faut de vitalité intérieure, par une secrète défiance de sa propre vigueur, par une véritable impuissance; que la dissipation de l'ame au-dehors, causant un vide au-dedans, cette absence des plaisirs intérieurs fait qu'on se [redacted] vers les voluptés des sens. C'est accuser sa foiblesse et son infériorité que montrer de la vanité et de l'envie; c'est lorsqu'on se voit plus petit, qu'on veut se hausser par l'orgueil, ou rabaisser à son niveau un plus grand que soi. Toute passion est une dissipation du fluide nerveux qui affoiblit. Nous voyons les personnes d'un caractère foible comme les esprits légers, rechercher passionnément ce qui brille aux regards, parce qu'elles manquent de force interne du cœur; et la peur de mourir ou de souffrir les fait descendre à d'indignes bassesses. Mais le génie ne peut prendre un essor sublime sans être libre. Il est né pour régner; il est le ministre des loix de la nature.

L'Europe nourrit des ames plus hardies et des esprits plus élevés que l'Asie, où la crainte du despotisme comprimant les cœurs, les force à chercher une compensation dans les plaisirs des sens. D'ailleurs l'affluence des biens amollit les hommes, les soumet à la servitude, tandis que l'industrie s'éveille par le besoin, lorsque la nature fait peu pour eux.

On peut dire qu'où il y a moins de matière, là se trouve plus d'esprit. Mais cette liberté ne consiste pas tant à vivre hors de la puissance des hommes, qu'à se soustraire aux craintes de la vie, aux attachemens qui asservissent le cœur, et à tout ce qui dégrade le sentiment de notre noblesse originelle (1).

(1) Longin, *Traité du sublime, chap. 7.*

LIVRE IV.

SECTION PREMIÈRE.

Des facultés intellectuelles.

CHAPITRE PREMIER.

De la faculté de penser et de l'aptitude pour apprendre. En quoi elles consistent.

La seule chose qui distingue véritablement l'homme de l'homme, est la qualité de son ame, puisque la fortune et le hasard disposent à leur gré du reste. Si le corps favorise ou contrarie avec beaucoup d'empire les opérations de l'esprit, si toutes nos bonnes qualités ne doivent pas être attribuées à notre seul mérite, ni tous nos défauts imputés à nos vices; enfin, si les dispositions morales suivent même la pente du tempérament; cependant, nous avons toujours le moyen d'être libres par la volonté et par la pensée, et de réparer les imperfections de notre nature.

On peut comparer l'ame au musicien et le corps à l'instrument dont elle tend, dispose et

met en jeu les diverses pièces, comme autant de cordes par lesquelles se produit le concert de la pensée. Comme on produit des accords harmonieux par la diversité des flûtes et des cordes, de même notre esprit pense par le concours des organes du corps (1). Ainsi, en réfléchissant à quelque objet, notre corps interrompt ses actions extérieures; il s'arrête aussi-tôt, soit que les esprits animaux remontent des membres vers le cerveau, et suspendent même des douleurs, soit que les fibres du corps se tendent dans un certain unisson pour produire les idées, comme les cordes d'une harpe, dont la main habile du musicien tire différens airs. Et de même que la longueur, l'épaisseur, l'extension et la qualité de ces cordes donne différens tons, pareillement notre ame pense selon la nature de notre tempérament, le degré de solidité et de tension de nos fibres, suivant notre état sain ou malade. Si quelque partie de notre corps éprouve une altération, ou reçoit une surabondance de forces vitales, l'unisson organique étant modifié, nos idées subissent des

(1) S. Gregor. Nyssen. *lib. de hominis opificio, c. XII*, attribue cette même fonction à l'ame, regardée comme un *être harmonique* par d'anciens philosophes.

changemens correspondans; tout comme une discordance, une corde qui détone, trouble l'harmonie des sons. Ainsi, les affections de la rate et des viscères du bas-ventre causent des idées noires, mélancoliques, funèbres, même dans les rêves; les affections de la poitrine impriment des idées tranquillisantes et l'espérance; les parties sexuelles stimulées par l'ardeur d'amour excitent des images lascives; l'estomac par le vin, les intestins par diverses humeurs font naître des pensées analogues à ces états physiques. Les fibres étant détendues dans le sommeil et dans les imbécilles de naissance, la faculté de penser est alors arrêtée, tandis qu'elle s'exalte dans les maniaques et les frénétiques dont toutes les fibres sont extrêmement tendues. Ces correspondances sont aussi remarquables dans la folie, les délires, les transports des maladies, puisqu'en rétablissant l'unisson dans les organes, on restitue la raison; et cette relation est si exacte, que la musique peut rendre le calme aux esprits, ou les émouvoir de mille manières par les diverses vibrations qu'elle excite dans les fibres. Un homme mutilé n'a peut-être plus autant de modification dans la faculté de penser. Cet effet, si visible dans les eunuques ou castrats, l'est bien plus dans les êtres naturel-

lement difformes ou monstrueux, qui ont d'ordinaire l'esprit mal fait ou de travers, comme le corps, de même que des instrumens dont plusieurs cordes sont retranchées ou mal ajustées.

L'homme est composé de plusieurs systèmes individuels qui vivent et sentent tous à leur manière. Il y a le système nerveux, le fibreux ou musculaire, le membraneux, l'osseux, l'artériel et le veineux, etc.; chacun d'eux ayant des fonctions spéciales, peut posséder naturellement ou par acquisition divers degrés de force et d'activité qui modifient le tempérament ou l'harmonie du corps. Le cerveau recevant de chaque système un mode d'impressions et de sensibilité, les idées en prennent une altération particulière. Bien que tous les hommes pensent de la même manière sur des objets universels, parce qu'ils sont tous moulés sur un même modèle, il y a néanmoins *autant d'avis que de têtes*, à cause de ces diversités de notre structure.

Si le concours des organes aboutit vers l'estomac, dans une digestion laborieuse, ou vers le cœur dans les passions vives, et aux parties sexuelles, dans l'acte de la réproduction, les fonctions intellectuelles sont presque entièrement suspendues; et même, les fibres étant

détendues, après ce dernier acte, le concours vers le cerveau est moindre et la faculté de penser affoiblie. Les organes symétriques du corps, qui ne sont point à l'unisson entr'eux pour la force, la tension, ou le développement et le sentiment, forment des idées inégales et l'esprit devient louche ou de travers, comme nous louchons lorsqu'un œil est plus foible que l'autre. L'on rétablit la vue droite et l'unisson de la raison, en rétablissant l'équilibre de leurs forces. Si les deux yeux, les deux oreilles, etc., ne frappent pas simultanément l'esprit, ils donnent des idées de travers, rendent la vue et l'ouïe fausses et ôtent la sensibilité musicale; car, deux chocs inégaux en force, font prendre au corps choqué une direction oblique, tandis que deux impulsions égales et simultanées le font mouvoir dans la ligne droite intermédiaire. Lorsque toutes les idées sont ramenées à leur parfait unisson, comme les accords des sons, l'esprit est tel qu'un centre auquel viennent se réunir tous ces rayons de l'intelligence. Cette unité qui le remplit de tant de force, vient de la synergie vitale dans les hommes de grand génie; mais le désaccord de l'esprit, dans les extravagans, dépend d'un mouvement vital plus varié, comme les fredons, qui altèrent la pureté de la mélodie.

On doit donc considérer la faculté de penser comme dépendante de l'harmonie du corps, qui résonne diversement selon sa structure. C'est un buffet d'orgues dont l'ame est l'organiste. Plus nous avons de résonnances extérieures avec divers objets, moins le concert intérieur de l'ame a d'intensité.

Un sens frappé par quelque objet donne une idée simple, comme une touche du clavier d'un *forte-piano* donne un son simple; une suite de sons compose un air, comme une suite d'idées fait le discours. Le langage est, en quelque sorte, l'écho de cette musique intellectuelle; les songes sont les dernières vibrations de l'instrument de la pensée, sur-tout des cordes le plus vivement ébranlées pendant le jour. En un mot, toutes les opérations de l'esprit, même les plus irrégulières, ont un rapport signalé avec l'harmonie musicale. S'il y a des relations entre les différens tons du diapason, il en existe pareillement entre les sensations simples qui sont les élémens de la pensée; et de même que tout instrument donne un système de sons simples, pareillement un enfant naissant doit avoir, par sa seule structure, une suite d'affections et d'idées naturelles. Nous le voyons agir spontanément, exercer ses fonctions innées, sans être appris. Si nous avions

reçu un autre mode d'organisation, notre ame correspondroit à ce nouvel ordre de sensations et de pensées.

Ce qu'on appelle *docilité*, ou l'aptitude à s'instruire, n'est qu'une faculté dépendante de la flexibilité et de la délicatesse des fibres; car elle est très-grande chez les enfans, les femmes, les tempéramens grêles et sanguins qui apprennent facilement et se plient à tout. Ainsi, parmi les animaux de même espèce, les chiens barbets s'instruisent bien plus aisément que les doguins, qui ont la fibre plus dure. L'âne, symbole de la stupidité, a la chair coriace, peu sensible. La texture des femelles étant plus molle dans toutes les espèces, elles apprennent plus promptement que les mâles : elles sont aussi plus crédules, plus variables, plus faciles à s'émouvoir. Les vieillards dont les membres sont desséchés, endurcis, retiennent très-difficilement les choses; ils sont constans, peu crédules, obstinés dans leurs habitudes et leurs opinions. Caton d'Utique, au rapport de Plutarque, avoit beaucoup de peine à concevoir; mais il retenoit très-fortement ce qu'il avoit gravé dans son esprit. Cette inflexibilité d'organes forma dans lui une fermeté inébranlable, jusqu'à l'entêtement. Les philosophes Cléanthe et Xénocrate éprouvèrent la

même difficulté de s'instruire, à cause de leur complexion dure et rigide. Mais cette solidité sert à la force du jugement et à la vigueur du caractère. Au contraire, trop de docilité est accompagnée de trop de mémoire et d'humidité de tempérament; disposition qui n'est pas propre au bon esprit, ni au vrai génie, car la multitude des impressions s'effacent les unes par les autres, comme sur une pâte molle qui, cédant à tout, ne conserve aucune figure déterminée. Aussi, les érudits, et ceux qui réussissent dans beaucoup d'exercices ou d'études, excellent rarement en une profession.

CHAPITRE II.

Que l'esprit ne doit pas se tourner vers le corps, mais le corps vers l'esprit.

L'UNISSON de nos facultés mentales fait le bon raisonnement; les passions étant un désaccord, comme si quelque corde étoit trop tendue ou trop relâchée dans un instrument, le concert de la pensée en est troublé. En effet, une passion forte, telle que la colère, fait perdre la raison par la disgrégation de nos facultés, et l'on rétablit la justesse de l'esprit, de même que le musicien accorde une harpe,

en relâchant les cordes trop tendues, et en tendant les trop lâches. Plus il y a de désaccord vital, plus on déraisonne; plus il règne de concorde, plus la symphonie est juste et le raisonnement sensé.

Si les fortes passions troublent tant le jugement, les petites nous émeuvent proportionnellement. Une ame foible s'ébranle aisément, et le même sujet fait sur chaque personne une impression plus ou moins vive selon la mobilité de ses fibres. L'émotion est d'autant plus forte que l'assiette de l'ame a moins d'équilibre. Ceux qui se retiennent dans un milieu n'éprouvent point les secousses qui se font sentir aux points extrêmes, parce qu'ils n'ont ni restitution de sensibilité à faire, ni dédommagement à prendre. Le calme de leur cœur porte la sérénité dans leur esprit; au lieu de s'épancher au-dehors, ils se ramènent au centre. La facilité de succomber aux passions est une marque de foiblesse d'esprit; c'est parce que les forces vitales ne sont pas assez ramassées au cerveau, qu'elles s'écartent dans le corps. L'extrême sensibilité, la délicatesse des sens et la prompte susceptibilité d'un efféminé le rendent incapable de réflexion profonde, de raisonnement suivi et de force de sens.

Nous regardons l'esprit pur comme indépen-

dant des affections et des sensations, et comme la faculté d'abstraire la pensée pour raisonner : qualité qui nous distingue éminemment des animaux dont les opérations intellectuelles ne se composent que des simples apperçus de leurs sens et des déterminations de leur instinct. De-là vient qu'ils ne connoissent que le monde physique et qu'ils suivent une vie matérielle.

Supposons un homme tout animal et accordons-lui tout, hors l'esprit. Quand il exerceroit ses sens à tout voir, tout entendre, toucher ou sentir, quand il posséderoit une mémoire meublée d'une multitude de connoissances, s'il n'avoit ni le jugement, ni la raison qui discernent les causes, comparent les rapports et les différences des choses, il ne pourroit faire aucune réflexion sur les suites de ses actions ; il ne s'élèveroit presque pas au-dessus de la brute. De plus, manquant des biens de l'esprit, il s'abandonneroit, comme elle, à l'impulsion de ses sens et de ses besoins ; il seroit un être passif : et ne trouvant point d'agrément plus relevé, dans sa vie, que de jouir de tous les plaisirs, d'éviter toute peine, il se plongeroit dans toutes les séductions de ses desirs et de ses passions. Ainsi, ramenant tout aux actes physiques comme manger,

boire, dormir, engendrer, &c., s'engraissant dans une profonde insouciance sur tout le reste, il s'abrutiroit de plus en plus. Cet homme considérant enfin son corps comme la seule chose réelle, il se complairoit à fournir à toutes ses voluptés, à vivre tout entier chaque jour. Il aspireroit à posséder beaucoup de biens, d'argent, de puissance, pour multiplier ses jouissances, se formant de nouveaux besoins pour se donner de nouveaux plaisirs; il sacrifieroit toute la terre, s'il le pouvoit, à son bien-être. Répandant ainsi son ame sur tous les objets matériels, il n'auroit aucune force d'esprit.

La nature a courbé les bêtes vers la terre, les a soumis aux appétits de leur ventre; leur ame, toute sensitive, se distribuant dans les diverses parties du corps, s'y dissipe par ses actes, s'épuise par les parties sexuelles, par l'estomac dans la digestion, par le cœur dans les passions, les desirs, les colères et les craintes, et sur-tout par les sens, à mesure qu'ils sont plus actifs; de-là vient que sortant du cerveau, réservoir de ce principe sensitif, elle laisse dans l'homme qui agit en bête, l'ame intellectuelle dénuée et inactive. Aussi dans l'animal, le cerveau est retréci, le front reculé; le museau se prolonge; les esprits

vitaux s'écoulant dans le corps, donnent aux sens un ascendant irrésistible qui leur fait poursuivre avec ardeur les plaisirs et les biens matériels. Mais chez l'homme, perfectionné sur-tout par l'éducation, l'ame se relève, se retire dans la tête. Elle ne s'arrête que par besoin aux appétits et aux voluptés des sens. Le sentiment intérieur qui l'ennoblit, lui inspire le mépris de la mort, de la douleur, et la rend supérieure aux biens terrestres. Toute diminution des facultés externes, accumule le principe sensitif qui fortifie l'ame intellectuelle. Ainsi la privation des passions, des travaux corporels, des sensations de volupté ou de douleur augmente l'esprit pur, la sagesse et la prudence. En vivant par le corps, nous mourons par l'ame, et pour vivre par l'ame, il faut mourir par le corps.

CHAPITRE III.

Que la concentration de l'esprit est nécessaire pour augmenter son intensité.

Celui qui exerceroit tous ses sens en même temps, ne pourroit donner qu'une médiocre attention à chacun d'eux :

Pluribus intentus, minor est ad singula sensus.

Mais en fermant ces portes corporelles, toutes les forces rejaillissent du côté de l'esprit. De même un flambeau qui répand une lumière pâle de tous côtés, jette un plus vif éclat lorsqu'un réverbère réfléchit ses rayons en un seul sens. Moins nous occupons l'esprit à la vue des objets physiques, plus il se recueille dans le monde intellectuel : nos pensées sont aussi plus vives dans le silence et l'obscurité de la nuit, que dans l'éclat et le bruit du jour. L'on observe que les aveugles ont beaucoup de vivacité d'esprit et d'intelligence, comme Homère et Milton, poètes d'un génie très-sublime, et Démocrite, philosophe plein d'imagination.

Il y a, dans l'esprit humain, deux relations contraires, l'une qui ramène tous les objets à l'unité, l'autre qui sépare toutes choses. La première le concentre en aspirant vers le faîte des causes; la seconde se répandant vers la circonférence, descend aux faits individuels et aux résultats particuliers. L'une, rattachant les rameaux et les branches au tronc, réunit au cerveau les facultés vitales de tout le corps : l'autre, séparant le tronc en rameaux, rabaisse l'âme vers les organes des sens et la surface extérieure. Plus celle-là s'exerce, plus celle-ci diminue, car en pensant profondé-

ment à une chose, nous ne sommes point affectés par ce qui touche actuellement nos sens.

Pareillement, le mouvement violent des membres, chez les hommes de peine, un grand flux de paroles, le bruit, &c., diminuent la puissance de réflexion. Le travail de la langue ouvrant sans cesse la porte aux idées, comme un vase percé, dont la liqueur découle toujours, ne fait pas moins diversion à la pensée que l'exercice du corps. De même, dans la société, une multitude de petites idées nous frappe de tout côté; l'une efface l'autre de telle sorte, que notre esprit ne se fixant sur aucune, n'est plus capable d'application. L'on peut juger par l'explosion d'un mouvement de colère, combien l'on accroîtroit l'intensité de l'ame, si l'on parvenoit à le maîtriser; car comme la poudre à canon enflammée à l'air libre, ne produit aucun résultat violent; mais comprimée dans l'airain, elle détonne et lance au loin le boulet, de même une colère concentrée acquiert bien plus de véhémence; et en la domptant entièrement, on s'élève par l'esprit bien au-dessus de celui qui insulte, puisqu'on lui pardonne. Les personnes qui, comme les enfans, les femmes, exhalent vivement leurs affections au-dehors, tombent

ensuite dans le regret qui résulte de cet affoiblissement moral.

Au contraire, l'abstinence de tout ce qui peut dissiper l'ame, la solitude, le repos, la resserrent; une disposition sérieuse ramasse sa vigueur, et fortifie son ressort. Cette concentration ne se peut acquérir que dans la retraite. En tranchant tous les liens qui nous attachoient à la société, nous fermons les passages par lesquels s'écouloient nos esprits, nous donnons du fonds à notre caractère. L'homme se remplit de lui-même, parce qu'il ramène en lui ses forces de vie; semblable à ces lames d'acier roulées en spirale, dont le ressort est d'autant plus tendu, qu'elles sont plus serrées sur elles-mêmes. Lorsqu'il relâche son esprit dans la société, il diminue son énergie, sur-tout dans les compagnies où la variété des objets le détend et le récrée. L'on ajoute beaucoup à sa valeur intrinsèque par ce resserrement sur soi-même; comme ces métaux denses, tels que l'or, qui se durcissent et pèsent davantage, lorsqu'ils sont battus, écrouis et passés à la filière. Mais la vie dissipée diminue la profondeur pour étendre la surface; en s'épanouissant, on s'allège; on diminue la connoissance de soi en augmentant celle des autres choses. De même on for-

tifie son esprit en resserrant la quantité des idées qu'on lui présente. En les abrégeant, comme dans l'algèbre, la capacité de l'entendement peut en considérer davantage d'une seule vue; et en prenant à part chaque branche des sciences, on approfondit d'autant mieux son objet, qu'il est plus borné; car c'est le naturel des esprits dissipés d'être superficiels à proportion de la multiplicité de leurs connoissances.

Les hommes qui brillent le plus par l'éclat de leur génie, l'acquièrent dans la solitude; tels sont les poètes et les grands écrivains :

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.

Il est nécessaire qu'un esprit ainsi recueilli et grossi avec le temps, l'emporte par le poids du raisonnement, et entraîne les plus légers en son sens. Mahomet voulant dominer sur les esprits, se retire pendant quinze années au désert. Nos idées se réunissent, dans la solitude, autour d'une pensée principale qui les entraîne vers son centre, en se creusant et s'approfondissant sans cesse. L'on demandoit à Newton comment il avoit découvert le système du monde, « en y pensant toujours », répondit-il. Dieu rassemble la pensée en un foyer, comme la lumière au miroir ardent.

Ce n'est donc ni l'étendue, ni la multitude des connoissances qui donne la mesure d'un esprit, mais bien leur certitude et la force de son jugement. Chaque homme ayant une capacité d'intelligence, comme une capacité d'estomac, il ne lui est pas plus convenable de trop apprendre que de trop manger; et il y a des indigestions de science, comme il y en a de nourriture. On compare la polymathie ou le savoir surabondant à un excès d'alimens qu'on rejette cruds, comme font les pédans qui, d'ordinaire remplis de babil, étalent ridiculement leur érudition sans nécessité. Tout apprendre à-la-fois, c'est ne rien savoir; plus on s'instruit, plus on se trouve ignorant. Ces grandes ames qui ont parcouru le cercle des connoissances humaines, sont revenues au même point d'où elles étoient parties, mais à une ignorance savante comme celle de Socrate. L'ignorant est l'homme dont les yeux habitués à l'obscurité d'un souterrain, sont éblouis des moindres étincelles. Le savant est celui qui, placé au grand jour, ne trouve que des lueurs dans les objets les plus éclatans de la terre. Enfin un excès de lumière aveugle, et ramène au même point d'obscurité que celui qui tâtonne dans de profondes ténèbres. Penser à tout, c'est ne penser

à rien, et dissiper dans l'infini la lumière de la pensée.

L'on ne peut pas trouver le moyen de rendre son intelligence toute parfaite, mais bien d'en faire le meilleur usage possible, et d'en distribuer les fonctions de la manière la plus avantageuse, suivant la trempe de son caractère. Les extrêmes élévations de l'esprit ne sont que des sauts ordinairement suivis d'une chute proportionnée; il est naturel qu'il se relâche autant qu'il s'étoit tendu. Un homme faisant tout avec une profonde attention, même les choses communes, ne pourra pas tendre davantage à l'étude, son esprit déjà fatigué. Les hommes du plus sublime génie se livrent quelquefois à des actions si puériles, que nous, qui ne sentons pas la nécessité de descendre si bas, parce que nous n'avons pas autant monté, sommes tentés de les prendre pour extravagans. Les esprits, comme les terres, ne peuvent pas produire sans relâche; ils ont besoin d'être mis en jachères pour réparer leurs pertes. Ainsi Socrate, Agésilas, Scipion l'Africain, &c., s'amusoient à des jeux enfantins.

Si les esprits concentrés paroissent peu sensibles, c'est parce qu'ils s'appliquent à renfermer dans l'intérieur les émotions qu'ils éprou-

vent. Les tempéramens mâles et mélancoliques, naturellement austères, ne peuvent être distraits que par de très-fortes sensations ou des passions extraordinaires. Cette fermeté leur donne une grande vigueur d'intelligence, et les rend capables de surpasser les autres hommes.

On pourroit soupçonner que la somme de l'esprit est essentiellement égale dans tous; mais que les uns ont le pouvoir de le concentrer et de lui donner ainsi une grande intensité, tandis qu'il se dissipe, chez d'autres, sur mille objets, et que si l'on pouvoit refouler vers le centre tout ce qui se perd en passions, en sensibilité extérieure, on parviendroit à agrandir son intelligence autant que celle des plus forts génies. Néanmoins, comme il y a des individus robustes et d'autres plus minces, de même la somme totale de l'esprit n'est pas naturellement pareille dans tous. Il faut une disposition intérieure que nous observons même parmi les animaux de semblable espèce, dont les uns sont plus dociles, plus rusés et plus intelligens; toutes les complexions n'étant pas également avantageuses aux opérations de la pensée.

CHAPITRE IV.

Quelle est l'action, 1°. des âges, 2°. des sexes pour développer le génie.

I. CHAQUE homme, dans le cours de sa vie, monte, puis redescend l'échelle de l'intelligence. La puérilité fait place, vers sept ans, aux premières lueurs du sens. A douze ou quatorze ans, l'adolescent peut déjà raisonner. A dix-huit ou vingt, l'esprit se lève et donne le gage de ce qu'il doit produire. Jusqu'à vingt-six ou vingt-huit, le talent se perfectionne. C'est à l'époque de la plus grande perfection du corps, de trente à trente-cinq ans, que l'esprit brille de toute la splendeur de son midi. Le génie atteignant le degré auquel il peut s'élever, s'arrête et ne devient pas plus sublime, quoiqu'il puisse encore se polir. Il se conserve, pour l'ordinaire, jusqu'à cinquante ans, bien qu'il montre, durant ce temps, par où il doit défaillir. Vers soixante ans, l'on a plus d'expérience, mais moins de hardiesse, et les forces se cassant, rendent timide à entreprendre. La foiblesse augmentant de plus en plus avec l'âge, l'esprit retombe en enfance; et le radotage arrive, pour

ainsi dire, par un excès de raisonnement. Les organes qui se dégradent à cet âge, ne servent plus avec la même vigueur aux fonctions de l'ame.

Comme les rayons solaires passant par une lentille de verre, convergent vers un foyer qui brûle et éclaire avec force, puis ils s'écartent et se dispersent après s'être croisés; de même, les facultés intellectuelles, depuis l'enfance jusqu'à l'âge fait, se fortifient en se concentrant; mais ayant dépassé le point de leur coïncidence, elles se séparent en divergeant dans la vieillesse. Et comme ces rapports sont égaux et proportionnels, plus on atteint promptement le point de sa perfection intellectuelle, plutôt on entre dans la déraison. Le grammairien Hermogène, qui étonnoit tout le monde, à dix-huit ans, par son esprit et son savoir, déclina bientôt : à trente ans il étoit retombé dans une telle enfance, qu'il vivoit, pour ainsi dire, à rebours, ayant placé l'âge de la science avant celui de l'ignorance. Pascal, dont le merveilleux génie égala, dès l'enfance, les plus sublimes esprits, mourut à trente-neuf ans, avec un dérangement de tête et dans une décrépitude prématurée. Si l'on fait converger avec trop de force, les rayons de la pensée, par des méditations excessives,

ils se croisent et peuvent causer la folie ; état si fréquent parmi les grands génies, qu'on a dit qu'aucun n'en étoit exempt. Les esprits trop précoces, ou naturellement, ou par une culture forcée, ressemblent à ces fruits hâtifs dont la saveur n'a pas pu acquérir toute sa maturité. Il y a des génies tardifs qui ont besoin d'une forte secousse pour se développer, comme ces bois durs qui portent leurs fleurs à l'arrière-saison et les conservent long-temps. Ces esprits ont plus de profondeur et conservent une austérité grave dans leurs productions.

En naissant, l'ame est comme diffuse dans l'infini ; elle ne peut penser qu'en se concentrant. L'esprit, tel qu'un flambeau, s'use à mesure qu'il brille davantage. Plusieurs grands génies tombent dans la stupidité à la fin de leur carrière ; c'est ainsi que mourut Newton. Il semble que tout homme ait sa dose de sottise ou de folie ; aux uns, elle s'écoule peu à peu dans tout le cours de la vie ; de-là viennent les travers d'esprit, les erreurs ; chez d'autres, l'intelligence passe d'abord, comme une liqueur limpide, et au fond s'amasse le noir limon de l'absurdité. Dans d'autres, l'esprit jette un grand flux d'extravagances et comme un débordement de folie, puis il

s'épure par degrés, comme Plutarque le rapporte au sujet de Thémistocle, dont la jeunesse fut très-déréglée. Il paroît que notre esprit doit se débarrasser en quelque manière de cette dose de folie ou de stupidité que le ciel voulut mêler dans notre nature, comme il faut épurer ses humeurs par les maladies de l'enfance pour jouir ensuite de la santé.

II. La force du caractère inspire sa vigueur à la pensée. *Non est alius animo, alius ingenio color* (1). Il donne sa trempe à l'esprit. Et comme la femme est plus délicate que l'homme, comme ses tendres nerfs, ses fibres blanches et mollettes sont plus propres au sentiment qu'à la réflexion, ses idées reçoivent l'empreinte de la douceur, de la timidité et de la frivolité de son naturel. Mais la mâle structure d'un homme, imprime à son esprit un raisonnement plus ferme, une plus grande profondeur de sens; tandis que chez les eunuques ou castrats, on a retranché avec les organes sexuels, la source des plus hautes pensées. La puberté développe l'intelligence, parce qu'elle ajoute de l'homme à l'homme.

Ingenium, le GÉNIE, vient de *generare in* (*mente*), engendrer dans l'esprit. L'on a de

(1) Senec. *Epist. cxv.*

tout temps refusé ce don aux eunuques, et même aux femmes, à tous ceux qui sont incapables par eux seuls de la faculté générative. Le développement du génie se fait dans la même proportion qu'elle, et cette faculté décroissant à mesure qu'on en abuse, le génie s'abâtardit, s'efféminе, s'énerve. Horace, faisant une sorte d'exception en faveur de Sapho, qui s'est le plus rapprochée du vrai génie, l'appelle *mascula Sapho* (1). L'on n'a guère vu de femmes produire des inventions, des œuvres de génie, dans les sciences, les lettres et les arts; mais bien des poésies légères, des lettres pleines d'esprit, des romans, de fines observations assaisonnées d'un sel piquant; des peintures et d'autres compositions gracieuses ou délicates. Elles ont souvent plus d'esprit que l'homme, plus de talens et de flexibilité, mais le génie vient d'une force productrice; il ne peut être leur apanage. Si quelques princesses ont régné avec

(1) Elle est accusée d'avoir aimé les femmes, et l'on peut dire qu'elle étoit un homme manqué. De tous les eunuques, le seul Narsès, général de l'empereur Justinien, a fait de grandes actions. Le philosophe Phavorinus étoit aussi eunuque. Quels hommes ils eussent pu devenir sans cette mutilation! Elle dispose sur-tout aux terreurs religieuses selon Ribeiro Sanchez. *Malad. vénér.*

gloire, c'est parce que les hommes gouvernoient sous elles; tandis que souvent les femmes gouvernent lorsque les hommes règnent, comme on l'a fort bien dit: et c'est même une remarque de Bacon, que, parmi les anciens, aucun des grands hommes ne fut véritablement amoureux.

L'antiquité a feint que Minerve et les Muses étoient toujours vierges. Il faut, en effet, conserver toute sa puissance vitale pour jouir de la plénitude de son génie, qui dépend surtout de l'énergie de la nature, non de l'art. Les hommes qui ont le plus de naturel ou d'ame, montrent le plus de cette vigueur morale et de cette force productrice de l'esprit. La même source de vie qui cause l'amour fortifie donc les nerfs du génie, lorsque résorbée dans le corps, elle avive l'organe de la pensée. Quiconque s'adonne beaucoup à la génération corporelle, affoiblit sa génération intellectuelle; l'ame aspirant à produire, aussi bien que le corps. De même que les uns perpétuent leur race par des amours matériels; les autres, adonnés à l'amour moral, perpétuent leur nom par des œuvres immortelles. Ces grandes ames, absorbées toutes entières dans des travaux d'esprit, négligent, comme Newton, la génération mortelle, et la plupart

des hommes illustres ne produisent que des enfans incapables d'égaler leur renommée. Ils terminent leur race, comme de belles fleurs qui naissent à l'extrémité d'une tige.

Tout ce qui relâche les systêmes nerveux et fibreux efféminе l'ame. Celui qui s'abandonnera dès sa jeunesse aux voluptés, n'aura ni l'ardeur du cœur, ni cette énergie mentale capables de grandes conceptions. Le chapon et le bœuf ont-ils le courage du coq et du taureau? Si la femme gouverne l'enfant, et si l'eunuque, en Orient, conduit la femme, l'homme leur commande à son tour : l'esprit ferme domine sur l'esprit foible; plus la fibre acquiert de roideur par le principe masculin, plus elle peut donner de supériorité morale. Les mœurs débauchées n'abâtardissent le génie, qu'en rompant cette vigueur des muscles et des nerfs qui ne tendent plus assez le cerveau pour en faire jaillir de fortes pensées.

CHAPITRE V.

De la mémoire, de l'imagination, et du jugement comparés. Comment on les perfectionne.

L'ENTENDEMENT a trois facultés principales. 1°. La puissance de retenir les sensations et

les idées, comme une cire molle qui reçoit l'empreinte d'un cachet; c'est la *mémoire*. 2°. La puissance de peindre ces idées et d'en former divers tableaux mouvans, comme un miroir qui retrace les images des objets; qui tantôt les grossit ou les diminue, les représente régulièrement ou monstrueusement selon qu'il est ou plane, ou concave, ou convexe, ou ridé, &c. telle est l'*imagination*. 3°. La faculté de comparer les idées entr'elles pour mesurer leurs différences ou leurs ressemblances, et peser en quelque manière leur valeur réelle comme dans une balance; c'est le *jugement* ou la raison. Telles sont les fonctions du cerveau, considéré comme organe de la pensée; nous le considérons ailleurs sous le rapport de la *volonté* et du *sentiment*, ou comme organe actif et rayonnant dans tout le corps.

I. Dans l'adolescence, la mémoire domine, parce que la capacité de l'ame étant comme vide alors, elle se remplit sans peine. La mollesse des organes cérébraux les rend, d'ailleurs, plus susceptibles d'impressions; de-là vient que les corps humides des enfans et des femmes, des personnes blondes, sur-tout dans les pays froids, apprennent facilement. Il y a plus d'érudits au nord qu'au midi de l'Europe. Mais plus on multiplie ses sensations et ses

idées, plus les images récentes effacent promptement les anciennes. La même mollesse d'une pâte qui se prête sans peine à recevoir des empreintes, les laisse bientôt effacer; tandis que l'airain ou le marbre recevant avec plus d'efforts de nouvelles figures, les retiennent aussi plus solidement. Les esprits développés de bonne heure, excellent sur-tout en mémoire; mais d'ordinaire ils se trouvent épuisés et sans vigueur dans un âge plus mûr, comme les plantes dont les fleurs doublées par la culture font avorter leurs fruits. *Odi pueros præcoci sapientiâ.* De-là vient le danger de trop hâter le développement moral, dans la tendre enfance, en l'accablant de sciences. Ainsi, les enfans en consomption, les rachitiques montrent d'abord beaucoup d'esprit, mais au préjudice du corps; et la plupart meurent bientôt, ou tombent dans la stupidité, sur-tout s'ils goûtent, trop jeunes, les plaisirs de l'amour.

Voyez ces écoliers dont la mémoire et la facilité sont si étonnantes; rarement ils deviennent des personnages aussi habiles que d'autres d'une conception plus lente et plus tardive; ces premiers, dont Quintilien augure mal, prennent trop facilement toutes les empreintes pour en conserver quelqu'une en par-

ticulier; et toujours modifiés, ils ne deviennent jamais modèles à leur tour. Les seconds, d'une nature plus solide, gardent une forme propre; et tels que le genre masculin, sont plus capables d'engendrer que de recevoir la science, ou plutôt types que copies.

La mémoire est une faculté moins spirituelle que le jugement; les hommes dans lesquels elle domine extrêmement, aussi bien que l'imagination, tiennent, comme l'enfance et la jeunesse, de plus près à l'animalité; ils sont fort attachés à leurs sens. Dans la vieillesse, ces deux facultés s'évanouissent, sans que le jugement baisse, parce qu'il dépend moins du corps. Auguste, Tibère, Pertinax, ont montré dans l'âge avancé, une prudence consommée, quoiqu'ils eussent perdu toute mémoire. Cette perte est le signe le plus certain des approches de la vieillesse, parce qu'elle résulte de l'endurcissement des organes (1).

Ni les vieillards, ni les petits enfans n'ont une bonne mémoire; les premiers ne pouvant plus s'imprimer d'images, ni ceux-ci les retenir.

(1) Cyrus, Thémistocle, Cinéas, Hortensius, Mithridate, Sénèque, Pascal, &c. ont eu une très-vaste mémoire et un grand esprit, choses peu compatibles d'ordinaire. Mais ils aidoient sans doute la première au moyen de l'ordre, des signes locaux et de la liaison des idées.

De même les nains, les hydrocéphales, avec une grosse tête fort humide, ont peu de mémoire, ainsi que les naturels trop froids et stupides. Au contraire, si les esprits fort prompts et chauds apprennent vîte, ils oublient bientôt; et si les naturels tardifs apprennent péniblement, ils conservent mieux les impressions; mais l'état intermédiaire est le plus favorable à cette faculté.

Tout ce qui établit un ordre dans les choses, les imprime mieux dans la mémoire; tels sont les vers, les méthodes, les classes, les signes, les distinctions de temps ou de lieu; ce qui constitue l'art mnémonique. Les séries des nombres opèrent facilement la réminiscence, l'un conduisant à l'autre; aussi l'homme qui raisonne, a plus de réminiscence que les bêtes qui manquent de cette chaîne d'idées. Lorsqu'une passion accompagne une idée, elle pénètre plus avant dans le cerveau; ainsi l'on fouette un chien pour le faire souvenir de ce qu'on lui montre. L'attention, l'exercice continuel étendent autant la mémoire, que le trouble, la multiplicité des objets y causent de confusion. Comme un homme tournant trop vîte les pages d'un livre, laisse échapper celle qu'il cherche, et la trouve en se pressant moins; de même, en voulant se rappeler

une chose, on secoue quelquefois ses idées avec tant de force, qu'elles s'embrouillent; et celle qu'on cherchoit en vain se présente lorsqu'on n'y songe plus. Il faut apprendre par cœur, avant le sommeil sur-tout, qui interrompt toute idée capable d'effacer l'objet qu'on étudie.

II. L'imagination règne principalement à l'époque de la plus grande ardeur de l'âge; elle accompagne l'amour; elle est la mère des beaux-arts. Telle que la flamme, elle vit dans un mouvement perpétuel. La ferveur du tempérament l'exalte; chez les habitans des pays méridionaux, elle est vive, ardente, à cause de leur complexion bilioso-nerveuse, de leur cerveau échauffé. Les alimens âcres et aromatiques, le vin qui ouvre les esprits les plus froids, les odeurs excitantes, les passions voluptueuses, l'air sec, l'été, l'âge de la force, l'amour exalté par l'extrême continence, sont autant de circonstances qui rendent l'imagination fougueuse et dominante, qui exaspèrent la sensibilité, qui avivent tous les esprits, qui seroient capables de les porter jusqu'à la folie et à la frénésie. Les passions sont plus fréquentes sous les climats les plus brûlans, et le jugement baisse quand l'imagination emporte la balance. Les individus dont le système

nerveux est très-irritable, qui sont sujets aux vapeurs, excellent par l'imagination; il se présente à leur esprit une prodigieuse variété d'images, de combinaisons et d'inventions subtiles; cette faculté est très-ingénieuse, très-féconde; mais elle produit les plus extravagantes chimères lorsqu'elle n'est pas réglée par le jugement. Si la mémoire tient aux sens, l'imagination tient plus aux passions et aux affections: c'est pourquoi les poètes, les orateurs les plus pathétiques possèdent cette faculté dans un très-haut degré; et par elle ils agissent sur les autres hommes; mais tout ce qui refroidit le tempérament, éteint sa vivacité.

III. Ce n'est, au contraire, qu'en un âge plus mûr que le jugement acquiert toute sa justesse; il s'augmente par une longue expérience, et par le refroidissement du tempérament. L'égalité d'ame, l'immobilité, l'attention, la réserve qui laissent une entière liberté de réflexion et une sage lenteur, favorisent cette faculté, sur-tout dans les complexions sèches et sobres, dans les pays arides, tempérés, stériles. La prudence, la solide raison se perfectionnent à mesure que l'ardeur de l'imagination s'éteint et que la mémoire diminue. Comme le jugement exerce beaucoup la pensée, il montre sur-tout la vigueur de

l'intelligence et du raisonnement; de-là vient que l'on estime cette faculté plus que toute autre, et la plupart des hommes aiment se plaindre d'un défaut de mémoire, qui suppose du sens et un jugement profond pour l'ordinaire (1). Ce n'est pas qu'elle soit, en effet, toujours plus foible en eux, seulement ils en font moins d'usage.

La mémoire résultant des impressions extérieures, ne considère que des objets individuels: le jugement étant intérieur, considère plutôt les principes universels. Les hommes doués d'une mémoire trop dominante, sont surtout curieux; recevant d'abord tout ce qu'ils entendent ou voient, se bornant à l'écorce, apprenant les langues avec facilité, emmagasinant dans leur tête une foule de faits, et attirant tout du dehors, ils n'engendrent rien d'eux-mêmes; ils ne peuvent ni juger ni penser que ce qu'un autre juge ou pense pour eux. Aussi ont-ils une adhésion opiniâtre et même fanatique pour les opinions qu'ils ont adoptées, parce qu'en les lâchant ils tomberoient dans un dédale d'obscurités d'où l'impuissance de

(1) Il y a des hommes d'un moral hideux; ils s'aiment pourtant. Comment leur jugement seroit-il sain, étant perverti, dès sa racine, par l'amour de leurs vices mêmes?

leur jugement ne les pourroit retirer. Cette nécessité de croire les rend décisifs, prompts à embrasser des systêmes. Comme ils s'arrêtent à l'objet qui les frappe, ils croient savoir tout et connoître beaucoup plus que les autres hommes; ce qui les dispose à la suffisance. Dans cette idée de supériorité, ils se plaisent sur-tout à critiquer les choses faites par jugement, et se piquent de montrer sans cesse de l'esprit.

Les hommes de grand entendement, au contraire, ne cherchent point l'esprit, mais le bon sens; ils paroissent plutôt graves et lents comme les vieillards; ils retiennent difficilement les noms, les langues; les faits particuliers, sont peu curieux, et tirent tout ce qu'ils savent de leur propre fonds. Se sentant ignorans sur beaucoup d'objets parce qu'ils considèrent l'immensité et la variété des choses; connoissant, d'ailleurs, combien est foible la raison humaine, combien les sens nous abusent, ils doutent d'autant plus qu'ils apprennent; ce qui les rend modestes, réservés à prononcer; ils n'affirment que ce qu'ils ont examiné. Plus portés à observer qu'à louer ou blâmer, ils s'attachent moins à ce qu'ils voient ou sentent, qu'à ce qu'ils ne peuvent appercevoir; ils examinent plus le fond que la sur-

face, et s'occupent plutôt des difficultés ou des choses abstruses que des objets faciles.

Quant aux hommes d'imagination ou d'idées, ils s'emparent d'abord de quelque vue qui les séduit; ils la caressent, la manient en cent manières différentes; ils l'enflent et la grossissent, ils en bâtissent un système jusqu'à ce qu'elle cesse de leur plaire. Souvent ils en changent, et se laissant toujours entraîner au charme des objets qui les affectent, ils paroissent distraits ou rêveurs, s'agitent et parlent seuls quelquefois.

Le jugement étant une qualité active qui exige un travail de l'ame, son emploi est plus pénible que celui de la mémoire et de l'imagination. Aussi s'occupe-t-on plus volontiers des arts, de la poésie, de l'histoire, que d'un traité de métaphysique ou de sciences mathématiques ou physiques. Le naturel simple des enfans se plaît aux fables et aux narrations; les jeunes gens, les femmes sensibles aiment les romans, les poésies, les ouvrages de l'esprit et les beaux-arts; mais les hommes prudens et réfléchis, d'un âge mûr, préfèrent les sciences exactes, la philosophie morale; chacun recherchant ce qui est analogue à son caractère, et n'admirant guère que son propre genre. Les goûts changent avec les âges suivant

la domination de chaque faculté. Les ouvrages de la mémoire exercent les sens par d'agréables récréations; ceux d'imagination échauffent l'ame sensitive, intéressent le cœur, et ceux du jugement donnent de la supériorité à l'ame intellectuelle.

Il suit de là que ces genres d'esprit se déclarent dans un ordre successif avec l'âge. Dans les poètes, les musiciens et les peintres, l'abondance des images qui résulte de la mémoire, se tarit la première, ensuite la poésie de style qui dérive de la chaleur et de l'imagination; enfin, la peinture des mœurs et des caractères, qui vient du jugement, se soutient plus long-temps; comme on le remarque dans l'Odyssée, comparée à l'Iliade, ouvrage d'un âge plus ardent. Un poète, un musicien, un peintre, parviennent plutôt à leur perfection, qu'un savant ou un philosophe. Molière, ce grand peintre des mœurs, ne fut point parfait avant quarante ans; mais Racine qui exprimoit si bien les sentimens, faisoit sa tragédie d'Andromaque à vingt-sept ans, âge auquel Lucain, ayant produit la *Pharsale*, perdoit la vie; le poète Lucrèce mourut à trente-trois ans. Mais Copernic, Galilée, Descartes, Newton, &c. commencèrent tard à produire; il leur falloit plus d'études et de méditations avec un jugement

plus mûr; c'est pourquoi les génies prématurés ont moins de profondeur (1). De même, dans les pays où les arts et les sciences ont sur-tout brillé, le siècle des poètes devança toujours celui des philosophes.

CHAPITRE VI.

Des caractères des esprits; moyens de les acquérir ou de les modifier. De leurs limites.

Notre corps étant organisé par un principe spirituel, toute déformation naturelle, toute mauvaise complexion indique une irrégularité d'action dans l'ame; celle-ci prend un unisson correspondant à la nature ou aux proportions des substances qui nous constituent. Le mouvement vital, rapide dans la jeunesse, produit un désordre et une étourderie dans les facultés intellectuelles; la lenteur d'un âge plus mûr les ramène à l'ordre et à la sagesse. Il en est de l'esprit, comme de la surface d'un lac sur lequel soufflent les vents des passions, ou qui bouillonne par la chaleur du jeune âge;

(1) Pascal n'est pas une exception, parce qu'à quinze ans son organisation étoit aussi développée que celle d'un autre à trente. Il mourut vieux de corps à trente-neuf ans, parce qu'il avoit, en peu de temps, beaucoup vécu d'esprit.

les images des choses n'y sont représentées qu'avec irrégularité. Mais cette surface, devenue tranquille, réfléchit avec fidélité les formes des objets, et l'on peut dire que l'attention est la faculté d'étendre et de polir le miroir de l'entendement. De-là vient que les caractères turbulens, les corps qui s'agitent trop, sont incapables de conserver un raisonnement juste. Toutefois une extrême lenteur rend l'esprit pesant et morne. Autant les premiers tendent vers la folie, autant cette pesanteur conduit à la stupidité, laquelle est une difficulté de s'émouvoir, fréquente dans les corps visqueux et empâtés. Ceux dont la vivacité est modérée, montrent plus de facilité et de pénétration que ceux dont les mouvemens graves et constans marquent beaucoup de solidité de caractère et moins de passions. Aussi les premiers réussissent mieux dans les beaux-arts, et les derniers sont plus propres aux expériences ou aux méditations philosophiques qui demandent un jugement mûr.

Les corps humides, flasques et blonds relâchent toutes leurs pensées par mollesse d'esprit et se répandent dans un flux de paroles, tandis que les corps secs, tendus et bruns, serrent tout avec fermeté et parlent en peu de mots; ainsi les esprits se rapportent à ces com-

plexions. Dans la jeunesse, ils se dilatent et s'accroissent comme les corps; mais après l'âge parfait, ils commencent à se concentrer et à se solidifier. Pareillement celui en qui domine la mémoire est diffus, surabondant en paroles et en pensées; mais il devient substantiel, resserré et même obscur, à mesure que le jugement est plus profond.

La vivacité et la promptitude à inventer, qu'on nomme pénétration, dépendent sur-tout du mouvement et de l'ardeur intérieure qui abonde dans les bilieux. La force et la suite du raisonnement tiennent souvent à la constance et à la rigidité des fibres du mélancolique. S'il s'y joint de la chaleur comme dans les atrabilaires, l'esprit a beaucoup de perspicacité et d'invention, mais moins de prudence. La maigreur donne de la subtilité et aiguise le génie, qualités qui se perdent par trop d'embonpoint. Ces personnes minces, aiguës, en qui abondent la chaleur, les mouvemens prompts, les passions irritables, sont des esprits vifs que Montagne nomme *primesautiers;* du premier effort, ils touchent au but ou s'épuisent, et n'y peuvent plus atteindre. Nul ne donne mieux un premier coup de pinceau, ne compose avec plus de feu; mais incapables de corriger et de se perfec-

tionner lentement, plus ils retouchent leur ouvrage, plus ils le déforment, jusque-là qu'ils ne produisent rien que de fort inférieur à leur première esquisse. Toute la vigueur de leur imagination s'exhale, comme on le remarque dans des joueurs plus habiles au commencement qu'à la fin. Ces hommes ont la fibre délicate et tendue, comme un *alto* qui donne des sons aigres et perçans; ils sont d'un tempérament bilioso-nerveux. Mais, au contraire, les grosses cordes d'une *basse* donnent des tons sourds; pareillement les individus dont la fibre est glutineuse, comme sont les tempéramens très-charnus, ont un esprit lourd et grossier, qui ne s'ouvre qu'avec lenteur; ses idées ne se dépêtrent qu'avec peine de la masse de ses chairs. Les complexions intermédiaires ont cette qualité du corps, propre à former un excellent esprit; car, où les extrêmes se contrebalancent également, tout se rapporte au centre. En épaisissant par des nourritures les corps trop déliés, et en exténuant par la diète les corps trop massifs, l'on ramène vers le milieu leurs facultés intellectuelles.

Ainsi, un parfait équilibre organique et moral donnera de la justesse à l'esprit, et un corps débarrassé de mucosités impures, lui

laissera beaucoup de netteté. La vivacité de l'esprit tient à l'agilité du mouvement vital, sa fécondité à la chaleur génitale, sa délicatesse et sa finesse à des fibres minces et grêles, sa force à des fibres solides. Dans le tempérament sanguin, l'esprit est plus dissipé que profond, plus effleuri que concentré, c'est le contraire dans le mélancolique. Autant, chez les bilieux ardens, l'esprit s'exalte et divague, autant il est bas, rampant, routinier dans le flegmatique; car trop d'ardeur fait extravaser les esprits, comme une sève luxuriante; mais la froideur les fixe et les resserre. L'âge, en refroidissant les colériques, les ramène vers l'état moyen, tandis que les naturels pituiteux tombent dans la stupidité en perdant toute chaleur. De-là vient qu'il faut augmenter l'humeur bilieuse dans les flegmatiques, la mélancolie dans les sanguins, et modérer les contraires par les contraires.

On rencontre des esprits méthodiques, imperturbables, qui suivent la chaîne de leurs idées une à une avec constance; ils ne s'élèvent ni ne tombent; ce sont des bœufs qui tracent bien leur sillon; d'autres, sans règle, sans ordre, ramassent tout, embrouillent tout; ce sont des nuages où brillent de temps en temps des éclairs, et qui laissent ensuite dans l'ob-

scurité. Les uns creusent jusqu'au fond de leur sujet; graves, solides, ils ont une logique serrée; ce sont des penseurs, des esprits mâles et de grand sens. Au contraire, d'autres voltigent sans cesse à la superficie de tous les objets; propres aux narrations, aux descriptions pompeuses, ils sont enthousiastes, foibles dans le raisonnement: *Satis loquentiæ, sapientiæ parùm.* La contradiction, la présence du public les animent; ils parlent avec facilité, avec éloquence même; mais le silence du cabinet les refroidit de telle sorte, qu'ils écrivent mal; l'étude ne leur convient pas. Les premiers, lents à s'échauffer, supportent bien le travail; ils réussissent mieux par écrit et à force d'études; quoiqu'ils ne puissent trouver les idées et les paroles en public ou sur-le-champ. De-là vient que des hommes qui excellent dans le cabinet, paroissent idiots dans la société; tandis que de beaux parleurs, souvent écrivent mal. Leur attention, d'abord vive, se trouble bientôt, au lieu que des esprits obscurs au commencement, s'ouvrent et s'éclaircissent. La fleur qui exhale aisément son parfum, le perd promptement; mais celle qu'il faut froisser et broyer pour en tirer l'arôme, le conserve long-temps parce qu'il est moins fugace. Dans les premiers, l'imagination do-

mine, et la fibre est mobile ; les derniers ont plus de jugement, et des fibres peu mobiles à cause de leur solidité. Ils sont propres aux arts mécaniques et aux expériences qui demandent du temps. Mais ils ont autant besoin d'éperon, que les autres de frein.

Les esprits délicats et élégans n'atteignent point au sublime, qui est peu compatible avec la grace. Les génies qui s'élèvent au sublime, peuvent être irréguliers, et tomber dans plusieurs défauts, dont les esprits moins élevés sont exempts ; l'élégance ornée de ces derniers vient de ce qu'ils s'attachent moins au fond qu'à la forme de leur sujet, au contraire des premiers ; cette différence se remarque aussi dans les sciences. Les esprits justes et droits, pénétrant avec force et profondeur jusqu'aux principes, rattachent toutes les choses semblables à une cause simple ; les esprits étendus et variés examinent toutes les diversités des objets et notent leur différence sans les confondre. Ces deux sortes d'esprits peuvent pécher par des excès contraires ; les uns deviennent hypothétiques en forçant les rapprochemens, et les autres tombent dans les subtilités et les distinctions scolastiques des dialecticiens, en séparant les choses semblables.

D'autres voient tout, hors ce qui est droit devant eux; esprits déliés qui vont toujours chercher au loin leur pensée, qui se croient habiles, parce qu'ils supposent du mystère ou de la finesse dans les choses les plus simples. Leur politique entortillée est souvent en défaut avec ces esprits francs et naturels, qui marchent toujours par la voie la plus droite, ne voient d'inconvénient dans rien, ne se défient d'aucun piège. Les premiers trouvent des moyens et des difficultés pour tout; le trop d'esprit leur fait découvrir mille argumens spécieux ou des détours qui les écartent sans cesse du but, les rendent craintifs, indécis, soupçonneux, incapables d'exécution. Les seconds se jettent souvent avec témérité dans des opinions hasardées, dans des actions où ils sont obligés de payer de courage et de hardiesse; ils cherchent le but, mais ils oublient ces moyens dont la recherche égare ou éblouit les autres. Cette différence naît de la trop grande flexibilité des premiers et de la trop grande roideur de leurs antagonistes.

Il est des naturels sujets à la honte, à la crainte, à la colère, qui se troublent aisément; d'autres sont imperturbables, leur esprit froid, mais ferme, prêt à l'attaque et à la défense, porte constamment la pointe en avant.

D'autres, poursuivant droit un objet, ne font pas assez attention aux objets circonvoisins et sont imprudens; les opposés voulant tout embrasser à-la-fois, s'écartent de leur but principal. Plusieurs esprits légers parlent beaucoup et pensent peu; ceux qui ont plus de poids, pensent davantage et parlent moins; les premiers ne peuvent s'engager, se fixer à rien; ils veulent être libres et ne sont qu'insuffisans pour suivre les grandes entreprises qu'ils embrassent à la légère et qu'ils abandonnent bientôt; tels sont les présomptueux et les jeunes gens; à d'autres, il faut de fréquens repos, parce qu'ils sont vifs et prompts; leur attention s'use vîte: tels sont les enfans que la variété récrée; d'autres ont besoin d'opiniâtreté dans le travail, à cause de la rigidité de leur fibre. Quelques-uns sont sages en tout, hors en une chose; comme ce fou, qui croyoit que tous les vaisseaux arrivant dans un port lui appartenoient; ou celui qui s'imaginoit assister perpétuellement au spectacle; ou ce charpentier dont parle Aretée (1), qui ne déraisonnoit que hors de sa maison, etc. Il en est qui se

(1) *Morb. diuturn.*, &c. Tel étoit aussi ce médecin, qui, selon Galien, pensoit toujours entendre des musiciens dans sa chambre.

montrent sots et impertinens sur tout, excepté en une chose où ils excellent à bien penser et bien agir. Le jugement est précipité dans les imprudens, les esprits trop ardens et les sots. Il en est qui raisonnent sainement, mais dont le jugement est si variable et si défiant de ses forces, qu'il se laisse tourner et plier en tout sens; d'autres, qui jugent mal, s'entêtent dans leur opinion, jusqu'à nier les plus évidentes vérités. Les simples, les doux, les bienveillans, les timides croient aisément; les incrédules sont, ou ceux qui se défient pour avoir été trompés, ou ceux qui ne peuvent comprendre et pénétrer les causes, comme les ignorans, ou les esprits fort expérimentés, qui ont des raisons de douter. On trouve encore de petits esprits décisifs, malicieux, pointilleux, portés à la plaisanterie, qui ne voient que les superficies, les minuties, les côtés ridicules; ils voltigent sur tout. Il se rencontre fort rarement de ces excellens génies qui s'élèvent au-delà des esprits ordinaires, jusqu'à la source des choses; soit qu'ils aient, dans leur ame, le germe des découvertes, soit qu'ils se transportent à cette hauteur de conception où Platon établit ses idées archetypes, et où ils puisent la lumière immortelle de la vérité. Quelquefois ils dédaignent les règles, et fran-

chissent même les barrières de l'art pour en étendre la sphère.

Chacun, enfin, a son esprit déterminé par la disposition de ses organes.

..... Non omnia possumus omnes.

Il seroit inutile de se dépiter pour atteindre à un esprit opposé à nos facultés; il suffit d'être soi-même dans toute la perfection dont on est susceptible. On n'est jamais bien autrui; toute affectation déplaît parce qu'elle nous fait sortir de notre naturel, qui peut plaire encore avec des défauts :

Chacun pris dans son air est agréable en soi.

CHAPITRE VII.

Du bel et du bon esprit; différences entr'eux et le génie.

Ce qu'on nomme *Esprit*, dans la société, n'est qu'une qualité de l'imagination, qui fait rencontrer des traits délicats, des rapprochemens nouveaux, des comparaisons qui frappent agréablement les autres imaginations. Ces métaphores, ces comparaisons, sont comme un miroir qui double les objets. Nous voyons avec plus de plaisir des actions sur la scène, ou en peinture, qu'en réalité. Toute imitation

délecte, parce qu'elle ajoute du spirituel à des objets corporels. Comme chaque espèce d'animal recherche ce qui convient à sa nature; l'homme, qui est un être intelligent, aime les choses où il entre de l'intelligence. Aussi, estimons-nous plus les ouvrages et les jeux où il faut quelque action de l'esprit, que ceux de pur hasard, ou de force de corps.

L'homme, dépourvu de toute imagination, tomberoit dans une morne stupidité. Les pays froids et humides sont peu favorables à l'esprit, mais les Méridionaux sont pleins de vivacité, de feu et d'imagination; pour l'augmenter, l'on a même besoin de diminuer un peu du jugement, puisque toute faculté spirituelle ne se fortifie guère qu'aux dépens de ses voisines. Un homme froid, judicieux, sévère, peut avoir un grand sens : il ne passe point pour *bel-esprit*. S'il s'assied à table, si le vin, la gaîté détendent cette raison austère; il s'échauffe, s'exhale en mots heureux; ses pensées pétillent, étincellent d'esprit. Qu'il reprenne son sang-froid, sa veine se tarit aussi-tôt. La chaleur fait donc naturellement parler, imaginer des choses ingénieuses, en diminuant le solide jugement; et l'on ne doit pas être surpris que certains fous aient beaucoup plus d'esprit que les hommes de sens rassis. Les jeunes étudians, plus

chands que les hommes d'âge, paroissent savans et ingénieux, parce qu'ils ont plus de mémoire, d'imagination, de hardiesse à décider ; mais ils perdent cette présomption à mesure que la science entre plus profondément en eux ; ce qui semble les hébêter, aux yeux du vulgaire.

Comme une liqueur spiritueuse, prise abondamment, enivre et étourdit, ainsi plus l'imagination est ardente, plutôt elle peut causer ce genre de folie, de laquelle on est d'autant plus voisin qu'on a plus d'esprit. Il est même impossible aux plus ingénieux artistes, aux excellens poètes d'avoir une imagination tranquille et réglée. Les esprits trop froids sont inhabiles aux beaux arts ; il faut, pour y percer, cette chaleur d'ame qui élève au cerveau une foule d'impressions et d'images, comme du fond d'un vase échauffé, remontent des bulles qui viennent bouillonner à la surface du liquide ; aussi, l'amour, la colère, les passions qui échauffent le cœur, exaltent l'imagination ; plus elles dominent, plus elles la rendent excentrique à la raison. Les hommes de beaucoup d'esprit sont souvent irascibles, et l'on connaît le *genus irritabile vatum*. Plusieurs vont jusqu'à cet excès d'imagination qui les rend visionnaires, et leur fait apparoître, non en

songe, mais même éveillés, les objets dont elle se frappe (1). Ces hommes qui, dans le délire ou la frénésie débitent des vers ou des mots d'une langue qu'ils n'ont jamais apprise, le font parce que leur imagination, autrefois frappée par ces vers ou ces mots, les exhale, par un excès de chaleur, comme tout ce qu'elle sait. Cet effet paroît merveilleux à ceux qui, en ignorant la cause, y supposent quelque opération surnaturelle.

Par un genre de vie échauffant et stimulant, l'on pourra donc développer l'esprit chez les naturels engourdis dans une froide stupidité, comme on pourra modérer les esprits trop vifs par un régime contraire.

Si l'homme d'esprit est orné d'une imagination vive et heureuse, l'homme de génie a le jugement aussi élevé que profond; mais pour la plupart du monde, le savant est l'érudit, ou celui qui excelle en mémoire. On reconnoît l'esprit vif, à ses hyperboles, à ses emportemens; le bel-esprit à l'antithèse, à la pointe; l'esprit juste à des comparaisons, à des images précises; l'esprit médiocre à des synonymes

(1) Dans l'enfance, je pouvois me représenter, en fermant les yeux, les objets comme actuellement présens, les uns volontairement, d'autres sans ma volonté; quelques-uns même contre mon gré, par la seule vivacité de l'imagination.

qui embarrassent plutôt qu'ils n'éclaircissent la diction ; le génie sublime a de vives et fortes expressions qui pénètrent jusqu'à l'ame.

L'esprit peut s'appliquer à tout avec succès ; le génie, moins flexible, se tient à une seule chose ; il nous assimile à lui, et celui-là se plie à nous. L'esprit a des talens variés et plusieurs goûts qui, le tirant en différens sens, l'empêchent de s'enfoncer dans un seul aussi profondément que le génie. Celui-ci n'a qu'un goût, qu'une aptitude à une chose et la fait bien elle seule. Il n'est plus capable de se perfectionner, lorsqu'il atteint le sublime ; mais l'esprit se polit et se perfectionne toujours, parce qu'il ne s'élève point au sommet. L'un, simple et unique, fait plus d'impression ; l'autre, étendu, varié, séduit davantage. Le génie se concentre au-dedans, l'esprit s'évapore à l'extérieur. L'un, agit par la voie de l'ame et du cœur ; l'autre, charme par les sens et le corps. Le premier considère les masses ; le second s'attache plus aux particularités. Il faut plus de mémoire pour l'esprit et plus de jugement pour le génie ; mais tous deux ont besoin de cette vivacité d'imagination qui donne à l'un l'invention, à l'autre, l'éclat ; enfin, le génie est inné et naturel, l'esprit a plus de choses d'acquisition.

Il y a dans la société, beaucoup plus d'hommes d'esprit que d'hommes de génie, et même ceux-ci vivent obscurs, méconnus par-tout ailleurs que dans les circonstances capables de les faire fleurir; ils n'opèrent des choses prodigieuses que dans le lieu et l'élément qui leur conviennent; au contraire, les esprits parviennent presque tous à s'ouvrir, parce qu'ils s'habituent à diverses conditions. Ils brillent même plus que le génie par l'élégance, la politesse, cette fleur d'éloquence et de savoir-vivre, qui est souvent tout le talent de ceux qui n'en ont aucun. D'ailleurs, l'esprit sert dans toutes les occasions ordinaires; le génie n'est de mise que dans les entreprises difficiles et extraordinaires.

Comme les pierreries jettent d'autant plus de reflets brillans qu'elles ont plus de facettes, tandis qu'un gros diamant uni répand un éclat uniforme, de même les esprits ont d'autant moins d'étendue qu'ils ont plus de saillies et de pointes. Ils resserrent leurs idées pour leur donner du piquant; mais les esprits fort étendus sont comme un tableau déployé en tout sens et sans point saillant. Ceux qui considèrent peu d'objets, prononcent aisément; car ne voyant pas tout, ils sont entraînés par le sentiment qui les frappe, et l'on remarque

que le ton décisif et dogmatique est un signe d'ignorance; mais l'intelligence considérant un grand nombre d'objets, prononce difficilement un jugement : c'est ainsi qu'un grand nombre de chemins de tous côtés embarrasse sur le choix; et qui connoîtroit tout, ne pourroit peut-être se déterminer sur rien.

CHAPITRE VIII.

Des diverses qualités de l'esprit ou des talens. Du goût.

Quelles que soient les différences des esprits, elles ne les rendent pas également propres à toutes choses. Un esprit stérile trouve toute matière infructueuse; tout devient fécond pour les génies féconds (1). De même que des femmes ne peuvent pas engendrer avec un homme, mais mariées à un autre, elles conçoivent et enfantent; ainsi, certains esprits qui ne font aucun progrès sous tel maître, d'ailleurs excellent par rapport à d'autres esprits, profitent bien des leçons d'un autre précepteur qui saisit mieux le tour de leurs idées et qui a plus de convenances avec eux. Chaque genre

(1) Tout homme n'est pas capable d'inventer. Ceux qui sont doués de cette faculté (εὑρετικοί, selon Aristot. *Probl. sect.* XXX, *art.* 2), ont de l'atrabile dans le tempérament.

de talent attire les objets en rapport avec lui, et tel homme qui passe pour un stupide, venant à rencontrer ce qui lui convient, y développe des talens merveilleux; comme l'on voit des cœurs indifférens et insensibles, s'enflammer tout-à-coup d'amour, lorsqu'ils ont trouvé un objet capable de les émouvoir. Leur affection prend même d'autant plus d'énergie qu'elle ne peut être distraite, ni partagée par aucune autre.

Nul homme n'est absolument dépourvu de cette disposition d'esprit qu'on appelle des *talens*. Nous naissons même avec une aptitude physique pour un genre d'occupations, de même que notre goût préfère naturellement des alimens à tous les autres. Et ce choix n'est pas l'effet du hasard; mais comme un corps altéré desire de boire, ou s'il est affamé, de manger; comme il attire ce qui lui manque et rejette le surabondant pour maintenir son équilibre, pareillement l'esprit s'ouvre vers certains sujets et abhorre les autres. Il faut, ainsi quelque consonnance entre le naturel de l'esprit et les études, comme on l'observe parmi les enfans, et toute doctrine n'est pas en harmonie avec tous les caractères. Un homme épais et dur ne sera pas aussi propre à la musique qu'un tempérament opposé. Plus un

esprit a d'attraction pour une science, plus il devient impropre aux autres, et ceux qui ont un seul goût exclusif, y percent avec beaucoup plus de vigueur que ceux dont les goûts sont fort multipliés. Plus on le contrarie, plus il s'accroît et se change même en passion; un tel ascendant décèle le génie; mais les goûts variés s'affoiblissent par ce partage. Autant l'on a besoin de retenir les premiers, autant ces derniers demandent à être excités et favorisés pour croître, encore sont-ils bientôt épuisés.

Celui-là s'égare, qui sort de la sphère du talent dans lequel le ciel l'a circonscrit; il n'est plus soutenu par cette sève naturelle qui faisoit germer en lui les plus heureuses pensées. Il y a pareillement des imitations indiscrètes qui font consumer vainement les forces sur des sujets auxquels engage une téméraire présomption. Cependant, il y a moins d'honneur et plus de difficultés à se rendre le second dans un genre pour lequel on n'étoit pas né, qu'à devenir le premier dans un autre, quelque inférieur qu'il soit. Bien qu'un chêne soit admirable par sa grandeur et sa force, on ne dédaigne pas la vigne féconde qui s'élève à ses pieds. C'est la nature seule qui fait l'un et l'autre; il ne faut pas plus s'enorgueillir que se plaindre de ce dont on ne dispose point.

Si chaque homme pouvoit n'être qu'un toute sa vie ; s'il consentoit à passer pour sot et pour incapable en tout, hors de sa vocation, autant il mettroit d'ignorance dans les choses étrangères, autant il ajouteroit de profondeur et de savoir à ses études ; comme on fait grossir un fruit sur l'arbre, en sacrifiant ceux qui l'entourent. Tous ceux qui ont embrassé plusieurs sujets de nature fort différente, n'ont jamais pu être aussi profonds que le sont ceux qui s'occupent exclusivement d'un seul ; mais, ni les esprits dissipés ne peuvent se réduire à l'unité, ni les génies concentrés ne peuvent se partager à des choses trop diverses.

Jamais la nature ne forme de génie absolument universel ; il pèche d'ordinaire par quelque endroit ; sa supériorité en une partie, est rachetée par son infériorité dans les autres ; semblable à une balance dont un plateau ne peut s'élever sans que l'opposé ne descende en même proportion. Peut-être doit-on affoiblir quelque faculté de son esprit pour accroître la vigueur des autres. La crédulité, la superstition, un degré modéré de folie ou d'idiotisme, sont si peu incompatibles avec le génie, qu'il n'en est même aucun du premier ordre, totalement exempt de pareils défauts. Si l'on peut ainsi parler, chaque homme est

doué d'une certaine quantité d'ame (1) qu'il emploie, soit par les fonctions spirituelles, soit par des actes corporels. Les fous et les imbécilles rendent quelquefois des raisons si excellentes et si sublimes, qu'elles surpassent celles des hommes de bon sens; mais étant, d'ordinaire, déplacées, ou noyées dans le déluge de leurs extravagances, elles ne sont apperçues que par des esprits très-attentifs. Au contraire, les plus forts génies tombent quelquefois dans des idées d'une étrange puérilité. La cause pour laquelle les fables de La Fontaine sont inimitables, c'est parce qu'il faut être aussi simple et aussi *bête* que le fut cet illustre fabuliste, pour faire aussi bien parler les bêtes. L'exemple de Lamothe-Houdart montre que plus on a de bel-esprit, moins on en est capable.

Si nous sommes restés au-dessous des anciens, dans plusieurs arts, c'est sans doute parce que nous les surpassons dans les sciences physiques et les arts mécaniques. Car, en nous partageant sur un grand nombre d'objets nouveaux, nous diminuons notre capacité pour ceux où ils excelloient; plus on acquiert dans les uns, plus on ôte aux autres, et l'on ne

(1) *De quantitate animæ, lib. III.* Adscript. S. Augustino.

s'étend davantage dans les objets physiques qu'aux dépens des vérités morales.

C'est ainsi qu'un grand savoir peut diminuer le *goût*, qui est le sentiment moral du beau et du bon, ou qu'on peut en avoir un exquis avec peu de science; parce qu'il est ami de la simplicité, ou en manquer, avec beaucoup d'esprit, parce qu'il dépend plus du jugement que de l'imagination. Comme la multitude des saveurs blâse le palais, qui a besoin d'être ensuite réveillé par des choses âcres et fortes; de même l'on tombe dans l'affectation et le mauvais goût, en s'éloignant de la simplicité naturelle. C'est à ce sujet sur-tout qu'on remarque une telle liaison entre les habitudes morales et le sentiment du goût, qu'elles ne se dépravent jamais sans qu'il se corrompe. Chaque pays et chaque siècle ayant ses manières et ses mœurs, on y rencontre aussi des goûts très-différens; mais l'on auroit tort d'en conclure avec quelques auteurs, qu'il n'y a point de beauté fixe dans les lettres et les arts, et que tout est relatif à nos goûts. Au contraire, il y a dans nous un sentiment naturel du beau et du vrai, qui est inné de même que nos autres sens (1), qui agit sans consulter la règle et la

(1) *Nec magis arte traditur quam gustus aut odor.* Quintil. *Inst. lib.* II, *c.* 6. Platon, *de la républ. l.* X.

balance, qui émeut tout un peuple à un discours, un spectacle, un morceau de musique ou de peinture (1). Les beautés littéraires sur lesquelles les Français, les Italiens, les Anglais disputent, ne sont pas absolues; Shakespear plaît sur-tout en son pays; Racine et le Tasse dans le leur; mais il y a, dans chacun de ces poètes, des beautés qu'on admire universellement, qui ne perdent rien par la traduction; celles dont on ne convient point partout, sont relatives; ce sont les modes et les divers vêtemens du beau; mais tous les hommes, quel que soit leur pays, leur âge, leur humeur, leurs sexes ou conditions, sont frappés par le vrai, le beau, le sublime, et s'accordent tous à rejeter le contraire (2).

---

(1) Cicero, *de oratore, l. III. Omnes, tacito quodam sensu, sine ullâ arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus, prava aut recta dijudicant.*

(2) Voyez liv. I, sect. I, chap. 7, §. II, et liv. III, sect. 2, part. 3, chap. 4. Virgile et Racine perdent plus par la traduction qu'Homère ou Corneille, parce que leurs beautés tiennent plus à l'expression du style qu'au sujet, pour l'ordinaire; c'est le contraire dans les autres.

SECTION II.

Des mouvemens particuliers de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans l'état de veille.

CHAPITRE PREMIER.

Explication des états de l'esprit dans l'enthousiasme, l'engouement fanatique, etc.

L'HOMME mêle de l'homme à tout ce qu'il sent; il ne comprend rien que selon la capacité de sa nature, il ne contemple que lui-même dans l'univers, parce qu'il se porte en tous lieux avec lui. Quoique ce monde nous paroisse immense, quoique Dieu soit pour nous un abîme infini, que seroit-ce, si nous pouvions concevoir leur grandeur réelle et incompréhensible? Tant que nous ne sortirons pas de notre sphère, nous ne pourrons pas savoir véritablement ce qui est. Le thermomètre indique bien plusieurs degrés relatifs de chaleur ou de froid, mais sans pouvoir en marquer ni la quantité totale,

contenue dans un corps, ni quelle en est la nature, parce qu'il fait lui-même partie de cette chaleur du globe terrestre. De même, l'homme mesure bien ses rapports particuliers avec les choses, mais il ne peut connoître l'essence de la vérité en elle-même. Il est comme plongé dans le principe universel de toute vérité; il n'en indique que la portion qui le touche, et n'en reçoit que selon sa capacité. Il est donc nécessaire aux grandes ames de s'élever au-dessus de l'humanité et de la commune raison. Il y a une divine folie qui vient d'un excès de sagesse. Car, la raison ordinaire n'ayant pas pu reculer davantage les bornes des connoissances humaines, elle a eu recours à une voie surnaturelle, à un effort exorbitant de génie pour s'élever au-dessus d'elle-même. Comme dans les circonstances extraordinaires, on nommoit à Rome un dictateur qui faisoit taire les loix et sauvoit l'Etat en danger, ou comme dans les grands maux, on use de puissans remèdes, ainsi il faut proportionner les mouvemens de l'esprit à la hauteur de la science. Ce moyen qui convient, lorsque nul autre ne peut suffire, brise par sa violence ce qu'il ne peut résoudre; tandis que les questions communes, semblables à des ouvrages minces, n'ont besoin pour être maniées que d'une force médiocre d'esprit.

l'ame, ainsi que nous l'avons dit, ce qu'est le soleil pour les yeux.

Comme il est des yeux tendres qui soutiennent moins la vivacité de la lumière; de même les cerveaux délicats des femmes, des jeunes gens s'enthousiasment plutôt que ceux des hommes d'un âge mûr. Ce rapport est tellement exact, que les blonds, aux yeux cendrés, sensibles, ont aussi la partie corticale du cerveau, d'une teinte moins grise que celle des bruns, aux yeux noirs. Pour l'ordinaire, l'esprit est plutôt frappé, plus porté à s'émouvoir chez ces premiers, et il supporte moins les très-vives pensées que celui des seconds. L'on peut ainsi comparer le cerveau à un gros œil intérieur qui voit les idées sur la rétine de l'entendement, comme l'œil extérieur apperçoit les images qui viennent s'y peindre. Mais l'œil intérieur ayant beaucoup de capacité, saisit bien plus d'idées à la-fois, que l'œil extérieur n'embrasse d'objets, et il peut ainsi comparer un plus grand nombre de rapports, en examinant toutes les idées de la mémoire sur la table de l'entendement.

L'on peut supposer encore qu'une pensée grave, et en quelque façon pesante, s'enfonce dans un cerveau mou, et formant comme une profondeur, elle y attire les idées circon-

voisines. De-là vient que toute pensée ou toute affection très-forte, attire les moindres; ce qui rend en même temps la capacité de l'esprit d'autant plus concentrée, qu'il est plus profondément affecté. L'équilibre ne se rétablit qu'en opposant d'autres pensées ou d'autres affections graves, qui, divisant cette pente des idées, les empêche de tomber toutes dans le même sens, et les ramène au niveau. De même, ce qui arrive dans l'inflammation d'un organe, représente bien l'effet de *l'engouement fanatique*. Une épine fichée dans un doigt y produit un afflux de sang et d'humeurs, avec chaleur, tension et rougeur; la douleur s'étend au loin; il se forme un point de suppuration qui s'ouvre au dehors et entraîne l'épine, ou tout se termine par induration. Pareillement l'idée d'un bien excessif, fichée comme une épine dans le cerveau, y détermine un concours d'esprits et une inflammation intellectuelle qui ramène toutes les idées vers ce point; elles travaillent sans cesse à le fortifier, jusqu'à ce qu'elles conduisent à quelque grande secousse morale pour obtenir ce bien, aux dépens même de la vie. Cet état peut aussi causer l'épilepsie (1), ou bien il se

(1) Il y a des fanatismes de plusieurs espèces, soit reli-

forme une sorte *d'endurcissement opiniâtre d'esprit*. Celui-ci est comparable à un miroir qui ayant un nœud dans son verre, rend difformes toutes les images qu'il réfléchit.

CHAPITRE II.

Des troubles d'esprit, du vertige, des illusions, des enchantemens, etc.

Comme une pierre jetée dans une nappe d'eau, disgrège toutes les figures qui y sont représentées, ainsi un accident imprévu, tombant tout-à-coup au milieu de nos idées, les déconcerte, et occasionne un trouble. Dans les cerveaux fermes, l'émotion étant moindre, le concert des pensées se rétablit bientôt. Si les points visuels se croisent, en ramenant ses regards vers le nez, l'on apperçoit les objets doubles et confus, ce qu'on nomme la *berlue*; laquelle disparoît en fermant un œil; de même, le cerveau étant composé de deux hémisphères, qui sont comme les yeux de l'entendement, il peut éprouver cette sorte

gieux, soit politique, soit littéraire, &c. Celui de Mahomet le rendoit sujet, dit-on, à des paroxysmes d'épilepsie; celui des Fakirs, des Bonzes, à des extases; celui des Quakers, à des tremblemens, &c.

d'illusion, ordinaire dans l'ivresse, lorsque la force intellectuelle de ses hémisphères s'entre-croise sur le même objet.

Cette comparaison entre la vue et les fonctions mentales se soutient dans tout. Par exemple, dans les yeux fatigués, les globules du sang qui traversent les vaisseaux irréguliers de la cornée, ou peut-être ceux de la rétine, font paroître cette foule de points noirs qui semblent voltiger, descendre ou tourner dans l'air; de même le sang étant refoulé dans les parties du cerveau où se peignent les idées, y cause l'éblouissement que nous croyons appercevoir dans le *vertige*. Aussi la saignée, une simple révulsion du sang dans les parties inférieures dissipe ces étourdissemens; car le vertige naît sur-tout en se relevant, après s'être long-temps couché la tête basse. Les mélancoliques chez lesquels le sang est poussé avec force au cerveau, se croient, dans leurs vertiges, enlevés quelquefois de terre et transportés jusqu'aux cieux. C'est parce que les images des objets s'exhaussant toutes ensemble par le mouvement du sang dans leur cerveau, ils s'imaginent monter dans les airs à proportion que ces images s'élèvent (1). Le vertige

(1) Tel est le songe de Jacob, qui vit des anges monter

causé par le tournoiement s'opère par la disgrégation des images; car comme l'eau qu'on fait tourner dans un vase, s'écarte vers les bords, ainsi le sang disperse les impressions qui tendoient au centre du cerveau, dans l'homme qui pirouette; et comme il ignore sa position par rapport aux objets qui l'entourent, à cause de la rapidité de sa rotation, il chancèle ou tombe.

Les illusions de la vue naissent de la position des objets par rapport à nos yeux; celles de l'esprit dépendent de l'ordre des idées relativement à notre intelligence. Elle a ses faux jours, comme la vue; ses spectres se composent, pour ainsi dire, du débris des images reçues dans les yeux. Lorsque l'organe cérébral est affaissé, et le miroir de l'entendement en quelque sorte ridé et détendu, comme dans un demi-sommeil, les impressions des objets s'y retracent sous des formes bizarres ou chimériques. Il suffit, pour produire ces illusions, d'affaisser le cerveau par un peu d'opium ou d'autres narcotiques, et de détendre l'esprit dans des rêveries. C'est ainsi qu'une ta-

---

et descendre du ciel sur une grande échelle, *Genes.* c. XXVIII, ℣. 11. Plusieurs autres circonstances témoignent que des causes physiques y ont concouru.

pisserie à personnages, mal déployée, offre un mélange confus de figures, mais elle présente un tableau parfait en s'étendant. De même, le réveil de l'attention dissipe ces vagues illusions où s'égaroit notre esprit. Chaque homme paroît avoir son genre de rêveries, comme si la tapisserie de son intelligence avoit des plis, des rides naturelles de même qu'il s'en marque dans la peau; en sorte que se reployant toujours d'une semblable manière, à chaque affaissement du cerveau, les illusions accoutumées reparoissent. Il faut excepter les troubles d'esprit causés par des passions, des maladies ou des circonstances extraordinaires, qui produisent plus de mouvemens ou de difformités dans les pensées.

Quand Oreste croit voir sa mère et les Furies, quand Œdipe se représente l'ombre de Laïus, c'est que toute impression cérébrale extrêmement profonde passe jusqu'à la sensation, et ébranle les esprits vitaux jusque dans les nerfs; de même, une imagination très-forte se figure les objets comme présens. Chez l'homme qui se persuade des sorcelleries, qui voit les astres reculer ou s'obscurcir, la terre trembler, des spectres apparoître, toute la nature se troubler; l'ébranlement de son cerveau se propage dans les organes qui en reçoivent

l'élément sensitif. Les sorciers, les magiciens font prendre des drogues narcotiques pour étourdir, frapper les esprits, les remplir de vapeurs délirantes, et les soumettre à leur empire. Quand l'homme change, il croit que le monde change; il suppose que la nature pâtit avec lui; c'est ainsi que, selon la Fable, Circé et Médée commandoient aux élémens.

Tel est l'état d'*enchantement* où notre esprit peut être amené, lorsqu'entouré par-tout d'un système d'idées qui s'entre-suivent, il ne peut voir qu'elles seules; ce qu'on peut comparer à l'illusion du *Panorama*. C'est une chambre circulaire si exactement tapissée de la peinture de quelque ville, qu'on s'imagine la voir réellement de loin, du haut d'une tour, parce qu'aucun objet incompatible avec cette supposition, n'est présent. L'ame excluant tout ce qui ne se lie pas au système qui la séduit, se trouve dans une illusion d'où rien ne la distrait. Alors se laissant emporter, de même qu'au théâtre, au cours des événemens, et se plaçant dans la situation morale des personnages de la pièce, elle agit et juge comme eux. Les prophètes se mettant dans une semblable situation, sentent, parlent, agissent, avec autant d'assurance pour les choses éloignées, passées ou futures, que si elles étoient

présentes. Ceux qui ne peuvent pas juger les choses absentes avec cet esprit absent, sont hors de la voie qui les peut conduire à l'art de prédire; de même il faut un esprit présent et attentif pour les objets présens : chaque chose devant être prise en son sens.

L'étrange aveuglement de certains hypochondriaques qui se croient changés en animaux dépend d'une grande force d'imagination, laquelle circonvient tellement l'esprit par une suite d'idées, que les sens ne le peuvent pas détromper. Par un renversement de jugement, ces sensations réelles leur paroissent fausses ou de peu de poids, parce qu'elles sont isolées; tandis que le système de leurs idées se soutient par sa liaison, remplit toute la capacité de leur ame, et prend la solidité de la vérité. Ces imaginations préoccupées ne se peuvent détromper qu'à l'aide de fortes sensations, qui, par un grand contrepoids, rompent le charme qui les captivoit, comme il avint à ce fou qui se croyant de verre, en fut détrompé par un grand coup de bâton. D'autres imaginations blessées se guérissent par des exorcismes et des pratiques religieuses dont l'impression pénètre profondément dans l'ame.

CHAPITRE III.

De l'extase, des visions, des ravissemens mystiques et de l'exaltation.

Il faut un équilibre d'action entre les organes des sens et le cerveau; si les premiers agissent trop vivement et maîtrisent nos pensées, le cerveau est foible, et les fonctions intellectuelles sont trop épanouies. Tel est l'état des hommes *évaporés* et tout extérieurs; mais lorsque le cerveau ramène à lui le principe sensitif, les sens diminuent de vigueur à proportion, comme on l'observe chez ces fous concentrés qui, dans leurs accès sur-tout, ne sentent, ne s'apperçoivent de rien au dehors, tout absorbés qu'ils sont dans leurs imaginations. En stimulant vivement le cerveau par quelque idée profonde et triste, l'on peut ramener au-dedans les esprits trop épanouis, comme on peut rappeler vers les sens extérieurs la surabondance d'activité cérébrale, des esprits trop concentrés. Ce n'est qu'en s'arrêtant dans un milieu qu'on maintient l'équilibre du bon sens, et le juste rapport entre l'extérieur et l'intérieur.

Naturellement, l'esprit a une tendance pour rassembler ses idées vers un centre, disposi-

tion qui peut résulter de la forme sphérique du cerveau ; mais qui est plus forte dans des individus que chez les autres. L'*extase* n'est que cette réflexion profonde sur un objet qui réduit à l'unité toutes les facultés de l'ame. Comme un miroir concave rassemble tous les rayons de la lumière en un foyer brûlant, ainsi l'esprit recueilli dans un seul point, y jette un éclat éblouissant. Alors tout le corps demeure sans mouvement ; les sens n'agissant plus, l'ame n'appercevant plus les objets prochains, contemple, par la pensée, les plus éloignés. Le cerveau devient son propre univers, qui est différent du monde matériel, le seul que connoissent les sens. En cet état d'abstraction, l'ame, quoique immobile, peut croire qu'elle se répand au loin, parce qu'elle ne s'occupe que d'objets éloignés. Si, dans un vaisseau, les sens font illusion à l'esprit en lui montrant les rivages qui s'avancent ou qui fuient ; dans l'extase, l'esprit fait illusion aux sens, et l'on se croit réellement transporté en différens lieux. Nulle sensation d'objets voisins ne ramenant l'ame à son état ordinaire, elle tombe en cet état de folie où l'on s'imagine être ensorcelé, ou possédé de quelque malin esprit, ou conduit au *sabbat*, &c. Les Orientaux prennent une certaine compo-

sition d'opium et d'autres narcotiques, qui, relâchant les esprits, comme dans la joie de l'ivresse, produit un épanouissement voluptueux. L'homme qui s'y livre, verroit massacrer ses propres enfans à ses yeux sans pouvoir sortir de l'enchantement qui le domine.

Les *visions* soit prophétiques, soit purement maladives, agissent de la même manière sur les corps. Celles de Daniel lui apparoissoient ou dans le sommeil, ou lorsqu'il tomboit, comme sans connoissance, dans l'assoupissement (1). Alors l'haleine lui défailloit, et en se relevant, tous ses membres trembloient. Ces visions survenoient sur-tout après de longs jeûnes ; il demeuroit ensuite malade et défait pendant quelques jours (2). La vie de Ste Thérèse et de plusieurs personnes dévotes annonce les mêmes symptômes en elles que ceux qu'on observe dans la mélancolie nerveuse. Mahomet méditant et jeûnant dans un désert, éprouvoit la même maladie; il prononçoit les versets de son *Coran* pendant ses accès, sur-tout au temps du carême ou *rhamadan*, mois le plus chaud de l'année.

Les inspirations naturelles ou sacrées n'en-

(1) Daniel, *Proph.* c. x, ℣. 9, 11, 17, &c.

(2) Ibid. c. viii, ℣. 27.

trent que dans des corps atteints de ce genre de maladie. La verve des poètes est une vapeur mélancolique, comme celle qui troubloit l'esprit du Tasse, et la fureur qui transportoit les sybilles, les pythonisses ou prêtresses d'Apollon, s'annonçoit par de violens symptômes d'hystérie (1). Ces personnes sont saisies comme par un vent froid qui monte au cerveau, tient les membres tendus, les yeux ouverts, le regard fixe; elles tombent sans respiration ni sentiment; leur pouls est petit et concentré, leurs sens sont inactifs; cet accès se termine par un assoupissement et un tremblement de membres. Un tel état n'est pas sans charme pour les personnes pieuses; et dans leurs ravissemens, elles sentent quelquefois un épanouissement voluptueux (2); ou

(1) C'est ainsi que Virgile les décrit dans la Sibylle de Cumes :

..... Subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansêre comæ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quandò
Jam propiore Dei.....

ÆNEID. liv. VI.

(2) Aussi en est-il qui sont sollicités par le corps, et ces accès se terminent d'ordinaire dans les hystériques, par une évacuation d'humeur spermatique.

bien, comme S. Jean l'écrit dans son Apocalypse, l'ame est éblouie par les merveilles qu'elle apperçoit.

Ces *ravissemens mystiques* sont dus à un grand échauffement de la tête et au refroidissement du corps, par des jeûnes, des veilles, la méditation, la chasteté et la solitude. En retranchant les branches inférieures d'un arbre, on fait monter sa sève plus haut et plus droit; ainsi l'ame qui abandonne les parties basses et honteuses du corps, remonte vers les parties honorables; elle aspire à la supériorité, à la gloire, à la renommée, elle se promet l'immortalité. L'amour des Muses, l'étude des hautes sciences, dépendent également de cette élévation des esprits vitaux du corps vers cette région que S. François de Sales nomme la *cime de l'ame*. L'homme est, par rapport aux animaux, dans un état divin et prophétique, puisqu'il les surpasse en force de raison (1). De même, les hommes qu'une piété profonde ou qu'un génie transcendant élève à une vie toute spirituelle, surpassent leurs semblables, et peuvent dominer sur les autres esprits. En effet, l'entendement est la chose la plus divine qui soit en nous, et en

(1) Voyez liv. II, sect. 3, chap. 5.

quelque sorte un dieu. Les *prières* ne sont que le recueillement de l'ame, ou son retour sur elle-même et sur son principe. En participant de l'Etre qui anime et ordonne l'univers, elle en peut recevoir des *inspirations;* ce qui se remarque, autant par les changemens manifestes des fonctions vitales dans les personnes qui prient avec une extrême ferveur, que par la grande force morale qu'elles acquièrent. Tout ce qui vient de l'ame paroît saint et divin, en sorte qu'on se trouve pénétré d'un esprit surnaturel, ou comme ravi dans un autre monde lorsqu'elle se concentre dans le cerveau, et abandonne les sens. Les animaux, au contraire, courbent leurs pensées, aussi bien que leur tête vers la terre, leur nourrice et leur mère.

Ce sont le travail, la peine, l'austérité et les besoins de la misère qui poussent souvent une ame à cette exaltation extrême, ou au désespoir, et qui rendent un homme atrabilaire, capable de tout entreprendre. La vie lui devenant odieuse et pénible, la mort est pour lui un refuge; l'excès de force de l'ame en un sens, naît de l'excès de sa foiblesse dans un sens opposé.

CHAPITRE IV.

Des improvisateurs; des agitations mentales maladives; moyens de les guérir.

Les corps grêles, délicats et tendus des hypochondriaques, des femmes hystériques, et tous ceux qui sont sujets à des émotions irrégulières de nerfs, ne vivent que par accès et comme par secousses. Quelquefois ils éprouvent un surcroît d'esprit, de sentiment, qui les fait composer, parler, chanter et improviser des vers avec une fougue chaleureuse, sur-tout s'ils sont animés par quelque passion comme l'amour, ou par l'ivresse, le café; puis ils retombent ensuite dans une langueur profonde ou en syncope. Pâles, défaits, énervés, leur poitrine est alors oppressée, ou ils crachent du sang, et ne reprennent leurs forces qu'avec le temps. Ils boivent ainsi plus ou moins dans la coupe de la vie; de-là leurs boutades, leurs caprices, résultat d'une inégale mobilité des forces spirituelles, et fièvre continuelle de l'ame. Ces individus, naturellement vifs et pleins de feu, se trouvent de temps en temps surchargés de cet élément vital; ils ont besoin d'une crise qui les en débarrasse. Il

en arrive de même chez les épileptiques et plusieurs maniaques. Ces genres de maladies qui dépendent aussi de l'ébranlement du principe sensitif dans les nerfs, rendent le caractère très-susceptible de passer sur-le-champ d'une affection à une autre. De-là cette fougue de sensibilité, ces emportemens de l'esprit, ces efforts passionnés auxquels succède l'épuisement de l'ame. Dans la vieillesse et le chagrin, le système nerveux épuisé d'esprits est moins susceptible de ces élans. Les rabbins théologiens ont observé que les inspirations des prophètes se faisoient sur-tout dans la jeunesse ou la force de l'âge, et les visions nocturnes dans une époque plus avancée.

L'échauffement de l'imagination et ces éclairs de l'intelligence sont donc des soulèvemens des esprits, qui, se détachant des régions inférieures, sont aspirés au cerveau par quelque sujet. L'ame paroît se rendre en tout organe où l'attire un objet agréable. Lorsqu'elle est rassasiée des voluptés des sens, elle se rejette avec plus de force vers les plaisirs de la pensée; car la bonne disposition pour cette fonction, dérive du dégoût qu'on éprouve pour les autres; à-peu-près comme dans l'aiguille aimantée, le pôle nord attire, lorsque le pôle sud repousse, et quoi-

que détournée, elle revient toujours dans sa direction naturelle. Par-tout où l'ame montre, si l'on peut le dire, son pôle nord, elle attire avec force l'objet qui lui convient; elle le cherche, le démêle au milieu de tout autre, comme l'aimant découvre et sépare les particules de fer parmi les diverses matières. L'ame s'unit à ce qui est de sa nature, de même que l'aimant à son métal. Si les aimans qui sont *armés* ou joints avec des barreaux de fer, augmentent en force, les entendemens qui s'unissent, qui se frottent l'un contre l'autre, s'éclaircissent et se fortifient aussi davantage. En communiquant entr'eux, ils se doublent et s'affermissent l'un par l'autre au moyen de cette *armature* (1).

Un esprit qui a rompu les attachemens du monde, se tourne aisément vers son pôle; comme l'aiguille qui peut en aimanter d'autres, il imprime la même direction aux ames qui ne sont point chargées, pour ainsi parler, de la rouille de la terre. Les riches, les heureux, usant plus leurs facultés par les sens, sont moins susceptibles de cette direction de l'ame,

(1) Les ouvrages exécutés par plusieurs n'ont cependant jamais l'unité et la perfection de ceux que le même esprit conçoit et jette en moule d'un seul effort de génie. Mais il s'agit ici des facultés spirituelles en elles-mêmes.

que d'autres caractères. Les combats entre *la chair et l'esprit* ne sont que des vacillations du principe sensitif, lorsque l'ame n'a pas pris une assiette fixe, et qu'elle se sent comme tiraillée entre le ciel et les enfers. Enfin, lorsqu'elle est transportée par un zèle fanatique, soit religieux, soit politique, l'exemple en devient extrêmement contagieux; car il est l'effet d'une haute vertu: on l'admire même en le combattant. Un homme qui s'offre volontairement à la mort, paroît être mu par une cause supérieure à la vie, et à ceux qui s'y attachent; il prend de l'ascendant sur l'imagination, qui suppose la grandeur du bien par la grandeur du sacrifice. Il faut donc qu'une cause puissante attire alors l'ame vers le ciel. Comme le rayon du soleil frappant la terre, est renvoyé vers les cieux, ainsi le rayon d'une suprême intelligence infus dans l'homme, reporte son desir vers l'éternité.

Toutefois, notre corps mue et s'altère, nos sentimens, nos esprits, varient chaque jour; les anciens s'abolissent pour faire place à de nouveaux qui disparoîtront à leur tour. Il semble que nous soyons comme des sources dans lesquelles la vie s'écoule et se filtre pendant notre existence. De plus, les facultés vitales qui mettent en jeu nos diffé-

rens organes, sont souvent détournées, troublées et comme extravasées. Il se fait des spasmes, des frémissemens divers dans plusieurs maladies nerveuses; les esprits animaux semblent soustraits à l'empire de la volonté, comme ces eaux échappées des canaux par lesquels le fontainier les distribuoit à son gré. C'est pourquoi il faut les rappeler à leur source, afin de leur rendre une direction mieux réglée. L'on voit des maladies réelles, que la seule imagination guérit quelquefois, sur-tout celles qui résistent aux remèdes, comme l'épilepsie, la manie, diverses paralysies, des fièvres quartes très-tenaces, les hysteries et les hypochondries incurables, toutes les langueurs, les tremblemens, &c. Ces maux sont fréquens parmi les individus frêles, sensibles et nerveux, dans lesquels l'imagination se dérègle d'autant plus, que le corps est moins robuste. Leur ame, toujours affectée de craintes, de douleurs, s'abandonne à toutes sortes d'illusions, à tel point, que des médecins célèbres ont supposé dans eux l'opération des démons, ou quelque cause surnaturelle, principalement lorsqu'ils voyoient ces maux guéris par des pratiques de dévotion, &c., et sans autres remèdes. En effet, il faut combattre par l'esprit, ce qui dépend de l'esprit, et par les

corps, ce qui provient du corps. De simples charlatans font quelquefois des cures qu'il n'est pas au pouvoir de la médecine physique d'opérer : en agissant fortement sur l'imagination, en attirant les esprits vitaux dans le cerveau, ils suspendent ainsi le trouble causé dans le corps; et si la confiance ou la foi dans leurs moyens est assez vive, ces esprits retournent dans les routes naturelles à l'état de santé.

Parmi les idées les plus extravagantes, il sort quelquefois des paroles pleines de profondeur et de sens, indépendamment de la volonté ; car l'ame immortelle livrée à son mouvement propre, lorsque le corps mourant cesse de lui faire obstacle, agit alors selon ses voies. Si elle conserve dans le délire même des raisons tellement claires et vives, si elle sent ce qui convient à la maladie, et en devine les remèdes, si elle prévoit les mouvemens de crise (1), la guérison ou la mort, c'est une preuve qu'elle n'est point altérée dans son essence. Ainsi ces émotions mentales, ces délires ne changent réellement que l'état du corps, l'esprit pur étant un principe incorruptible.

(1) Stahl, *Theor. medic. vera.*

DEUXIÈME PARTIE.

Des mouvemens de l'esprit pendant le sommeil.

CHAPITRE PREMIER.

États comparatifs de l'esprit dans la veille et dans le rêve.

COMMENT pourrons-nous traiter des songes et des dérangemens de la raison, sans entrer dans cette question aussi ancienne que les hommes : Où se trouve la vérité, et qu'est-ce que l'erreur ? Il est évident que ne connoissant les choses que par rapport à nos sens, ils ne nous donnent de la nature que des idées relatives à leur structure et à nous-mêmes, mais non pas absolument vraies ; de-là vient que chaque genre d'animal sent les objets d'une manière différente, tout être ne les pouvant considérer qu'au moyen de ses organes et de la seule façon qu'ils le permettent.

Il est certain qu'un somnambule qui éprouveroit toutes nos idées, en songeant ainsi pendant toute sa vie, n'étant détrompé par rien, seroit aussi avancé que nous à l'instant de sa mort. Il auroit cru sentir, agir comme

nous, recevoir les mêmes biens et les mêmes maux, et l'illusion auroit autant d'effet sur lui que la réalité. Les esprits égarés, les imbécilles, raisonnent autrement que nous, et ne croient pas se tromper ; persuadés de la vérité de leur opinion, ils y adhèrent avec une invincible opiniâtreté. Enfin, s'il étoit dans la nature du genre humain de vivre dans un songe perpétuel sur toutes choses, on ne pourroit pas s'en détromper, puisqu'on ne trouveroit rien de plus certain dans le monde. Il est donc impossible de démontrer que nous ne rêvons pas, de cette manière, dès notre enfance. Le rêve n'est connu que par l'état de veille, sans laquelle il paroîtroit vrai; et de même que le songe nous semble faux dans l'éveil, l'éveil semble l'être à son tour par rapport au songe ; ce dernier a des perceptions tout aussi réellement senties par l'ame que celle du jour. La veille pourroit donc être un rêve suivi et régulier, dont nous ne serions désabusés que par une autre vie ou un autre monde. Ainsi n'ayant qu'une forte opinion qui nous persuade que notre existence n'est pas un songe, nous n'en pouvons pourtant établir aucune preuve.

Par rapport à des êtres d'une nature plus élevée, notre vie n'est qu'une espèce de som-

meil, bien qu'elle nous semble un état d'éveil, de raison et d'intelligence, relativement à la vie des animaux, ou des êtres inférieurs. Mais il y a manifestement des circonstances où nous doutons si notre existence n'est pas un songe. Ainsi un homme qui éprouve subitement des chances surprenantes de la fortune, ou des plaisirs rapides, ou qui parcourt promptement de vastes espaces, s'imagine avoir fait un rêve. Ces projets fantastiques qu'on se plaît à bâtir dans son imagination, en sont de véritables. Le passé nous semble même une illusion, le présent se dissipe comme une ombre, l'avenir est plein d'obscurités; l'homme sorti du néant pour tomber dans l'éternité, ignorant pourquoi et comment il subsiste, ce qu'il deviendra et quel est le but de ce monde où il est placé, se trouve dans une condition enveloppée d'effroyables ténèbres. Son existence ne se nourrit que de rêveries et de contes depuis son aurore jusqu'à son déclin; ses passions le bercent dans l'illusion, et en réfléchissant sur les événemens passés de notre vie, l'on trouvera qu'ils ne sont que de vains mouvemens emportés par le temps.

Notre esprit a trois principaux états, 1°. celui de la vie ordinaire qui emploie l'ame et le corps; 2°. celui du rêve ou du délire qui occupe

principalement les facultés sensitives du corps; 3°. enfin l'état de méditation extatique dans lequel l'ame agit presque seule. Celle-ci tend à s'écarter dans les abstractions, le corps à s'égarer dans les illusions de ses sens. L'excès de l'un amène, par contre-coup, l'excès de l'autre. Mais l'action de l'ame et du corps étant réunie, leurs écartemens opposés se rectifient et se maintiennent l'un par l'autre; ils forment l'état d'éveil ordinaire, ou l'équilibre du sens commun, qui connoît par l'ame le monde intellectuel, et par le corps le monde physique; au lieu qu'en agissant séparément, ces substances ne considèrent que leur propre monde.

En effet l'ame et le corps, dans leurs actes séparés, n'ont aucune idée de la succession du temps et des relations de lieux qui constituent l'ordre de la raison, et qui servent de fil pour se reconnoître dans le labyrinthe de nos sensations et de nos pensées. Ainsi l'on divague sans cesse dans les rêveries; et, dans les profondes méditations, l'on ne fait plus d'attention au temps et au lieu. Puisque le temps est une portion de l'éternité, et le lieu, de l'infinité, attributs de Dieu, ils peuvent établir une suite et une disposition régulière dans l'intelligence; mais ce fil rompu, tout s'entre-mêle et se confond. La vigueur domi-

nante de la raison, qui pénètre profondment dans les choses, et ce génie qui embrasse les liaisons les plus éloignées, doivent leur supériorité à ces rapports d'éternité et d'immensité, qui sont une des voies de la divine sagesse.

Pendant la veille, nos esprits animaux ou nerveux, distribués à-peu-près uniformément dans toutes les parties du corps, fixent l'ame, comme par autant de cordes, dans un état d'épanouissement. L'esprit et le corps se contrepesant comme les plateaux d'une balance, le premier corrige les erreurs des sens, et les sens rectifient ses écarts vagabonds. Les fonctions mentales s'exercent avec d'autant plus de précision dans l'éveil, que ces deux principes contraires sont dans un parfait équilibre, et tel qu'une balance bien égale, qui pèse les objets avec une extrême exactitude. Mais lorsque nous sommes prêts à nous endormir, l'esprit se replie, les idées se séparent et s'arrondissent en quelque sorte; ainsi, dans une horloge démontée, les rouages se meuvent encore par les dernières secousses des ressorts non-entièrement détendus. Lorsque nous nous réveillons, les fonctions de l'ame et du corps reprenant leur équilibre accoutumé, les idées se rejoignent, s'adaptent, et la raison acquiert

toute sa justesse, comme une horloge remontée et marquant les heures.

CHAPITRE II.

De la nature des songes et du délire ; comment ils sont produits.

On peut comparer les rêves et le délire aux sons discordans d'une harpe, dont les cordes se détendent plus ou moins; car les esprits animaux se retirant inégalement des organes des sens dans le sommeil, transmettent au cerveau des impressions irrégulières. Lorsqu'une passion, une pensée, nous ont agités vivement pendant le jour, qu'un spectacle nous a émus, ou qu'un travail nous a beaucoup fatigués, les ressorts de notre ame, fortement bandés, se relâchent pendant le repos de la nuit; ils rendent quelques vibrations analogues à celles qu'ils ont éprouvées. Aussi les rêves frappans dépendent des idées profondes et assez actives, pour imprimer quelque altération au mouvement du sang et aux facultés sensitives. D'ordinaire l'on songe aux objets qui ont récemment ébranlé l'esprit, sur-tout si l'on est d'un caractère sensible; car les tempéramens durs et froids, ou bien mous et

apathiques, ayant la fibre moins tendue ou moins mobile, rêvent plus rarement que les tempéramens violens, agités, qui ont des songes fort turbulens.

Il suffit que l'équilibre du corps soit imperceptiblement altéré, pour causer ces songes fatigans, ou même affreux, que la médecine regarde toujours comme le présage assuré de quelque maladie ou de dérangemens de l'esprit. La fièvre, qui produit dans les membres des spasmes et des frissonnemens, cause aussi divers degrés de tension et de relâchement dans l'économie animale et dans le cerveau; ce qui tord et dérange les images des sensations. De là viennent les rêveries et le délire, qui accompagnent cette maladie. L'hypochondrie, la mélancolie qui disgrègent, d'ordinaire, l'unisson des facultés vitales, produisent non-seulement des boutades, des vapeurs pendant le jour, mais encore des rêves exorbitans dans le sommeil. Tout songe, celui même qui n'offre que des images communes, dépend d'une légère dissonance organique, bien qu'il n'en résulte ordinairement aucune incommodité.

Nos fibres conservent quelque temps les impressions les plus fortes, comme les cordes tendues vibrent long-temps après avoir été

ébranlées. Tant que le mouvement organique est régulier, la transmission des impressions nerveuses au cerveau, y retrace des ébauches assez fidèles. Mais lorsqu'une maladie produit des ébranlemens irréguliers dans les sens, leurs impressions n'arrivent que déformées au cerveau. Dans la fièvre ardente ou le *causus*, le mouvement ondoyant de la chaleur vitale qui se rend vers la tête, et cette évaporation halitueuse des maladies inflammatoires, imprimant une pareille ondulation dans les sensations, le malade s'imagine quelquefois que les murailles ou que son lit s'ébranlent. Les impressions se disloquant ou se confondant, il apperçoit des fantômes, des ombres voltigeantes, des hommes qui s'alongent tout-à-coup démesurément, puis se rappetissent, suivant que les bouffées de la chaleur vitale poussent au cerveau de fortes ou de foibles ondées d'esprits animaux; de même que les ondulations de l'eau disloquent les figures qui s'y représentent. Pareillement nous croyons quelquefois, en rêve, gravir au sommet d'une montagne ou nous élever dans les airs jusqu'aux astres, puis tomber tout-à-coup avec effroi dans d'horribles précipices. Cet effet dépend du mouvement du sang et de la chaleur vitale que le cœur élève parfois, en abondance vers le cerveau, puis ils

redescendent avec rapidité; et l'on éprouve alors de la frayeur, car cette affection résulte d'une grande chute de la chaleur vitale. Un tel effet survient principalement dans le premier temps du sommeil, après avoir fait beaucoup d'exercice pendant le jour, lorsque l'épuisement des esprits nerveux est très-considérable.

S'il subsiste dans le cerveau plusieurs impressions: bien que désordonnées, elles seront toujours rapportées à leurs formes les plus analogues. Les enfans s'imaginent voir, dans les nuées, des figures de dragons, des géants, des montagnes entassées, des villes, &c. l'esprit ajoutant ce qui manque, ou retranchant ce qui s'écarte d'une idée connue, pour que l'image entre mieux dans le moule naturel de la pensée. Il en est de même des traces irrégulières sur les murs, où l'on croit appercevoir, surtout étant à demi assoupi, ou dans le délire, l'esquisse de divers objets. Le cerveau tendre des enfans, des femmes, est fortement ébranlé par plusieurs impressions, qui subsistent encore dans les ténèbres, lorsqu'aucune impression actuelle n'y fait diversion; et ne rectifie leurs écarts. L'imagination se retrace ainsi des spectres et des fantômes effrayans, par la confusion de ces images qui y sont empreintes,

lorsque privée du concours des sens, dans la nuit et le silence, et n'ayant aucun point fixe pour découvrir son erreur, elle ressemble au vaisseau sans pilote et sans boussole, qui ne sait où il marche.

Enfin, tout défaut d'unisson dans le corps engendre des songes. En produisant des constrictions et des dilatations spasmodiques dans l'économie animale, les poisons narcotiques tels que les *datura*, le *strammonium*, la jusquiame et d'autres plantes vireuses de la famille des solanées, causent un funeste mélange d'erreurs voluptueuses et de rêves furieux (1).

Le *délire* est un degré supérieur à l'ivresse, et comme son nom l'exprime, c'est une lyre désaccordée. Tel est cet état de demi-sommeil où un agréable assoupissement s'écoule dans nos membres, où des images vagabondes, des illusions vaporeuses nous bercent mollement. Il semble que nous soyons transportés dans un monde merveilleux, demeure enchantée où les poètes vont puiser leurs fictions. Cha-

(1) Les jongleurs, les devins, les sorciers emploient ces plantes pour procurer des rêves à ceux qui se confient à leur art mensonger ; pour connoître l'avenir, découvrir des trésors, se venger d'un ennemi, aller au sabbat, &c.

cun trouve son propre univers dans le système de ses pensées et de ses affections. Il y erre et s'y enfonce dans les songes de sa vie, et ne rentre qu'à son réveil dans le monde commun à tous les hommes. Pendant le sommeil, cette image de la mort, nous n'appartenons plus à la terre; notre ame semble diffuse dans l'immensité, telle que la flamme d'une lampe qu'on souffle se dissipe dans les airs; mais le lumignon brûle ou fume encore; il empêche la totale extinction de l'esprit, il sert à le rallumer. Le songe est à la pensée ce qu'est le mouvement interne de la vie à l'existence extérieure; il fait voir en quelque manière ce qui se passe dans l'intérieur de la machine organique.

La chaleur vitale se retirant, pendant le sommeil, dans cette vie interne, elle la fortifie; de-là vient que ses actions agrandies agissent plus immédiatement sur l'ame, et excitent des songes analogues à notre complexion. Car à cause du relâchement du sommeil, chaque organe délié, jouit de sa propre activité, et nos affections, semblables à des animaux déchaînés, suivent plus librement leur impulsion naturelle; les plus fortes surmontent les plus foibles, et celles qu'on éprouve fréquemment en rêve décèlent le penchant du

corps et l'inclination qu'elles donnent à l'ame. Ainsi nos songes se mettent à l'unisson de nos caractères; et s'ils sont conformes au tempérament, à l'âge, aux mœurs, ils annoncent la santé. Les rêves paisibles indiquent combien le corps peut être sain, et l'ame douce; les turbulens, combien l'un peut devenir malade, ou l'autre méchante. Ils montrent aussi combien l'esprit peut prendre sur nous d'empire et quelle seroit sa direction, si nous tombions dans la folie. Tout ce qui écarte la raison, laisse à nos facultés leurs allures propres; aussi l'ivresse, la surprise, la colère et les fortes passions qui mettent en mouvement la vie intérieure, découvrent son véritable naturel.

CHAPITRE III.

De l'incube, du somnambulisme et des autres genres de songes.

Notre ame apperçoit, pendant le sommeil, les besoins du corps; la faim ou la soif lui représentent alors des mets agréables, des fontaines d'eaux vives; l'abondance de la liqueur séminale sollicite des images voluptueuses; mais la surcharge des humeurs, surtout en se couchant sur le dos, et l'estomac

étant rempli d'alimens indigestes, oppriment comme un poids (1). De-là vient l'*incube* ou le *cochemar* qui fatigue par de vains efforts, qui représente des luttes pénibles, qui cause un resserrement de l'épigastre accompagné d'une sueur glaciale avec une palpitation de cœur, et suivi quelquefois d'une émission de sperme froid. Le gonflement de la rate et l'humeur atrabilaire contribuent souvent à cette incommodité. La diète, ou des alimens légers, une situation plus commode écartent cette maladie qui cause de la stupeur et qui obscurcit de terreurs superstitieuses, l'esprit des mélancoliques, chez lesquels elle est fréquente. Les catéchumènes des premiers siècles de l'Eglise chrétienne, attribuoient cette affection aux démons; ils en étoient débarrassés en collationnant le soir (2). Cette maladie, devenue épidémique à Rome au temps du médecin Silimaque, y fit périr plusieurs personnes (3); les enfans sur-tout y sont exposés à cause de leur voracité. Ce mal menace les vieillards d'apoplexie, et peut même étouffer

(1) Galenus, *de somniis*. Hippocrate et tous les médecins regardent les songes, dans les maladies, comme des signes pathognomoniques.

(2) Hollerius, *Med.* et S. Augustin, *de civit. Dei*, *l. xv.*

(3) Cælius Aurelian. *diuturn. affect. l. 1, c. 3.*

subitement. La surabondance du sang qui remonte alors au cerveau, à cause de la compression qu'éprouve l'aorte descendante, engendre, chez les enfans, des mouvemens convulsifs et des frayeurs nocturnes qui troublent leur sommeil. L'horreur subite qui les réveille en sursaut, est une petite épilepsie qui peut dégénérer en cette maladie. Les temps humides et nébuleux appesantissant le corps, disposent à l'incube ou le rendent plus fréquent.

Il se trouve encore aujourd'hui des gens qui se croient ensorcelés, qui s'imaginent aller au sabbat, dans cette sorte de rêve (ἐφιάλτης des Grecs). Ce sont communément des personnes dont les sens acquièrent d'autant plus de forces que leur raison en emploie moins, ou qu'elle est moins éclairée; aussi les femmes du peuple, les enfans ou les individus très-âgés, doués d'une grande mobilité d'esprit, tombent dans d'étranges illusions. Les images de ces rêves sont si vives, et leur raison est si foible, par contre-coup, qu'elles leur paroissent aussi certaines que les impressions du jour. Ces individus, naturellement nerveux et timides, aiguisent encore leur sensibilité par l'abstinence qui les dispose aux craintes, aux visions de fantômes effrayans; ils pronostiquent dans leurs rêveries, des mal-

heurs auxquels la peur fait ajouter aisément foi.

Les jeûnes rendent, selon l'expression vulgaire, le *cerveau creux*, et causent des visions pendant le sommeil, comme celles de Daniel qui survenoient après une longue abstinence (1); car la diminution des facultés de la vie nutritive, augmente celles de la vie intellectuelle. Aussi le corps s'épuisant par des austérités, des macérations de la chair, de profondes méditations, l'esprit s'exalte et éprouve de continuelles rêveries, de même qu'on rend un instrument plus résonnant en amincissant ses pièces. De-là viennent encore les illusions qui frappoient les anachorètes, dans les déserts où ils se retiroient, comme les tentations de S. Antoine, &c. bien qu'il puisse s'y joindre des effets d'une cause surnaturelle.

La seule position sur le côté gauche excite des rêves moins paisibles que la situation sur l'autre côté, à cause de la compression qu'exerce le foie sur l'estomac et la rate. On éprouve plus souvent, en se couchant sur le dos, l'incube et des songes vénériens; on rêve davantage dans un lit inaccoutumé, et lorsque le

(1) Daniel, *Proph.* c. VII, ℣. 1, et c. X, ℣. 2, 5, &c.

la tête est basse, ou le corps gêné. Il y a parmi les maladies de poitrine, des tiraillemens de toux qui rappellent en rêve les égratignures de chat; dans les hémorrhagies imminentes, tout paroît d'une couleur de sang, et dans les inflammations, l'on croit voir des fournaises ardentes.

Il y a des hommes d'un tempérament sec et nerveux, de petite stature, vifs, pétulans, d'esprit changeant et très-passionnés; préoccupés de distractions, et toujours en mouvement, ils conservent, pendant leur sommeil, beaucoup d'ébranlemens musculaires, sur-tout dans la vigueur de l'âge. Ils se lèvent, marchent et font presque toutes les actions qu'ils ont coutume de répéter chaque jour. On les appelle *somnambules*. Quelquefois ils passent en des lieux très-périlleux, sans y tomber, parce que n'imaginant, ne voyant aucun danger, ils sont exempts de cette frayeur qui ôte la présence d'esprit, et l'on voit pareillement les hommes ivres ou en délire, ne connoître aucun péril. Qu'une idée frappe vivement un somnambule pendant le jour, elle excite dans ses muscles pleins de mobilité, une suite d'actions automatiques semblables à celles de la veille : il reste encore assez d'esprits animaux dans ses organes pour les agiter dans

le sommeil. Ses sens dorment, il n'a d'éveillé que le cerveau; les yeux ouverts, fixés, il ne voit rien, ne sent rien; son esprit renfermé comme la lumière dans une lanterne sourde, est seul occupé de l'objet de son rêve. On peut, en le questionnant alors sur ce sujet, le faire répondre avec un sens assez réglé. De même on voit des chiens qui, croyant chasser, jappent et s'agitent comme après leur proie. On ne peut empêcher ces songes que par des impressions vives de douleur et par la crainte des châtimens; car le somnambulisme est une sorte de folie nocturne qui a ses retours, et la plupart des noctambules sont exposés à devenir épileptiques ou maniaques. Une vie chargée de soucis, de travaux d'esprit; des alimens très-échauffans, sur-tout en été, sous une atmosphère ardente, disposent aussi les caractères vifs et très-sensibles au *coma vigil*, à des rêves remplis d'agitation. Ceux que causent la *belladona* et plusieurs autres plantes narcotiques sont une sorte de somnambulisme; ils provoquent l'humeur atrabilaire, ils troublent la digestion, et produisent aussi l'incube.

Lorsque l'âge refroidit le corps, le somnambulisme cesse pour l'ordinaire; de même les rafraîchissans, le lait d'amandes pris en se

couchant, peuvent dissiper cette maladie (1); mais il est dangereux de la troubler par le réveil, à cause de l'étrange révolution qu'éprouveroient, en ce moment, les facultés vitales; ce qui seroit capable de rendre fou. Un songe nous émeut, sans doute, plus vivement que les idées de la veille (2); rien ne nous distrayant de son objet, nous y sommes livrés tout entiers; au contraire, la croyance que nous donnons à nos sens pendant le jour, répartit l'esprit sur les choses présentes qui nous environnent. Autant les mouvemens de l'ame paroissent foibles, dans la veille, (parce que ceux du corps étant sensibles et fort évidens, s'emparent de l'attention); autant dans le sommeil, les mouvemens du corps s'annullant, ceux de l'ame acquièrent d'intensité. Ce qui cesse à l'extérieur, s'accumule au-dedans; le cerveau attire à lui le reste des impressions imparfaites qui subsistent encore dans les sens; tandis qu'elles s'écouloient au-dehors, pendant la veille, par les actions volontaires des sens et de la parole. Les songes agités s'exhalant, en

(1) Horstius, *de Noctambulis.*

(2) En effet, un homme éveillé n'émeut pas assez vivement son imagination sur l'amour, pour qu'elle conduise le corps jusqu'au dernier terme de la volupté, comme dans les pollutions nocturnes.

quelque sorte à l'extérieur, s'impriment moins dans la mémoire que les rêves plus tranquilles; aussi la plupart des somnambules ne se rappellent nullement leurs songes.

Des hommes ne rêvent jamais, ou croient ne jamais rêver, parce que ne conservant que de légères traces dans leur cerveau, leur songe est si superficiel qu'ils ne s'en ressouviennent pas; tels sont les tempéramens froids ou peu sensibles; mais de fortes impressions y gravent plus profondément les songes. Ainsi Néron n'avoit jamais rêvé, avant que le meurtre de sa mère émût son ame dure et cruelle. S'il survient des songes fréquens et sans cause apparente à ceux qui n'en ont pas la coutume, c'est un présage de maladie ou de mort, sur-tout chez les vieillards; car ils indiquent la discordance imminente de leur harmonie vitale. Au contraire, les enfans, les hommes qui passent une vie presque toute animale, avec peu de soucis, qui digèrent bien, dorment profondément et sans songes. Comme il y a des nuits sans rêves, il faut que nos corps soient autrement disposés que dans celles où nous rêvons, quoique la santé paroisse égale. Il y a de même, dans le jour, des momens où l'esprit se sent plus libre et plus vif. Ces démarches inconnues de l'ame, dépendent

sans doute de la diverse harmonie de nos organes, sur-tout dans les complexions délicates qui varient suivant les changemens atmosphériques. L'on peut observer qu'après certains songes, par exemple, ceux de lumière, d'un ciel serein, ou d'autres choses gaies, l'esprit est beaucoup plus net et plus propre au travail qu'après des songes sinistres et noirs, qui annoncent quelque intempérie du corps.

CHAPITRE IV.

Causes de la diversité des songes; s'ils ont quelque signification. De leur interprétation.

Après tant de traités sur les songes et sur leur signification, la seule méthode qui nous paroît digne d'être suivie, est celle de l'observation. Il faut considérer si les songes sont conformes à l'âge, au sexe, au tempérament, à la nature des alimens, à la saison, à la demeure et au pays, aux occupations et aux affections habituelles, à l'état de santé ou de maladie; alors, ils n'expriment que ces qualités ou ces dispositions. L'enfance rêve à ses jeux, la jeunesse à ses plaisirs, l'âge viril à ses projets de fortune, le vieillard à ses craintes. Les songes de la femme sont en rapport

avec son caractère sensible et variable, ceux de l'homme, avec sa vigueur et ses entreprises plus audacieuses. Le pituiteux voit en rêve des eaux, de l'humidité, de la pluie; le bilieux, du feu, des astres, la foudre, ou des combats, &c.; le sanguin, des choses gaies, comme les repas, la musique, la verdure, les fleurs, &c.; le mélancolique rêve tristement sur les morts, les sépulcres, les sombres précipices. Les hommes bruns ont, en général, des songes plus marqués que les hommes blonds, chez lesquels le caractère est moins déterminé; et les songes qui dépendent des humeurs sont plus constans ou plus caractéristiques que ceux qui viennent des alimens. La même nuit que la reine Olympiade, femme acariâtre, conçut Alexandre-le-Grand, elle songea, dit Plutarque, que la foudre étoit tombée dans son sein et y avoit allumé un immense incendie. L'humeur bilieuse dominoit dans elle et dans Philippe de Macédoine, Prince belliqueux et entreprenant. Leur fils fut aussi l'un des plus bilieux et des plus ardens de tous les conquérans.

La nature et la quantité des alimens altérant sur-tout l'équilibre corporel, sont la principale cause de nos songes, et rien n'en procure davantage que les mauvaises digestions. Pline

qui rapporte que les Atlantes ne rêvoient jamais, nous apprend aussi qu'ils ne mangeoient rien qui ait eu vie. Pythagore proscrivoit les fèves, comme si elles enfloient l'esprit ainsi que le ventre; car tous les alimens venteux, les farineux, les racines, les bulbes, les chairs coriaces, difficiles à digérer, troublent le cerveau, même dans le jour; mais les nourritures simples, légères, font reposer l'ame sur des images flatteuses. Des alimens de facile digestion suppriment tout songe; les rafraîchissans qui rétablissent le calme dans le corps, en distribuant par-tout également les esprits animaux, procurent un sommeil tranquille, tandis que les échauffans agitent, en repoussant çà et là ces esprits. L'usage habituel d'une même nourriture faisant dominer, à la longue, dans l'économie, l'humeur qu'elle produit, l'ame l'apperçoit lorsqu'elle se retire au-dedans de son corps (1).

Chaque saison apporte ses modifications dans les rêves. En hiver ils sont plus analogues à ceux des pituiteux, et dans l'été à ceux

(1) Par exemple, si l'on boit beaucoup d'eau, en se couchant, on fait des rêves analogues à cette humidité surabondante. Après une colère, ou une émotion bilieuse, les songes retracent des images de combats, de querelles, &c.

des bilieux; au printemps à ceux des sanguins; l'automne qui attriste, les rend semblables à ceux des mélancoliques; en effet, les humeurs de ces complexions dominent à ces époques. Les inégalités de température des équinoxes troublant l'économie animale, produisent alors des rêves plus fréquens et plus pénibles; car toute qualité prédominante, tout ressort organique trop tendu ou trop relâché, engendre une dissonance dans le concert harmonique de l'ame. Enfin, les diverses occupations de la journée, les vives affections qui nous émeuvent, sont des causes de rêves, plus multipliées pour l'homme, que pour les animaux qui sont indifférens à toutes les choses non nécessaires à leur existence physique.

Lorsqu'on veut provoquer des songes d'où l'on puisse tirer des indices du caractère, et qui nous montrent quelle seroit sa direction dans une circonstance donnée, il est besoin de préparer le corps. L'esprit ne peut prendre son essor sans être échauffé et remué, l'état modéré ne produit que l'équilibre de la raison ordinaire. Il convient donc de se purger, de diminuer par des jeûnes ses alimens et sa boisson, d'exalter par la contemplation, son imagination sur l'objet qu'on desire de consul-

ter, en éloignant tout ce qui la peut détourner ailleurs. L'ame dégagée de toute sensation, libre de tout mouvement communiqué, agit mieux selon sa propre direction. Ainsi se dévoilent souvent en songe les criminels; et les furies qui agitoient Oreste après son parricide, qui réveilloient en sursaut Caligula, étoient les remords de leur conscience. Des signes intérieurs annoncent les révolutions des esprits aussi bien que celles des corps; plusieurs mouvemens secrets s'opèrent à notre insu, et par des causes hors de nous; de-là vient que plusieurs songes ont paru être des avis envoyés par des puissances invisibles. Quoique de tels avertissemens soient peu probables, on ne peut nier que l'ame n'éprouve quelquefois des émotions surprenantes et hors de sa marche accoutumée. Il y a même des songes qui décident la destinée des hommes; tel fut celui qui détermina Xénophon, philosophe instruit à l'école de Socrate, à exécuter la fameuse retraite des dix mille Grecs. Les fortes ames sentent mieux que d'autres, ces impulsions internes; et les songes des Rois ou des Princes sont dignes d'être observés, parce qu'ils indiquent leurs dispositions et la direction de leur esprit par rapport aux affaires.

Comme les feuillets d'un livre entremêlés

au hasard, n'offrent que des disparates à la lecture, ainsi nos idées décousues par le sommeil, mêlées par l'agitation des humeurs, sur-tout dans les corps discordans des atrabilaires, ou dans ceux qui prennent des narcotiques, ne présentent aucun sens et ressemblent aux oracles de la Sibylle, écrits sur des feuilles que le vent disperse. Aussi nous tombons d'une illusion dans une autre : les impressions plus récentes de la veille reviennent les premières, mais brisées et entraînant toutes celles qu'elles rencontrent. En outre, les vives images distrayant l'ame des petites transitions qui les lioient, augmentent l'incohérence et achèvent le désordre. L'interprète des songes est comme un architecte, qui, au milieu des ruines éparses de Palmyre ou de Memphis, imagine à son gré des palais et des temples avec leurs décombres; car, à moins que ces songes n'offrent quelque allégorie frappante, comme ceux expliqués par Joseph au roi d'Egypte, et par Daniel à Nabuchodonosor, les interprètes expliquent au hasard, ce qui est l'effet du hasard.

Le plus habile interprète sera celui qui, rassemblant les diverses images d'un songe, en composera un tableau régulier; car puisque l'on peut encore reconnoître dans une eau

agitée les linéamens des objets qui s'y réfléchissent, on peut rapporter de même à quelque raisonnement sensé des rêveries désordonnées. En effet, les esprits ou timides ou très-désireux, travaillés jour et nuit d'espérances ou de craintes sur l'avenir, s'en impriment quelque image au cerveau; et parmi toutes les combinaisons du sort qu'ils imaginent, ils peuvent, ou par hasard, ou par instinct, rencontrer la vraie. L'homme, toujours avide de connoître l'avenir, se persuade que la destinée se déclare dans ses songes, et parce qu'ils semblent être fortuits, ils paroissent dépendre de cette fortune qu'on dit gouverner tous les mortels. Il y a, d'ailleurs, dans le hasard une marche irrégulière à laquelle semble correspondre l'irrégularité des songes. Les esprits graves et sensés qui suivent une route bien réglée, éprouvent des rêves moins bizarres que ceux des esprits légers; mais ils ne réussissent pas dans les hasards, soit du jeu, soit des autres chances de la fortune, parce qu'ils agissent trop selon les règles de la prudence.

Il peut nous écheoir une telle disposition d'esprit qu'elle produise un songe sur des choses dont nous n'avions auparavant aucune idée, mais qui sont en rapport avec les fonctions

auxquelles notre instinct nous appelle. De tels songes doivent sur-tout se déclarer parmi les occasions décisives, soit vers le sommet, soit au bas de la roue de la fortune, chez les hommes ou très-puissans ou très-malheureux. Les desseins de la Providence, qui ne sont que les dépendances du mouvement universel imprimé par le MOTEUR SUPRÊME, se manifestent en nous, soit en bien, soit en mal, comme il convient au tout. Cet enchaînement de toutes les actions du monde, fait que les dispositions spéciales de chaque homme correspondent à la révolution universelle; nous sommes chargés, en quelque sorte, d'un ministère, les diverses circonstances de la vie distribuant à chacun son rôle. Nous sentons même cet instinct secret qui tourne nos esprits vers une manière particulière de sentir. C'est en ce sens qu'on peut croire que le ciel nous avertit en songe; et non pas pendant le jour ordinairement, à cause des distractions extérieures.

De plus, il se trouve des personnes auxquelles la voix intérieure de la conscience parle plus ouvertement, et leur révèle des pensées que n'ont point les autres hommes. Les théologiens attribuent cet effet à un *état de grace*, c'est-à-dire, à la manifestation dans le cœur humain

d'un sentiment qui l'élève et l'attache au principe de toutes choses. L'ame, en cet état, peut contempler de plus haut les événemens; et ses songes ont je ne sais quoi de prophétique: car étant prodigieusement écartée du corps par la méditation, elle semble s'être répandue dans la nature universelle, où elle peut remarquer, quoique obscurément, plusieurs effets dans leur source.

TROISIÈME PARTIE.

Des mouvemens de l'esprit dans l'ivresse et l'étourdissement narcotique.

CHAPITRE PREMIER.

Du sang-froid et de l'ivresse comparés par rapport à l'esprit.

Le concours de nos facultés vitales conspirant au même centre de tous côtés, compose un cercle d'unité, un faisceau dont chaque partie se soutient par ses relations avec toutes les autres. Tant que nos puissances également rassemblées, subsistent dans ce repos, nous conservons notre *sang-froid.* En effet, lorsqu'elles se contiennent entr'elles, aucune ne

peut prendre trop d'ascendant, et l'on voit l'homme tempéré. resserrer ses vicieux penchans dans les étroites limites de la raison. Les naturels graves, constans et froids sont les plus réglés, et même avec beaucoup de vin, leur caractère se maintient dans son équilibre accoutumé; de sorte qu'ils s'enivrent difficilement. Tels sont les hommes rigides et mélancoliques, comme les philosophes Socrate et Xénocrate qui, naturellement très sobres, remportoient cependant le prix de bien boire :

Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.

Ils faisoient plier sous la fermeté de leur raison, Bacchus même, vainqueur de tant de peuples. Le prudent Ulysse sut demeurer inébranlable, en buvant dans cette coupe de Circé qui avoit changé ses compagnons en animaux. L'homme habitué à cultiver sa raison, pourroit, dans l'ivresse, recueillir ses esprits sur quelque idée sérieuse et profonde, toutefois moins parfaitement que dans son sang-froid; l'effort seul de la raison ne peut pas entièrement surmonter cette dilatation de l'ame. A la vérité, les gens ivres se contraignent devant ceux qu'ils craignent ou respectent, et une surprise vive, comme la chûte dans l'eau,

resserre et désenivre aussi-tôt. Xénocrate fit tant de honte à Polémon dans la débauche, que ce dernier, revenu à lui-même, abandonna ce vice, et fut digne de succéder à ce philosophe.

Qu'un stoïcien austère, tendu en tout sens, ne laisse aucune prise aux émotions extérieures; cependant, par l'excès du vin, ses fibres rigides s'amollissent, se détendent peu à peu; il se déride, s'épanouit, parle davantage; une chaleur douce se répand dans ses entrailles. Zénon lui-même, se comparant aux lupins, qui perdent leur amertume en se détrempant dans l'eau, permettoit ce relâchement à l'ame. Ainsi, dans l'ivresse, chacune de nos facultés écartée ou détachée tombe en son sens; et comme dans une anarchie, elle dispose de ses propres forces. Le lien de la raison étant rompu, elles ne se prêtent plus un mutuel appui, les plus fortes dominent sur les plus foibles; chacun est alors entraîné par son humeur et ses desirs. Les haines, les amours cachées se découvrent; les secrets les plus profonds du cœur, surnagent et s'écoulent sur la langue. Plus le naturel est léger, chaud, mobile, plus le vin le délie promptement (1). Il

(1) Les surnoms de Bacchus désignent tous qu'il délie le caractère et le rend libre : *Liber*, *lyœus*, *eleutherus*, &c.

en est de l'homme comme de ces vases, en apparence bien entiers et sans défaut, qui, étant remplis, laissent écouler par des fêlures imperceptibles, tout ce qu'ils contiennent; ou bien, tel que le moût qui fait fendre les vaisseaux qui le recèlent, et remonter l'écume à la superficie; de même le vin dilate les esprits et pousse au-dehors les plus intimes pensées, sans déguisement. On peut dire que l'ivresse est une folie volontaire, car si quelqu'un veut connoître de quelle démence il seroit susceptible, qu'il s'enivre, et il le montrera, parce que le vin agrave nos penchans naturels.

Le sang-froid est un milieu entre l'ivresse qui dilate nos facultés vitales, et les affections tristes ou craintives qui nous resserrent; entre la chaleur qui repousse le sang, ou les humeurs vers la tête, et le froid qui les rabaisse vers les parties inférieures. La jeunesse est comme l'ivresse de la vie : la force vitale tend alors à remonter vers le cerveau pour l'accroissement; au contraire, les membres supérieurs des vieillards sont froids et ridés, leurs humeurs retombent vers les parties basses. La tête et les organes supérieurs des enfans, étant remplis d'un sang ardent, l'action du vin est prompte chez eux et les échauffe immodérément; il faut, au contraire, qu'ils s'en abs-

tiennent pour se rendre prudens, modestes et tempérans, par le refroidissement. L'homme qui s'enivre rentre en enfance, ses facultés animales s'augmentent aux dépens des spirituelles. Mais le vin ramène le vieillard vers la jeunesse, le rend comme elle chaud, vif et gai; il diminue les peines du long âge, inspire du courage, de la libéralité, de la confiance; il éloigne les soucis des malheureux; c'est pourquoi ils se livrent si fréquemment à l'ivresse; ils ne connoissent pas d'autre bonheur, et ne vivent que lorsqu'ils boivent.

Le vin fait donc diverger au-dehors les forces intérieures, autant que la crainte attriste et fait converger au-dedans les forces extérieures. Elle rend froid, réservé, elle enfonce et cache les pensées. Au contraire, le bonheur et la joie dilatent, disposent à l'imprudence, à la témérité, à l'ivresse. Un homme subitement enrichi, est comme ivre de son or; il devient méprisant, impérieux, hautain, insolent et querelleur; mais un homme ruiné, se rend humble, suppliant; il se montre sage, tempéré dans ses passions, comme par la sobriété. L'ivresse du vin ou de la fortune, relève les esprits animaux vers la tête; de-là viennent, dans l'une, le regard fier, les paroles hardies, l'étourdissement du cerveau, et dans l'autre

une face enluminée, bourgeonnée, une vue trouble, et le mal de tête : au contraire, la pauvreté, la vieillesse et la crainte donnent un visage blême, un regard abaissé, des paroles rampantes. Tout retombe dans la peur, qui ferme les pores de la transpiration ; elle relâche les parties inférieures, la diarrhée survient et l'ivresse disparoît sur-le-champ (1). Le plus grand ennemi de la prudence est l'excès du vin, qui, augmentant l'action du principe sensitif au cerveau, obscurcit les rayons de l'ame spirituelle, comme le nuage intercepte la lumière du soleil. Aussi convient-il, pour juger sainement des objets importans, d'affoiblir par des rafraîchissans la faculté sensitive. Les Carthaginois ne permettoient l'usage du vin ni aux magistrats, ni aux généraux en fonction, et Platon conseille à la jeunesse de marier Bacchus avec les nymphes. La témérité offusque plus la prudence qu'une crainte modérée, et les vieillards jugent bien, parce qu'ils sont froids. Rarement l'extrême prudence s'est unie à beaucoup de vaillance, sur-tout dans Alexandre-le-Grand, qui aimoit le vin. Au contraire,

(1) C'est pourquoi le vin, les narcotiques conviennent dans les diarrhées, en donnant aux humeurs une impulsion opposée.

César, plus sobre et dans un âge plus mûr, sut mieux allier ces deux vertus.

Toutefois, il faut augmenter par un peu de vin, la proportion de chaleur dans un tempérament froid, comme on ramène une balance à l'équilibre pour peser avec justesse. Les esprits appesantis sous les pays froids, ont besoin de stimulans qui les rendent plus ingénieux et plus vifs; c'est pourquoi l'ivresse n'est point regardée comme un vice parmi les habitans du nord. Si elle paroît grossière et brutale aux méridionaux, c'est que leur esprit, déjà exalté par l'ardeur du climat, seroit poussé jusqu'à l'extravagance et à la fureur par le vin. De-là vient que l'usage n'en est pas permis dans la religion mahométane, bien plus appropriée aux climats chauds qu'à ceux d'Europe. Ce n'est pas sans raison que les anciens Germains (1) prenoient conseil de leurs affaires publiques à table, soit qu'un léger degré de chaleur ouvrant l'imagination, fasse inventer plus d'expédiens, soit que les cœurs s'expliquent plus franchement dans ces réunions amicales, soit qu'ils s'inspirent alors des desseins plus magnanimes. L'ivresse dissipe les passions

(1) Tacite, *Germ.* Les Perses et les Grecs d'autrefois ont agi de même.

tristes que ne peut vaincre la raison ; elle est amie de la liberté, elle s'allie à la vaillance, à la générosité, à la franchise des mœurs. Nous pourrions ajouter qu'un buveur est d'ordinaire un homme sincère, incapable de trahison et de fourberie. Les peuples sobres sont souvent faux, corrompus et esclaves; mais les nations accoutumées aux boissons spiritueuses, sont libres, simples. Enfin, si les Européens montrent plus d'industrie, plus d'aptitude aux arts, à la guerre, à vivre indépendans que les Asiatiques, ils le doivent en partie à l'usage de ces boissons.

CHAPITRE II.

Des diverses espèces d'ivresse ; de leur cause ; comment on les dissipe.

On doit distinguer deux genres d'ivresse; 1°. celle où il entre plus de chaleur, comme par les spiritueux ou les stimulans ; 2°. celle qui dépend plus de la froideur et de l'assoupissement, comme par les narcotiques. La première espèce se produit ou par le vin et toutes les liqueurs fermentées, ou par tout ce qui excite dans le sang de la chaleur et du mouvement; ainsi, l'on peut enivrer avec des aromates, des épices, le poivre, la muscade,

l'ambre gris, les odeurs suaves, la sauge, &c; le café, le thé pris abondamment, et même l'eau chaude bue en quantité. Toutes les nations font usage de quelque boisson excitante, et l'on a même trouvé le secret de rendre l'eau enivrante dans la bierre, l'hydromel, &c; afin que l'ivresse ne cessât nulle part sur la terre: tant la raison est un fardeau pour l'homme!

La seconde espèce est causée par l'opium, ou par plusieurs herbes stupéfiantes et vireuses, par le tabac, le chanvre, le bangue, la mandragore, par les racines des ombellifères aquatiques, qui sont d'ailleurs des poisons, &c. Ce genre d'ivresse est fort grave, affecte directement le cerveau, rend pâle, assoupi, abattu, engendre de violens délires. Les Orientaux, néanmoins, préfèrent cet étourdissement narcotique qui assoupit leurs sens, à l'ivresse spiritueuse qui les exalteroit à l'excès, sous leur climat brûlant; mais ils sont obligés de contrebalancer la qualité trop stupéfiante de l'opium par le mélange de quelques excitans, comme les aromates.

Les vins blancs, mousseux et pétillans comme celui de Champagne, enivrent plus promptement que les vins épais, ou liquoreux, noirs, tartareux; mais ceux-ci plus fortement et plus long-temps: car, ces vins légers et fumeux

portent sur-le-champ les esprits au cerveau. Dans le mélange du rouge et du blanc, l'action enivrante paroît être doublée; chacun d'eux agissant en son sens, tandis qu'un vin franc n'agit que d'une seule manière. De même, des mets variés causent une digestion plus laborieuse que celle d'un seul mets. Tant d'espèces de liqueurs multipliées sur les tables, produisent des ivresses si extravagantes, qu'elles peuvent déranger long-temps un cerveau tiraillé en tout sens.

Autant l'ivresse du vin porte vers la folie, autant celle de l'opium conduit à la stupeur et désenivre ceux qui ont pris trop de spiritueux: comme les spiritueux combattent l'action narcotique. Les uns envoient la chaleur vitale vers le cerveau, et celle-ci le refroidit. Le vin anime trop, l'opium abat trop; combinés ensemble, ils produisent, ou cette inégale disgrégation des sens, d'où résulte le délire, ou ils neutralisent leur action, s'ils sont d'égale force, ou le plus puissant entraîne le plus foible en son sens. De même, le café augmente le mouvement du sang, l'opium le ralentit; en s'unissant, ils modifient leur action l'un par l'autre. Les vertiges et les délires extravagans occasionnés par des plantes solanées, des sucs vireux, par l'ivroie, dépendent de deux

propriétés opposées, l'une très-âcre et l'autre stupéfiante. Chacune d'elles affectant le corps à sa manière, cause des spasmes ou des tiraillemens, suivis de relâchemens dans les membres et le cerveau. Ce désaccord trouble l'action du fluide nerveux et du sang, qui doivent être uniformes, et brouille étrangement les idées. Si l'on dompte par des excitans spiritueux la propriété stupéfiante de ces poisons, l'on procure une violente ivresse, mais moins funeste, puisqu'elle diversifie moins le mouvement vital; ou bien, si l'on détruit les qualités âcres et caustiques du poison en prenant des acides et des rafraîchissans, le corps tombe dans un abattement moins périlleux que la discorde organique. Le suc de ciguë des Anciens, qui engourdissoit les membres et figeoit le sang, jusqu'à causer la mort, produisoit une agonie bien plus cruelle en le mêlant avec du vin; alors, s'établissoient deux mouvemens contraires dans le corps : celui qui stupéfie, et celui qui stimule. Mais en buvant beaucoup de vin pur après la ciguë, pour dompter sa qualité engourdissante, l'on échappoit à la mort.

Les effets du vin cessent, lorsqu'il se digère et se précipite; de-là vient que les laxatifs qui l'entraînent vers les parties inférieures, désen-

ivrent, comme le suc de chou, la soupe, l'huile, le miel, le sel, le poireau cuit, ou quelque boisson chaude qui abat ses vapeurs, comme le thé et le café. La femme ayant ses organes inférieurs plus relâchés et étant plus craintive que l'homme, s'enivre moins long-temps; le vin s'écoule plutôt et ses exhalaisons remontent moins vers la tête. Pendant l'exaltation de l'ivresse, tout ce qui refroidit, comme les acides et le bain froid, ou qui resserre, comme les amers, la dissipe. Dans le temps de son abattement, tout ce qui réchauffe le corps, désenivre et rappelle à l'extérieur le sentiment; car l'air froid le refoule au-dedans. Il suffit de s'y exposer après avoir beaucoup bu, pour décider sur-le-champ l'ivresse; mais la chaleur du feu détourne vers la superficie du corps le concours des humeurs qui se faisoit vers le cerveau. De même, en plongeant subitement dans l'eau froide un thermomètre échauffé, sa liqueur remonte d'abord, à cause du resserrement subit du tube de verre; mais, tout étant refroidi, la liqueur redescend.

Comme en buvant beaucoup d'eau à-la-fois, l'on éteint la chaleur vitale, et l'on se noie, en quelque sorte; pareillement les grands coups de vin refroidissent le corps par leur volume et descendent promptement dans le bas-ventre

par leur poids ; tandis que les petits coups enivrent plutôt, en recevant la chaleur du corps ; car le vin chaud porte aisément à la tête. Aussi son excès fait tomber dans un assoupissement si profond qu'on est *ivre-mort*. Le corps refroidi dans ce dernier degré d'ivresse, peut demeurer comme mort pendant deux à trois jours ; à moins qu'on ne le réchauffe pour faire digérer la boisson et rappeler la vie. Une femme trouvée en cet état par un homme qui en abusa, devint enceinte, et ne reconnut la cause de sa grossesse que par la confession de celui qui en étoit l'auteur.

L'homme qui mange beaucoup, s'enivre moins, et pour que le vin agisse plus librement, les buveurs mangent peu ; ils le rendent, pour en prendre de nouveau, et l'on diroit qu'ils ne cherchent à le boire que pour le rejeter.

CHAPITRE III.

Des effets ou nuisibles ou utiles de l'ivresse sur l'esprit et le corps, selon les complexions.

La vigne porte trois sortes de grappes, disoit Anacharsis, la premiere de plaisir, la seconde d'ivresse, la troisième de repentir. On observe une progression naturelle dans l'ivresse, selon

la facilité des humeurs pour s'émouvoir. Les spiritueux, agitant d'abord le sang, exaltent le caractère sanguin, en rendant gai, babillard, folâtre, porté au rire, à la tendresse, à l'épanchement du cœur. Puis, la chaleur s'augmentant, soulève la bile, produit la colère, l'injure, les querelles, comme dans le tempérament bilieux. Ensuite, l'humeur atrabilaire, la plus fixe, venant à s'ébranler, fait succéder le désespoir, les chagrins, les pleurs, de telle sorte qu'on voit quelques hommes ivres se donner la mort. Enfin, la surabondance du vin augmente l'humeur pituiteuse qui plonge dans un stupide assoupissement et se termine par le sommeil. L'on éprouve ainsi tour-à-tour ces quatre tempéramens; les sanguins s'enivrent avec facilité, mais peu profondément; les mélancoliques, au contraire, difficiles à émouvoir, deviennent presque furieux; chacun suivant la propension de son humeur, dont le vin augmente l'ascendant.

On peut expliquer la vue double dans l'ivresse, par la détente inégale des muscles qui font mouvoir les yeux, de sorte que les prunelles n'étant plus dirigées ensemble sur les mêmes objets, chaque œil a son image à part, ce qui fait voir double. En second lieu, le tournoiement de l'ivresse dépend du reflux du sang vers le cer-

veau ; il y cause un mouvement comparable à la fermentation. Cette ébullition dérange, en quelque manière, les impressions des sens, et empêche de voir les objets en repos comme dans le sang-froid ; aussi, produit-elle un léger accès de fièvre, accompagné de soif, de douleur de tête, de délire et d'un sommeil agité de rêves. Ce reflux des humeurs à la tête, surtout dans les jeunes gens et par un temps froid, produit l'assoupissement qui succède à l'ivresse.

La suite de cette débauche laisse le corps abattu, l'estomac languissant, le visage pâle, les joues pendantes, les membres tremblans, la mémoire obscurcie, les yeux chassieux, la tête douloureuse, à cause de la distension que les vaisseaux ont éprouvée ; enfin, la langueur suit l'exaltation des forces vitales. Et, ce qui est plus misérable, la crapule ne se guérit qu'en buvant de nouveau, à jeûn et modérément, afin de réchauffer l'estomac ; de sorte, qu'assurés de trouver le remède dans la cause même du mal, les ivrognes ne peuvent plus s'en défendre. En introduisant une anguille, ou des matières mucilagineuses, fétides, dans le vin, on en a quelquefois dégoûté des buveurs ; mais de tous les vices, c'est peut-être celui dont ils se corrigent le plus difficilement ; car,

obligés de boire à leurs repas, ils retrouvent chaque jour l'occasion de cette habitude. Son empire est même si puissant, qu'ils tombent malades, et la privation trop absolue de l'ivresse les feroit périr. Cette habitude du vin en diminue d'abord l'effet, et plusieurs suppôts de Bacchus en soutiennent beaucoup; mais la fréquence de l'ivresse affoiblit le corps par degrés. Ils en désirent plus et en supportent moins; aussi tombent-ils dans un extrême abrutissement. Plus on est foible, comme les vieillards, plus on s'enivre aisément. A force d'obscurcir l'ame raisonnable, l'ivrognerie abêtit, éteint le sentiment, amène la goutte, la paralysie, ou l'hydropisie par la surabondance des humeurs, ou l'apoplexie, par leur reflux à la tête. Elle engendre encore des maux de poitrine à cause de l'acidité du vin, et le calcul des reins ou de la vessie. Mais en affoiblissant la constitution, en faisant vieillir de bonne heure, les buveurs d'habitude sont rarement exposés aux maladies inflammatoires, aiguës, et la plupart échappent même à la peste.

En déliant les membres, en affaissant toutes les parties, comme dans un demi-sommeil, l'ivresse fait trembler tous les muscles, les jambes vacillent, les bras retombent, les

nagent dans des larmes de joie, la langue bégaie, les discours sont sans suite, l'ame est entr'ouverte et la chaîne du raisonnement relâchée. Tout nuisible qu'est cet état aux constitutions ardentes, qu'il faut plutôt tempérer (1), il peut convenir dans les maladies chroniques qui naissent de froideur; des médecins recommandent quelquefois une légère ivresse pour imprimer une secousse salutaire à ces tempéramens. Le vin convient même aux vieillards, il les humecte, les égaie, les fait dormir, et Platon permet aux hommes, après quarante ans, d'en faire un libre usage. Le vieux Caton lui-même, ranima souvent son zèle par la chaleur de Bacchus :

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus.
HORAT. l. III, Od. XXI.

Solon et Arcésilas aimoient le vin; il inspire avec la confiance, une éloquence vive et entraînante. Homère, Anacréon, Horace, qui chantent si souvent ses louanges, trouvoient, sans doute, dans ce premier degré de chaleur, des saillies vives que le sang-froid ne

(1) Marc Antoine *vomit*, dit Pline l'ancien, un éloge de l'ivresse avant la bataille d'Actium. Le fils de Cicéron préféra le vin à la renommée de son père.

leur eût pas suggérées. Prise modérément, cette liqueur peut réchauffer une muse engourdie, comme celles d'Eschyle, d'Alcée, d'Aristophane, de Callisthène, d'Ennius, de Pacuvius et de plusieurs modernes qui ont composé dans l'ivresse; car, si l'on en croit Horace:

Nulla placere diù nec vivere carmina possunt
Quæ scribuntur aquæ potoribus.....

Aussi la plupart des artistes, des musiciens, des peintres, sont fort dévots à Bacchus qui ranime leur verve, sur-tout dans les glaces du vieil âge. La froideur et la crainte rendent les hommes pusillanimes, serrés et avares, dispositions peu favorables aux beaux-arts; il faut plutôt une ardeur d'imagination, une sensibilité surabondantes, quoiqu'elles rendent un poète assez peu prudent, qu'elles l'enivrent de présomption et de son propre mérite, qu'elles le disposent à une simplicité crédule et amoureuse de fables, comme un enfant.

Si l'on peut guérir le penchant à l'amour par l'ivresse, on combattra pareillement le penchant à l'ivresse par l'amour. Les voluptés sexuelles contrebalancent les plaisirs du goût; et les premières dominant dans la jeunesse, les seconds prennent plus d'ascendant par l'âge mûr. Les ardeurs de Bacchus attirant la cha-

leur vitale vers la tête, refroidissent les organes inférieurs. L'ardeur de Vénus amasse, au contraire, la vigueur animale vers les organes inférieurs, et. refroidit le cerveau. L'ivresse écartant trop les puissances vitales, elles ne peuvent plus se resserrer assez pour exprimer une semence féconde; de-là vient que les grands buveurs sont stériles ou ne procréent que des enfans stupides et des filles; mais chez les hommes sobres, toutes les fonctions concourent ensemble à l'effort vénérien, et ils sont plus féconds. Le dissolu qui attire sans cesse en bas sa chaleur vitale, supporte mieux le vin sans ivresse, que le chaste qui est plein d'une ardeur vivifiante. Un homme saisi d'amour est triste, pâle, rêveur; il soupire, il gémit, s'agite nuit et jour; l'ivresse fait tout le contraire: elle humecte le corps que l'amour dessèche, elle échauffe l'organe qu'il refroidit, et refroidit celui qu'il échauffe, elle dilate la poitrine qu'il resserre; enfin, si Bacchus et Vénus s'allient par leurs qualités tempérées, ils se fuient dans leurs extrêmes.

Les complexions flegmatiques et sanguines des peuples du Nord sont portées à la boisson et à l'intempérance; les bilieuses et mélancoliques des peuples méridionaux sont incontinentes et voluptueuses. Mahomet accorda d'autant

plus en amour, qu'il permit moins les liqueurs spiritueuses. Les peuples buveurs sont actifs, les nations voluptueuses sont oisives. L'ivrognerie est un vice naturel aux républiques; on y voit des tavernes, des clubs, des cafés, des tabagies où se nourrit l'esprit d'indépendance que les boissons exaltent encore. Mais la corruption des mœurs est plus fréquente sous les gouvernemens despotiques; on n'y trouve que des sérails, des jardins, des retraites délicieuses où chacun jouit en silence de ses plaisirs. L'amour jaloux amène l'esclavage des femmes, le vin procure la liberté des hommes. Il appelle la société, les festins, la joie folâtre et imprudente; mais la volupté recherche le silence, le mystère, la réserve. Si le vin rend les hommes francs, l'amour rend les femmes dissimulées. Par l'amour ceux-là s'efféminent, par le vin celles-ci deviennent hommasses, comme les bacchantes. Enfin, la politesse, la décence extérieure, la circonspection naissent de l'amour; la simplicité rustique, la hardiesse et le courage se rapportent à l'intempérance.

SECTION III.

Des états maladifs de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Maladies d'imbécillité.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes et des diverses espèces d'idiotisme, de fatuité, de sottise, etc.

Nous estimons naturellement l'esprit comme une perfection de notre être; la stupidité et tout ce qui l'engendre n'est digne que de mépris, parce qu'elle ravale l'homme au rang des animaux. Quand les vices et les défauts ne seroient pas odieux par eux-mêmes, ils deviendroient toujours honteux en diminuant les facultés intellectuelles. Tels sont l'intempérance, l'ivrognerie, l'incontinence, et ce qui en résulte comme la pusillanimité, la mollesse, diverses affections, et en général tout ce qui dégrade l'homme, de sorte que les préceptes de la morale sont encore des remèdes assurés contre le défaut d'esprit.

L'homme, par rapport à son cerveau et aux nerfs qui en émanent, est un instrument monté pour sentir et penser à l'aide de l'ame qui réside au sommet de son organisation. Ses fibres sont autant de cordes dont la dimension, l'épaisseur, la longueur, le degré de tension, la solidité ou la sécheresse produisent autant de modifications dans le concert de l'intelligence. La plupart de nos muscles sont, non-seulement droits, mais dans une direction plus ou moins verticale : comme émanant du cerveau avec lequel ils communiquent par les nerfs. En effet, lorsque le cerveau s'assoupit par le sommeil, ou s'affaisse par l'opium, par l'apoplexie, les sens se détendent, ainsi que les muscles, et l'on ne pense plus : tout de même qu'en relâchant les cordes d'une harpe, on n'en peut plus tirer de sons. Mais plus l'on excite, on réveille et on échauffe le cerveau, plus les nerfs tendent les sens et les muscles; alors nous pouvons, non-seulement agir, mais penser et raisonner. Le cerveau, semblable au sommier d'un violon, est donc le lieu d'où vient la tension des fibres de notre corps, par la volonté de l'ame; et là vont retentir, en quelque sorte, tous les tons harmoniques et le concert de nos organes. Ce sont, non point des sons appréciables à l'oreille,

mais des sensations, élémens de nos pensées.

Ainsi, tout ce qui engourdit et ramollit les fibres, qui empâte les nerfs et obscurcit le sentiment, engendre la stupidité. Au contraire, tout ce qui tend excessivement les fibres, tout ce qui agace, avive et irrite la sensibilité des nerfs, détermine la manie, la rage, la fureur et les autres espèces de folie. Mais une tension modérée des puissances nerveuses et musculaires procure une saine raison; celle-ci est donc placée entre la folie et l'imbécillité, comme un milieu entre deux extrêmes, de même que la vertu est un milieu entre deux défauts ou vices opposés. La folie est ainsi l'excès, et la stupidité le défaut de sentir ou de penser; de même qu'on ne peut pas tirer des accords mélodieux d'une harpe dont les cordes sont trop tendues ou trop relâchées, ou inégalement distendues; mais leur tension moyenne, égale, ou proportionnée, donne des tons justes et des accords parfaits.

On connoît deux genres d'*idiotisme*, l'un par l'excès d'humidité et de froidenr, l'autre par énervation ou par épuisement. Dans le premier, la froideur engourdit le systême nerveux et éteint les puissances vitales; dans le second, l'excès de chaleur dissipe et consume celles-ci; dans l'un, l'ame est comme ensevelie

sous la masse du corps; dans l'autre, elle s'exhale presque entièrement et s'appauvrit sans cesse. Le défaut absolu d'exercice et de sentiment constitue l'idiotisme ; l'excès de travail, et l'abus de la sensibilité engendrent l'énervation. Les sots, les imbécilles sont de cette première classe ; les fats, les pusillanimes, les esprits en démence appartiennent à la seconde.

I. Les *crétins* sont le type de la stupidité la plus complète. Ils sont communs entre les gorges marécageuses de toutes les grandes montagnes, où l'air est épais, stagnant, où l'on vit d'alimens lourds et indigestes. Ces individus, quoique nés de parens sains, sont si flasques, si engourdis, si insensibles, qu'ils ne peuvent ni parler, ni agir, ni se tenir debout; il faut les nourrir, les habiller, les nettoyer, car ils lâchent leurs excrémens sous eux. L'œil morne, l'air assoupi, l'aspect misérable, ils ne savent ni s'ils vivent, ni s'ils meurent; une grosse langue baveuse sort à moitié de leur bouche; des goîtres, de larges écrouelles pendent sous leur gorge; leur peau est pâle, brunâtre et ridée. Ils n'ont qu'une vie purement végétative, et réduits aux facultés de la plante, ils ne sont occupés qu'à manger, dormir et engendrer : penchans auxquels ils se laissent aller tout entiers. De même, une disposition

scrophuleuse rend déjà languissantes toutes les facultés nerveuses.

L'idiotisme qui résulte de l'affaissement, est fréquent dans l'extrême jeunesse et dans la décrépitude ; car les vieillards retournent en enfance : *bis pueri senes*. Leur constitution succombe aisément aux causes débilitantes. Ainsi les tempéramens froids et humides, qui ont des chairs très-grasses, blanches, mollasses, épaisses, qui dorment beaucoup, qui, toujours lents et paresseux, mangent et boivent copieusement, se farcissent d'alimens gras, mucilagineux, de pâtes, de laitage, de lard, de racines, de fromage, &c. sont fort stupides. Ces pituiteux ont une forte mâchoire, un menton qui descend en fanon, une gorge énorme, de grosses abajoues tombantes, des yeux décolorés et éteints, des cheveux plats, blanchâtres, des membres flasques et un ventre gros et pendant, qui attire vers l'organe digestif les facultés vitales. Ils ont aussi les organes sexuels volumineux (1)

(1) Tous les hommes *mutonati*, et les animaux pourvus d'organes de génération fort grands, passent pour avoir moins de facultés intellectuelles que les autres. Dans les affections qui augmentent les fonctions cérébrales, comme la manie et la frénésie, les parties sexuelles diminuent de volume et d'activité.

et les jambes enflées. Avec une telle complexion, si l'on joint encore une demeure basse, dans un pays marécageux ou froid, comme dans le Nord et les saisons pluvieuses, un air lourd, chargé de brouillards, l'habitude des bains chauds, l'excessive indolence, l'abrutissement de l'ivresse, l'usage du thé, la saignée et l'opium qui ralentissent le cours du sang, la disposition à l'hydropisie, des coups à la tête, il n'est personne au monde qui puisse alors conserver la moindre lueur d'esprit. L'efféminations, les affections craintives affoiblissent encore plus les fonctions intellectuelles. Comme les femmes dont l'utérus est fort relâché, sont stériles parce qu'elles ne retiennent point la semence, ainsi ces chairs flasques ne conservent aucune impression dans la mémoire, et ne sentent presque rien.

Toute stupidité ne naît pas seulement d'une humidité surabondante, mais aussi de froideur. Ces lourdes machines, difficiles à s'émouvoir, plongées dans la bonne chère et l'incontinence, ces complexions coriaces, tardives et massives comme du plomb, qui ont la peau sèche comme du parchemin et des fibres grossières, des manières brutales, se laissent tomber de tout leur poids sur les choses auxquelles

on les pousse. Ces hommes vont droit devant eux, sans réflexion, sans prévoyance; tel étoit l'empereur Claude.

II. Quant aux idiots par énervation, ce sont ou ces malades imaginaires, qui n'ont le courage ni de vivre, ni de mourir, qui entrent en désespoir pour le plus petit mal; ou ces êtres fluets, pusillanimes, qui tremblent au moindre bruit, se défient de tout, et tombent dans une étrange foiblesse d'esprit. Tels sont les tempéramens dont la fibre est très-grêle, la peau blafarde, avec des cheveux blancs, soyeux, des yeux gris qui ne peuvent supporter l'éclat du grand jour. Et cette démence qui naît d'un défaut de principe vital comme chez les nains, les hommes trop sveltes et sans vigueur, succède à tout grand épuisement. Après des veilles immodérées, et une grande déperdition de liqueur séminale, ou de fortes hémorrhagies, après une extrême frayeur, ou des passions vives, telles que l'amour, le chagrin, la fureur, ou un accès de manie, ou une extrême contention d'esprit dans les mathématiques, la philosophie, la poésie, ou par des migraines, les fibres tombent dans un affaissement proportionné à leur tension. En cet état, l'on se trouve dans l'impuissance la plus absolue d'agir et de penser.

Ainsi, à la suite d'une fièvre inflammatoire ou d'un paroxysme d'épilepsie, les convalescens demeurent dans une telle stupeur qu'ils peuvent à peine se reconnoître. Ceux qui se relevoient de la peste d'Athènes, dit Thucydide, avoient oublié, pendant les premiers temps, jusqu'à leur nom propre et à la valeur des lettres; car toute perte excessive de chaleur vitale produit cet épuisement stupide qui se dissipe lorsque le corps reprend ses forces. La démence succède encore à des attaques d'épilepsie et de paralysie.

L'on doit distinguer aussi la complexion qui produit la *sottise*, de celle qui engendre la *fatuité*. Le sot est l'homme épais et grossier qui ne sent rien; le fat est le petit délicat dont toutes les sensations sont extrêmement fugaces et superficielles, qui s'évapore sans cesse, et n'a point de fonds. Il est l'opposé de l'homme concentré et réfléchi; car celui-ci retire ses sensations et ses pensées au-dedans de lui-même, pour enrichir le trésor de l'esprit; mais le fat exhale le sien par la dissipation et la frivolité, comme la folle prodigalité qui dépense ses biens-fonds. L'étourderie, l'irréflexion, la pétulance accompagnent cet appauvrissement de l'esprit. La fatuité est plus fréquente parmi la jeunesse, et la concentration parmi les vieillards.

Comme l'on fait rayonner au-dehors l'esprit des hommes sombres et méditatifs, en les égayant et en les desserrant ; l'on fait rentrer au-dedans l'extravagance du fat par de fortes leçons qui le concentrent. Son caractère est aussi heureux, en ce qu'il ne sent pas les grands maux, que malheureux parce qu'il ne peut embrasser l'étendue des grands biens. Ses sensations sont tellement évaporées et divergentes, ses impressions se fixent si peu sur tous les objets, qu'elles s'effacent l'une par l'autre ; de-là vient que rien ne reste dans son esprit. Le sot ne sent point ; le fat est effleuré à sa surface seulement ; l'homme raisonnable possède une sensibilité également extérieure et intérieure ; l'homme profond a plus de sentiment au-dedans qu'au-dehors. Plus on attire sa sensibilité à l'extérieur par la joie, les plaisirs, les goûts frivoles, le babil et la coquetterie, plus elle devient superficielle et plus elle appauvrit l'intérieur.

CHAPITRE II.

Du défaut de la volonté, des causes de l'abrutissement.

Il y a des pays, comme celui des Hottentots, où le plus imbécille des colons Hollan-

dois paroît doué d'une intelligence supérieure. Il y a d'autres lieux, tels que l'ancienne Athènes, où nos beaux esprits se fussent trouvés peut-être encore des sots. Chez les Abdéritains, Démocrite passe pour avoir perdu le sens; mais Hippocrate et la Grèce pensent le contraire. Les idiots si dignes, parmi nous, de pitié ou de mépris, sont révérés dans le Valais et chez les Turcs, comme de graves et de saints personnages. On les suppose absorbés dans des contemplations divines et dédaignant la terre par le desir des choses célestes, de même que les plus sublimes génies; tant l'extrême bêtise ressemble à l'extrême esprit. Tout dépend ainsi d'être placé sous son jour favorable; et il ne faut pas courir aux deux poles pour voir le même homme jugé sot par les uns, et proclamé spirituel par les autres, sans avoir jamais mérité aucun de ces titres.

S'il est vrai que toutes les ames humaines soient originairement de même nature, et les organes dont elles se servent, seuls de différente perfection, l'on ne devroit point atttacher de mépris au défaut d'intelligence; car s'il ne dépend nullement de la volonté, l'on devroit plutôt le plaindre. Mais il dépend de nous d'employer bien ou mal l'esprit qui nous a été départi; de l'abrutir ou de le polir

et de l'éclaircir. En effet, excepté quelques indispositions de naissance, ou des états morbifiques, nul n'est stupide que celui qui veut rester tel; et si l'on ne peut pas s'élever au rang d'un génie, il suffit du moins d'atteindre à ce bon sens qui est commun à tous les hommes, et le guide le plus sûr de la vie.

Naturellement les imbécilles n'ont aucune volonté; en s'habituant à ne rien vouloir, ils cessent de pouvoir: ils ne montrent que la force d'inertie. L'on trouve dans la plupart d'entr'eux le cerveau réduit en bouillie: les plus grosses têtes, comme chez les enfans et les hydrocéphales, sont très-humides et rendent l'esprit stupide; les nerfs qui en sortent, sont mous, et leurs muscles sans vigueur se plient à tout par impuissance. Ces caractères foibles, toujours indécis, se laissent gouverner; et la débonnaireté paroît plus voisine de la bêtise que de l'esprit. Une volonté décidée rend ferme, résolu, courageux; les hommes mâles et tendus, les tempéramens secs sont impératifs, dominateurs, amoureux de l'indépendance, comme les habitans des pays élevés et arides qui ont aussi plus de caractère. L'habitude de diriger ses forces nerveuses, donne à celui qui la contracte, une supériorité marquée sur les autres hommes. Celui qui veut

fortement une chose, tend son cerveau, roidit ses muscles; et, à dispositions égales, cet exercice habituel le rend plus vigoureux d'esprit et de corps. Nous ne savons pas jusqu'à quel degré nous pourrions tirer parti d'une volonté inébranlable dans les entreprises les plus difficiles. Si l'on ne veut pas au-delà même de ses forces, l'on n'arrive point à faire tout ce qu'on peut. *Labor omnia vincit improbus.* C'est par-là qu'on vient à bout de ce qui sembloit impossible, et que ni les dangers, ni la peine n'effraient. L'on peut même, à l'aide de beaucoup d'efforts, atteindre au point de tout faire par une raison libre, et de lui soumettre les mouvemens internes des passions et des appétits; ce qui est l'état de parfaite intelligence et de prudence, le plus opposé à l'imbécillité. L'habitude des exercices gymnastiques maintenoit, chez les anciens, avec un corps robuste, l'énergie du caractère et la vigueur de la pensée.

L'expérience prouve que la volonté envoie des esprits vitaux dans les nerfs, puisque la section ou la ligature de ces cordons sensitifs, paralyse sur-le-champ les organes où ils se distribuent. En soulevant un poids de deux cents livres, l'on dépense, en roidissant ses bras, dix fois plus de faculté motrice que pour sou-

lever vingt livres; et autant on la distribue à l'extérieur, autant elle diminue dans l'intérieur. Si le stupide a de grandes facultés internes pour digérer, dormir, engendrer, l'homme intelligent, sobre, tempérant et laborieux attire, au contraire, ces facultés vitales dans son cerveau pour penser, ou les répartit à l'extérieur, dans les nerfs des sens et les muscles, pour agir et sentir. Aussi les appétits et les passions intérieures s'amortissent d'autant plus que les esprits sensitifs se portent davantage au cerveau, ou s'écoulent dans les organes extérieurs par la volonté. C'est l'exercice de l'esprit qui fortifie la volonté, l'intelligence, et le travail du corps qui accroît l'action musculaire, tandis que l'inaction de la fibre la rend de plus en plus incapable de se tendre.

Pendant l'enfance, les esprits vitaux sont rassemblés au-dedans du corps; c'est pourquoi cet âge, tout disposé aux fonctions animales, comme manger, dormir, croître et suivre ses affections naturelles, est si peu propre aux facultés intellectuelles. A mesure que la puissance vitale s'épanouit à l'extérieur par l'âge adulte, nos fonctions internes diminuent; enfin, la vieillesse retombe vers la stupidité par l'épuisement et la déperdition des esprits. La première sorte d'idiotisme résulte donc d'un

défaut d'action vitale au-dehors, qui laisse croupir les esprits au-dedans; mais tout ce qui dissipe trop les forces de la vie, produit la seconde espèce d'imbécillité : l'on guérit l'une en la stimulant, et l'autre en restituant les forces internes par la nourriture et le repos.

Et comme la vie végétative s'accroît de tout ce que ne consomment point les autres fonctions, elle donne alors trop de procérité et de volume au corps; de-là vient que les individus très-gros ou très-grands, les géans sont d'ordinaire peu spirituels; la mollesse de la fibre lui permet de prendre plus d'extension. Voyez ces animaux qui vivent dans l'eau, comme les poissons, ou qui se vautrent, qui barbottent dans la fange, comme les oies et les cochons; ils sont les plus stupides de tous, et d'un tempérament gras, mollasse et pesant; leur large ventre, leurs sexes très-féconds, cette gueule alongée en museau, cette lourde marche annoncent qu'ils ne savent que manger, dormir, se reproduire. L'âne, symbole de la stupidité, a la tête osseuse, l'œil terne, la chair coriace, de vastes intestins, des organes sexuels fort gros. Aussi tous les êtres portés aux jouissances corporelles, à la gloutonnerie, au sommeil, à l'abus des voluptés vénériennes, tombent dans une imbécillité in-

curable. Rien de plus opposé à l'ame que ces dispositions communes à la brute; ainsi après un repas copieux on tombe dans la stupeur; l'ivresse ou la crapule empêche de penser, et de sentir :

Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

Les excès en amour attristent, abattent, font vieillir, rendent timide et ruinent la mémoire; par une semblable cause, la castration qui relâche et engraisse, rend l'homme, en quelque sorte, eunuque d'esprit comme de corps. Enfin, tout ce qui détend la fibre, comme la mollesse et l'efféminations des mœurs, tarit la source de l'intelligence. L'esclavage qui force l'homme à fléchir, lui ravit, selon Homère, la moitié de sa vertu; c'est pourquoi peu de grands génies ont pu fleurir sous les gouvernemens despotiques de l'Asie.

CHAPITRE III.

Des moyens curatifs de la stupidité, au physique et au moral.

Pour guérir la stupidité, il s'agit donc de diminuer la bête et d'augmenter l'homme; c'est-à-dire, d'affoiblir les fonctions de la vie végétative comme la nutrition, la réparation,

le sommeil ; afin d'accroître les fonctions de la vie sensitive et intellectuelle. L'un des moyens les plus efficaces est d'abord de rendre l'estomac délicat. Les anciens plaçoient la sagesse dans le *cœur*; et ils appeloient ainsi le *cardia*, l'orifice supérieur de l'estomac à l'endroit où il passe au travers du diaphragme, dans cette partie sensible où nous éprouvons sur-tout les émotions des passions. Cette région a le plus grand rapport avec le cerveau : il suffit qu'elle soit remuée par quelque affection, ou irritée par une matière âcre, vénéneuse, ou enivrée, assoupie par des stupéfians, pour qu'elle fasse partager aussitôt son trouble à l'esprit. Lorsqu'elle est animée, elle imprime une telle action au cerveau, qu'il lance, pour ainsi dire, des pensées avec abondance; mais si elle est inanimée, on peut à peine arracher quelques idées de sa tête. L'on en voit sur-tout la preuve, lorsque l'estomac est rempli d'alimens grossiers et indigestes; car on s'assoupit, on est incapable de réfléchir. En revanche, la méditation suspend la digestion. L'hellébore avec lequel les anciens purgeoient les idiots et les fous, rétablissoit leur raison ; en produisant de l'irritation dans l'estomac et les intestins, par son âcreté, il les rendoit plus délicats. De même, la faim empêche non-seule-

ment de dormir, mais aiguise l'esprit : *ingenii largitor venter*. Le système nerveux du grand sympathique, étant plus libre, joue mieux, pour ainsi parler. La bile et les sucs qui stimulent alors les intestins, avivent le sentiment; au contraire le moyen de dompter celui des animaux les plus farouches est d'assouvir copieusement leur appétit.

Il suit de là que tout ce qui excite la faim est favorable à l'esprit, au sentiment et au mouvement, par exemple, les âcres, les aromates, le sel, d'où le nom même de la sagesse a été tiré (1). L'homme, de tous les animaux, celui qui a le plus d'esprit, est aussi celui qui fait usage du sel, de la cuisson et des assaisonnemens pour ses nourritures, parce que son estomac est trop délicat pour les bien digérer sans ces apprêts. Le sel est, en effet, un stimulant qui fait contracter les fibres; car nous voyons les chairs salées se resserrer et exprimer leur humidité. Tout dessèchement du corps, tout échauffement par les toniques, comme le café, les épices, la moutarde, &c., est aussi avantageux aux facultés sensitives et intellectuelles, que leur sont nuisibles les nourritures qui empâtent l'estomac, telles que

(1) *Sapientia* vient de *sapor*, saveur, et de *sal*, le sel.

la graisse, les corps muqueux, &c. Ainsi le meilleur aliment est le moins aliment. Autant une nourriture abondante distend et relâche le corps, fait rechercher la dissipation, ouvre toutes les portes de la volupté; autant la sobriété resserre le corps, concentre l'esprit, nous rend plus solitaires, plus pensifs. La jeunesse, presque insatiable, est aussi fort dissipée, mais les hommes d'âge mangent peu et réfléchissent beaucoup. L'on doit chercher dans le *cœur* ou le centre phrénique, cette racine de stupidité pour la détruire, par des impressions vives et profondes, mais pourtant agréables (1). Il faut exciter l'amour, la colère, la pitié, le courage, la générosité. Il faut des émotions qui touchent noblement le cœur; car des stimulans externes qui n'agiroient que sur les sens et le cerveau, ne descendroient pas jusqu'à l'ame. Ce qui part de ce foyer, échauffe et émeut; ce qui émane seulement de l'esprit, laisse froid et immobile. Si les hypochondriaques montrent naturellement un grand esprit, c'est parce qu'ils ont une sensibilité profonde, un estomac délicat, des fibres fort grêles et irritables.

(1) Tschirnhaus, *Medic. ment. et corp. p. 188*, recommande ce moyen pour les enfans pesans et bouchés des Hollandais.

Le sommeil relâchant et humectant les corps, dispose à la vie animale. Les longues nuits, l'humidité, sur-tout en hiver, font dormir plus long-temps, à cause du froid, qui fait aussi manger davantage. Au contraire, la chaleur, la sécheresse, les longs jours d'été développent l'intelligence (1).

Dans plusieurs idiots de naissance, l'on voit avec surprise l'esprit s'ouvrir subitement à l'âge de puberté, comme ces plantes qu'on croyoit stériles, et que la chaleur de l'été fait fleurir. Le développement des parties sexuelles échauffe le corps, imprime plus de fermeté à ses fibres, ce qu'on reconnoît même à une plus forte voix : aussi dit-on que l'*amour donne de l'esprit*. Il invente la musique, la poésie, le dessin ou la peinture, et la danse; il anime les passions, enflamme le courage, et rend belliqueux : tous effets dépendans de la chaleur naturelle et de la vigueur de l'ame. Le stupide, à qui l'on laisse franchir cette époque, sans exciter par elle son intelligence, court le risque de croupir toute sa vie dans l'imbécillité; car c'est alors qu'il faudroit le rendre amoureux à l'excès, et lui faire acheter les moindres faveurs au prix de ses succès dans l'étude ou

(1) Voyez liv. II, sect. 3, ch. 3, &c.

dans d'autres ouvrages. Combien de ces heureuses transformations sont dues à l'amour! c'est à lui que sont dûs le métier à faire des bas (1), et bien d'autres inventions ingénieuses dans les arts et les lettres. Mais si la puberté dissipe la froideur des stupides, elle ajoute quelquefois trop d'ardeur aux enfans vifs et spirituels; ce qui faisant pencher la balance de l'intelligence de ce côté, les rend fous, les plonge dans le délire mortel des grandes passions. De-là vient ce dicton populaire sur les enfans : *Il a trop d'esprit, il ne vivra pas.* En effet, on voit des rachitiques ou des enfans *noués*, chez lesquels l'obstruction des viscères empêche la nutrition et l'accroissement. A mesure que leurs fonctions végétatives diminuent, leur esprit acquiert plus de lumières; enfin ils tombent en langueur, et

(1) Un jeune homme sans instruction, imagina cette machine si compliquée, pour abréger la longueur du tricot. Quintin Mesius, serrurier d'Anvers, amoureux de la fille d'un peintre, qui le rebutoit à cause de son état, devint en peu de temps peintre célèbre. Le premier portrait fut celui que traça la fille de Dibutade de Sicyone, sur l'ombre de son amant, au rapport de Pline. Le grand Corneille se vantoit d'avoir été rendu poète par l'amour, et beaucoup d'autres aussi, comme Tibulle, Pétrarque, &c.: *Et mentem Venus ipsa dedit.*

s'épuisent de bonne heure ; s'ils survivent, ils se consument dans l'idiotisme, mal irrémédiable des talens trop précoces. Les enfans ont une sottise propre à les engraisser et les fortifier pendant leurs premières années : chaque complexion a son ressort naturel qui, étant forcé, accable l'esprit de stupeur.

CHAPITRE IV.

Comparaison de la stupidité et de la folie ; comment on rétablit l'esprit.

Il semble que les imbécilles soient exempts de folie ; car pour perdre la raison, il faut d'abord en avoir. L'on ne peut les ramener à ce milieu qui constitue le bon sens, qu'en leur ajoutant un contre-poids égal de folie ; comme il faut des poids pareils pour maintenir une balance en équilibre. L'on ne rétablit de même la raison des fous qu'en chargeant l'autre plateau de la balance du jugement d'une semblable masse de sottise. Le raisonnement est également impuissant contre la stupidité et la folie, parce qu'il est le point intermédiaire de ces deux termes extrêmes de l'esprit ; l'une ne peut être détruite que par l'opposition de son contraire. En neutralisant la

violence d'un maniaque par l'apathie d'un idiot, elles se combinent réciproquement; leurs habitudes opposées peuvent revenir au milieu de la santé. Ainsi un stupide, continuellement harcelé et échauffé par un fou jovial, reprendroit autant de chaleur et d'esprit, que ce fou en perdroit par la lenteur molle et flegmatique du premier. Les sots gagnent de même au commerce des gens d'esprit, autant que ceux-ci perdent pour féconder ces ames froides et stériles; comme un homme qui s'efféminе avec la femme, autant qu'elle se fortifie. Si l'on accouple deux folies opposées et correspondantes, elles doivent former par leur réunion un équilibre d'égalité. Démocrite qui rioit de tout, Héraclite qui pleuroit de tout, se communiquant, de cette manière, leur joie et leur chagrin, auroient pu se ramener à l'état ordinaire. Le fou orgueilleux avec l'humble, le rusé avec le simple, l'aimant avec le haineux, le turbulent avec le reposé, le doux avec le rude, contrepèsent leurs excès opposés, comme on joint des chevaux fougueux avec d'autres plus modérés, pour les ralentir, ou des animaux trop lents avec d'autres trop ardens pour les exciter; celui qui a plus, communiquant à l'autre ce qui lui manque. Mais afin d'unir ensemble

ces esprits disparates, il faut ôter tout motif de querelle en les tenant dans la nécessité d'avoir recours l'un à l'autre pour les besoins de la vie, afin que cette utilité réciproque engendre entr'eux un attachement mutuel. Et parce que les actions violentes des maniaques prennent l'ascendant sur l'apathie stupide des idiots, il est nécessaire de soutenir ces derniers contre l'emportement des premiers.

Plus l'homme est susceptible de folie et d'imbécillité, plus les leviers de la balance de son jugement sont propres à se mouvoir et apprécier le vrai poids des choses. Les animaux n'ayant qu'un sens très-retréci, ne s'écartent presque point dans ces excès d'imbécillité et de manie, car ils manquent de raison. Les puissans génies sont exposés à de grandes et irremédiables démences, les foibles esprits ne tombent qu'en de petites erreurs. Les plus grandes ames réunissent quelquefois l'extrême raison à l'extrême folie, tandis que les esprits ordinaires ne sont ni très-fous, ni très-sages. Il y a donc dans la sagesse, comme dans la folie, un dernier terme, où leurs limites se confondent.

Si les complexions atrabilaires et tendues, sous un ciel méridional, ralentissent leur vivacité, en y mêlant de l'abrutissement par les narcotiques et les odeurs suaves qui assoupis-

sent doucement, si les complexions froides et humides des septentrionaux se réchauffent, s'animent par des spiritueux, c'est pour rétablir l'équilibre des esprits. Sans un petit grain de folie, la plupart de ces derniers resteroient des sots : de même il est utile de donner la fièvre aux imbécilles (quoiqu'ils soient rarement atteints de maladies inflammatoires à cause de l'apathie de leur tempérament); l'on en a vu acquérir par la frénésie une vivacité fort surprenante d'intelligence (1). La chaleur dissipe autant l'engourdissement dans les corps épais et pesans, que le froid tempère les cerveaux exaltés et bouillans; ainsi la tiédeur féconde du printemps naît entre les glaces de l'hiver et les feux de l'été.

Il faut même que la chaleur prédomine pour acquérir de l'esprit; car un homme tem-

(1) Huarte, *Examen des esprits*, récite des exemples de ce fait. Des hommes fort simples sont devenus poètes par un transport au cerveau. *Voyez* aussi Pechlin, Pomme, *Traité des vapeurs*, et d'autres auteurs de médecine. Une affection vermineuse a rendu spirituel un malade, en stimulant ses intestins; son esprit diminua par sa guérison. La confection d'Anacarde, composée de substances âcres, aromatiques, a été employée avec quelque succès par Hoffman pour aiguiser l'esprit dans les états de stupidité. Consultez *Sennert*, *Forestus*, &c.

péré, modeste, se maintient bien dans les limites du droit sens, mais l'homme d'un esprit élevé est presque toujours plus ardent, moins parfaitement en équilibre. L'esprit est plus voisin de la folie, chez les artistes, et le bon sens d'une sotte simplicité. Aussi faut-il avoir les nerfs tendus lorsqu'on veut faire quelque grand effort de tête; les hommes sujets aux maux de nerfs sont d'ordinaire spirituels et même un peu extravagans. Une sagesse trop monotone causeroit l'apathie; l'extrême uniformité équivaut à l'immobilité.

La colère qui remue la bile, l'amour qui échauffe, la joie qui épanouit, les affections fougueuses qui donnent du ton aux fibres, sont aussi convenables à la cure de l'idiotisme, que la crainte, la douleur, la tristesse, sont capables d'abattre les plus violentes manies. Le mouvement, le travail, l'agitation des affaires, les soucis de l'intérêt, peuvent dégourdir des ames appesanties. Athènes étoit une démocratie toujours agitée, ses citoyens avoient autant d'ambition que d'esprit; elle a produit une foule d'éclatans génies; et parmi les secousses des peuples, l'on voit toujours apparoître un plus grand nombre d'hommes remarquables que dans des temps de tranquillité. Les esprits les plus bouchés s'ouvrent ou par les change-

mens de pays, ou les voyages, ou les entreprises et les chances de la fortune. Qu'un villageois élevé dans un cercle borné, se lance dans une grande ville; la variété des objets, la multiplicité des plaisirs, l'ambition, le tourbillon du monde le stimulent sans cesse en tout sens, et bientôt font fermenter mille idées nouvelles dans sa tête: ce n'est pas toujours l'esprit qui manque aux simples, mais l'occasion de le développer, et des rapports plus étendus pour agrandir leurs vues. La seule situation du rang et des devoirs imprime à l'ame plus d'assurance et de force. Si les hautes places ne conviennent qu'à des génies élevés, elles peuvent donner aussi beaucoup d'extension aux moindres esprits. L'étude mettant devant nos yeux les temps, les lieux, les hommes, agrandit, en quelque sorte, nos relations par tout l'univers. Les hommes magnanimes se trouvant trop au-dessus des emplois ordinaires de la vie, y paroissent très-ineptes; on ne connoît tout ce qu'ils peuvent faire que dans les occasions de niveau avec leur génie; au contraire, ceux qui se livrent tout entiers à des œuvres communes, perdent la tête dans les grandes choses. Brutus l'ancien passoit à Rome pour stupide; mais ému par le viol de Lucrèce, il montra un caractère si énergique,

qu'il parut avoir feint son idiotisme; cependant la circonstance seule a pu développer ou exalter cette ame forte, que des objets vulgaires effleuroient à peine auparavant.

DEUXIÈME PARTIE.

États de l'esprit dans les divers genres de folie.

CHAPITRE PREMIER.

De la raison et de ses dérangemens; des causes générales de la vérité et de l'erreur.

Nous voyons, disoient les Pyrrhoniens, nous sentons toute chose selon la diversité de notre organisation, jusque-là que le moindre dérangement du cerveau nous montre l'univers tout bouleversé. Si nous étions conformés d'une autre manière, le monde ne nous paroîtroit donc pas tel qu'il nous semble être, avec nos organes actuels. Or, qui nous assurera de la vérité, si chaque genre d'animal voit et sent aussi toutes choses différemment selon sa propre structure, si nos goûts, nos opinions varient suivant les climats, les temps, l'état de

santé et de maladie ? Nous ne pouvons donc pas établir avec certitude qu'un aliéné est dans l'illusion, puisque nous jugeons d'après nos sens comme lui d'après les siens, et qu'il a le même fondement que nous, de croire la nature telle qu'il l'apperçoit. Nous n'avons en notre faveur que l'avantage du plus grand nombre; mais le consentement de plusieurs peuples n'est pas une conviction pour la raison : car que les musulmans soient plus multipliés que les chrétiens, ils ne démontrent pas mieux la vérité du *Coran* de Mahomet; la justesse d'un principe ne s'accroît pas à proportion qu'on le suit davantage. Il est certain, au contraire, que si tous les hommes, à l'exception de six ou sept sages, avoient une même folie, elle deviendroit la raison commune; et le monde se décidant toujours pour la majorité, il les feroit passer pour des fous. Parmi un hôpital d'aliénés, Socrate paroîtroit un extravagant, parce qu'il seroit le seul raisonnable. Un homme sage en tout point, s'il étoit possible, paroîtroit le plus fou de tous. Lorsque chacun courroit à sa folie, lui seul restant fixe, montreroit combien ils s'écartent de la voie droite; mais tous, entraînés par le torrent général, croiroient que lui seul marcheroit à contre-sens : semblables à ceux qui,

emportés sur un vaisseau, s'imaginent voir fuir ceux qui demeurent sur le rivage. Jetés en cette vie, comme des voyageurs égarés au milieu d'une vaste forêt, chacun de nous se fraie une route différente, et croyant avoir pris la meilleure, accuse l'erreur de ses compagnons. Qui sera donc l'arbitre de la vérité, si tout le monde trouve sa propre opinion la seule vraie? Ainsi flottent les hommes dans une éternelle incertitude, ne sachant ni ce qui est vrai, ni ce qui est sensé, et mettant toujours leurs décisions à la place de la vérité qu'ils ignorent. Ainsi notre raison se modifie avec l'âge; le flux des années changeant notre situation à l'égard des objets, la jeunesse nomme souvent *radotage* ce qu'elle trouvera très-sensé dans sa vieillesse, et appellera *folie* alors ce qu'elle a trouvé raisonnable. La folie, la stupidité, la raison même ne sont que des manières de voir différentes; nous ne connoissons l'une que par l'autre : raisonnables par rapport aux animaux, nous sommes insensés par rapport à des intelligences supérieures. Homère donne à ses dieux un rire inextinguible, lorsqu'ils nous regardent; car devant l'Être tout parfait, l'homme doit paroître en déinence dans la plupart de ses actions.

Au reste, une chose ne paroît peut-être

insensée que relativement à d'autres aspects : tout a son utilité, pris dans le sens qui lui convient, il n'y a rien d'absurde entièrement ; car s'il faut dans un tableau une harmonie d'ombres et de jours, la folie et l'erreur n'entrent peut-être pas moins nécessairement dans la composition du monde moral que la sagesse et la vérité, de même que le mal est un contre-poids inséparable du bien.

Nous répondrons, qu'il est vrai que tout être sensible s'imprime les images et les idées des objets extérieurs selon la forme et la nature de ses organes, et de la seule manière qu'il peut en recevoir; que chaque sens attire ce qui lui convient et rejette le reste ; mais l'homme et l'animal ne peuvent sentir les objets de ce monde sans être en harmonie avec lui. Ils sentent donc ce qui existe réellement, bien que l'ame, troublée quelquefois par le désordre des organes, puisse juger diversement des choses et altérer même nos sens. Cependant elle est essentiellement saine dans tous les hommes : la nature n'établit point la maladie comme un état ordinaire, dont la santé ne seroit que l'exception et le dérèglement. En effet, la folie et la stupidité ne sont point dans l'ame, substance inaltérable et immatérielle, mais dans le corps, puisque ces affections se

peuvent guérir par des remèdes. Au contraire, l'ame tend à ramener la raison. Le médecin Aëtius rapporte, d'après le philosophe Possidonius, qu'un homme de grand esprit, mordu par un chien enragé, conserva tant de force de raison dans l'accès, qu'il surmonta l'horreur de l'eau; il se fit violence pour en boire et pour se baigner, jusqu'à vaincre la rage même qui couloit dans ses veines.

Comme on devient malade lorsque le corps n'est point en accord intime avec l'air, les alimens, la saison, la température, &c., l'esprit se dérange aussi lorsqu'il existe quelques dissonances entre lui et notre corps ou les objets du monde; de là dépendent les aberrations mentales et les retours de mélancolie en automne et au printemps. Notre intelligence se met à l'unisson des mouvemens établis dans la nature; elle puise dans cet ordre la commune *raison*, qui est la conformité de l'esprit aux loix universelles. On peut dire que la raison nous vient de l'ordre qui règne dans le monde, et qui émane de son auteur; mais que la folie est un désordre, un défaut de ce principe divin; que si les élémens se confondoient dans un chaos, non-seulement nos corps en pâtiroient, mais nos esprits ne produiroient plus qu'erreur et extravagance. Il n'est pas

douteux qu'un homme entouré d'objets vagues dans leurs formes, incertains dans leurs mouvemens, variables et sans suite dans leur nature, ne pourroit établir aucun principe assuré, ne recevroit que des mélanges bizarres d'idées, des disparates, et se figureroit mille suppositions plus décousues que les rêveries d'un malade. La raison est l'image immatérielle du monde corporel; elle est moulée sur son type, et semblable à son modèle, tant que le miroir de notre intelligence ne la déforme pas. Toute organisation étant proportionnée à celle du monde, il en résulte un même fonds de sens commun chez tous les individus, tant qu'ils demeurent en consonnance avec le cours de la nature. Nos sens communiquent avec les objets environnans et en aspirent l'intelligence divine, la raison universelle; la science n'est point innée dans nous, mais notre esprit est un centre, un miroir où vient se réfléchir la nature entière; ainsi nous sommes nés pour la vérité, qui est universelle, l'erreur n'étant que particulière à nos organes.

C'est de ce rayon divin que l'homme tire sa dignité et sa supériorité sur les animaux; il n'est pas seulement destiné, comme eux sur la terre, à vivre, mais à bien vivre, à porter ses pensées et ses espérances jusqu'aux astres. Il

n'est pas seulement habitant d'un petit coin du globe, mais citoyen, mais membre du grand monde, et il règne moins par la force, qui est l'empire de la matière, que par la raison qui est l'empire de l'esprit.

La vérité est un point milieu autour duquel se promène l'erreur; il n'existe qu'une santé, mais plusieurs maladies; de même il y a plusieurs désordres et un seul ordre, plusieurs folies, mais une seule raison. Si les fonctions régulières des organes constituent la santé, pareillement la concorde des idées et la juste mesure des passions forment la santé de l'ame ou la sagesse; au contraire, le dérèglement de l'esprit naît du désaccord des sensations et des organes, ou d'une vie turbulente. Nos idées suivent toujours les perturbations du corps; des sensations douces et molles rendent l'esprit doux et amolli; des pensées vives et fortes dépendent d'impressions semblables. Toute contrariété violente désaccorde les caractères les plus rassis, les porte à l'extravagance; et dans les complexions déjà émues, elle produit d'étranges dérangemens. De-là viennent ces mouvemens d'humeur et d'impatience qui font sortir la raison hors de ses gonds. Lorsqu'on se trouve dans cette disposition morale, qui résulte de la diverse tension des facultés ner-

veuses, l'on ne peut rien faire qui ne se ressente de ce défaut d'équilibre sensitif.

Pourquoi la nature est-elle si sage dans ses plans, si ingénieuse dans la fabrication de ses ouvrages? C'est qu'elle agit toujours uniformément d'un centre à la circonférence, et de la circonférence au centre, dans l'animal et la plante comme dans le système du monde. De même la raison est un centre où correspondent toutes les idées pour y être jugées par l'ame. Comme dans ces toiles circulaires où tous les fils aboutissent au centre, l'insecte qui s'y tient sent le moindre mouvement aux extrémités; ainsi l'ame placée au cerveau qui étend ses nerfs dans tout le corps, apperçoit tout ce qui touche ce dernier. Mais lorsque la trame déchirée rend les tiraillemens inégaux, l'animal trompé accourt à faux; de même des tensions diverses, des spasmes, des mouvemens inégaux dans le système nerveux dérangeant ce centre commun, le jugement devient erroné, les idées portent à faux, la relation n'est plus exacte; en demandant une chose, une autre correspond, comme dans la confusion de la tour de Babel, et l'ame se déplaçant par rapport aux objets, tout lui semble avoir changé de place (1). . . . . .

(1) Tel étoit ce fou, persuadé qu'il avoit des jambes de

CHAPITRE II.

De la folie selon ses différentes espèces, et de leurs causes.

On a coutume de jouer plusieurs airs aux tarentulés pour connoître celui qui leur convient le mieux ; et lorsqu'on l'a rencontré, le malade entre aussi-tôt en cadence : de même pour découvrir chaque genre de folie ou de sottise dans un individu, il faut l'émouvoir, le tourner en plusieurs sens, pour mettre parfaitement au jour son propre caractère. L'on se juge très-sensé et très-raisonnable, principalement dans les choses où l'on se trompe le plus : chacun, à cet égard, exploite la veine de son métal, et suit son penchant naturel. Il suffiroit de développer cette semence secrète de folie, pour amener l'homme, en apparence

---

paillassons. « Pourquoi croyez-vous cela ? lui dit Boer-» haave, qui rapporte ce fait, ne sentez-vous pas que cela » est impossible ? ne le voyez-vous pas ? — Cela est vrai, » répondit-il, pourtant elles sont des paillassons ». Cet homme ensuite guéri, avoua ingénument qu'il avoit cru cela d'aussi bonne foi, qu'il étoit certain alors du contraire. L'idée de paillasson s'étant bizarrement accollée à l'idée de jambe, l'une adhéroit à l'autre. *Prælect. morb. nerv. t. 1.*

le plus sensé, aux dernières extravagances. Ainsi nous voyons les enfans gâtés dont on accueille toutes les volontés, tomber dans des bizarreries inconcevables; et les riches, les princes les plus absolus arrivent à cet état de susceptibilité qui s'irrite de tout et qui demande l'impossible. Nos facultés nerveuses extravasées altèrent l'équilibre du droit sens.

La surabondance ou l'inégale distribution du principe sensitif dispose donc aux divers genres de folie, comme l'excès des fonctions végétatives conduit à la stupidité; mais l'excellence de l'ame intellectuelle domine sur-tout par la raison; l'égalité de ces facultés compose l'homme bien tempéré. La *stupidité* naturelle à la première enfance, dépend de l'activité des viscères de la nutrition; la *folie* plus commune à l'âge des passions, naît de l'irritation du centre phrénique ou du cœur; la *raison*, qui a son siége au cerveau, règne en toute sa perfection dans la maturité de l'âge.

L'on peut reconnoître deux genres de folie; la *folie* tranquille ou la déraison plus ou moins complète et extravagante, qui dépend de l'inégale tension des fibres du corps ou du cerveau; et la *manie* ou l'exaltation avec excès de fureur, d'emportement, produite par une augmentation de la chaleur vitale qui remonte

vers les organes supérieurs. Ainsi tout défaut d'harmonie, tout désordre nerveux rompent la liaison, la suite régulière des idées dans les fous de ce premier genre ; et nous voyons même la colère, l'amour et toute passion vive altérer la juste raison. On observe chez eux des mouvemens irréguliers, quelquefois spasmodiques dans les membres, à cause de cette distribution désordonnée des facultés. Ces dissonances nerveuses existent tellement, que ceux qui se croient *possédés* sont insensibles, tantôt dans une région du corps, tantôt d'une exquise sensibilité en quelqu'autre. Que dans l'homme bien sain d'esprit, et dont tous les nerfs sont mus d'un parfait accord, une partie devienne trop ou trop peu irritable, relativement au tout, le concert de l'ame en est troublé. Ainsi, à l'époque de la puberté, le développement subit des organes sexuels cause toujours un égarement d'esprit, une folie amoureuse qui disparoît lorsque les autres fonctions du corps se tendent à l'unisson. Avant cette époque, les fibres encore molles, se plient facilement à tout, et n'établissent aucune inégalité nerveuse durable ; aussi la folie ne se déclare-t-elle jamais avant la puberté. Le sperme imprimant beaucoup de mouvemens et d'énergie aux fibres nerveuses, de cha-

leur et d'agitation au sang, il peut déterminer la folie, et de-là vient qu'on a guéri des maniaques furieux en détruisant cette cause par la castration des hommes, et la conception chez les femmes.

La folie d'amour, ou des passions qui en dérivent, comme la jalousie, est l'une des plus fréquentes (1). En retenant constamment la semence dans l'économie animale, sur-tout parmi les contrées ardentes, chez les tempéramens bilieux, secs, il se déclare des affections spasmodiques extravagantes, comme on en remarque entre les Derviches, les Fakirs, les Bonzes, sortes de moines des Indes Orientales. Les Corybantes, prêtres de Cybèle, dans leur enthousiasme forcené, se soumettoient à une castration volontaire. Les Thyades ou les Bacchantes étoient des femmes agitées de ces fureurs (*œstrum venereum*), et échauffées encore par le vin. Des Italiens sont atteints de ces mouvemens, qu'ils nomment le *tarentulisme* et qui est quelquefois épidémique; la danse de S. Guy ou S. Wit, connue en Allemagne, est la même maladie qui se déclare vers le

(1) Acakia, *Comm. ad artem parvam Galeni*, cite l'exemple d'un jaloux extravagant qui s'amputa les parties sexuelles, pour avoir le plaisir de découvrir si sa femme deviendroit enceinte.

solstice d'été (1). Les femmes sur-tout sont susceptibles de ces affections spasmodiques, à cause de la prépondérance de l'organe utérin dans l'économie animale; et l'hystérie qui imprime à leur esprit tant d'irrégularités et d'idées capricieuses, dépend des différens états d'excitation de cet organe. Autant il éprouve de spasmes, de diverses constrictions, autant il crée dans l'esprit de désirs bizarres, de pensées absurdes, et souvent ingénieuses aussi: la vibration de chaque fibre nerveuse utérine retentissant jusqu'au cerveau. De-là viennent encore les *envies* singulières des femmes enceintes ou de celles dont les règles sont retenues. Les jeunes gens dont la virilité se déclare avec un empire prodigieux, ne songent qu'à l'amour; c'est la corde la plus tendue et qui retentit le plus haut dans le concert de leurs organes. « Je voudrois chanter les com-» bats, dit Anacréon, mais ma lyre ne veut » résonner qu'amour. » Phèdre s'efforce en vain de se contenir; elle ne peut parler que d'amour devant Hippolyte.

Une autre cause de folie naît de l'inégale irritation des nerfs de l'estomac et du tube intestinal, comme le *pica*, qui engendre des

(1) Paracels. *de amentiâ*. Cette folie naît vers la S. Jean.

appétits désordonnés pour des objets singuliers, en faisant manger du plâtre, des cheveux, du charbon, de la cire, &c. Cette affection déprave de même les idées, cause des travers d'esprit, des vapeurs, des boutades; et quelquefois l'irritation est si grande qu'elle rend comme enragé avec une extrême variété de sensibilité. De même des vers, des humeurs ou des alimens âcres, des épiceries de haut goût, des poisons qui déterminent diverses irritations nerveuses dans les viscères, produisent des altérations remarquables dans les esprits; les herbes vénéneuses engendrent des discordances mentales. Aussitôt que cette inégalité viscérale est dissipée par un vomitif qui débarrasse l'estomac, ou lorsqu'on rétablit par une purgation forte, par l'hellébore, l'uniformité de l'action intestinale, l'on accorde la harpe de l'intelligence, et avec la bile s'évacue souvent l'extravagance. Au contraire, les alimens doux, simples, sans apprêts, le lait, le beurre, les fruits rafraîchissans, les délayans remettent le calme dans les nerfs et émoussent les pensées.

Aucun système nerveux mal équilibré ne peut rendre l'esprit sain; les difformités naturelles du corps donnent souvent un mauvais génie; il suffit même d'éprouver une douleur vive

et pongitive, pour que la pensée soit dévoyée. Mais sur-tout ces atrabilaires livides dont une bile âcre corrode les intestins, comme le vautour qui rongeoit le foie de Prométhée, tombent dans la folie. Ils éprouvent continuellement un mal-aise intérieur : toujours de mauvaise humeur, sombres, agités de rêves affreux, leur ame médite de sinistres projets ; dans leur tourment, ils s'indignent de voir des heureux : ils ont la fièvre du crime. Il n'y a point d'extrême méchanceté sans folie, ni d'extrême bonté sans quelque bêtise.

Au contraire, un corps bien équilibré supporte aisément le poids d'une forte passion : car la répartissant également dans ses organes, cette uniformité la contrebalance en tout sens ; mais l'inégalité organique portant inégalement la charge, il se produit des tiraillemens, des spasmes, des anxiétés. La disgrégation des esprits vitaux devenue extrême, on tombe dans le désespoir ; l'ame éprouve des déplaisirs mortels et un ennui insupportable de la vie. Ces déchiremens intérieurs peuvent inspirer la résolution cruelle de s'ôter la vie ; disposition accompagnée de manie : car l'évacuation d'une humeur, ou du sang hémorrhoïdal, ou un accès de fièvre, &c. suffisent d'ordinaire pour rétablir la synergie mentale, d'où s'écartent

les hypochondriaques, les atrabilaires et tous les tempéramens dissonans, qui ont en même temps des travers et des fougues d'esprit.

Comme une grande diversité de ragoûts fait effort en plusieurs sens dans l'estomac et cause de grandes distractions dans les forces digestives, pareillement la multiplicité des affections tiraille, pour ainsi dire, l'ame de tout côté, et émeut la folie ; l'on produit de même une cacophonie en touchant sans ordre les cordes d'une harpe. Autant l'on rétablit la santé par l'exercice régulier de toutes nos fonctions ; autant on ramène le bon sens par des occupations d'esprit uniformes, afin de fortifier les facultés trop foibles, et d'affoiblir les trop fortes.

Il existe, enfin, une folie essentielle, et même héréditaire, bien qu'elle ne se déclare point avant l'âge pubère dans les descendans ; mais elle consiste dans une disposition organique peu connue du cerveau. Il est à croire que dans plusieurs points de sa substance, il est diversement stimulé, soit par de vives sensations qui lui sont transmises, soit par les irritations des viscères qui lui correspondent ; soit par des coups, des ébranlemens, des répercussions de galle, de dartres, de virus vénérien, ou des suppressions d'évacuations habi-

tuelles, un transport du sang, &c. Cette excitation inégale du cerveau doit offrir à l'ame des images irrégulières, comme dans les délires : mais ce qui est passager dans ceux-ci devient constant et même incurable dans ces folies organiques. On peut remarquer encore que les parties uniques du corps, l'estomac, le foie, la rate, le diaphragme, le cœur, la partie sexuelle influent sur le cerveau, tandis que les membres doubles ou latéraux répondent aux parties doubles, et chacun sympathise avec ses analogues. L'épuisement sexuel affoiblit l'estomac, le centre phrénique, le cœur, enfin le cerveau. L'épuisement du cerveau opère en un sens opposé; la supériorité de l'un fait l'infériorité de l'autre. Ainsi correspondent le cerveau et l'organe sexuel; le premier causant des spasmes dans la folie hystérique, et le second les émissions de sperme qui terminent souvent ces accès.

CHAPITRE III.

Des espèces de mélancolie, des possédés, des lunatiques, des atrabilaires. De la rage.

Les diverses sortes d'aliénation sont des erreurs universelles du jugement. Dans les mélancolies, l'esprit tendu vers un point

de déraison, juge sensément tous les objets étrangers à sa folie; mais aussi-tôt qu'on touche la fibre discordante, il n'a plus le même raisonnement. Comme dans une harpe, si l'on ne pince que les cordes en harmonie entr'elles, on tire des accords parfaits; mais la dissonance choque aussitôt qu'on ébranle les cordes hors de l'unisson. Souvent même, le mélancolique raisonne d'autant mieux sur différens sujets, qu'il déraisonne plus complètement sur un seul; caractère que Cervantes a bien peint dans son *Don Quichotte*: au lieu que le fou divague en général sur toute chose. Le premier rattachant tout à son idée favorite, y revient sans cesse; le second ne fixant son esprit sur aucune, semble les prendre au hasard comme elles se présentent. Ce n'est pas que toutes les complexions mélancoliques tombent dans cette aliénation, mais seulement lorsqu'elles sont portées à l'excès. Au contraire, on citeroit à peine un grand génie qui ne fût pas doué de ce tempérament, mais en même temps ces esprits sublimes ont montré quelque penchant vers la folie; Socrate éprouvoit des extases, Aristote devint érotomane, le poète Lucrèce se donna la mort par cette même affection qui saisit aussi le Tasse pendant quinze années. L'ardeur de l'ame consume le corps, comme

une liqueur qui corrode le vase qui la contient.

Il y a des mélancolies de plusieurs sortes; toutes dépendent d'une supériorité d'action du système nerveux sur les autres organes; de-là vient la disposition aux spasmes, aux vapeurs. La plus commune est accompagnée de vaines craintes de perdre la vie; l'image de la mort obsède perpétuellement. On s'imagine que chacun nous observe pour nous nuire, ou nous voler, empoisonner, assassiner. A la moindre douleur, il semble que toute la machine se détraque; on se tourmente, on se désespère jour et nuit; des songes sinistres, des réflexions accablantes poursuivent dans la retraite et l'obscurité où l'on s'enfonce. Voyez ces individus maigres, bruns et velus, dont la face est hâve, livide, décharnée; leurs yeux secs, enfoncés, hagards, entourés d'un cercle plombé, lancent un feu sombre. Ils ont la langue aride et sont altérés; leurs veines variqueuses sont engorgées d'un sang noir. Dévorés d'inquiétudes, se croyant possédés du démon, ou bien agités par les furies, appelant la mort, ils errent pendant les nuits autour des tombeaux, sans pouvoir reposer : tels sont les *loups-garoux*; ainsi Lycaon, changé en loup, selon la Fable, s'enfuyoit dans les forêts. Ces atrabilaires ont aux jambes des varices, des

ulcères couverts de croûtes noires, comme chez quelques scorbutiques; et souvent il a suffi, pour arrêter cette folie, de faire écouler ce sang noirâtre. Marius étoit atrabilaire, d'un caractère âpre et cruel; son ambition furieuse dégénéra en vraie manie à la fin de ses jours (1).

Comme ce sang noir abonde chez les mélancoliques, et s'amasse, par la station droite, sur-tout dans les rameaux de la veine porte, les veines iliaques et crurales, et les autres organes inférieurs, le sang artériel ou vivifiant domine dans les régions supérieures et au cerveau (2). Il s'ensuit que ces parties sont d'autant plus stimulées que les autres sont plus amorties. Ainsi, les hommes hémorrhoïdaires éprouvent des révolutions morales, lorsque leur corps ne se débarrasse pas d'un sang superflu; ils ne peuvent dormir, ils sont agités, emportés, sévères et chagrins, irréguliers dans leurs actions. Dans quelques individus, l'égarement de l'esprit revient par accès périodique, et même chaque mois: effet qu'on attribue à la lune, et qui les a fait nommer *lunu-*

(1) Plutarque nous apprend qu'il souffrit, sans sourciller, qu'un chirurgien lui ouvrît ses varices.

(2) Voyez liv. II, sect. 3, chap. 5.

tiques. Ce retour est manifeste chez les femmes, dont l'écoulement menstruel est accompagné de symptômes d'hystérie, lorsqu'il s'opère difficilement, sur-tout parmi les pays froids et chez les filles d'un caractère triste et craintif. De-là vient qu'un si grand nombre de femmes sont atteintes de prétendues obsessions diaboliques, de convulsions, tombent en extases, ont des visions, se croient sorcières, devineresses, pythonisses, &c. Chez les personnes qui se dévouent à la vie religieuse et conservent la chasteté, l'organe utérin inactif s'engorge d'humeurs et de sang menstruel qui font souvent éclore de pareilles affections. Il en est qui se croyant damnées, tombent dans le désespoir; d'autres s'imaginent être favorisées de voluptés célestes; d'autres, saisies d'enthousiasme, se sentent inspirées, prononcent des oracles dans leurs paroxysmes qui ressemblent à l'épilepsie. On peut comprendre comment ce sang noir abdominal ou l'*atrabile* des anciens, cause quelquefois un ennui insupportable de la vie. Le *Spleen*, ou la maladie anglaise qui porte au suicide, n'a pas d'autre source; elle fait même quitter l'existence sans chagrin ni désespoir, et par le seul dégoût. Si les évacuations hémorrhoïdales et menstruelles sont retenues dans les temps froids et humides, elles déterminent

des suicides assez nombreux pour paroître épidémiques (1).

D'autres mélancoliques tombent dans la stupeur et la catalepsie ; immobiles, étonnés, rêveurs, ils restent comme on les place; il faut les nourrir, les vêtir. D'autres, au contraire, ne peuvent vivre un seul instant en un lieu; inquiets, ils errent, rôdent, courent par-tout sans raison, veulent tout, cherchent tout sans nécessité. Loin que toute mélancolie soit essentiellement triste, il en est de si gaies, de si folâtres qu'elles réjouissent tout le monde par de plaisantes bouffonneries. Autant le sang noir dans une froide complexion attriste, conduit au désespoir, autant dans une complexion chaude, il produit d'effervescence dans les esprits. Aussi les poètes, les musiciens, et d'autres artistes doués de ce tempérament, tombent sur-tout dans ce genre de folie (2); car ils sont plus disposés à l'extra-

(1) Comme chez les filles de Milet, selon Plutarque ; et à une certaine époque parmi les Lyonnaises. *Voyez* Petr. Crinitus, *Honest. discipl. l.* III, c. 9.

(2) Les fous qu'on nourrissoit autrefois à la cour étoient de ce genre. Sans doute cette coutume étoit imaginée pour faire entendre aux princes des vérités qu'on n'eût pas osé dire sérieusement. Ainsi parloit Ésope à la cour de Crésus, sous l'allégorie de ses fables.

vagance que les autres hommes, à cause de leur susceptibilité nerveuse.

Enfin un autre genre de mélancolie fait croire qu'on a été transformé, tantôt en bœuf comme Nabuchodonosor, en vaches comme les filles du roi Prœtus (1), en loup comme le berger Mœris (2), en coq, en chien, &c. On pourra concevoir la cause de ces illusions, par celle qui s'opère dans cette excessive exaspération nerveuse qu'on nomme *la rage*. Les facultés, dans l'homme sain, composent un système de sensations et de pensées qui se rapportent à l'ame, comme à leur centre; mais la morsure d'un chien enragé, déterminant entre ces facultés un autre concert de mouvemens, compose, pour ainsi parler, un esprit à part dans l'esprit, et un animal dans un autre animal. En effet, la collection fédérative de nos organes ne conspire pas toujours vers son centre; il se forme des associations particulières de facultés et d'idées, qui peuvent représenter à l'ame l'état physique d'un animal. Lorsque les esprits animaux reprennent leur cours naturel, l'homme rentre dans sa nature; aussi

(1) Guéries avec l'hellébore par Mélampe.

(2) Virgil. *Eclog. 8.* Des Scythes, au rapport d'Hippocrate, se croyoient changés en femmes.

les hydrophobes, après l'accès de la rage, cessent d'aboyer et d'appercevoir des idées *canines*.

Pareillement il peut s'établir, dans le système de nos pensées, un système particulier autour d'une idée principale, comme chez les *démoniaques* qui se croient possédés d'un malin esprit, ensorcelés ou enchantés. Qu'un habile acteur s'incorpore en idée avec son personnage, il n'est plus comédien; le voilà devenu Agamemnon ou Thésée, leur esprit revit en lui; et pénétrant de plus en plus dans son ame qui compose toutes ses actions sur ce modèle, l'acteur peut enfin se persuader qu'il est un héros; alors il devient un fou. De même un homme qui craint les démons, et y pense jour et nuit, se nourrit si bien de cette imagination, qu'il n'est plus libre de s'en défaire; son ame, toute infectée de ces images, n'a plus de partie saine qui la ramène au bon sens.

CHAPITRE IV.

De la manie et de ses causes, de la frénésie. États de l'esprit dans ces affections.

En contrariant les fous les plus doux, en les excitant jusqu'à la fureur, ils deviennent maniaques : la colère n'est même qu'un court

accès de manie : *ira, furor brevis ;* les petites colères en produisent une proportionnée à leur force, et celui-là seroit très-sage qui vivroit exempt de cette passion. Mais peut-être que ne mettant son cœur à rien, un pareil sage seroit le plus insipide des mortels. Tout au contraire ces hommes impétueux qu'un rien impatiente jusqu'à la folie, sont souvent plus spirituels, comme les poètes, les musiciens, &c. La bile, humeur la plus âcre du corps, est aussi la principale cause de la manie, lorsqu'elle s'émeut et irrite les organes. Dans les pays chauds et secs, il y a plus de maniaques qu'ailleurs, et leurs accès surviennent sur-tout en été, dans l'âge de la force, ou après quelque violent échauffement. Leur tempérament exalté est très-excitable, très-passionné. La chaleur tendant toujours à s'élever, elle s'empare du cerveau, rend sa substance sèche et friable, et il suffit même d'y appliquer une chaleur externe pour déterminer le délire ou la frénésie. Dans toutes les affections dépendantes de l'ardeur du sang et de la bile, telles que l'indignation, l'orgueil, l'ambition, l'on y sent monter comme une fumée ; de-là vient aussi que les maniaques sont toujours constipés, et cette exaltation cérébrale les rend très-capables de supporter la faim. Il est rare qu'on

se prenne de folie pour ce qui rabaisse ou humilie l'esprit, mais plutôt pour les objets auxquels on suppose un grand prix ou quelque supériorité.

Un bilieux, plein d'orgueil ou d'ambition, aspire ardemment à devenir riche et puissant; d'autant plus qu'il se voit pauvre et sans pouvoir. Il tourne vers ce but toutes ses pensées; et comme il n'y parvient pas assez vîte au gré de ses desirs, sa passion croissant par les obstacles, il importune le ciel de ses vœux, il dévore des yeux la magnificence des grands; chaque nuit il croit, en songes, fouler l'or et les pierreries; son imagination ébloule lui présente des tableaux incomparables de l'opulence et du suprême pouvoir; il s'y complaît, il s'y délecte, il ne voit plus que l'illusion qui le charme; il se lève enthousiasmé, et tout ce qu'il apperçoit semble lui appartenir. Maître en idée des palais où il se promène, le regard fier et hautain, il appelle les hommes ses domestiques, ses esclaves; s'ils travaillent, c'est pour son service; il oublie les haillons dont il est couvert: le voilà roi; et plein de cette idée, qui enchante son amour-propre, il s'indigne qu'on le méconnoisse, ou bien se trouvant infiniment supérieur à ceux qui le maltraitent, il les dédaigne et leur pardonne généreusement

en bon prince. Enfin, il ne sent plus sa misère, il est heureux de son erreur, et la vérité, pour lui cruelle, ne le désabuseroit que pour le plonger dans le désespoir. On peut perdre un trône avec constance, mais il est douloureux de reconnoître qu'on étoit fou.

Un tel esprit exalté par l'échauffement du cerveau s'élance toujours au-delà du vrai; c'est une horloge qui avance et qui sonne une heure lorsqu'il n'est que midi. Un Méridional emploie souvent l'hyperbole dans ses discours; il exagère ou il exténue tout: il fait de la moindre chose une merveille. En Asie, les princes s'appellent les enfans du soleil, les maîtres des cieux et de la terre; toutes les expressions y sont outrées; rien n'arrête l'essor vagabond des rêveries; les enchantemens, les prestiges, les féeries n'ont rien d'extraordinaire. Mais, sous des cieux plus froids, les cerveaux y sont de plomb, leur pesanteur les tient toujours en retard et en deçà du vrai. De même, la tristesse refroidissant l'ame, l'abat autant que la joie excessive dilate le cœur et excite des transports de folie (1), comme tout ce qui refoule

(1) Archimède découvrant combien un orfèvre avoit mis d'argent en place d'or dans la couronne du roi Hiéron, par la pesanteur spécifique de ces métaux, en ressentit,

la chaleur et le sang vers le cerveau. L'amour, la rétention de la liqueur séminale, la répercussion vers la tête, d'humeurs telles que la gale, les dartres; le lait et les lochies, ou les règles chez les femmes, &c., peuvent déterminer aussi la manie. Quelquefois elle est produite par le soleil, et cesse lorsque le jour tombe; tantôt elle se termine par l'épilepsie, ou des épileptiques deviennent maniaques selon que les esprits animaux se refoulent au cerveau ou dans les membres.

Il y a des hommes chauds, sanguins-bilieux, dont le caractère est excentrique, la fibre irritable, la poitrine large et velue avec une petite tête; ils sont fort disposés à la *frénésie* sans fièvre. Il se développe alors en eux une si grande ardeur vitale qu'ils sont insensibles au froid le plus pénétrant. Pleins de furie et de rage, ils commettent souvent des actions atroces et forcenées. Dans leur exaspération, ils ne peuvent pas dormir; et leur sommeil se répartissant sur la veille, plonge leurs esprits dans des rêveries perpétuelles; car l'homme qu'on tient

---

dit-on, une joie folle. L'extrême prospérité peut ébranler le cerveau et rendre fou subitement, en chassant avec trop de force les esprits vers la tête; la jeunesse est plus susceptible de folie que la froide vieillesse.

toujours éveillé, déraisonne bientôt. Toute application trop vive d'esprit empêche le sommeil et dispose à la manie, comme si nous n'avions qu'une quantité bornée d'esprit à dépenser chaque jour, et comme si la folie étoit une raison en moins dans ceux qui en ont usé en plus. Beaucoup d'auteurs illustres ont fait cette restitution; ils furent plus ingénieux, lorsqu'ils eurent moins de génie. Ils ont été punis par où ils ont péché; car ne pouvant contenir qu'une mesure d'intelligence, comme une dose de nourriture, selon la capacité de leurs organes, le surabondant a été rejetté crud et indigeste. De même, une veille excessive, ou une attention trop long-temps soutenue fait qu'on songe tout éveillé; ce qui arriva au grand mathématicien Viète, après avoir passé environ soixante-dix heures dans une continuelle application pour expliquer une lettre en chiffres. L'échauffement qui excite des rêves, engendre la folie: elle-même est un rêve prolongé, et toujours précédée de songes continuels sur un même sujet. Pareillement, l'éveil en sursaut produit un trouble analogue à celui de la démence, en appelant subitement les esprits au cerveau.

Toute sensation trop violente peut donc conduire à la manie, lorsque devenant domi-

nante, elle efface les autres impressions plus légères, et s'enfonce en quelque sorte dans l'esprit. En surpassant le ton naturel des organes, cette sensation les force. Ainsi, la couleur écarlate frappant trop vivement la vue, agace la sensibilité nerveuse des maniaques et des tarentulés, de même qu'elle offusque les taureaux et les autres animaux furibonds; le son éclatant de la trompette, transporte également les esprits, comme les odeurs et les saveurs très-irritantes. Plus la fibre est tendue et mobile, plus l'impression est forte; de-là vient que ces constitutions grêles et excitables sont plus susceptibles de manie. Les effleuremens les plus délicats, de mouvement d'une feuille, un bruit, une lumière, un choc légers et imprévus, suffisent pour faire crisper leurs muscles avec des agitations effroyables, avec une fureur extravagante. Tels sont ces individus minces, prompts à se trémousser, dont l'air effaré, le naturel craintif recourt d'abord aux moyens désespérés, et *cuncta ferit dum cuncta timet.* Car comme un caillou lancé dans un liquide, le fait rejaillir en tous sens, de même une impression vive dissipant les esprits vitaux dans tous les membres, y produit ces ébranlemens convulsifs.

L'on comprend donc que tout ce qui dimi-

nue le concours des esprits et de la chaleur vitale vers le cerveau, comme la saignée, les bains froids, les topiques rafraîchissans, tels qu'une calotte de citrouille, un bonnet de glace, les remèdes délayans et acidules, des alimens humectans, sont fort utiles pour rappeler l'état de santé, ainsi que le repos, l'obscurité, le sommeil, l'air humide, &c.; enfin, la diversion des forces vitales à l'extérieur du corps par des vésicatoires; des dissipations agréables, détendent les facultés et ramènent le calme de la raison.

CHAPITRE V.

Considérations générales sur les diverses espèces d'aliénations mentales.

Le rhéteur Gallus Vibius perdit la raison, dit-on, en s'efforçant de comprendre la nature de la folie; mais un fou ne pourroit se rendre sensé en cherchant le milieu de la raison, parce qu'il est hors d'équilibre. L'esprit troublé ne peut pas juger sainement son mal, ni reconnoître son erreur, étant erroné lui-même. Quand une fièvre ardente affecte le principe de la vie, si la douleur occupe toutes les facultés, le mal n'est plus apperçu parce qu'étant universel, le malade n'a plus de parties saines

avec lesquelles il puisse le comparer. Tout ce qui devient naturel, n'est plus senti. Si l'insensé se connoissoit fou, il seroit sensé en cela, et il pourroit se guérir par la raison; mais l'esprit, comme l'œil, peut tout voir, excepté lui-même et ses défauts. Aussi l'oracle de la sagesse recommande-t-il à tous les hommes de sonder le dedans d'eux-mêmes afin de se connoître.

L'extravagance est plus contagieuse pour les esprits, que la prudence, et la plupart des hommes adoptent plus aisément les gestes déréglés des insensés, que les manières décentes et graves des gens raisonnables; de même, un homme sain peut tomber malade avec les malades: mais la santé ne se communique pas, parce qu'étant un repos d'équilibre, elle ne frappe pas les sens comme le mouvement et les miasmes morbifiques. Les maniaques étant très-prompts à s'émouvoir, lorsqu'un seul entre en fureur avec des clameurs et des injures, dans un hospice d'aliénés, il échauffe tous les autres, comme dans ces ménageries d'animaux féroces où il suffit qu'un seul hurle ou rugisse pour y produire une émotion universelle. Et cette contagion, qui agrave beaucoup le mal des maniaques, se communique pareillement aux gens qui les soignent.

Chaque peuple ayant son propre génie, développe aussi des folies particulières qui décèlent son caractère moral; elles sont plus sombres en Angleterre, plus gaies, plus folâtres en France, plus grotesques en Italie; car, puisque la littérature d'une nation porte l'empreinte de son esprit, les écarts de sa raison en dévoilent le fonds et en marquent les limites; ainsi, par la dissonance on juge de l'harmonie; et par la folie, de la sagesse. Sans doute, il existe un fonds éternel de raison parmi le genre humain, mais la même raison ne paroît point par-tout également sensée; chaque pays imprimant à ses habitans un caractère spécial, modifie leur manière de penser. De même que des contagions, des pestes altèrent la santé générale des corps, n'est-il pas permis de soupçonner qu'il s'élève, à diverses époques, des épidémies morales qui troublent les opinions, les idées des peuples, lorsqu'on voit tant d'illusions, de croyances renaître et se détruire tour-à-tour, tant de révolutions intellectuelles s'opérer dans la grande famille des hommes?

Au reste, on remarque en certaines familles un germe de folie ou d'esprit qui fleurit à une époque de la vie, ou se dissipe et dégénère ensuite. Les folies héréditaires paroissent avoir,

le soir, reprenoient leur raison aux approches de la nuit. Les saisons influent aussi sur le cours de cette maladie, qui, dans son irrégularité, suit quelque régularité.

LIVRE V.

SECTION PREMIÈRE.

De l'empire de l'ame sur le corps, et des instincts.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle est l'action de l'ame sur nos organes? Comment elle tue ou guérit?

Ceux qui ont prétendu que le corps ne pouvoit être mu que par des corps, n'ont point expliqué comment une seule idée, une imagination qui n'a rien de matériel, peuvent, même en songe, agiter tous les membres, rompre les vaisseaux, et bouleverser l'édifice organique jusqu'à faire mourir. Quoique tous ces effets résultent des divers mouvemens des fonctions animales, il faut cependant reconnoître qu'ils émanent d'une idée causante, ou d'un principe immatériel qui travaille dans nous, et quelquefois malgré nous; qui organise ou détruit le corps; qui, incor-

ruptible, en prévient la corruption (1), qui le modifie, le dispose à sa volonté, et sans lequel nous tomberions aussi-tôt sans vie comme des cadavres.

Il faut concevoir l'ame comme le moule interne et immatériel des organes. En effet, comment un homme peut-il ressentir de la douleur dans un membre depuis long-temps amputé, puisque ce membre n'existe plus pour lui? C'est que l'homme, l'animal, bien que mutilés, existent toujours complets en idée et en ame. Cette vérité se démontre par l'exemple des père et mère estropiés qui engendrent des enfans sains et entiers, et par celui des animaux qui reproduisent exactement leurs organes amputés, comme les colimaçons, les vers, &c. Le moule de la vie tend sans cesse à réparer le corps dans son intégrité, à le maintenir par la nourriture, par les facultés qu'il distribue à toutes les parties. Lorsque cette réparation des membres ne s'opère pas matériellement dans l'homme, son ame n'est pas moins entière et complète en esprit.

Que ce principe immatériel agisse sur le corps, l'expérience est évidente. Vous dites

(1) L'ame du pourceau, disoit le philosophe Chrysippe, sert de sel pour conserver sa chair, lorsqu'il est vivant.

une parole offensante à un homme : aussi-tôt il s'anime, ses muscles se roidissent, ses yeux pétillent de colère, ses traits se tordent ; il saisit une arme ; le voilà prêt à exposer sa vie pour attenter à la vôtre. Une mère, en pleine santé, reçoit soudainement la nouvelle de la mort de son fils unique ; elle pâlit, tombe en syncope, et en peu d'heures succombe à sa douleur. Une autre, qui croyoit ses deux fils tués à l'armée, se voit tout-à-coup embrassée par eux ; l'excès de sa joie la suffoque à l'instant. Un guerrier ennemi, dont l'extrême valeur se faisoit remarquer dans toute l'armée, tombe percé de coups. On le dépouille de ses armes ; le général reconnoissant son fils unique, le regarde d'un œil fixe, et soudain tombe mort. Qu'on parle devant une femme délicate d'une médecine noire et fétide, ou d'ulcères dégoûtans, son estomac se soulève ; cette seule idée suffit pour la purger ou la faire vomir. Une nourrice allaite son enfant ; si elle est effrayée, le sein se tarit, et le lait change aussi-tôt de nature. Plusieurs femmes éprouvant, par communication, des spasmes affreux, le médecin Boerhaave fait rougir au feu des fers qu'il menace d'appliquer à la première qui s'y laissera entraîner : le mal cède à la frayeur. De même une dent cariée cause des douleurs atroces ; le

dentiste arrive, déploie une large trousse garnie d'instrumens : à l'instant la douleur disparoît. On a vu un paralytique, immobile en son lit depuis plusieurs années, se lever en sursaut et s'enfuir à l'aspect du feu qui prend dans l'appartement ; on a vu les cheveux d'un prisonnier attendant sa dernière heure, blanchir dans une nuit, et un autre à qui sa grace prononcée sur l'échafaud, donna la mort. Le fils du roi Crésus, muet de naissance, voyant son père sous le fer des ennemis, s'écrie : Soldat, épargne Crésus.

Puisque le corps ne vit, en effet, que par l'ame, le philosophe ne doit pas prendre moins d'attention de la bien régir, que le médecin en prend pour le premier : il y a même beaucoup de maladies guérissables par l'esprit et incurables par tout autre moyen. Qu'un homme loin de sa patrie languisse de nostalgie; si l'on permet le retour à cet agonisant, il se lève sur-le-champ plein de joie, ses forces renaissent en peu d'heures comme une fleur fanée qui se relève par l'arrosement. Un goutteux revoit son ancien ami, toute sa douleur cesse soudain. Telle est la force de la préoccupation de l'esprit qu'elle guérit plusieurs maladies, comme elle en peut produire d'autres. Fabius

Maximus (1) chassa une fièvre quarte opiniâtre par les soucis de la guerre, et Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, par le plaisir de lire Quinte-Curce (2). L'ame employant en un sens le systême nerveux, empêche les enthousiastes, les maniaques d'être affectés de la peste et de plusieurs maladies contagieuses.

Sans doute, la râpure du crâne humain, la poudre de crapaud, le mot *abracadabra*, et tous les amulettes ou dégoûtans ou prétendus magiques appliqués contre l'épilepsie, les fièvres intermittentes rebelles, &c. n'ont aucune vertu réelle. Cependant ils guérissent ceux dont ils frappent vivement l'imagination, tandis que les remèdes les plus efficaces restent sans effet, lorsqu'on manque de confiance en eux. Un malade fut purgé par des pilules de mie de pain, qu'il croyoit très-purgatives; une femme, malade dans la persuasion qu'elle avoit avalé une épingle, fut guérie par le vomissement dans lequel on jeta furtivement une épingle tortillée; une autre qui étoit maniaque prit, sans en être avertie, plus de douze grains d'émétique qui n'agirent aucunement (3).

(1) Plin. *Hist. nat.* l. VII, c. 50.

(2) Panormit. *Hist. Alphons. magn.*

(3) Boerhaav. *Præl. morb. nerv. t. 2.* Van-Swiéten, *comm. de melanch.*

Telle est l'influence prodigieuse du moral, surtout chez les êtres foibles de corps, que plusieurs meurent par la crainte qu'ils ont de mourir.

CHAPITRE II.

Que l'ame a des actions spontanées, libres. Comment sa connoissance s'acquiert.

Nous pouvons montrer encore que notre ame a des mouvemens spontanés, plus prompts que la pensée, et qu'elle tend à la conservation du corps. Entre les déterminations involontaires de l'instinct, qui ne sait que nous clignons la paupière avant la réflexion, lorsque notre œil est menacé ; que nous étendons soudain le bras en tombant ; que nous changeons de situation en dormant, lorsqu'elle est gênante ; que nous portons, sans y penser, la main où nous sentons une piqûre ? Un léthargique pris pour mort, se sentant incisé par le bistouri, appliqua, en mourant, un soufflet au chirurgien. Chacun sait toutes les actions des somnambules, et l'on a vu des hommes dormir en marchant. Ainsi l'ame peut agir seule sans le concours du corps ; elle dirige les esprits vitaux où il convient qu'ils se rendent, sans que nous connoissions quels muscles,

quels tendons il faut contracter; il nous suffit de vouloir. Elle organise le fœtus dans l'œuf, dans le sein maternel; elle en ordonne sagement toutes les parties, à moins qu'elle ne soit troublée par les émotions de l'ame de la mère, ou qu'elle ne trouve pas de matériaux convenablement préparés. Son intelligence se démontre par la structure des membres, et surtout de l'œil, de l'oreille, &c., qui sont dans un rapport si admirable avec la lumière et les vibrations de l'air. On peut même dire qu'elle est prévoyante, puisqu'elle construit des organes dont elle n'aura besoin que par la suite, comme ceux de la génération. Plus cette divine intelligence est occupée à la fabrication du corps, moins elle s'exerce dans le cerveau pour la pensée. Aussi parfaite à la naissance qu'à la mort, elle ne s'augmente et ne diminue point. Dans les maladies, elle est cette *natura medicatrix* qui prenant soin de diriger les humeurs d'une manière salutaire, indique au médecin ce qu'il convient de faire. Dans le trouble même du délire, elle demeure inaltérable. Ce n'est point une science acquise, mais une faculté innée. Instruite par l'auteur même des êtres, l'ame n'a pas besoin de nos connoissances apprises, qui ne sont relatives qu'aux objets extérieurs.

Ce n'est point à l'aide du raisonnement qu'on pourra pénétrer dans la connoissance de l'ame; c'est dans le sentiment intérieur et cette conscience secrète qui nous révèle sa nature. En effet, la science et le raisonnement sont peu propres à nous guider parmi ces opérations de l'ame. Descartes étant malade vouloit, suivant sa théorie, ranimer les forces du cœur en prenant de l'eau-de-vie, et soutenir son estomac par les parties rameuses des racines de panais. Mais ces substances, loin de produire les effets qu'il espéroit, hâtèrent sa mort, tandis que les déterminations de l'instinct eussent indiqué de meilleurs remèdes à ce philosophe. Le corps se gouverne autrement qu'une machine; il faut s'en rapporter à l'ame, plus qu'à sa propre habileté, soit dans les maladies, soit dans l'étude de nos facultés morales. L'ame étant un être spirituel, aucune notion des objets corporels ne pourra nous éclairer sur son essence; ils sont d'une nature trop différente de la sienne. On ne la peut connoître que dans son principe qui est Dieu, et qui la vivifie comme elle vivifie le corps. Elle agit d'autant mieux dans les actes vitaux, qu'elle est moins assujétie au raisonnement. Elle ne peut donc s'étudier que par elle-même, et étant une cause, tous ses effets seront compris par

ce moyen. Quiconque sera d'abord éclairé par sa lumière intérieure, aura beaucoup de capacité pour comprendre les choses naturelles les plus difficiles, telles que les phénomènes de la vie, de la génération, de la nutrition, &c. Le corps ne se peut connoître essentiellement que par l'ame, mais non pas l'ame par le corps : l'inférieur ne comprenant pas le supérieur.

Beaucoup d'esprits, doués d'une multitude de connoissances d'objets physiques, ne sont pourtant pas propres à ces retours sur eux-mêmes, à cette *rétroversion* de l'ame. En effet, plus on s'attache à l'étude des objets matériels, moins on devient capable de suivre la voie spirituelle qui est opposée à la précédente ; et ceci nous explique pourquoi des hommes ignorans dans les sciences physiques sont pourtant très-susceptibles de pénétrer dans la connoissance des vérités surnaturelles. Leurs idées moins occupées aux choses extérieures, rentrent mieux en elles-mêmes ; mais les sciences qui ne considèrent que les objets visibles, se refusent à l'étude des invisibles.

Si toutes nos fonctions résultoient d'un pur mécanisme, et dépendoient de la structure de notre corps, l'homme ne seroit pas responsable de ses actions, puisqu'il seroit mu comme une machine sans libre arbitre. Il [illegible] donc de

l'injustice, de l'inutilité même à punir des fautes involontaires. Bien faire ne seroit pas un mérite, ni mal agir une honte. Mais, au contraire, l'ame est libre; elle peut se déterminer même contre les impulsions corporelles, résister à ses appétits désordonnés, ou vaincre ses répugnances naturelles. L'homme est digne d'éloges ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Et je pense que le sentiment de notre liberté morale suffit pour détruire tous les sophismes qu'on élève contr'elle, quoique d'ailleurs elle soit circonscrite dans les limites de notre nature.

Mais si l'ame déploie tant d'empire sur notre corps, comment celui-ci a-t-il, à son tour, une si puissante influence sur elle? Quelle union si intime peut rassembler deux principes si différens? Ceci se pourra comprendre, en regardant l'ame comme l'ouvrier et le corps comme l'instrument. Celui-ci n'agit point en effet sur l'ouvrier; mais étant mal disposé, usé ou rouillé, il en gêne les opérations, jusqu'à ce qu'il soit réparé. L'ame tantôt passive, participe à toutes les émotions du corps; tantôt déployant toutes ses forces, elle opère sur lui: tantôt elle est comme le vent qui se modifie en différens tons, selon les tuyaux des orgues par lesquels il passe, tantôt elle est l'organiste dont

la main savante en ouvre et ferme à son gré les conduits.

CHAPITRE III.

De l'instinct et de ses impulsions chez l'homme et les animaux.

L'ÊTRE vivant étant formé d'un assemblage d'organes que l'ame rattache à un centre, cette synergie des parties produit l'amour de soi. L'*instinct* n'est que le desir de se conserver, qui résulte nécessairement de cette tendance; de-là vient qu'il est inné et tout instruit dès la naissance, selon notre structure organique. Il réside dans le cœur, non dans le cerveau; comme il dépend de l'union de nos organes, il varie selon eux, et se déprave chez les monstres ainsi que leur corps. Ce que les anciens nommoient la faculté princesse, *mens interior*, ἡγεμονικὸν, est l'esprit ou l'intelligence qui réside dans la tête; mais l'instinct conducteur, ce guide de toutes nos fonctions, émane de l'ame ou de la vie interne. Dans le sommeil même, il subsiste comme une lampe veilleuse qui éclaire l'intérieur du corps, et dirige ses facultés; ainsi, au milieu des songes les plus pénibles, une sorte de sentiment nous dit souvent que ce n'est qu[illegible] et sans le

concours de la volonté, ni du raisonnement, nous sommes portés à rechercher ou fuir plusieurs choses.

L'ame de chaque individu possédant une forme originelle, organise le corps sur ce modèle intellectuel, et en détermine toutes les fonctions naturelles. Cette forme primitive est un instinct qui dispose nos membres par rapport à leurs opérations. Ce n'est point, en effet, l'instrument qui fait l'ouvrier, ni la structure de nos parties qui donne à l'ame ses penchans naturels; au contraire, l'ame agit avant leur développement. Le jeune taureau sans cornes se défend déjà de la tête; le singe a les mœurs de ses pères et leur malice innée; l'ame courageuse du lion organise son corps convenablement à son caractère; l'instinct timide de la brebis forme des organes plus délicats et sans armes offensives. Chaque partie se rapporte ainsi aux propensions naturelles de l'ame. Ce n'est point à cause de ses mains que l'homme est un animal raisonnable; mais l'ame les a formées parce qu'elles étoient nécessaires à nos actions, et que le don de l'intelligence eût été presque sans usage si ces instrumens lui eussent manqué.

Le ver-à-soie né d'un œuf n'ayant jamais rien vu, rien appris, file d'abord son cocon; et

devenu papillon, discerne, au milieu d'un verger, les seuls arbres que son espèce préfère. Si l'on fait éclore trois œufs de divers animaux, et qu'il sorte du premier un poussin, il cherchera des graines aussi-tôt en grattant la terre. Que le second donne un canard, il ira d'abord barbotter et se plonger dans l'eau. Le troisième venant d'une couleuvre, il en sortira un serpenteau qui trouvera, en rampant sous les buissons, un asyle et des vermisseaux pour se nourrir. Tous les animaux qui naissent délaissés de leurs parens, comme les reptiles, les poissons, les insectes, &c., ont besoin de cet instinct originel, qui soutient leur vie foible et commençante. Personne n'a besoin d'instruire le chat, le chien à poursuivre le lièvre, la souris. Tous naissent avec leur propension naturelle et héréditaire:

Naturæ sequitur semina quisque suæ.

Rien ne les instruit, ne les éclaire que l'ame. Les travaux de l'abeille ou de l'araignée n'étant jamais imparfaits, n'ont besoin d'aucune instruction. Au contraire, tout ce que nous apprenons est d'abord incorrect, se perfectionne par degrés, et s'augmente indéfiniment, comme toute acquisition postérieure à notre naissance. Un homme rempli de savoir ne transmet pas

les lumières de son esprit par la voie de la génération, comme l'animal transmet son instinct à sa progéniture. L'instruction vient de l'extérieur ; elle est hors de nous : mais l'instinct est dans nous ; il agit même sur nous indépendamment de la volonté, par des impulsions brusques, des sentimens d'amour ou de haine, de desir, d'appétit ou de dégoût. Nous avons des prénotions ou des idées anticipées des choses; car comment l'enfant, à peine sorti du sein maternel, sait-il chercher la mamelle et sucer le lait? Si nous ne mangions qu'après avoir étudié la nature des alimens, nous courrions grand risque de mourir de faim ; mais le goût dirigé par l'instinct, nous apprend aussi-tôt ce qui est nuisible ou salutaire, l'estomac s'ouvre, se ferme ou se soulève lorsqu'il le faut. L'instinct agit même avec d'autant plus d'énergie, que la raison et la connoissance sont moindres ; aussi les insectes, et les autres bêtes, montrent bien plus de ces actions machinales que l'homme ; l'enfant plus que l'adulte, et l'état d'ivresse ou de sommeil plus que celui de veille ou de sang-froid. Plus on possède d'acquis, moins on conserve de naturel; les connoissances venues du dehors, étouffent celles du dedans. Notre esprit préoccupé des choses que lui transmettent les sens, entend moins la

voix intérieure de l'ame ; et notre instinct, si vif en naissant, s'éteint à mesure que l'intelligence extérieure se développe ; elle le remplace et le rend moins nécessaire.

Un principe qui organise si bien les membres, qui fait circuler le sang, digérer la nourriture, &c., est bien suffisant pour dicter à l'abeille, au fourmilion leur industrie. En effet, la nature agit seule dans ces petits animaux ; ils ne savent rien d'eux-mêmes. Ce que l'esprit de vie a fait dans leurs prédécesseurs, il l'opère également dans leur postérité, sans que les individus soient autre chose que des instrumens qui n'ont presque aucune existence en propre. Une ame générale, pour ainsi parler, travaille dans leurs membres à leur insu ; chaque espèce a son instinct originel dont tous les individus participent semblablement ; ce qui donne une entière uniformité à leurs actions depuis le commencement du monde, et les rend également incapables de se perfectionner ou de se détériorer. On peut dire en ce sens, qu'apprendre n'est, pour l'animal, que se ressouvenir ; il n'a pas de science par lui-même ; l'instinct de ses pères se reproduit en lui, parce que la même organisation est commune à toute l'espèce. L'animal est donc esclave, et sans volonté propre ; tandis que

l'homme, n'étant pas réduit à l'instinct, agit librement.

CHAPITRE IV.

Comment l'instinct détermine nos besoins, nos appétits, nos goûts et nos répugnances.

Si l'on agite des corps de diverse figure, une sphère, un cylindre, un cône, un cube, &c., aucun d'eux n'aura un mouvement semblable. De même la suprême intelligence ayant donné une structure différente à chaque espèce d'êtres, leur attribue ainsi diverses propensions naturelles. Le serpent ne peut que ramper, le poisson nager, l'oiseau prendre son essor. L'ame développe les membres les plus propres aux fonctions de l'individu, afin qu'il vive en son rang assigné avec la plus grande commodité possible. Les actes des animaux sont relatifs à leur conformation; l'habileté qu'ils montrent appartient, non à eux-mêmes, mais à l'ouvrier qui a construit des machines aussi parfaites; mieux un automate est construit, plus ses mouvemens annoncent l'intelligence qui l'a formé. Le singe étant presque aussi bien organisé que l'homme, imite nos actions corporelles; et l'on voit qu'il ne lui manque rien qu'une ame raisonnable, mais

la nature y supplée par l'instinct. On peut bien observer un pareil principe dans notre espèce, car nous possédons tous un même fonds de sentimens, de passions, d'appétits, qui font que le cœur humain est par-tout semblable, et que :

La nature en tout temps garde ses premiers droits.

Tel est l'instinct qui excite une mère à défendre la vie de son enfant, au péril de la sienne.

Lorsque l'ame, qui veille à la conservation et à l'intégrité du corps, apperçoit un vide dans les organes, elle desire de le remplir; elle fait naître des *appétits* suivant le défaut des substances qui manquent dans notre complexion; elle appète des nourritures solides ou des boissons selon que la proportion des liquides ou des solides est moindre. L'âge, l'éducation, l'habitude, le tempérament, le mouvement vital augmentant ou diminuant quelques-uns des élémens qui nous constituent, impriment à notre instinct des dispositions d'autant plus impérieuses que ces vides sont plus considérables. La *faim*, la *soif* ne sont que l'expression de la quantité d'élémens qui manquent dans l'équilibre du corps; la *satiété* annonce qu'il est rétabli, et le *dégoût* succède si ces élémens surabondent.

Le fœtus naissant, affamé de besoin, suce la mamelle, jusqu'à saturation, de même qu'un acide se joint avidement à l'alcali pour se saturer. Et nos cupidités, nos attractions ou répulsions machinales s'opèrent indépendamment de la raison; elles sont l'effet de cette tendance de l'ame à maintenir l'équilibre vital.

Tout ce qui augmente le mouvement de la vie, dissipant davantage les élémens de l'organisation, accroît en nous le desir de les réparer; ainsi les stimulans, les aromates, le sel, les amers, les astringens et les toniques augmentent l'appétit. Rien, au contraire, ne cause plutôt la répugnance que ce qui ralentit les opérations vitales, comme les alimens visqueux, gras, huileux, fades, mucilagineux, &c., car le corps les digère moins. Aussi les tempéramens pâteux, et flegmatiques ont peu de vivacité dans leurs desirs; il en est tout autrement des complexions vives et chaudes, qui dépensent beaucoup et ont besoin d'une fréquente réfection; ainsi, les enfans mangent plus que les vieillards. Un homme qui s'efforce de manger par raison seulement, se rend malade parce qu'il n'y a point de vide pour recevoir l'aliment. Ceci nous découvre bien la différence entre le penchant de l'*appétit* et la *volonté*; car le premier tient aux besoins organiques,

la seconde tient du libre arbitre ; l'un est le propre de la brute, celle-ci de l'homme. Plus on accroît la force de la raison, plus on diminue l'empire de l'appétit et de l'instinct, qui est d'autant plus actif parmi les animaux qu'ils sont moins capables d'intelligence.

Les instincts les plus ardens émanent ainsi de quelqu'inégalité première dans le mélange des élémens ; et en rétablissant par des contre-poids cet équilibre, cette parfaite égalité du corps, l'indifférence de l'ame en résulte nécessairement. De-là vient qu'un régime tempérant et copieux apprivoise les animaux les plus farouches ; et les femelles ayant une complexion plus molle que les mâles, montrent aussi de plus doux penchans.

Dans chaque individu, il se fait un balancement de l'ame, non-seulement pour appéter ce qui lui manque, mais aussi pour rejeter le surabondant, et maintenir l'équilibre de la santé. La nature, d'abord entraînée dans un sens, se reporte ensuite dans l'extrémité opposée afin de revenir au milieu. Les appétits de se nourrir, le besoin de respirer, ou même les desirs de voir, d'entendre, la curiosité de connoître dépendent tous d'un *moins* dont l'ame éprouve de l'incommodité, et elle trouve du plaisir à recevoir ce qui lui manque ;

mais il est d'autres desirs résultant, au contraire, de quelque superfluité, comme les desirs vénériens qui s'appaisent par l'excrétion de l'humeur séminale, et les déjections naturelles. Ces besoins par superfluité s'opèrent dans les parties inférieures, et ils sont honteux ou immondes; tandis que les desirs par défaut naissent sur-tout dans les organes supérieurs, et ils passent pour honorables ou nécessaires. L'intempérance qui abuse du défaut, et l'incontinence qui abuse du superflu, altèrent l'équilibre corporel et vicient l'ame; les débauchés s'y livrent, non plus pour le besoin, mais pour le plaisir qui accompagne ces actes naturels.

CHAPITRE V.

Que l'instinct forme nos dispositions naturelles, donne naissance à la médecine, et enseigne souvent les remèdes.

L'INSTINCT nous fait préférer un aliment à un autre; cette propension dépend évidemment de la structure des organes, dans le loup qui se nourrit de chair, et dans la brebis qui vit d'herbes. En effet, tout vide attire sur-tout les molécules dont la figure peut plus exactement le remplir; ainsi, les fibres

du premier sont mieux restaurées par des molécules animales, et dans la seconde les molécules végétales s'y accommodent plus exactement. Il ne faut pas, dit-on, disputer des goûts, parce que les préférences de chacun dérivent de la proportion naturelle des élémens qui le constituent, et de son organisation; c'est pourquoi nous trouvons chacun nos plaisirs en des choses différentes :

Trahit sua quemque voluptas.

En ôtant ou en ajoutant des contre-poids dans l'équilibre corporel, l'ame imprime des besoins ou des répugnances, comme on l'observe par les caprices ou les envies les plus étranges des femmes enceintes. Un mets, quoique de mauvais goût, quoique mal-sain en lui-même, pouvant être convenable à la santé, sera recherché avec plus d'ardeur qu'une nourriture plus saine, plus agréable, mais moins proportionnée avec notre tempérament. Les enfans aiment le lait, parce que cet aliment est préparé par la nature pour leur délicatesse. De-là naissent aussi les idiosyncrasies de chaque individu; les uns recherchent l'ail, le fromage, et plusieurs alimens que d'autres personnes abhorrent. Nos goûts sont l'expression du concert de nos organes.

Mais, sur-tout lorsque l'équilibre de la santé est rompu ; ce mouvement de l'ame aspire machinalement à le rétablir. Dans une fièvre inflammatoire, cet instinct nous fait desirer vivement les boissons rafraîchissantes, et les fruits acides dans les maladies bilieuses ou celles qui tendent à la putréfaction ; il cause l'horreur de la chair lorsqu'il est pernicieux d'en manger; il fait desirer les salaisons, les harengs dans la chlorose et la leucorrhée (flueurs blanches), les raisins dans la dyssenterie; il tend, par des crises salutaires, à l'excrétion des humeurs morbifiques ; il est cette *nature* qui guérit le plus souvent d'elle-même. Une horloge dérangée ne se rétablit point toute seule; mais il y a dans nous une intelligence qui tend à la santé. Chaque complexion sent ce qui lui convient; chaque maladie découvre souvent son remède, lorsqu'on veut écouter ses déterminations. La médecine est en nous-mêmes; nous ne la créons pas, nous la développons lorsque, consultant en silence cette impulsion de la nature, nous favorisons sa direction, suivant cet axiome d'Hippocrate: *Quò natura vergit, eò ducendum est.* Les maladies sont souvent un commandement de l'instinct, pour nous obliger à reprendre un genre de vie plus conforme à ses loix, et il

n'est peut-être aucune d'elles qui ne connoisse son remède dans le monde. Les animaux, écoutant mieux que nous ces impulsions, sont leurs propres médecins. Le chien se fait vomir en mangeant du chiendent; le loup se purge avec certains champignons (*boletus*); la brebis qui a des vers au foie, cherche à lécher du sel; le cerf blessé a recours, dit-on, au dictamne. Chaque espèce connoît sa thérapeutique, et nous devons à l'hippopotame l'invention de la saignée, l'usage des clystères à l'ibis, &c. Les singes appliquent sur leurs plaies certaines herbes mâchées, au rapport des voyageurs. Ainsi la nature peut produire dans chaque être le desir d'un objet inconnu, et faire deviner un médicament auquel tout l'art d'un médecin n'auroit peut-être jamais songé.

Nous avons traité ci-devant des causes des sympathies et des antipathies entre les différens êtres (1). Quant aux mœurs naturelles et

(1) Voyez liv. I, sect. 3, part. I, chap. 5, et liv. III, sect. 2, part. I. Ces propensions résultent de diverses causes; quelques-unes viennent de naissance, comme on dit que le roi d'Angleterre, Jacques Stuart, ne pouvoit pas supporter la vue d'une épée nue, parce que sa mère enceinte de lui avoit vu tuer devant elle un musicien qu'elle aimoit; ou comme cet homme qui ne pouvoit s'assouvir de harengs,

aux dispositions, elles résultent encore ou de l'organisation, ou du mélange des élémens. La colombe, le cerf ayant peu de fiel, sont des espèces douces et timides; tandis que la bile abonde dans les carnivores, et les rend plus violens, plus irascibles. La constitution froide, grasse et humide des loirs, les dispose

---

à cause que sa mère en avoit beaucoup desiré pendant sa grossesse. Ces faits, s'ils sont réels, et une foule d'autres analogues, annoncent que l'ame peut recevoir des directions particulières, et le système nerveux prendre dès le sein maternel divers modes de sensibilité.

Des personnes haïssent mortellement les crapauds, ou les écrevisses, les serpens, les araignées, les souris, les chats, ou le chant du coq, &c. parce que ces animaux leur ayant sans doute causé une vive frayeur dans l'enfance, le système nerveux en a conservé une telle susceptibilité, que l'idée seule peut causer de l'effroi. D'autres personnes montrent une antipathie pour l'odeur des roses, ou des parfums agréables, ou pour le chant du rossignol, la musique, &c. Cet effet peut résulter d'une association d'idées déplaisantes, parce que si l'on a d'abord éprouvé ces sensations dans des circonstances désagréables, ce dernier souvenir domine. Ainsi l'odeur du café qu'on brûle me rappelle l'idée de la fièvre. Cette association d'idées peut faire, à l'opposite, trouver agréable ce qui ne l'est pas : les yeux louches plaisoient à Descartes, parce qu'il avoit aimé dans sa jeunesse une femme qui louchoit. Ces affections ne passent pour des idiosyncrasies, que parce qu'on n'en démêle pas la cause.

à s'engourdir en hiver ; le tigre féroce, le renard cauteleux, le chien sensible et fidèle, l'éléphant intelligent, doivent aux principes qui entrent dans la composition de leur corps, et à l'organisation que l'ame lui donne, ces propensions naturelles. La stupidité de l'âne, l'obstination du mulet, dépendent de la dureté et de la grossièreté de leurs fibres. L'homme peut, par ces exemples des animaux, connoître à quelle complexion, à quelle structure appartiennent ces instincts, soit pour s'approprier les plus salutaires, soit pour éviter les nuisibles (1).

(1) Démocrite disséquoit, dit-on, le renard et le serpent pour y chercher la cause de la ruse et de la finesse.

SECTION II.

Des actes spontanés et arbitraires de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Comment l'ame peut pressentir des choses éloignées. De la prévoyance des animaux.

On a pu observer que notre corps, participant aux variations des élémens qui l'entourent, mettoit notre ame en consonnance avec les parties du monde qui nous avoisinent. Elle a des relations avec les différens êtres, et ressemble à un miroir où tout vient se réfléchir. Il ne s'opère aucun changement un peu considérable dans notre univers sans qu'elle en ressente le contre-coup, et sans que les rapports de nos sens en soient modifiés. Toute nouvelle disposition d'élémens établit un nouvel unisson organique, un nouveau mode de sensibilité ; parce que notre corps, dépendant de l'harmonie universelle, en suit toutes les nuances. Les animaux, plus encore que l'homme, prévoient ainsi les

changemens de l'atmosphère. Les oiseaux connoissent, à point nommé, les saisons de leurs émigrations et de leurs retours; les poissons, au fond des mers, sentent les approches du printemps, les époques de leurs voyages, les temps de pluie; les oiseaux de mer appellent à haute voix la tempête; les bestiaux, dans les prairies, tendent le cou vers le ciel, et aspirent l'air humide; les agitations des grenouilles, de plusieurs insectes, &c. prédisent la pluie et les vents. De même, les personnes qui ont des cors aux pieds, des rhumatismes, éprouvent des douleurs assez vives avant la pluie, la gelée, et les autres mutations de l'atmosphère; celle qui précède les orages cause une pesanteur de tête et de membres, un engourdissement aux personnes très-délicates : c'est ainsi que des bois hygrométriques se gonflent ou se fendent selon la sécheresse ou l'humidité de l'air.

Les anciens, privés du baromètre, cherchoient à prévoir les variations atmosphériques, sur-tout dans leurs expéditions militaires, et leurs voyages, par l'observation des oiseaux qui sont fort sensibles aux changemens de temps. De-là vint l'art des auspices. L'on examinoit les poulets sacrés dans la matinée seulement et à jeun, tous les animaux ayant alors les sens plus délicats et plus libres que le

soir et après s'être repus. Quintus Metellus, savant pontife (1), rejetoit les présages des oiseaux après le mois d'août, temps de leur mue et d'un état de langueur. Les aruspices qui consultoient les entrailles des victimes, savoient, selon Démocrite, en tirer des observations sur la salubrité ou l'insalubrité de la saison, et sur la nature et les effets des alimens. Si l'animal immolé étoit malade, il n'offroit que des présages douteux; c'étoit un *baromètre* dérangé dont le sacrificateur ne pouvoit tirer aucun indice (2) :

Nec responsa potest consultus reddere vates.

Sans doute on doit à une certaine habileté d'esprit les prédictions qui résultent de l'expérience et de la prudence, mais la nature remplace cet avantage chez les animaux et les hommes les plus simples par des instincts très-délicats. Les ames ont naturellement un tact qui leur fait pressentir les temps, et quelquefois les événemens. Ce pressentiment est, à l'égard de l'expérience, ce que l'odorat est au goût; de même que le chien devine où la proie

(1) Plutarque, *Demandes des choses romaines*, n° 38.

(2) Virgil. *Géor. l. III*, Description des animaux malades; ce grand poète avoit exercé la médecine vétérinaire.

est cachée, l'homme peut sentir d'avance les relations de différentes choses, sans que le raisonnement y intervienne. Ainsi l'aimant se tourne vers les lieux où se trouve quelque morceau de fer. Les animaux ont la prévoyance de creuser des terriers et d'amasser des provisions aux approches de l'hiver, suivant que cette saison doit être rigoureuse, tardive ou précoce. L'ame faisant croître alors des poils plus touffus, couvre ces animaux d'une fourrure plus chaude; elle a donc des pressentimens, puisqu'elle se porte d'elle seule à des actions qui ont une fin déterminée.

L'intelligence de l'homme, s'appliquant d'ordinaire à nombre de réflexions étrangères à son être, fait moins attention à ces impulsions presqu'imperceptibles de l'ame, ressenties aussi-tôt par les animaux parce qu'ils ne pensent à rien; et les hommes très-simples les ressentent bien mieux que les plus savans. En effet, trop d'esprit et de savoir montrant à-la-fois mille routes diverses, nous laissent incertains sur la véritable, tandis qu'un instinct commun n'en découvre qu'une seule, qui est souvent la meilleure, puisqu'elle est la plus naturelle, et d'autant plus forte qu'elle se partage moins. Un paysan, sans baromètre, prédit le beau temps ou l'orage. Plus l'esprit est

occupé de sciences, moins il est ému par les impressions intérieures ; aussi l'ignorance, laissant l'ame dans son allure naturelle, est plus propre aux notions instinctives, que la marche logique et compassée du raisonnement.

Ces mouvemens intimes, imperceptibles à la plupart des hommes, sont aisément apperçus par un sentiment plus subtil, ou une observation plus attentive. Comme une balance dans l'équilibre parfait est mobile par le plus léger atome, tandis que des poids ébranlent à peine une grosse balance inégalement chargée ; de même ces impressions subtiles, apperçues par un corps délicat, sont absorbées par des sensations grossières, ou sans effet sur une structure massive. Pour éprouver ces impulsions secrètes, nos corps ont donc besoin d'augmenter leur délicatesse par trois principaux moyens. Le premier est le jeûne ou l'abstinence qui, diminuant l'action des organes, facilite les opérations de l'ame, rend l'esprit plus net, les sens plus déliés, et les penchans plus vifs. [redacted] exemple, les chiens, les faucons qui ont jeûné, chassent avec ardeur, ont beaucoup de sagacité dans l'odorat, et d'instinct pour découvrir la proie. En second lieu, la solitude, séparant l'esprit du tourbillon des affaires, concentre

le sentiment, accoutume à la méditation, et rend plus attentif aux actes intérieurs de l'ame (1). Troisièmement, l'absence de tout trouble et de toute passion, dispose à sentir la plus légère impression, de même que le profond silence permet d'entendre le plus foible bruit; et la tempérance, exemptant des affections tumultueuses, éclaircit l'esprit. Tous les mouvemens extérieurs cessant, l'ame se recueille au-dedans; aussi l'imagination grossit et enfle toutes nos pensées dans le repos et l'obscurité de la nuit. Il en est de même, lorsque livrés tout entiers à une idée, nos actions corporelles sont absorbées par ce mouvement interne qui les rapporte à l'unité. Toute multiplicité d'opérations tiraille l'ame en plusieurs sens; aussi les ébranlemens des passions, et sur-tout les voluptés vénériennes, abolissent ses facultés internes (2).

Les femmes, naturellement plus sensibles que l'homme, sont plutôt saisies par ces pressentimens intérieurs; leurs apperçus sont plus déliés, et leur ame flexible démêle des relations

(1) Aussi Élisée et les autres prophètes vivoient dans le Désert. *Reg. l. IV, c. 4; Amos*, &c.

(2) D. Hieronym. *Epist. de monogamiâ*, témoigne que ces dernières détruisent le pouvoir de prophétiser.

très-fines qui échappent à nos esprits. Les hystériques montrent sur-tout une pénétration surprenante, et il ne faut pas s'étonner qu'il existe en tout temps des devineresses, des diseuses de bonne aventure, des sibylles, des pythonisses, des sorcières, plus que de prophètes, de devins, de magiciens, &c. Tous sont d'un tempérament très-sensible, sujet aux affections nerveuses, comme les mélancoliques, les hypochondriaques; disposition sans laquelle ils seroient incapables de ces opérations de l'ame. Leurs conjectures, quoique souvent fausses, s'éloignent moins de la vérité que celles des autres esprits.

CHAPITRE II.

S'il y a des divinations? Des effets de la destinée sur nos déterminations.

Le génie, ou le démon familier de Socrate, n'étoit que cet entendement pur et sain dont la subtilité appercevoit la plus légère secousse, et qui s'expliquoit par une voix intérieure; celle de *la conscience*. Chaque homme possède ce sentiment interne qui, comme une voix obscure, lui persuade certains actes, surtout parmi les occasions soudaines où la raison

surprise n'a pas le temps de réfléchir. Dans une ame reglée, ces secrets avis ne sont pas à dédaigner; ils sont l'expression de ce dont nous sommes capables. Un exemple que rapporte Plutarque, est remarquable, dans Marcus Brutus, qui soutenoit contre Octave et Antoine le parti de la république, après la mort de César. « Devant transporter son armée en Eu-
« rope, Brutus qui dormoit peu naturellement,
» méditoit une nuit en lui-même, tandis
» qu'une foible lumière étoit placée devant sa
» tente : tout le camp étoit plongé dans le re-
» pos. Il crut entendre quelqu'un venir à lui :
» il apperçut vers la porte un fantôme de
» monstrueuse grandeur et d'une figure ef-
» frayante, arrêté et gardant un silence terri-
» ble. Brutus osa lui demander : Qui es-tu,
» homme ou démon, pourquoi viens-tu ici?
» Le fantôme répond : Brutus, je suis ton mau-
» vais génie; tu me verras aux champs de Phi-
» lippes. — Eh bien! je t'y verrai, réprit-il
» sans s'épouvanter. Le spectre ayant disparu,
» il demanda à ses domestiques s'ils n'avoient
» rien vu ou entendu, et ils dirent ne s'être
» apperçus de rien. Cette nuit-là, Brutus la
» passa sans dormir ». Le même fantôme reparut la veille de sa défaite et de sa mort. Telle étoit la force de la conscience qui lui révéloit

le malheur de sa destinée, et ébranloit son imagination.

Parmi les événemens douteux où l'on ne peut nullement conjecturer quelle en sera l'issue, si l'homme les prend tellement à cœur qu'il s'échauffe, son ame s'éclaire et pénètre quelquefois dans l'avenir. Plus la corde d'un arc est tendue, plus elle lance loin et droit la flèche; ainsi, dans cette tension de l'ame, les pensées, élancées avec plus de vigueur, s'enfoncent profondément dans les choses. Caton, transporté de l'esprit de la république, prédit si bien à Pompée tout ce qui lui devoit arriver avec César, qu'on fut étonné après l'événement, de la justesse de ses prédictions. Mais sur-tout l'ame dégagée aux approches de la mort, du commerce contagieux du corps, s'élève en liberté au-dessus des songes de la vie. Les mourans donnent de sages conseils aux vivans; tout autre intérêt que celui de la vérité cessant alors d'élever la voix, les esprits préparés à la mort prennent un caractère de divination :

..... Non me, quicumque es, inulto
Victor, nec longùm lætabere; te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.
VIRG. Æn. x, vers. 739.

Avant de sortir du corps, l'ame quittant les

organes, se concentre au cerveau pour frapper ce grand coup et prendre son essor. De-là vient que Racine met dans la bouche de Mithridate mourant, ces paroles prophétiques:

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse;
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

En effet, la prophétie ne peut s'opérer que chez les hommes ravis hors de leurs sens, soit que leurs pensées rassemblées comme des rayons dans le foyer d'un miroir ardent, jaillissent avec plus d'éclat et de force, soit qu'une intelligence supérieure les illumine par une *grâce* spéciale qui n'est point accordée à tous, ni en tous temps. Si les événemens qui arrivent suivant un ordre régulier ou constant, peuvent être prévus par le raisonnement, ceux qui dépendent du hasard ne peuvent guère être devinés que par les esprits qui parlent au hasard, comme ceux des aliénés. Un prophète ne connoît point la cause pour laquelle il prophétise; il se sent mû par un pouvoir qui excède ses forces naturelles. Il ne devine pas toutes choses, mais seulement celle qui lui vient en la pensée; il ne peut pas prouver ce qu'il annonce, car il n'agit point par raison; il n'est qu'interprète de la Providence, ou du hasard et de la destinée. Au con-

traire, s'il mêle à ses prédictions des paroles de sa raison, tout ce qui part de sa volonté altère l'image naturelle de l'avenir; les balancemens inconnus de la fortune ne sont bien représentés que par le pur mouvement de l'instinct. Un oracle n'étant qu'un instrument propre à indiquer les desseins inconnus de la Providence, on ne peut pas se prendre à lui du mal ou du bien qu'il annonce. C'est s'exposer à l'erreur que de chercher à connoître l'avenir ailleurs que dans le miroir de l'ame.

Cette espèce de divination naît ou se perd naturellement et se retient difficilement. Lorsque l'esprit la prononce, tous les sens sont assoupis, et rien d'extérieur ne le distrait; ces paroles involontaires, cette sorte d'ondulation de l'ame ressemblent à l'inconstance du sort; aussi les personnes très-passionnées, exposées à de grandes révolutions d'esprit, y sont plus propres que toute autre. Recueillis, pâles, immobiles, le regard fixe, ces individus tombent en de profondes stupeurs. Dans leur délire extatique, ils rendent des paroles entrecoupées et des idées sans liaison, auxquelles il ne faut ajouter foi que dans des occasions difficiles, ou des situations extrêmes. Plusieurs hommes n'ont dû une fortune extraordinaire qu'à l'opinion qu'ils devoient y parvenir; cette

persuasion les remplissoit d'audace au milieu des dangers; et craignant de démentir l'oracle, ils redoubloient d'efforts pour atteindre leur but (1).

Ne voyons-nous pas souvent par expérience l'homme plein d'une confiance intérieure, jouer de bonheur dans les jeux mêmes qui dépendent du seul hasard; au contraire, celui qui se sent mal disposé, se défier et perdre? *Audaces fortuna juvat.* Ainsi, dans les circonstances où la force, ni l'adresse ne peuvent rien, il faut s'en rapporter entièrement à sa bonne fortune, et selon un homme qui l'a plus tentée que tout autre, César disoit qu'il falloit exécuter et non délibérer dans les hautes entreprises. Sylla, surnommé l'Heureux, ne trouva jamais, dit-il, la fortune plus favorable que là où il se confioit en elle seule. La témérité peut parvenir où la prudence ne peut pas atteindre; mais, il faut pour cela, une bonne espérance, une gaîté qui partent d'un pressentiment involontaire et qui nous persuadent que nous gagnerons. Le doute, la ré-

(1) Bacon de Verulam. *Sylva sylvar. cent.* 8; Descartes, *Lettr. à la Princ. Elisabeth, t. 1*, maintiennent ce sentiment, commun à presque tous les philosophes anciens et modernes. Leibnitz, Euler, &c.

pugnance à entreprendre ; la crainte, la tristesse sans cause, sont des présages de perte. La fortune délaisse alors quiconque ne se confie pas tout en elle.

De quelque part que nous vienne cet instinct moral, l'on ne pourroit qu'en être abandonné, en se rapportant aux seules règles de la prudence. D'ailleurs, l'homme entraîné par ce principe secret, n'est souvent pas maître de reprendre sa raison, soit que le bonheur l'enivre, soit que l'adversité le frappe de ce profond vertige où l'on ne commet plus que des fautes. Ainsi, la fortune, soit qu'elle élève, soit qu'elle abaisse, est une cause incompatible avec la raison, et d'un ordre particulier. Elle se déclare dans nous ; elle nous porte, par des démarches inconnues à notre des[illegible]ée, ou plutôt elle paroît être le ministre des décrets de la Providence. Si elle dépendoit du pur hasard, elle ne s'attacheroit point à persécuter, et à favoriser constamment les mêmes individus.

CHAPITRE III.

Que l'ame agit d'autant plus que le corps est moins actif.

Il y a plusieurs degrés dans la divination, le *pressentiment* n'est que le moindre, l'*illu-*

mination de l'esprit est un degré plus éminent; il est encore plus vif dans la *vision*, sur-tout celle qui survient en plein réveil : il est rare qu'elle ne présage pas un grand trouble de l'économie animale, et quelquefois même la mort. La divination sans mouvement corporel, appartient à l'intelligence pure : c'est la *révélation*, comme parmi les songes, l'extase, ou les contemplations profondes dans lesquelles l'ame est éclairée d'une lumière spirituelle; mais la divination, accompagnée d'émotions du cœur ou de chaleur vitale, est l'*inspiration* et le *ravissement* (1).

Ajouter trop de foi, dans le jour, aux illusions de la nuit, c'est rêver en quelque sorte toute la vie; cependant les songes se forment dans le moule des pensées du jour, et il ne seroit pas prudent de mépriser entièrement ceux qui naissent dans un corps tempéré, exempt d'affections et dans un entendement bien préparé ou nourri de bonnes idées. Lorsque l'ame sensitive (d'où sortent les voluptés et les douleurs qui engendrent nos passions) est profondément assoupie avec le corps, l'ame intellectuelle se lève pleine d'éclat et de sérénité,

(1) Voyez au liv. IV, sect. 2, les chapitres qui traitent de ces mouvemens de l'esprit, et aussi liv. I, sect. I, ch. 8.

et brille de toute sa pureté; alors ses démarches suivent le sentiment intime de la conscience qui ne se déguise jamais; par elle se découvrent, en effet, les mystères de notre cœur. Zénon d'Elée recommandoit à ses disciples d'examiner leurs songes, pour connoître si leur ame s'étoit pénétrée des principes de la philosophie. La nature s'éveille quand l'art humain s'assoupit, et une force éternelle fait parler la vérité : ainsi Caligula, Néron, étoient agités de songes affreux qui leur retraçoient l'image de leurs crimes; l'ame des scélérats se mirant dans elle-même se fait horreur; aussi, haïssent-ils beaucoup la solitude et le repos.

Multi de magnis per somnum rebus loquuntur
Indicioque sui facti persæpè fuêre.

LUCRET.

Les esprits relevés qui méditent de grands desseins, ou qui entrent dans une vaste carrière, les princes occupés d'objets importans, ont quelquefois des pressentimens nocturnes, différens des songes ordinaires; car l'ame travaille perpétuellement, et sans que nous nous en appercevions, elle a des raisonnemens tacites. Une idée qui paroît oubliée, parce que les distractions du jour l'offusquent, s'enfonce dans l'esprit et revient pendant la nuit, élabo-

rée en secret. La chaîne des raisonnemens intermédiaires nous ayant échappé, ou se faisant à notre insu, nous présente tout-à-coup quelque vérité frappante, et comme nous n'en voyons pas la source, elle nous paroît envoyée par inspiration. C'est ainsi qu'une fontaine qui se perd sous terre, reparoît plus loin, grossie dans son cours par des veines inconnues. Lorsque l'esprit tourmenté par la mauvaise fortune considère sa position, l'imagination se représente des visions sinistres qui contiennent quelque vérité sous le voile de l'allégorie. Socrate fut averti en songe qu'il devoit mourir dans trois jours; Dion, Sylla, Marc-Antoine et beaucoup d'autres, apprirent aussi leur fin par les avis secrets de leur conscience.

Et qu'on ne dise pas que la crédulité, et surtout la disposition corporelle, fassent toute la réalité de ces pressentimens nocturnes, (ce qui est vrai pour les rêveries, soit ordinaires, soit maladives, dont nous avons traité); car notre ame peut se mettre en telle harmonie avec une autre ame, qu'elle en devinera plusieurs accidens, quoique les corps soient éloignés. Nous nous inquiétons du sort d'un parent, d'un ami à proportion de notre attachement pour lui; connoissant ses dispositions,

son état, sa manière d'agir, notre ame se moulant sur la sienne, prend le même mode de mouvement, de sorte qu'elle peut sentir ses opérations. Comme il s'établit en amour une assimilation entre les corps, il se forme également une sympathie intime entre les esprits, laquelle les rend capables de compatir ensemble, jusqu'à certain point; ainsi, les vibrations d'une cloche causent des frémissemens dans les autres cloches, à l'unisson, quoique éloignées et en repos. Pétrarque, revenu en Italie, et vingt-six ans après avoir quitté Laure, sa maîtresse, songea une nuit qu'elle lui disoit un éternel adieu. Quelque temps après, il reçut la nouvelle de sa mort, arrivée à l'époque de son rêve (1). Lorsque les volontés se conjoignent, les ames s'entendent et conversent ensemble malgré les distances.

CHAPITRE IV.

Si l'esprit peut pénétrer par quelque science dans l'avenir.

En de pareils sujets, la défiance pèse d'un côté et la crédulité de l'autre, de telle sorte,

(1) Cet exemple n'est point unique ni particulier. Les personnes douées d'une imagination expansive, comme les mélancoliques, éprouvent mieux ces pressentimens.

qu'il est mal-aisé de retenir l'équilibre de la raison, et elle se balance dans le doute parce que ces deux extrémités sont également vicieuses. Nous essaierons donc de chercher, au défaut de la certitude, ce qu'il y a de vraisemblable dans cette matière.

De même qu'un mouvement imprimé à un corps se propage à un autre, puis à un autre jusqu'à ce qu'il s'anéantisse; ainsi, presque tout s'opérant par cette chaîne de causes et d'effets, on peut saisir le fil des événemens, et il suffit pour les prédire d'étudier leurs causes naturelles. Apollon même, selon Carnéade, ne prononçoit ses oracles que sur les choses soumises à cette sorte de fatalité, ou plutôt à cette sage Providence qui régit le monde. Rien, en effet; ne se produit sans cause antécédente, qui découle d'une source plus élevée, laquelle remonte jusqu'au principe de tous les mouvemens. Si Dieu seul peut tout prévoir, c'est que tout se rapporte à lui; comme dans le corps toutes les sensations sont transmises au cerveau, et tous les mouvemens s'opèrent par le moyen des nerfs qui en sortent. Il est, pour ainsi parler, le cerveau, l'ame de l'univers, qui apperçoit tout et qui meut tout. Pour se représenter le plus grand nombre d'effets, il faudroit donc remonter aux prin-

cipes les plus élevés, et s'approcher de la divinité. C'est en cela que consiste la sagesse. L'homme éclairé d'un rayon divin d'intelligence est le plus prudent et le plus prévoyant des animaux; et si les bornes de son esprit l'empêchent de saisir les indices de beaucoup d'événemens futurs, c'est peut-être moins la vanité de l'art, que notre incapacité, qui rend fausses plusieurs de nos conjectures. Seroit-il impossible de s'approcher de la source de notre être, ou que la Divinité s'unît plus particulièrement aux puissans génies? Le recueillement religieux ne nous donne-t-il pas, comme le pensoit Pythagore, une nouvelle ame, c'est-à-dire, plus d'intelligence, de sagesse et de facultés morales? Sans doute, plusieurs esprits ont pu participer plus que d'autres à la lumière éternelle et en recevoir de véritables révélations.

Un sens profond, aidé de l'expérience, voit encore où tout le monde cesse de voir. Il n'est pas impossible au politique de prédire les révolutions d'état (1); au guerrier, la fortune des combats; au médecin, la naissance et le

(1) Jugurtha sortant de Rome, s'écria, dit Salluste: *O, urbem venalem et citò perituram, si emptorem invenerit.* Ce pronostic se vérifia bientôt.

cours d'une maladie (1); au laboureur, la fertilité des années, ou les changemens de temps. Dans chaque art, enfin, la réflexion fait découvrir des indices de l'avenir. Le peuple même devine quelquefois ce qui l'intéresse vivement, comme le prouvent plusieurs exemples. Quatre jours après la victoire de Paul Emile sur Persée, roi de Macédoine, il s'éleva dans Rome, en plein théâtre, une rumeur et un tel pressentiment de cette victoire, que le peuple courut en rendre graces aux Dieux, sans qu'on pût connoître la source de ce bruit. Plutarque, récitant ce fait, en marque d'autres arrivés de son temps. Au moment que les Turcs furent vaincus, dans le fameux combat naval de Lépante, le Pape Pie V se leva, sur-le-champ, au consistoire, en disant aux assistans qu'il falloit remercier Dieu d'une victoire si inespérée pour toute la chrétienté. Lorsque les esprits sont dans une attente générale, ils se communiquent, comme par une chaîne électrique, leurs craintes et leurs espérances avec la rapidité de l'éclair.

Notre ame est avide de pénétrer dans l'avenir, par cette pente universelle du temps qui

(1) Ainsi Erasistrate découvrit l'amour d'Antiochus pour Stratonice sa belle-mère; et Galien, la passion d'une femme pour un comédien.

entraîne toutes choses. Le passé n'existant plus, exclut l'espérance et la crainte, au lieu que le futur nous amène chaque jour des biens et des maux. Pour s'élancer dans l'avenir, il faut que l'ame recule dans le passé, afin de s'instruire par l'histoire; semblable au pendule qui, retiré en arrière, se rejette en avant par un contre-effort nécessaire. Tant qu'elle ne sort point du présent, qui est un état intermédiaire, elle reste en repos; et comme l'horloge arrêtée, qui ne marque aucune heure, elle ignore le cours des destins. Les affaires humaines n'arrivent point inopinément, le temps passé en contenoit les semences qui se développent peu à peu; leurs parties sortent les unes des autres; elles sont en essence avant de se réaliser, et il se fait un déroulement de toutes choses dans l'orbe de la destinée. Le temps retournant sans cesse avec les astres, sur ses propres traces, autour du fuseau de la nécessité, comme parle Platon, n'amène rien d'absolument nouveau. Ce qui est, a déjà été et sera encore par une révolution successive. C'est par l'ignorance où nous sommes de ce qui est autrefois arrivé, qu'une chose nous paroît nouvelle; moins on sait, plus on trouve de nouveautés, et tout seroit vieux pour quiconque sauroit tout.

Si nous pouvions donc pénétrer dans la nature, nous trouverions en chaque être les vestiges de ce qu'il fut, et le germe de ses altérations subséquentes; car les parties de l'univers ont entre elles une telle connexion de causes et d'effets, ou plutôt de sympathies, que chacune correspond avec toutes; elles s'influencent réciproquement et indiquent leur état l'une par l'autre. Telle est cette chaîne magnétique, selon le P. Kircher (1), qui, rattachant tout au centre du monde, est la source de presque tous les changemens qui s'y exécutent.

Les prédictions les plus certaines sont celles que détermine le calcul, comme dans l'astronomie qui annonce les révolutions du temps, des années, ou des astres, de leurs périodes, des éclipses, &c. On a pensé que cette science rendoit les esprits plus propres à considérer le cours des choses; de-là, est né l'art illusoire des horoscopes et de l'astrologie judiciaire (2).

(1) *Mundi catena magnetica*, Ars magnetica, *c. ult.*

(2) Le mathématicien Thrasyllus avoit prédit à Tibère la possession de l'empire, et ce prince instruit dans le même art, dit à Galba qu'il en goûteroit aussi quelque jour. Le fils de ce Thrasyllus annonça depuis l'empire à Néron. C'est la coutume des devins de flatter l'amour-propre des grands par ces prédictions, et l'on ne proclame que celles justifiées par le hasard.

Le profond historien qui en apporte des exemples, entre en doute si les révolutions de l'état social ne sont pas déterminées par une fatale nécessité, ou par le hasard (1). La roue des choses humaines nous les montre assujetties au cours général de la Providence; mais le contour de cette roue étant extrêmement vaste, nous ne pouvons pas l'embrasser en entier à cause de la brièveté de notre vie, ni comprendre les causes qui mettent, selon l'expression d'un poète, le diadême sur la tête des bergers et la houlette dans la main des monarques.

(1) Tacite, *Annal. IV*, c. 20 et 22.

SECTION III.

Des dispositions mentales et des vocations.

CHAPITRE PREMIER.

Des propensions ou des penchans qui dépendent du corps.

J'ENTREPRENDS une matière relevée au-dessus des sciences physiques. Elle m'obligera de traiter différens points de théologie morale et naturelle en rapport avec mon sujet. Fidèle à l'amour de la vérité, j'espère montrer, selon l'étendue de mes forces, que la doctrine sur la *grace*, a des fondemens très-réels dans la nature humaine. Cette recherche demande qu'on s'examine soi-même dans la simplicité de son cœur.

Sans contredit, l'ame est libre par elle-même; et si des penchans matériels l'entraînent en leur sens dans plusieurs individus, dans d'autres elle modifie directement le corps pour l'approprier à ses dispositions. Elle agit donc chez les premiers par sa foiblesse, et chez

les derniers par sa force. Les propensions corporelles naissent ou du tempérament, ou de la diverse prépondérance des organes ; elles ne forcent point l'ame nécessairement, mais lui donnent cette pente qu'elle suit d'ordinaire en chaque personne, et qui se décèle même dès l'enfance.

Si rien n'étoit inné en nous, ayant tous une égale aptitude à toutes choses, nous vivrions indéterminés, et comme ces mâts de navire que des cordages tendus de tout côté rendent immobiles. Cependant la complexion imprime dans nous une tendance naturelle à quelque occupation, bien que notre condition en dispose souvent d'autre sorte. Nous réussissons même dans un genre à proportion de notre incapacité pour tout autre, et nous y acquérons d'autant plus d'habileté que l'ame y tend d'elle-même, sans effort. Chaque homme a donc son génie, c'est-à-dire une impulsion native de son tempérament (1). Tel est propre à mille ouvrages, et se mêle également de tout, qui ne peut exceller en rien. Plus nos facultés sont divergentes et éparses, plus elles s'affoiblissent. Un génie convergent ne s'occupe que d'une seule chose ; il y concentre

(1) Voyez liv. 1, sect. 2, ch. 4 et 5.

toutes ses puissances, et surpasse ses autres en ce point. Ainsi les mélancoliques ne sont pas propres à tout; car leur complexion penchant principalement en un sens, y recueille les forces vitales et les détermine au choix d'une occupation, avec d'autant plus d'empire que leur caractère est plus concentré, et qu'ils sont moins capables de tout autre objet. Chaque partie ayant d'ailleurs ses fonctions particulières, celle qui acquiert, ou naturellement, ou par l'éducation, un plus grand développement et un surcroît d'activité, entraîne le naturel en son sens. De-là vient que le fréquent usage d'un organe nous dispose davantage aux actes auxquels il est approprié : par exemple, l'oreille à la musique, le cerveau à l'étude des lettres ou des sciences, la main aux arts mécaniques, les pieds à la danse ou la course, les organes sexuels à une vie dissolue, ceux de la nutrition à l'intempérance, la chaleur du cœur à la guerre, &c. Aussi les chiens nés d'une race qui chasse, héritent de la même disposition; leurs membres habitués à ce genre d'action la propagent dans leurs descendans. Aussi les hommes sauvages, élevés parmi des peuples civilisés, conservent un goût dominant pour la vie agreste de leurs pères, et paroissent moins capables d'instruction que nous.

Les circonstances de notre formation nous imprimant un sexe, un tempérament particuliers, attribuent à notre ame des propensions natives. L'un naît idiot, celui-là doué du plus heureux génie; il en est qu'un penchant dominant entraîne vers un art : on les voit lutter contre tous les obstacles, abandonner sans peine fortune, repos, plaisirs, exposer leur vie même pour se livrer exclusivement à leur inclination; dans celui-ci, c'est la passion des armes; dans cet autre, le goût des lettres; l'un brille par les facultés de l'esprit; l'autre est porté au vice ou à la vertu. De tels penchans sont l'effet de quelque disposition corporelle; il faut être appelé par la nature; sans elle nous pouvons peu. Quelle que soit la diversité des dons que la sagesse éternelle départit à chacun, nul ne doit s'enorgueillir ou s'affliger, puisque ce n'est ni par son mérite, ni par sa faute qu'il est bien ou mal traité, et nul ne peut tirer de la gloire que des choses qui dépendent de lui-même.

En effet, si chacun pouvoit tout, si la volonté, l'exercice ou l'étude suffisoient au moindre esprit pour égaler les grands hommes ou les plus habiles génies, il s'en formeroit sans doute un grand nombre, car il seroit honteux et blâmable de ne pas atteindre ce but; mais

de même que la nature a doué chaque animal de son instinct, chaque plante de ses propriétés, elle attribue à l'homme plus d'aptitude pour une occupation que pour toute autre; et autant il s'y montre supérieur à ses semblables, autant il leur est inférieur en d'autres sens. Il n'est pas le maître de choisir. Ces vocations paroissent établies pour l'utilité générale de l'espèce humaine. C'est pourquoi il est une multitude de dons et de ministères, afin que chaque créature, remplissant le devoir imposé par l'éternelle sagesse, concoure à ses desseins. Dans la république des abeilles, par exemple, on trouve des femelles ou reines destinées à la ponte; des mâles ou bourdons pour les féconder; des neutres ou mulets pour travailler; et parmi ceux-ci, les uns pétrissent la cire et forment des cellules hexagones, d'autres y déposent le miel; ailleurs, ils soignent les jeunes vers, en leur préparant des nourritures convenables. Chaque abeille croit suivre seulement son goût et agir d'après elle-même; cependant ce sont autant de membres d'un seul corps social, dont la reine est comme le cœur, et elles l'accompagnent par-tout. Toute proportion gardée, il en arrive autant dans l'espèce humaine, où chacun est appelé à ses fonctions par une intelligence pré-

voyante qui nous a rendus propres à vivre en société.

CHAPITRE II.

Des vocations qui naissent de l'ame et qui surmontent l'opposition du corps.

Un devin Egyptien annonçoit à Marc-Antoine que son génie, quoique vigoureux, pâlissoit devant celui d'Auguste; et Racine fait dire à Néron, craignant la méchanceté d'Agrippine:

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Ce qu'on appelle ici génie est le caractère, source première de la conduite, des penchans, du bonheur ou du malheur de la vie; il n'est le fruit ni du travail, ni des circonstances; il naît en nous et se déclare dès l'enfance. Il nous appelle à un genre de vie déterminé. Vaucanson, encore enfant, observe une grosse horloge, et il se sent destiné à devenir mécanicien. De même que toute substance est attirée vers son lieu selon sa pesanteur spécifique, l'ame aspire vers sa place naturelle dans la société; elle ne peut trouver son bien-être que dans l'état qui lui convient, et languit lorsqu'elle en est privée: comme l'arbre transplanté hors de son climat, qui ne peut subsister que dans son élé-

ment. L'ame force même le corps à se prêter à ses inclinations ; Démosthène, né bègue, surmonte ce vice pour devenir le plus grand des orateurs. Socrate ne peut vivre sans la philosophie, Alexandre sans la victoire, Caton d'Utique sans la liberté, Virgile sans les muses :

> At mihi primùm dulces antè omnia musæ
> Quarum sacra fero, ingenti percussus amore.

Ces naturels qu'on peut également porter en toutes les carrières, qui seroient aussi bien soldats ou magistrats que laboureurs ou maçons, ne sont peut-être indéterminés que parce qu'ils n'ont pas trouvé leur place, ou qu'ils n'osent s'avouer des inclinations basses et serviles. Il est probable que tout individu a quelque direction native, qui se développe ou se renferme selon les circonstances. Peu d'hommes excellent, parce que peu d'hommes tombent dans les emplois qui leur conviennent. Tel est simple moine qui eût pu gouverner un état (1), tel autre né dans un rang élevé ne seroit propre qu'à faire la cuisine. Aussi, dans nul pays, les arts et les connoissances ne restent plus stationnaires et plus imparfaits qu'en

(1) Comme l'abbé Suger, le cardinal Ximenez, &c.

Asie, où les enfans sont obligés de suivre la condition de leurs pères, quelles que soient leurs dispositions personnelles. Celles-là seules qui dépendent de la complexion, peuvent se transmettre dans la race.

Il est vrai : les circonstances de la vie, le tempérament, la condition décident la plupart des hommes qui n'ont point de penchans déterminés; aussi ne forment-ils que des esprits ordinaires. Cependant, à considérer de près ces esprits sans vocation marquée, on y découvre des goûts particuliers qui eussent pu les porter dans quelqu'autre carrière, et les ont empêchés de percer loin dans celle qu'ils ont adoptée. Enfin, il est des génies qu'aucune circonstance, qu'aucun défaut d'organisation n'arrête dans leur essor, et qui montrent même dans le choix de leur état, que l'âme agit contre le corps. Quoique né délicat, Turenne, dès l'âge de dix ans, veut s'endurcir aux fatigues de la guerre, et passer les nuits, en plein air, sur un affût de canon. Il y a donc un ressort inconnu dans l'homme; un sentiment intérieur lui révèle sa destinée, et dans les grands cœurs il s'explique avec plus de force. L'ame domine leur corps avec tant d'empire, qu'elle le modifie entièrement à son gré, et rompt tous les obstacles qu'il lui oppose.

D'où naît donc dans les grands personnages, cette élévation du génie, cette diversité de vocations (1)? Puisqu'elles émanent de l'ame, pourquoi, par un travail assidu, par un effort constant de volonté, tout homme bien constitué ne parvient-il pas au même but? Pourquoi un semblable tempérament ne produit-il pas, dans les mêmes circonstances, des effets égaux? D'où sortent ces instincts irréfléchis, ces idées spontanées qui montent au cerveau, sans savoir pourquoi elles viennent? Nous avons non-seulement des goûts, des inclinations, des sympathies involontaires, mais encore des perceptions obscures, qui nous tournent insensiblement, soit au bien comme la grace, soit au mal comme la tentation. Si ces émotions secrètes dépendoient de notre volonté, elles nous seroient soumises; tout au contraire, elles nous soumettent; elles sont donc au-dessus de nous. On ne se donne rien de soi-même. Si une créature pouvoit d'elle seule augmenter son être, elle posséderoit plus qu'elle n'a reçu; ce qui est impossible. Il faut que l'ame doive à

(1) Scit genius natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater.
HORAT. Epist. ad Flor.

quelque cause supérieure son élévation au-dessus des autres ames. Plusieurs philosophes ont vu que le cœur humain n'étoit pas toujours en sa puissance; qu'il étoit quelquefois poussé contre ses penchans naturels, dans ceux qui se dévouent aux souffrances, aux privations, à la mort. Ils ont attribué ces effets à des facultés surnaturelles, à un instinct divin (1). Suivant Platon, les hommes doués de génie ont quelque commerce avec Dieu, parce que notre ame, étant d'une nature spirituelle, peut avoir quelque relation avec le grand Esprit. Ainsi, par toute la terre, les hommes s'adressent à lui avec prières dans leurs infortunes. Il console, il rassure; entre le créateur et la créature qui s'y rattache par l'amour céleste, il s'opère une transfusion indéfinissable. Quand César disoit à son pilote dans la tempête : *Ne crains rien, tu portes César et sa fortune*, il se sentoit soutenu, non par la fortune qui n'est pas un être réel, mais par cette Providence qui le destinoit à l'empire du monde. Nous voyons la même assurance dans d'autres

(1) Platon, dans plusieurs livres; Aristot. *Moral. Nicom. l. VII, c. 18;* Cicéron, *dans ses Œuvres philosoph.* Sénèque, *Epist.* Pascal, Descartes, Newton, Léibnitz, &c., et les Pères de l'Eglise sont de ce sentiment.

hommes (1). L'auteur de la nature étant un pur esprit, il n'agit sur l'ame que par des pensées, des opinions ou des sentimens, et non d'une manière matérielle.

CHAPITRE III.

Comment les vocations se décident. Des conversions morales.

POUR développer le germe de la vocation, il faut souvent des circonstances ou de grandes passions telles que l'amour ; elles suscitent tout-à-coup des hommes qui sembloient destinés à traîner une obscure existence ; elles convertissent les plus éperdus. Ce n'est pas, toutefois, sans des combats intérieurs ; et qui n'en a point éprouvé lorsque le corps se révolte contre l'esprit qui entreprend sa vocation? Le génie n'acquiert pas une supériorité décidée sans de grandes contradictions. Quoique appelé, sa volonté n'est pas toujours suffisante pour achever sa course, si son élan n'est secondé par quelqu'émotion vive de l'ame. Le corps est ingénieux à lui susciter des obstacles ; et comme il tend toujours à retomber, il faut

(1) Comme S. Paul, en son naufrage vers Malte. *Act. Apost. c. XXVII, 22 sq.* les martyrs, &c.

que l'esprit remonte souvent au-delà du but. Il ne surpasse point les autres hommes sans fouler quelquefois aux pieds la raison humaine. Ce n'est ni par volonté, ni par raison que le génie s'ouvre ; il faut qu'il se sente ému naturellement : tous nos efforts sont vains lorsqu'il ne parle pas en nous.

Quand on ressent un dégoût universel, ou un déplaisir mortel, c'est l'annonce d'une grande contrariété dans les esprits, ou de la discordance des facultés. L'ame qui n'a nulle inclination vive, n'éprouve point aussi ces contre-coups et ces reflux ; elle ne connoît point ces tristesses, ces rebuts de soi-même, ces sécheresses de cœur, ces stérilités dans lesquelles l'esprit se refuse à tout et se combat lui-même. Cet état est rempli d'une anxiété insupportable : on veut, on ne veut pas, on est impatient de tout ; on se trouve incapable d'agir, de penser ; on se hait, et souvent on invoque la mort comme la fin de son tourment. Heureux lorsqu'une affection du cœur tire de cette situation pénible ! On ne se sentiroit pas plus soulagé quand on s'échapperoit des portes de l'enfer, qu'on l'est alors par quelques larmes. Enfin l'on demeure dans un morne silence comme si l'on avoit été dompté par son mauvais génie.

Les esprits lents ne se mûrissent que par un labeur pénible ; mais il en est d'autres frappés presque soudain d'une illumination de génie. Cette conversion est précédée, d'ordinaire, de grandes émotions d'esprit, de songes, de délires, d'inquiétudes mélancoliques si vives, qu'on ne sait plus à quoi se résoudre sur la terre. L'ame étonnée et en travail, cherche à sonder l'abîme de son être, à se faire jour jusqu'à ce qu'elle s'abandonne à son destin. Tant que nos inclinations se contrebalancent, nous flottons suspendus ; si quelques goûts perdent leur force, par l'âge ou l'abus de leurs facultés, l'équilibre rompu fait pencher la balance en sens contraire. Une passion vive se fortifie par la cessation des moindres, comme l'arrivée du maître fait taire la dispute entre les inférieurs.

Les talens médiocres naissent des caractères dont les sentimens divergent; mais plus l'esprit les fait converger vers un seul but, plus il accroît sa vigueur morale. Ces conversions s'opèrent sur-tout parmi ces naturels ardens qui, dominés par leurs sens dès leur première jeunesse, ont épuisé leur vivacité par des jouissances multipliées. L'ame découvrant alors le néant des plaisirs, et n'étant plus contrebalancée par les attraits du corps, se rejette toute dans une extrémité opposée. Elle s'exha-

loit au dehors, elle se refoule au dedans. Si cette vie intérieure ne remplaçoit pas les sens éteints, il se feroit un vide affreux dans le cœur; l'homme séparé du monde par le dégoût, ressembleroit à l'arbre déraciné qui meurt parce qu'il à cessé de s'abreuver des sucs de la terre.

Par quelle étrange révolution un esprit jusqu'alors ignorant et incapable, peut-il, presque tout-à-coup, se remplir d'intelligence, et, avec un caractère foible ou commun, acquérir de la noblesse et de la grandeur d'ame, comme on en a vu des exemples (1)? C'est en le ramenant à son centre. L'entendement qui manque de cet *hypomochlion*, ou de ce point d'appui, ne peut pas faire agir ses leviers; il divague sans cesse : mais s'il a ce centre de mouvement, aussi-tôt toutes ses pièces jouent, comme une montre dont il suffit de tendre le grand ressort pour qu'elle marche régulièrement. Quoique ne sachant rien, un homme qui s'appuie sur un principe certain, coordonne tout ensuite avec ordre et méthode, la science se développe en lui comme d'elle seule; et même il s'élèveroit davantage avec une base

(1) Voyez liv. 1, sect. 2, ch. 6, de la conversion des âges, pour les changemens qui s'opèrent dans le corps.

fausse que s'il n'en possédoit aucune. L'idée de Dieu étant le principe le plus élevé et le plus assuré que l'esprit puisse concevoir, est aussi le plus propre à décider la vocation. Qu'un homme se persuade, même sans raison, qu'il est appelé par sa destinée à remplir un rôle sur la scène du monde, il rassemble toutes ses puissances de vie. Rempli d'assurance et de confiance, ne craignant rien au travers des périls, il franchit tous les obstacles; ce que ne pourroit pas produire un motif seulement humain comme l'intérêt ou le plaisir, qui, proposant des avantages temporels, ne poussent point à exposer notre vie. Il faut pour cela des espérances qui nous survivent; et puisque la vocation excède la raison, celle-ci ne peut pas nous la donner.

C'est principalement au cœur que la vocation s'adresse; elle agit par des sentimens dans les ames les plus simples, aussi bien que dans les plus grands esprits. La science, l'intelligence s'augmentent par le travail et l'étude, mais la vocation est infusé en nous; elle nous adapte à elle, tandis que nous adaptons à nous les connoissances acquises. Comme dans le grand monde, les matières sublunaires gravitent bien vers le centre de la terre, mais celle-ci gravite vers le soleil; de même dans le petit monde, qui

est l'homme, il y a deux mouvemens de l'ame; l'un naturel, *deorsùm*, qui compose notre propre sphère; l'autre surnaturel, *sursùm*, qui dépend de la grace, et nous dispose, par rapport aux vues de la Providence, en nous appelant à une fonction spéciale en cette vie. L'homme animal suit la terre, l'homme intellectuel suit les cieux; il meurt au monde pour vivre dans l'immortalité.

Celui-là est incapable de recevoir une grace surnaturelle, qui veut tout soumettre à son raisonnement, qui tranche sur tout, qui ne doute de rien : il est trop lui-même. Son orgueilleuse présomption le rend opiniâtre, systématique, indocile. Au contraire, une ame simple, innocente, qui ne présume point de sa force, qui anéantit sa raison devant la profonde obscurité de toutes choses, ne se confie nullement en elle, et attend tout de la grace. Plus elle anéantit sa volonté, plus elle est mue par l'Être éternel. Ne faisant rien d'elle-même, elle se laisse conduire, éclairer par cette vocation supérieure qui la soutient dans toutes les démarches de cette vie.

CHAPITRE IV.

De la nature et de la grace ; comment elles opèrent dans l'homme.

La grace n'est point donnée à tous les hommes, ni proportionnée à leur mérite, ni l'effet de la disposition corporelle, comme le soutiennent les Pélagiens, et ceux qui n'admettent rien de surnaturel. Loin que chaque ame suive toujours la complexion du corps, on observe, au contraire, que par les mouvemens de la grace, elle agit sur lui, elle tend à le combattre. Tandis qu'il appète les plaisirs des sens, elle l'en détourne pour l'attirer vers un état plus divin et le mettre à son unisson. Pourquoi des hommes sont-ils entraînés, malgré eux, à des actions fortes que la seule raison n'est pas cable d'inspirer? Notre ame est mue alors indépendamment de notre corps; et lorsque nous croyons agir nous-mêmes, nous sommes les instrumens de sa volonté. Ces émotions ne dépendent pas primitivement du corps, puisque le corps n'a son mouvement et sa vie que par l'ame.

Il faudroit avoir peu d'expérience de nous-mêmes pour ne pas reconnoître combien nous

nous sentons tantôt forts, tantôt foibles pour le bien ou le mal, sans que notre corps éprouve d'altération sensible. Or, ces dispositions s'engendrent immédiatement dans l'ame, ou plutôt lui sont transmises de quelque part. Comme une femme, passant devant plusieurs hommes, fait beaucoup d'impression sur quelques-uns, peu ou point sur d'autres, de même nos esprits, suivant leur disposition, sont diversement affectés par le sentiment de la Divinité. En vain le cœur s'efforceroit d'aimer par raison, s'il n'y étoit point porté; pareillement, les cœurs morts à la grace, ne la peuvent acquérir d'eux-mêmes, par leur mérite; il faut qu'elle leur soit inspirée. L'homme est, par lui seul, impuissant pour tous les sacrifices qu'exige une parfaite vertu, ou pour des actions et des pensées sublimes. Afin d'y atteindre, il faut qu'il soit aidé par une force supérieure à l'humanité.

Mais quelle sera cette force? L'Auteur de la nature se communique-t-il à de foibles mortels, sur cette terre perdue dans un coin de l'univers? Pourquoi, toutefois, la même Providence, qui donne la vie au moindre vermisseau, ne s'intéresseroit-elle pas à l'homme, la plus parfaite créature de ce monde? Il n'est point de trop petits détails pour l'intelligence

infinie qui soutient toute la nature ; nous ne devons pas mesurer sa suprême puissance par la foiblesse de la nôtre. Si elle a préféré l'homme parmi les créatures, et lui a donné la raison, elle a pu choisir quelques individus pour les orner de ses dons (1) ; de même, nous choisissons parmi les bêtes celles dont l'intelligence peut mieux correspondre avec la nôtre, et par ces espèces nous régnons sur toutes les autres. Pourquoi ces hommes doués de l'ame la plus élevée ne deviendroient-ils pas les agens de la Providence ? Quand nos efforts sont insuffisans, nous cherchons à nous fortifier en nous-mêmes, et chacun peut éprouver combien la confiance dans un être supérieur redouble nos forces (2). Il est certain que le cœur est aiguil-

(1) Le philosophe égyptien Psammon expliquoit à Alexandre, que les hommes sont tous enfans de la Divinité, et que ceux dont la supériorité de génie ou l'excellence de leur vertu rend propres à gouverner leurs semblables, sont plus particulièrement aimés de Dieu. (Plutarq. *Vie d'Alex.*)

(2) *Les yeux du Seigneur sont ouverts sur toute la terre ; il inspire de la force à ceux qui se confient en lui d'un cœur parfait.* 2. *Par.* 16. Moyse, Josué ont tiré leur génie de cette source. Cyrus, Alexandre ont été persuadés que le ciel les favorisoit, opinion commune à tous ceux qui éprouvent de grandes prospérités.

lonné par des mouvemens surnaturels en quelques occasions (1).

La peinture qu'on nous fait de la grace est admirable. Loin d'être l'effet de la nature, rien ne lui est plus opposé. Elle frappe d'anéantissement les plus superbes sentimens de l'homme. Il est naturel d'aimer son corps, son existence, de se réjouir de ses gains, de s'attrister de ses pertes, de se plaire dans les voluptés, les divertissemens, la joie, de se plaindre des choses pénibles. La grace fait au contraire détester

(1) « Mais es choses estranges et extraordinaires où il y » a besoin de quelque inspiration et instigation diuine, » encore (Homère) ne fait-il pas que Dieu oste le franc- » arbitre à l'homme, ains plustost qu'il l'incite; non pas » qu'il engendre en nous la volonté, mais bien quelque » imagination qui tire et pousse la volonté.... car ou il fault » dire totalement que les Dieux n'ont part quelconque aux » causes mouuantes et aux principes des opérations hu- » maines, ou confesser qu'il n'y a aultre moyen par lequel » ils puissent ayder aux hommes, ni coopérer auec eux. » Car il est bien certain qu'ils ne manient pas nos corps, ni » ne remuent pas nos mains et nos pieds.... ains excitent » la partie actiue de nostre ame, et notre libéral arbitre, » ou au contraire le destournent et le retiennent par quel- » ques imaginations et appréhensions qu'ils nous inspirent ». Plutarque, *Vie de Coriol. trad. d'Amyot.* Sans cette influence divine, toute prière seroit inutile. Voyez *de l'Action de Dieu sur les créatures*, ou *Traité de la prémotion physique prouvée par le raisonnement.* Paris, 1713, in-4°.

le corps; elle veut qu'on se mortifie, qu'on n'ait ni joie de la prospérité, ni tristesse de l'adversité, qu'on retranche les plaisirs, qu'on s'afflige de son bonheur, qu'on recherche les rigueurs, le travail, les souffrances. Naturellement nous tendons à notre intérêt propre, nous haïssons la soumission, nous nous plaisons dans le repos, nous sommes portés vers les créatures; la grace exige qu'on recherche en tout l'avantage d'autrui plus que le nôtre, qu'on aime la soumission, qu'on fuie le repos, qu'on quitte le monde. Il est certain que les injures nous irritent, et les consolations nous adoucissent, que nous méprisons et rejetons ce qui est bas et grossier, que nous ayons horreur de la pauvreté et de la misère; selon la grace, au contraire, il faut que les injures n'irritent pas, que nous vivions dans le chagrin, que nous nous plaisions dans l'humilité, la bassesse; que, chargés de haine et d'infortune, nous souffrions tout avec joie. Selon la grace, il faut aimer ses ennemis et leur faire du bien, combattre ses sens, s'appauvrir, embrasser tout ce qui cause de la douleur, rejeter toute récompense, ne s'attribuer aucun mérite, enfin agir en tout contre soi-même. Une telle conduite étant ennemie de la nature, ne peut pas avoir été inventée par elle.

On dira sans doute que toutes ces privations ont pour but de nous faire admirer, d'acquérir des louanges, une grande considération de sainteté; or, c'est sur-tout ici que la grace véritable triomphe. Elle exige qu'on s'expose à tous les mépris, qu'on soumette tout orgueil, qu'on passe pour fou et pour imbécille devant le monde. Elle veut déraciner des cœurs tout desir de gloire mortelle; elle prononce que la vertu qui se montre a déjà reçu sa récompense et perdu son mérite; elle ordonne de vivre avec les misérables du siècle, de courir même au martyre, de ne voir que Dieu seul, et marque du sceau de la réprobation quiconque suit une voie contraire. Tout ce que la nature relève, elle l'abaisse; tout ce qu'on rabaisse, elle le relève. Plus le corps est dompté, plus la grace surabonde et nous réforme selon la perfection divine. Où nous sommes infectés d'une prodigieuse corruption, ou elle semble une extravagance inconcevable. Il ne faut pas moins qu'un Dieu pour réduire à ce point la nature humaine.

Toute cette théologie de la grace, pourra-t-on objecter, n'a d'autre fondement dans le corps qu'une certaine disposition nerveuse, et une imagination mélancolique; et c'est parce qu'on ignore le mode dont se développent nos

sentimens et nos idées, qu'on les attribue à l'action de la Divinité. Je répondrai que si l'on veut s'examiner sérieusement, avec un amour sincère de la vérité, l'on pourra se convaincre par expérience de la réalité dans nous de ces mouvemens intérieurs et contre-nature. Mais les préoccupations du monde, le peu de goût et de volonté qu'on apporte souvent à cette étude, la secrète malignité du cœur, détruisent l'efficacité de la grace et en ôtent le sentiment. Il faut une ame naïve et simple pour bien entendre cette voix supérieure qui combat nos affections naturelles.

CHAPITRE V.

S'il y a une opération des puissances supérieures sur l'ame humaine.

NOTRE volonté est libre, sans doute, dans ses déterminations ; mais il existe un principe antérieur qui nous inspire nos pensées. Il prend tout-à-coup fantaisie à un homme tranquillement assis, qui ne pensoit à rien, d'aller jouer : il gagne ou il perd une forte somme. Dans un autre moment on lui propose le jeu ; et ne s'y trouvant nullement disposé, il refuse, sans pouvoir rendre raison de cette di-

versité d'idées. Qu'on demande à quelqu'un pourquoi il choisit tel *numero* à la loterie, il n'en saura rien. La vie est une loterie dans laquelle chacun tire au hasard. Nous voyons, par expérience, assez d'hommes plus constamment heureux que d'autres, au jeu ou dans les affaires, sans être fort habiles ou prudens. Si un tel bonheur dépendoit de la Providence, elle gratifieroit principalement ceux qui le mériteroient; ce qui n'est pas. Un tel effet dépend donc du hasard; les deux tonneaux de Jupiter, selon Homère, versent incessamment les biens et les maux fortuitement mélangés sur la tête des mortels. Où la raison règle tout, le sort a peu de prise; il en a beaucoup où la raison est nulle. Il semble donc que nous n'agissions pas toujours de nous-mêmes, quoique maîtres de choisir à notre gré. Chercher la cause de ces déterminations premières, c'est remonter à la source de tous les mouvemens autocratiques qui s'opèrent dans le monde. Ceux-ci s'exercent selon les loix de la nature; ceux de l'ame sont coordonnés par rapport aux voies de la Providence.

Si l'esprit d'un homme qui nous parle, détermine notre volonté, soit par persuasion, invitation ou commandement, soit qu'il excite quelqu'affection, ou qu'il agisse sur nous de

la même manière que notre ame meut nos muscles ; de même un entendement supérieur pourra diriger un entendement inférieur par des émotions secrètes. Ainsi la nature inspire des penchans aux animaux par l'instinct. Notre corps est l'instrument de l'ame, comme elle est celui de la nature divine. Toutefois, le corps n'étant pas toujours bien accordé avec l'ame, celle-ci n'est pas toujours en harmonie avec la nature divine ; de-là vient que ses opérations ne sont ni constantes ni infaillibles. Le meilleur musicien ne peut tirer que des sons faux d'un violon dont les cordes sont mal accordées ; pareillement, l'ame mal disposée par l'imperfection du corps, ou troublée par des passions et des intérêts humains, résonne diversement sous la main de son suprême auteur; elle interrompt le concert unanime des créatures. Pour nous remettre à l'unisson de l'esprit intérieur, il faudroit ne conserver que nos facultés instinctives. Ainsi, l'arbre qui n'est plus contraint par l'art du jardinier, reprend avec vigueur sa première direction.

La nature attribue une supériorité de courage, de hardiesse et de force aux individus qu'elle place à la tête des animaux attroupés, tels que les singes, les éléphans, les buffles, les abeilles, &c., de même l'homme des-

tiné à régner sur les animaux doit avoir des communications plus intimes avec la puissance dont il st l'agent; et plus que tout autre encore, celui qui gouverne ses semblables. Si nous fabriquons divers instrumens pour exécuter nos travaux, l'Être qui peut et prévoit tout, n'a pas inutilement créé sans doute les êtres, mais pour accomplir ses desseins immortels. Les rapports évidens de nos yeux avec la lumière, la parfaite structure de nos organes, témoignent assez qu'une intelligence nous a donné l'existence; d'où il suit que nous sommes gouvernés par cette raison éternelle qui dispose de toutes choses. Le libre arbitre de l'homme n'agit que dans des sujets personnels aux individus, ou indifférens à la nature.

Je ne sais quel génie vient susciter des hommes, jusque dans les rangs les plus obscurs, pour les mettre en exemple aux peuples, comme une lampe ardente sur le chandelier. Romulus, bâtard et brigand, jette les fondemens de l'empire romain. Mahomet, pauvre conducteur de chameaux, établit une religion; Christophe Colomb s'ouvre, au travers des mers, la route d'un Nouveau Monde. Les uns naissent pour détruire, d'autres pour édifier les empires. Cette secrète destinée met l'épée

en la main des conquérans (1), elle ordonne chaque homme par rapport à l'état social; l'un est propre aux arts, l'autre aux sciences, ou bien à tout autre état; enfin elle conduit, comme par la main (2), ceux qu'elle destine à fouler aux pieds les grandeurs humaines. Les Epicuriens même ont reconnu l'existence de cette secrète puissance :

Usque adeò res humanas, *vis abdita quædam*
Obterit et pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.

LUCRET. liv. v.

CHAPITRE VI.

De l'ardeur de l'ame, de la vie surnaturelle et de l'amour moral.

IL est dans le fond du cœur un besoin insatiable de bonheur. L'homme, avide de jouir,

(1) Le seul vrai Dieu, dit S. Augustin, *Cité de Dieu, l. IV, c. 33*, est le dispensateur des royaumes de la terre. Il est indubitable que sa Providence les établit, et les Romains ne pouvoient obtenir l'empire sans cette volonté éternelle.

(2) Isaïe, *c. 44 et 45*, annonce que Cyrus, le pasteur des peuples, accomplissoit les volontés du Très-Haut, qui le conduisoit. C'étoit aussi l'opinion de Xénophon, *Cyropéd. l. I, c. 9.*

ne trouvant rien dans les plaisirs de la terre qui puisse combler l'abîme de ses desirs, vit mécontent de son état présent, et se sent digne d'un meilleur monde. Ce roi détrôné, cette créature déchue de sa première grandeur, aspire à une autre existence : une mélancolie innée lui annonce qu'il manque de quelque chose, et qu'il ne doit pas se borner à cet univers. Cette maladie n'est point le résultat du désœuvrement ou de la satiété des jouissances, quoiqu'ils la nourrissent, mais d'une activité interne de l'ame. Plus celle-ci est pleine au-dedans, moins elle s'épanche au-dehors; elle se renferme dans la retraite, et se complaît même à souffrir, parce que ce sentiment la refoule à l'intérieur, tend ses ressorts et augmente sa supériorité morale.

Dès l'enfance, celui qui est né avec ce caractère sensible et concentré, annonce ce qu'il doit être un jour. Tantôt d'une impétuosité fougueuse dans ses jeux et ses plaisirs, tantôt les quittant brusquement pour aller rêver à l'écart, il est dévoré d'une langueur secrète. Pâle, maigre, défait, son ame le consume au-dedans. Il passe soudain de l'accablement le plus profond à une exaltation prodigieuse; ce cœur foible, qui ne pourroit résister aux caresses, seroit capable alors d'affronter une armée. L'autorité le

câbre autant que la douceur l'appaise ; il donne tout au sentiment et ne cède rien à la violence.

A l'époque de l'adolescence, quand l'ame s'ouvre à une nouvelle vie, ce caractère reçoit un nouveau développement. Ce ne sont plus seulement des boutades momentanées du jeune âge ; c'est une tristesse aussi profonde que tendre. Souvent cet adolescent se dérobe au monde pour cacher dans la solitude ses ennuis et ses tourmens. Souvent des larmes involontaires échappent de ses yeux, sans en savoir la cause. Il jette des regards sur tout ce qui l'entoure ; il se trouve isolé sur la terre, et il soupire. Tantôt il s'attache à un arbuste sauvage, tantôt à une grotte déserte ; il cherche par-tout des consonnances avec son état ; il se compare à la feuille que l'eau du ruisseau emporte, à l'herbe que le vent agite ; et plongé dans ses rêveries, seul, au milieu des bois, il contemple les astres éternels, et les générations qui s'écoulent et périssent tour-à-tour. Combien il trouve indifférens, auprès de ces réflexions, les foibles intérêts de la vie ordinaire ! Bientôt il ne prend plus de goût à l'existence ; il néglige de manger, de dormir, de se vêtir : il ne parle et ne répond que vaguement. Obsédé, la nuit, de ses rêves et de ses veilles, il songe à la mort, et il est embrâsé de la vie ; il voudroit aimer la na-

ture entière, et se croit repoussé de toute la nature. Son ame ardente ne respire et n'exhale qu'amour. Doué d'un sentiment exquis, épris d'un amour invincible pour les Muses, il ne peut s'arracher de l'étude; mille pensées germent dans son esprit, qui acquiert de la force et de la profondeur; car autant les jouissances rabaissent l'ame, autant l'amour moral la rehausse, et la rend capable de grandes actions. Lorsque plongé, le soir, dans ses rêveries solitaires, il se lève ardent, marchant à grands pas, le regard fixe, l'air sombre, il ne sent ni les frimas ni la pluie; son cœur est exalté et brûlant; il marcheroit à la mort, et au crime ou à la vertu. Si, dédaignant les biens et la vie, il se rend plus juste et meilleur que les autres hommes, s'il s'élève vers l'Auteur de la nature, on ne peut nier qu'il ne devienne capable alors des plus hautes entreprises. Un tel état n'appartient qu'aux ames d'une trempe ferme. Quelquefois, blessées d'un amour infortuné, elles rejettent tout; elles tombent dans l'abattement, et osent même sortir de la vie. On en a vu qui trouvoient un charme secret dans l'opprobre du malheur, tandis que d'autres ont cherché la gloire, ou se sont ensevelis dans l'étude ou la vie monastique.

Presque tous les jeunes gens éprouvent, à la

puberté, une inquiétude interne qui donne à leurs idées une teinte de sensibilité inconnue. Je ne sais quel mélange de plaisir et de douleur tendre, les plonge dans des illusions de félicité, et leur rend insupportables les occupations de la vie commune. La société les fatigue, une douce rêverie les attire, avec un ami que la conformité des sentimens rassemble, dans des retraites où leurs desirs errent en liberté. Lorsque la religion soutient, comme un tuteur, ces arbrisseaux contre les premières tempêtes de la vie, plusieurs, ardens néophytes, courent chercher la paix du cœur au pied des autels. Les filles sur-tout, dans lesquelles le système nerveux est plus mobile et plus excitable, éprouvent plus longuement cette crise orageuse. Les combats de la nature et de la pudeur, les sentimens religieux, confondus avec tout ce qui fait le charme de l'existence, enfin, ce délire du cœur, fomenté par des lectures, entretenu par la nonchalance, tout développe une sensibilité romanesque et étend la sphère de l'ame en bien et en mal. Sans doute, la disposition nerveuse et mélancolique contribue à cet état moral, ainsi que la chasteté, qui reporte les forces vitales, de l'organe sexuel au cœur et au cerveau ; mais ces effets résultent aussi du mouvement propre de l'ame.

Le premier effet de la puberté est le désir de vivre dans la chasteté : contrariété singulière qui est la source de l'amour moral. On aime avec tant de désintéressement, qu'on donneroit son sang pour l'objet de son amour ; on voudroit n'exister que pour lui ; son seul nom fait tressaillir le cœur, sa présence trouble la raison, fait perdre la voix ; le seul toucher de son vêtement fait bouillir le sang dans les veines, et l'on a vu des jeunes gens surpris alors de soudaines hémorrhagies. La seule idée de la jouissance semble souiller un sentiment si pur et si généreux : il s'avilit en exigeant sa récompense. D'ailleurs, après la jouissance, tout charme est détruit, toute illusion évanouie ; l'amour ne paroît plus qu'un commerce intéressé ; aussi, les adolescens haïssent et méprisent d'ordinaire, la première femme qui les a désenchantés. Le prestige dissipé ne revient plus le même ; jamais les secondes amours n'égalent les premières, ne rendent cet état d'exaltation qui paroît une folie romanesque à ceux qui ne le peuvent plus ressaisir. Les jeunes gens qui jouissent avant d'éprouver cet amour moral, ne connoissent que la lie de la volupté.

Il y a des vapeurs, des singularités de caractère, des aberrations d'esprit dépendantes d'une surabondance de forces vitales. Celles-ci,

errant dans le corps, y causent des ondulations nerveuses, mais qui, se ralliant vers le centre sexuel, se dissipent ensuite au-dehors. Pour la plupart des hommes, le roman se dénoue de cette manière; mais il n'en est pas de même des ames plus énergiques et plus ardentes. Les voluptés, loin de combler leurs desirs, n'en montrent que le vide et la fausseté; elles remplissent le cœur de dégoûts en le rassasiant; loin de l'attacher à la terre, elles l'en délient. En cessant de desirer, le cœur se trouve plus malheureux; il sent un besoin continuel d'exhaler au-dehors ce feu qui, retenu au-dedans, le consume. Lorsque l'ame a déposé le poids des plaisirs qui l'agravoit vers la terre, elle se relève avec plus de vigueur et de sublimité. Plus elle est grande, plus elle se trouve à l'étroit dans ces joies du monde dont elle a sitôt épuisé les sources; car elle n'aime que les objets infinis comme sa nature.

SECTION IV.

Des caractères et des qualités morales.

PREMIÈRE PARTIE.

Des caractères naturels.

CHAPITRE PREMIER.

De la force et de la foiblesse morale des individus.

L'INSTINCT est l'impulsion propre à toute espèce ; tels sont les besoins de se conserver, de se nourrir, de se reproduire, de se guérir, &c., mais le *naturel* consiste dans des qualités particulières à chaque individu, comme d'être vif ou lent, hardi ou timide, gai ou triste, sévère ou facile. L'étude de la complexion, l'expression de la physionomie, peuvent indiquer nos penchans originels, et décéler notre naturel. Il est inné, car il tient à la structure organique; c'est sans détruire sa racine qu'on s'efforce de le déguiser, et il revient sans cesse :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Le *caractère* désigne la forme propre que nous mettons dans nos actions bonnes ou mauvaises ; il n'appartient qu'à l'homme. Le *naturel* se trouve aussi dans les animaux. L'homme naturel, comme l'enfant et le sauvage, accorde beaucoup à ses sens et à ses affections, l'homme de caractère agit principalement par l'ame. Le premier cède au corps, le second lui commande : l'un suit les sensations, l'autre la volonté. Le naturel est la physionomie de l'ame sensitive ; le caractère est le cachet de l'ame intellectuelle. Un homme qui se laisse entraîner à tout, qui tourne au moindre vent, qui manque d'une résolution constante et ferme, n'a point de caractère quoiqu'il puisse avoir du naturel ; celui qui persévérant dans ses desseins, et sa conduite, montre par-tout une force propre, un type indélébile, a du caractère et quelquefois peu de naturel.

Ce n'est pas le corps qui dispose l'ame, mais l'ame qui dispose le corps relativement à elle ; en sorte que nous pouvons juger par les altérations qu'elle lui fait subir, de l'état du moral et de son caractère.

De même qu'un métal dense contient plus de matière qu'un autre sous un même volume ; ainsi un homme pèse plus qu'un autre dans la

balance sociale. Ces tempéramens mous, spongieux, comme les femmes, les enfans, les corps flegmatiques ont souvent moins de cette force native, de cette profondeur d'ame que les hommes les plus mâles, les bilieux, les mélancoliques dont la complexion est dense et serrée, dont les formes sont mieux prononcées. Pareillement, les plantes à fibres sèches, ont plus de saveur et de propriétés que ces herbes gonflées d'un suc visqueux et fade. L'on rencontre plus de caractères originaux et des physionomies plus marquées parmi les régions chaudes et arides que sous des cieux humides et froids. Tout ce qui augmente la densité, la dureté, la roideur des fibres, imprime aussi de la solidité et de la vigueur au caractère; de même que notre ame tend les muscles à son unisson dans la colère. Au contraire, le relâchement des facultés vitales se marque par la détente des organes; il annonce la mollesse de l'ame, et fait perdre la trempe au caractère. Domitien accorda le pardon à deux officiers accusés d'avoir ému la guerre civile; ils s'excusèrent sur ce qu'étant débauchés, ils n'auroient jamais eu la force de caractère nécessaire dans une telle entreprise. En effet, la débauche énerve l'ame avec le corps. Ils vécurent, parce qu'ils étoient infâmes. Il ne faut pas moins de carac-

tère pour former un grand scélérat, que pour rendre parfaitement vertueux. La direction de la volonté porte à l'une ou l'autre voie.

L'homme de caractère est toujours lui-même, en bien comme en mal; il n'agit point contre ses principes; il a ses manières, son esprit; on le reconnoît en tout. L'homme sans caractère, au contraire, est indéterminé dans les traits de sa figure, comme dans ses habitudes et sa conduite; foible et vacillant sans cesse, impuissant pour bien ou mal faire, il n'agit point et trouve des difficultés à tout. Le premier, toujours résolu, décidé, ne prend jamais de demi-mesure; il veut avec force; et mettant dans tout ce qu'il fait, une extrême énergie, il sacrifie tout pour atteindre son but. Constant, inébranlable: ni la mort, ni la vie, ni le plaisir, ni la douleur, ni la force, ne le domptent. Sa bonté ou sa méchanceté n'est pas médiocre. Le second, rompu dans l'art de n'être jamais lui-même, veut ménager tous les intérêts, s'accommoder à tout le monde. Souple et prenant toutes les formes, il est, comme le courtisan, le mortier qui remplit les vides entre les pierres de l'édifice social; il n'a point de force de volonté, et n'est rien par lui seul. Avec du caractère, on peut souvent déplaire, et conserver l'estime d'autrui; sans caractère,

on peut complaire, mais on est moins estimé. Cicéron avoit, sans doute, plus d'esprit que Caton d'Utique, et il possédoit des qualités bien plus aimables; cependant, l'austère Caton déploya une force de caractère qui l'a placé bien au-dessus de l'orateur. Il ne faut pas tant d'esprit pour qui veut avoir beaucoup de cœur, et l'un ne s'augmente peut-être qu'aux dépens de l'autre. L'esprit est plus brillant dans le monde, mais le caractère perce et prend l'ascendant parmi les affaires.

Qu'un homme s'étançonne, pour ainsi dire, de ses biens, de ses titres, de son faste; s'il manque de caractère, sa pusillanimité se décélera au travers de la vaine pompe qui l'entoure. Irrésolu, défiant, rempli d'idées basses, ou gonflé d'une folle arrogance, il faudra qu'il cède à l'homme déterminé, et capable de mettre sa vie à ce qu'il a résolu. Celui-ci possède un foyer de chaleur intérieure qui le fait agir et penser ouvertement, qui s'épanchant au-dehors, lui donne ce regard plein d'une mâle vigueur, ce port simple avec fierté, cette démarche assurée qui ne craint rien. Au contraire, un froid glacial rétrécit les entrailles de l'homme sans caractère, et son foible cœur amollit toutes ses actions. Aussi, les naturels efféminés sont d'ordinaire rampans, craintifs,

disposés à la flatterie, haineux, retranchés dans une fausse politesse, et n'inspirent aucune confiance (1). Ils ont bien moins de solidité que ces caractères âpres et entiers qui veulent être maîtres, qui sont francs, hardis, généreux, tels qu'Achille, qui *haïssoit comme les portes de l'enfer l'homme dissimulé.*

CHAPITRE II.

Du naturel; des moyens de le découvrir.

Le Dieu Momus demandoit une fenêtre au cœur de l'homme : mais il suffit de sonder le nôtre, pour connoître tous les autres, puisqu'ils sont formés sur le même modèle.

Nos habitudes morales sont acquises par l'éducation ; mais le naturel leur est antérieur : il se retrouve dans nos premiers mouvemens ; ainsi Achille, déguisé en fille, à la cour de Lycomède, se décéla en saisissant une épée. Nos actions réfléchies sont le produit de la volonté.

---

(1) Ils ne font jamais plus d'accueil et de caresses que lorsqu'ils méditent une perfidie, comme Néron ; *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis.* Pascal donne comme mauvais caractère, tout diseur de bons mots.

Tout acte machinal ou naturel, dépendant des propensions organiques, n'est par lui-même digne, ni de blâme, ni de louange, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir. Une personne n'a de mérite à bien faire qu'autant qu'elle surmonte par la force de l'ame, le penchant qui l'entraîne au mal; et plus ce penchant est glissant, plus il faut de force ou de vertu pour y résister. L'habitude, l'éducation restreignent tellement ces premiers mouvemens, dans l'état social, qu'elles effacent presque tous les traits du naturel, et que l'homme se masque devant l'homme. Les frottemens continuels du monde, polissent les surfaces; le vicieux veut paroître vertueux; le poltron, vaillant; l'avare, généreux, et le corrompu est :

Introrsùm turpis, speciosus pelle decorâ.

Néanmoins, des habitudes contractées dès l'enfance, passent en nature; leur seule différence d'avec nos penchans essentiels, c'est qu'étant acquises, elles peuvent se perdre; au lieu que ceux-ci, quoique toujours combattus, renaissent toujours. L'on a sans cesse besoin de fortifier les premières, ou d'affoiblir ces derniers, quand ils sont vicieux.

Pour connoître le fond du naturel, il faut surprendre les paroles ou les actions dans les-

quelles il n'entre ni réflexion, ni volonté. L'enfance encore simple et sans défiance, dévoile tout son cœur. La gaîté des repas, la liberté qu'autorisent les jeux et l'amitié, ces voix, ces gestes qui échappent dans l'emportement subit d'une passion; ou le délire, les songes et les maladies qui ne laissent plus la raison maîtresse, montrent comme dans un miroir, nos humeurs naturelles. En ce sens, l'étude du cœur humain n'est pas étrangère à la médecine, soit pour la connoissance du tempérament intérieur, soit pour celle de l'état de santé et de maladie. Souvent, certaines paroles funestes, qu'exhale un malade, annoncent sa mort. La nature s'explique d'elle-même dans des accès d'hystérie et d'hypochondrie; elle se fait jour à travers les plus profonds et les plus tortueux replis des entrailles.

Quippè ubi se multi per somnia sæpè loquentes,
Aut morbo delirantes procraxe ferantur:
Et celata diù in medium peccata dedisse.

LUCRET. liv. v.

Comme une fleur s'épanouit par une douce chaleur, tandis que le froid la resserre; de même, la froideur du naturel est une des causes de la dissimulation, au lieu que l'ardeur du caractère lui donne de la franchise. Nous voyons en effet, tout ce qui échauffe, comme le vin et

la colère qu'un poète (1) nomme d'agréables *tortures*, ouvrent le cœur, sur-tout dans les complexions chaudes des bilieux et des sanguins. Deux jeunes gens ivres avoient injurié Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Il les fit souper à sa table, les enivra et pardonnant à celui qui se montra le plus insolent, il fit mourir celui qui se contint mieux; conjecturant que ce dernier le haïssoit davantage. L'on tire, en effet, un meilleur augure des enfans qui rougissent, étant réprimandés, que de ceux qui pâlissent, parce qu'ils sont moins dissimulés, comme le pensoit Caton le censeur.

La franchise, ou la réserve du naturel dépendent donc de la direction de notre chaleur vitale; si elle dilate le cœur, dans la joie, la jactance, l'amour, la colère, ou l'épanchement de l'amitié, elle découvre notre ame, fait exhaler ses secrets, épanouit notre intérieur. Mais si la chaleur vitale retombe, ou se refoule au-dedans comme par la crainte, le chagrin, la tristesse, la haine, l'humilité, elle referme l'ame et ne laisse plus au-dehors que ces vaines démonstrations d'usage dans la société. Aussi, l'on irrite ou l'on contrarie les naturels dissimulés, pour en faire échapper les vrais senti-

(1) Vino tortus et irâ. HORAT.

mens, selon le proverbe : *dites une fausseté pour tirer la vérité* ; de même qu'on frappe un vase pour connoître, par le son, s'il est entier ou fêlé.

Comme les poisons employés avec précaution peuvent servir de remèdes ; ainsi, Philippe de Macédoine disoit que si l'on ne pouvoit pas user des méchans, on en pouvoit, du moins, abuser. Mais rien n'est plus inutile et moins supportable qu'un individu sans caractère naturel ; semblable à ces herbes fades et sans propriétés, il végète sur la terre où sa vie et sa mort sont également indifférentes.

CHAPITRE III.

A quelles dispositions tiennent la bonté ou la méchanceté du naturel?

De même qu'une multitude de vibrations discordantes, ou qui se contrarient, font un bruit désagréable, tandis qu'un son harmonique résulte de vibrations concordantes et à l'unisson ; de même un méchant naturel est souvent produit par la discordance du système nerveux intérieur, et le bon naturel par son concours uniforme. Les diverses cordes de la lyre du cœur humain doivent être tendues à l'unisson pour rendre des accens mélodieux ; et

nous voyons même que la cacophonie aigrit, irrite les caractères. Un homme qu'on émeut, est un instrument dont on joue et qui résonne selon l'accord ou le désaccord de ses facultés. Thémistocle, dans sa jeunesse s'abandonnoit à l'impétuosité de ses passions; mais lorsque cette ame dissonante se fût assise en son centre, ramenée à l'unisson, en songeant aux trophées de Miltiade, elle fit un grand homme, d'un débauché.

Si l'on demande quel est cet unisson nerveux, dans lequel consiste, à notre avis, la bonté du naturel, nous répondrons que c'est un équilibre établi par l'ame entre les organes qu'elle emploie pour l'exercice de ses fonctions. En effet, le naturel s'altère dans plusieurs lésions organiques; les affections du foie rendent chagrin, très-susceptible de s'irriter; celles de la rate causent des vapeurs; un squirre à l'estomac porte à diverses passions. L'on reprochoit à un malade que son caractère n'étoit plus reconnoissable. « Je le crois bien, dit-il, aussi » mon corps n'est-il plus le même »(1). Comme les mauvaises habitudes de l'ame engendrent une disposition vicieuse dans les organes; pareillement, cette disposition vicieuse imprime

(1) Plutarque, *Dits notables des Lacédém.*

à l'ame une mauvaise direction. Il est certain, par exemple, que des purgations fortes et fréquentes, portent sensiblement le naturel à la tristesse et à la mauvaise humeur; que des vomitifs habituels, débarrassant souvent l'estomac, disposent plus à la gaîté. Des remèdes peuvent rendre amoureux ou insensible; d'autres resserrent ou épanouissent les entrailles, contribuent à nos vertus, à nos vices, comme à toutes nos affections. Ainsi, l'humeur bilieuse, adoucie ou évacuée, diminuera la colère, tandis que les âcres et les amers y disposeront. Diverses secousses imprimées à l'économie animale peuvent donner une autre direction à celles de nos habitudes morales, qui dépendent de l'état du corps.

On peut reconnoître en cette sorte, de quelle différence des organes résultent et nos sentimens passagers et notre humeur radicale. Plus on s'est écarté de son naturel, plus on y retombe avec impétuosité, et même jusqu'à l'excès; l'on deviendroit malade en s'obstinant à le violenter sans relâche, au lieu de l'habituer par dégrés à ce qu'on veut. Ainsi, un homme toujours bouillant de colère, condamné à se taire dans la chaleur d'une insulte, éprouve des crispations nerveuses dont il ne se sent pas maître; son cœur est étouffé sous le poids de

la douleur; mais s'il peut librement décharger sa bile, il revient à son état ordinaire de bien-être et de santé. La fureur qui tourmenteroit un homme doux, soulage l'homme bilieux. Tout ressort se détend avec d'autant plus de violence qu'il a été plus tendu; de même un organe qui n'a pas rempli sa fonction accoutumée, se trouvant en retard par rapport aux autres, et ayant à dépenser une surabondance de faculté sensitive, agit avec plus de vigueur pour atteindre leur unisson.

Que notre ame dispose autrement le cœur et les entrailles dans le bon que dans le méchant naturel, on peut le sentir par expérience, puisque la méchanceté naît d'un mal-être habituel qui aigrit l'humeur, et puisque la bonne conscience donne un contentement intérieur. Nos facultés alors bien conjointes, se fortifient mutuellement; il ne se fait point de trémoussement, et les membres ne tremblent point, comme chez les malfaiteurs devant leurs juges. Scipion l'Africain, dit Tite-Live, avoit le cœur naturellement trop fier, et étoit accoutumé à une trop haute vertu, pour savoir être criminel et pour descendre à la crainte.

Conscia mens ut cuique sua est, ità concipit intrà
Pectora pro facto, spemque metumque suo.

OVID. Fast. liv. I.

Tout au contraire, il faut être différemment modifié pour commettre des crimes que pour des actions vertueuses. Il ne peut se faire que les sens demeurent dans leur assiette accoutumée après l'émotion du crime; le cœur est le premier à s'en punir; et loin de se pardonner, il se trahit toujours. Cette secousse des entrailles se propage jusque dans les membres, et peut causer des attaques d'épilepsie; de-là cette fiction des furies vengeresses qui tourmentoient Oreste, selon les poètes. S'il étoit vrai que la conscience fût seulement le résultat de l'éducation et des opinions humaines, l'on pourroit s'affranchir des remords par la certitude de l'impunité; mais la peine accompagne si naturellement la faute, que le sommeil, le délire même n'en sauroient garantir: elle poursuit sur-tout pendant la nuit. L'ame n'ayant pu commettre un attentat qu'en sortant de son centre de repos, elle s'agite lorsque rien ne la tient en suspens, et s'effraie dans les songes. Ce reflux de sensibilité qui succède au crime, est comme la pitié qui suit la vengeance, ou l'émotion qui remplace l'émotion opposée; c'est le contre-poids moral qui s'établit en l'ame comme dans le corps.

Tibère, disent les historiens, se persuadant que tout étoit régi par la fatalité, n'avoit au-

cune crainte de la Divinité; cependant il éprouvoit ces troubles du cœur qui dénonçoient sa mauvaise conscience. « *Que vous écrirai-je,* » *Pères conscrits, ou comment vous écrirai-je,* » *et que ne vous écrirai-je pas dans le temps* » *où nous sommes?* disoient ses lettres au sé- » nat: *Que les Dieux et les Déesses me fas-* » *sent périr plus misérablement que je ne me* » *sens dépérir chaque jour, si j'en sais rien.* » Tant ses turpitudes et ses barbaries, ajoute » l'historien (1), devenoient pour lui des sup- » plices. Ce n'est pas en vain que le plus sage

(1) Tacite, *Annal.* VI, *c.* 6. Socrate fait une peinture non moins effrayante des horreurs auxquelles les scélérats sont en proie. *Voyez* Platon, *liv.* IX, *de la Républ.* Le parricide a paru un forfait si énorme à d'anciens législateurs, qu'ils ont cru le punir assez en le laissant impuni; car à considérer les transes nocturnes de Néron après le meurtre de sa mère, ou les tourmens de Caracalla qui avoit massacré son frère, le châtiment est plutôt dans la conscience du crime que dans son supplice, puisque le rang de ces princes leur assuroit l'impunité. Mais soit que le criminel se regarde comme l'objet de l'exécration universelle, soit que l'idée du forfait se réveille sans cesse en sa pensée, soit que la Divinité maintenant les loix de la Nature, on ne sente toute leur réalité qu'après les avoir transgressées: il est certain que ces actions atroces augmentent tellement le mouvement de l'humeur atrabilaire, qu'il en résulte d'effroyables tourmens d'esprit.

» des hommes assuroit que si les ames des » tyrans étoient dévoilées, on en verroit les » bourrellemens et les coups, parce que la » cruauté, l'impudicité, les mauvaises démar- » ches rongent l'esprit de remords, comme les » tourmens déchirent les corps. Ni l'empire, » ni les solitudes ne pouvoient défendre Tibère » contre ces tortures du cœur qui le forçoient » d'avouer ses douleurs ». Nous verrons ailleurs que cet état des facultés morales devient maladif, et qu'il se peut reconnoître (1).

CHAPITRE IV.

Des vices et des vertus relativement au caractère.

Ainsi les vices de l'ame causent une disgrégation dans les facultés nerveuses, et dérangent l'unité vitale par les contrariétés des passions et des appétits en différens sens. L'intempérance accroît les fonctions de l'estomac, l'in-

(1) Théodore gadaréen, précepteur de Tibère, définissoit son caractère, *un mélange de sang et de boue*, selon Suétone, *Cæs. III, nº 57*. Ce prince trouvoit lui-même dans Caligula un serpent né pour la ruine du peuple Romain. Au contraire, les bons naturels se reconnoissent à l'unité harmonique de leurs facultés morales.

continence, celles des parties sexuelles; mais l'un et l'autre vice diminuent à proportion les facultés du cœur et du cerveau, en causant la pusillanimité et l'imprudence. Il est certain que chaque sorte de mœurs accoutume nos organes à un ordre particulier d'action. Le paresseux et l'impatient, par exemple, ne vivent point de la même manière; leur ame distribue diversement les esprits animaux dans leurs membres. Cet esclave si humble, si timide, qui, n'ayant aucune volonté, supportoit sans humeur l'humiliation et l'injure, n'est pas plutôt devenu maître, que le voilà fier, insolent, despotique, et faisant peser son orgueil sur tout le monde. L'habitude du pouvoir remplit naturellement les hommes de beaucoup de volontés (1); ils supportent impatiemment les moindres contradictions. Parlà, le tempérament est plus disposé aux affections nerveuses; les *vapeurs* sont même l'apanage des personnes opulentes dont on prévient tous les desirs. Si les forces morales s'amoncellent trop au-dedans, elles enflent d'amour-propre, et rendent exigeant, impétueux dans nos volontés; au contraire, si elles

(1) Regiæ voluntates, plerumque, ut vehementes sunt, sic mobiles, sæpèque ipsæ sibi adversæ. Sallust. *Jugurth.*

sont abattues, comme chez le pauvre, elles habituent à la patience, à la modération; ainsi nos actions sont modifiées, et à la longue les habitudes morales s'impriment dans le corps.

Cette inégalité vicieuse de nos affections morales, résultant d'ordinaire de la foiblesse de la raison, peut se réformer par une contention forte de l'ame qui rapporte tout à l'équilibre, à l'unisson harmonique. Les voiles flottantes et les cordages détendus sont agités en tout sens par le vent, mais ils le régissent quand ils sont tendus et immobiles; de même le relâchement de l'ame laisse déborder les passions et les appétits les plus désordonnés, mais ils se règlent et obéissent lorsqu'on roidit les nerfs de la raison. Aussi les bêtes succombent sous leurs affections brutales, et les naturels foibles par l'ame sont moins propres aux efforts de vertu que ces caractères mâles et fermes, qui ont un esprit plus relevé. La force vive du libre arbitre peut donc résister à la plupart des mouvemens déréglés de la nature, ou les diriger vers quelque bien. En effet, la tendance manifeste de nos facultés vers le cerveau, organe prépondérant dans l'homme et siége de l'ame raisonnable, nous permet de dominer nos affections. Au contraire, la brute

manquant de cette ame, et la force de son cerveau étant moindre, ses facultés corporelles ont plus d'empire; elle fléchit sous le poids de ses penchans et de ses sens. L'homme inconstant, le passionné, l'intempérant, le vicieux y succombent pareillement. Ainsi plus l'ame ramène, par la réflexion et une forte volonté, nos esprits animaux au cerveau, plus elle peut détruire les mouvemens vicieux du corps et acquérir l'habitude de la vertu; comme le grand Apôtre qui domptoit son corps et le soumettoit à l'obéissance, qui bravant la douleur et les dangers, conservoit par-tout le calme de la raison. De même Epictète veut que l'ame se détache de tout par la seule vigueur de la volonté.

Toute vertu vient de force (1); on la définit la *santé de l'ame*, et elle établit dans le corps une disposition physique qui facilite ses opérations. Qu'on se représente un homme d'honneur par excellence,

Virtutis veræ custos, rigidusque satelles,

(1) *Virtus*, de *vis*, vigueur, et *vir* un homme; en grec ἀρετὴ du nom Ἄρης, le dieu Mars. La vaillance est regardée comme l'essence de la vertu. Un brave homme emporte la signification d'un homme de bien et d'honneur. Il y a d'autres vertus relatives à l'ordre divin, et qu'on nomme Théologales.

c'est une parfaite égalité, un équilibre des facultés nerveuses qui fait l'énergie morale, qui permet à l'ame d'exercer librement, aisément tous ses actes, qui rend prudent, juste, vaillant, tempérant. La prudence a son siége au cerveau, parce qu'elle a besoin du jugement et des autres facultés intellectuelles; la justice et la vaillance résident sur-tout dans le cœur, et s'aident même de quelqu'affection. La tempérance modère les appétits des organes et des sens. La prudence, la plus relevée, est inséparable des suivantes. La justice est supérieure à la vaillance; enfin la tempérance, qui dépend le plus de la disposition corporelle, paroît moindre que les autres.

De même qu'un juste milieu dans nos fonctions organiques établit la santé, ainsi en retranchant par haut et par bas les défauts et les excès de l'ame, on la ramène en son centre qui est le lieu de la vertu, et l'on réduit les mouvemens divers des passions à l'immobilité intermédiaire. L'ame acquiert plus de solidité et de densité, comme parle Bacon, par la modération qui, telle qu'un froid salubre, empêche nos facultés de s'évaporer dans les passions ou les plaisirs; il en est de même de la taciturnité qui comprimant, pour ainsi dire, la pensée, lui donne plus de profondeur

et de capacité de sens. Un caractère retenu, ferme, ressemble au métal battu et écroui qui montre plus de force et de ressort que ces tempéramens mous, ces naturels tout en effusion qui parlant, se remuant, s'échauffant beaucoup, sont vides et sans consistance à l'intérieur. *Abstine, et sustine* sont les deux contre-poids égaux qui fixent en équilibre le balancier de la vie morale. L'homme de bien ressemble à la ligne droite, inflexible; rien ne l'ébranle, ou l'épouvante; et tel qu'une colonne, sa roideur vient de sa rectitude; pour peu qu'il se courbe, il se rompt. Si l'on pouvoit rassembler toutes les puissances de l'ame dans l'unité de la parfaite vertu, l'on acquerroit une force prodigieuse de caractère.

Le contentement intérieur n'accompagne pas moins la vertu, que le bien-être ne résulte de la santé et d'une plénitude de vie. L'homme qui n'a point ce juste équilibre, vacille et tergiverse; il varie sans cesse; il est oblique, tortueux dans ses sentimens internes, et jusque dans ses habitudes corporelles. Au contraire, celui qui s'assure en son ame se tient toujours solide, maître de lui-même; toute sa conduite et ses fonctions sont uniformément réglées; tout se rapporte et se correspond au-dedans comme au-dehors.

DEUXIÈME PARTIE.

Des caractères dénaturés.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes qui corrompent l'homme plus que les animaux.

DANS toutes les actions des animaux, l'instinct est comme un fil régulateur qui les dirige selon la nature ; mais l'homme qui sent moins ce frein, est l'arbitre de sa conduite ; il supplée au silence de son instinct par la raison et les loix dont il a besoin de s'enchaîner. Son extrême sensibilité lui inspire des desirs bien au-delà de ses besoins, et jusqu'à l'infini ; ce qui le fait sortir de l'ordre naturel. L'animal, borné dans la sphère étroite de son sentiment moral, a peu de desirs, et il est circonscrit dans ses biens et ses maux ; il s'arrête avec sa conformation et ses besoins : le tigre et l'agneau ne sont en eux-mêmes ni *bons* ni *méchans ;* leurs espèces se livrent avec simplicité aux penchans corporels que leur donna la nature.

La bête a plus de corps que d'ame ; mais

l'homme, par son ame, influe davantage sur son corps ; elle le rend susceptible d'un grand nombre de maladies, d'affections, de peines ou de plaisirs, encore plus vifs au moral qu'au physique. De plus, notre faculté sensitive peut s'extravaser ou s'accumuler en quelques organes, et faire dévier nos actions. La sensibilité des animaux distribuée et consommée uniformément dans tous leurs membres, ne surabonde en aucun ; ce qui maintient mieux et leur équilibre vital, et la régularité de leurs fonctions. Ils ne peuvent ni se corrompre, ni se rendre meilleurs ou plus parfaits ; au contraire, il y a parmi les hommes des monstruosités morales, comme il y a des vertus héroïques.

Tous les goûts, dit-on, *sont dans la nature.* Mais, au contraire, il n'est qu'un vrai goût dans la nature, celui du bien ; comme il n'est qu'une santé et mille maladies. Ce n'est point parce que les loix défendent de dévorer ses enfans, ou l'inceste avec sa mère, ou le parricide, ou le congrès avec les bêtes, &c., que de telles actions sont généralement abhorrées : l'instinct animal et la raison universelle les repoussent d'eux-mêmes ; ils réprouvent également la cruauté atroce, les vices hideux, les crimes qui font frémir. L'exécration générale

que soulève le barbare Atrée en offrant à boire à son frère le sang du fils qu'il vient d'égorger, est un sentiment qui révolte notre instinct, tandis que nous voyons avec joie et amour Auguste présenter amicalement la main à son assassin, parce qu'une action noble est plus conforme à notre être. Alexandre, tyran de Phères, quoique fort cruel, s'attendrissoit si fort aux spectacles tragiques, dit Plutarque, qu'il étoit obligé d'en sortir, tant la nature reprenoit de droits sur son cœur.

Cette sensibilité, qui fait l'excellence de l'espèce humaine, produit aussi sa corruption; car l'animal ne peut ni se dépraver ni se perfectionner par lui-même: il ne connoît point nos conditions exorbitantes de fortune ou de misère, de pouvoir ou de servitude morale. Il vit toujours d'alimens simples, tandis que notre nourriture est prodigieusement variée et altérée. Il n'a qu'une époque pour se joindre et se reproduire, et non la faculté perpétuelle d'engendrer et la vie sociale de notre espèce. Sa convoitise n'est point aiguisée par des jouissances artificielles; ses connoissances bornées à ses besoins ne sont pas étendues et transmissibles comme parmi nous; il ne tombe pas au-dessous de la nature, parce qu'il ne s'élève pas au-dessus d'elle. Au contraire, la sensibi-

lité humaine, dans des situations extrêmes, se porte au-delà de notre nature. Ainsi parmi les sauvages, l'anthropophagie; chez les peuplades à demi barbares, le sacrifice aux divinités des victimes humaines (1); les abominables turpitudes qu'on récite de plusieurs peuples non civilisés; la cruauté et les affreux supplices usités chez les Africains et dans les empires despotiques; les vengeances d'autant plus atroces des esclaves qu'on les a plus opprimés, montrent que ces exaspérations morales ne transportent l'ame au-delà de l'état naturel que parce qu'elle a été abattue au-dessous. De même ceux qui sont portés au-dessus de l'état de nature, comme les hommes trop puissans, trop heureux et trop riches, ne tombent pas dans de moindres extravagances. L'excès de la fortune renverse les esprits; Xerxès fait fouetter la mer; Caligula veut régner sur les élémens; Néron regarde dans sa mère, égorgée par son ordre, le sein où il reçut l'être; rien n'égale l'horrible corruption que tous les historiens nous

(1) Toutes les nations de la terre, même les Grecs, les Romains, les Européens, ont jadis immolé des hommes à leurs Dieux, pour les appaiser, dans les extrêmes calamités. Le peuple se promet plutôt son salut, dans les grands dangers, par des moyens étranges et hors de raison, que par les voies raisonnables et ordinaires.

tracent des cours fastueuses d'Asie, et du Bas-Empire romain. Les extrêmes poussent aux extrêmes; quiconque peut trop, veut trop; qui ne possède rien, ne redoute plus rien; les situations intermédiaires sont modérées et naturelles.

Ces mauvaises dispositions n'existent presque jamais sans quelqu'altération mentale; aussi les Stoïciens regardoient à bon droit toutes les affections criminelles, et la méchanceté, comme une maladie de l'esprit qui dérange même l'équilibre corporel. Au contraire, la raison vient de la santé, et dispose à la bonté, tandis que la folie porte à mal faire. En effet, les maniaques furieux sont portés à nuire, et il est à croire que les actions dénaturées ne s'exécutent pas dans un plein bon-sens. Tout ce qui ramène nos habitudes au milieu de la raison, comme l'éducation et l'étude, conduit à bien agir; c'est pourquoi l'on nomme *humanités* les exercices littéraires qui policent le plus l'ame:

> Scilicet ingenuas didicisse fideliter artes
> Emollit mores, nec sinit esse feros.

Plus l'homme croupit dans l'état de barbarie, plus il est brutal; ses forces vitales, principalement employées dans ses membres, laissent

l'esprit inactif, de-là vient que l'individu vit plus en animal. Au contraire, l'instruction ramenant nos facultés vers le cerveau, elle diminue cette existence brute; et autant l'homme surpasse les bêtes, autant l'homme civilisé surpasse les barbares.

CHAPITRE II.

Des mouvemens atrabilaires. Comment ils portent à des actions criminelles.

Si l'homme le plus pacifique peut s'échauffer par degrés jusqu'à la fureur, en buvant beaucoup de vin, puis retombe dans la stupeur; de même l'humeur atrabilaire s'émouvant dans les caractères les plus raisonnables, elle leur inspire d'étranges façons d'agir. Ils deviennent quinteux, tantôt babillards, tantôt taciturnes, ou bien emportés et cruels, ou plaintifs et sensibles, lubriques ou très-froids; et, par accès, très-ingénieux ou imbécilles, vertueux ou vicieux outre mesure. Selon les organes dont l'atrabile allume ou éteint la chaleur vitale, lorsqu'elle se remue dans le corps, elle produit ces diverses actions sans le concours de la volonté. Mais cette humeur étant ou évacuée, ou soumise au cours de la vie, l'individu rentre alors dans l'état naturel.

Ceux en qui surabonde un sang noir, surtout dans les régions basses du corps, les hémorrhoïdaires, ceux qui ont des varices avec un teint livide et plombé, sont atrabilaires et capables de commettre des actes extravagans ou forcenés, et de faire aussi de grandes actions. Plus ce sang amortit, éteint la sensibilité des parties où il s'amasse, plus cette sensibilité devient inflammatoire en d'autres régions; aussi le travail, le mouvement détruisant ces diverses stagnations du sang, distribuent plus également la sensibilité vitale dans tout le corps; et ce moyen dissipe souvent ces vapeurs fantasques, ces *envies* dénaturées qui résultent, ou d'une molle langueur, ou d'une action inégale dans les diverses branches du système nerveux.

Lorsque le cours des esprits animaux est troublé par cet état pathologique, et la sensibilité agacée, l'on peut être involontairement porté à des actes furieux. On conçoit quelle horrible tempête a dû s'élever dans les esprits vitaux d'un homme pour qu'il se découpe la chair en petits morceaux, jusqu'à mourir, comme fit Cléomène (1). Aussi les affections spasmodiques et vaporeuses, l'épilepsie, sont

(1) Herodot. *lib. VI.*

fréquentes parmi les individus atrabilaires. Cambyse (1), Caligula (2), devoient leur férocité à des spasmes épileptiques qui les jetoient hors du bon sens. Ils se plaisoient dans tout ce qui tourmentoit les autres hommes, dans la cruauté, l'inceste avec leurs sœurs, l'impiété, les actions les plus indignes et les plus absurdes. La satiété du bien fait souvent chercher le mal, comme on relève les saveurs trop douces par l'âcreté de la moutarde ou des épices. Ainsi, chez plusieurs individus nerveux, il s'opère une rétroversion de sensibilité qui égare leurs volontés et leurs desirs. Ces furieux, nommés loups-garoux, attaquent ou du moins effraient les passans pendant la nuit; ils vaguent çà et là sans pouvoir dormir (3); ils fuient dans les bois les plus ténébreux, se cachent parmi les rochers et les cavernes : les médecins qui ont observé cette maladie, y reconnoissent un état de spasme, de constriction, de mal-aise désespérant, comme dans le plus haut degré de l'hypochon-

(1) Herodot. *Histor.*

(2) Sueton. *Cæs. vitæ.*

(3) Ainsi Caligula étoit obsédé chaque nuit, et obligé de sortir du lit, attendant le jour dans des anxiétés d'esprit insupportables.

drie (1). Une telle dépravation du système nerveux abdominal produit un penchant au brigandage, à l'assassinat; et nous voyons également chez les bêtes féroces, la bile aiguiser leur ardeur pour le carnage, tandis que les animaux presque sans fiel, tels que la colombe, le cerf, le cheval, &c., montrent un naturel doux et paisible.

Enfin il existe de nombreux exemples de suicides, sans autre motif qu'un ennui insupportable, une impossibilité morale de vivre, comme dans cet Anglais qui écrivit sur ce sujet un gros livre avant de se donner la mort. Tous se plaignoient d'un serrement de la poitrine et de la gorge, comme dans l'incube ou le cochemar, d'une angoisse inquiète dans le cœur. Sombres, âpres, ou plongés dans un profond accablement, leur regard est fixe, leur teint livide; ils méditent des projets furibonds comme Catilina. L'on ne comprend pas pourquoi ces personnes se portent à des actions exécrables souvent sans raison, sans but, sans nécessité. Comme il n'y a rien de si abominable que de tels hommes ne soient capables d'entreprendre, pareillement il n'est rien de si

(1) Voyez aussi liv. IV, sect. 3, part. 2, ch. 3, et liv. V, sect. 4, part. 1, ch. 3; et Pinel, *Traité de la Manie*.

sublime et de si héroïque qu'ils n'eussent pu exécuter, si quelque disposition plus naturelle les eût portés dans la bonne voie. De pareille source sortent ces effets opposés; ces ames excentriques mettent autant d'excès dans le bien que dans le mal, au lieu que les ames sages et tempérées demeurent dans le milieu de la médiocrité. Une ame trop impétueuse ne peut pas toujours régler ses mouvemens, ni s'élever si haut sans s'exposer à une chute proportionnée. Ainsi les extrêmes se touchent, et plusieurs grands scélérats sont de la même trempe que des grands hommes.

Toutefois, l'excès de l'atrabile pousse plus souvent au mal qu'au bien, parce qu'il est maladif. Cette humeur s'augmente par la chaleur, les alimens durs et indigestes, les chairs sèches, salées, les boissons spiritueuses, une vie turbulente; aussi les marins, les scorbutiques y sont fréquemment disposés; de-là vient en partie l'acrimonie de leur caractère. L'influence de la chaleur, l'épaississement de la bile et le sang veineux qui noircissent le teint des Maures et des autres Africains, contribuent au développement de ces passions atroces qu'on remarque en eux. Les tempéramens très-blancs et humides des septentrionaux sont, au contraire, froids et peu portés aux crimes; car heureusement tout

homme n'est pas capable d'un grand attentat. On peut dire, de même que les scélérats ne sont pas toujours tels de leur plein gré. Il existe une sorte de manie, une disposition pathologique qui, aigrissant à l'excès leurs humeurs, les pousse à cette exaspération criminelle : un traitement médical pourroit les sauver de cet état, et leur faire éviter l'échafaud. Ainsi la saignée, les bains, les boissons et les nourritures tempérantes et délayantes, les occupations douces amollissent singulièrement ces caractères, et contribuent, avec les exhortations morales, à ramener dans une meilleure voie ces hommes égarés.

CHAPITRE III.

Des actions dénaturées qui naissent de l'esprit ou du cœur.

Toutes ces dépravations se peuvent rallier autour de trois organes centraux, 1°. le cerveau, source des extravagances de l'esprit; 2°. la région précordiale, (l'estomac, le diaphragme et le cœur), siéges des affections et origine des fureurs; 3°. les organes sexuels, d'où naissent des penchans plus ou moins désordonnés, comme la priapomanie et la nymphomanie.

I. Si le sang artériel échauffe et excite trop l'organe cérébral, il détermine la frénésie et les diverses sortes de manie; au contraire, la froideur et l'affaissement qu'y produit le sang veineux surabondant, cause un stupide engourdissement ou l'imbécillité des idiots. Mais s'il est inégalement distendu, ou excité par les efforts contraires des deux espèces de sang, le cours des esprits vitaux dans les nerfs éprouve plusieurs mouvemens déréglés. Lorsqu'à la suite d'une longue veille, le sang veineux s'amasse au cerveau, il survient, en s'endormant, des pensées de mort; car ce sang noir amortissant l'organe, procure des idées relatives à la sensation qu'il y cause. Les atrabilaires, dormant peu, sont toujours poursuivis par ces sombres idées qui influent sur toutes leurs actions. Croyant mourir bientôt, et avoir tout à craindre, ils n'épargnent plus rien, ils deviennent désespérés, atroces pour les autres comme pour eux-mêmes.

Les cerveaux affoiblis tombent souvent dans d'affreuses superstitions. Toutes les relations des Indes racontent les pénitences extravagantes que s'imposent les dévots de ces pays. On y voit des Fakirs faire les vœux les plus bizarres, comme de vivre la tête en bas, ou les bras toujours en l'air, ou sur un seul pied, ou

toujours suspendus, ou de ne jamais s'arrêter, de ne point dormir couché, de se griller les membres à petit feu, de se mutiler, de se serrer la tête avec un cercle de fer, de s'enterrer vivant, de se tuer, &c. D'autres se sont volontairement brûlés, comme l'indien Calanus devant Alexandre, et le philosophe Peregrinus à Athènes au temps de Néron. Empédocle se précipita dans l'Etna. Plusieurs femmes du Malabar se jettent encore quelquefois dans le bûcher qui consume le cadavre de leur mari, suivant la coutume établie depuis plusieurs siècles. Il y a plus d'ambition que de piété dans ces pratiques.

Le sacrifice d'Iphigénie est aussi célèbre chez les anciens Grecs que celui de la fille de Jephté chez les Hébreux; et jusque dans le Nouveau-Monde, les Mexicains et les Péruviens connoissoient ces coutumes abominables d'offrir à la Divinité le sang humain; coutumes dont on a trouvé des traces par toute la terre, lorsque les peuples vivoient dans un état de barbarie. Tantôt ils dévouoient ces victimes aux Dieux infernaux, souvent ils enterroient avec le maître mort, ses domestiques vivans; d'autres croyoient ne pouvoir appaiser leurs Dieux que par le sang innocent de leurs propres enfans.

Toutes ces actions naissent des craintes dont l'humeur atrabilaire obscurcit les esprits. En inspirant des terreurs pour l'avenir, elle a fait inventer les divinations, la nécromantie ou l'art d'évoquer les morts, qui ne seroit qu'une vaine erreur si elle ne conduisoit pas au crime. Héliogabale sacrifioit des enfans et examinoit ses destins dans leurs entrailles. Le bel Antinoüs se dévoua, dit-on, à la mort dans une cérémonie magique pour la santé de l'empereur Hadrien. L'inquiétude du présent conduit à cette curiosité condamnable. Quelques femmes ayant une disposition à l'hystérie, et un esprit foible ajoutent aisément foi à ces sortiléges, qu'on croit rendre plus formidables en y joignant la cruauté. Ces fameuses magiciennes Circé, Médée, les femmes de la Colchide, étoient cruelles et empoisonneuses. D'autres sorcières composoient des *philtres*, ou des excitans à l'amour, avec la moëlle et le foie d'un enfant mort de faim (1). Les Capitulaires de Charlemagne établissent des peines contre des devineresses qui arrachoient le cœur à des enfans. Catherine et Marie de Médicis ont été accusées d'avoir commis, celle-ci, des impiétés, l'autre, des cruautés pour des opérations ma-

(1) Horat. *Epod. lib. Od. 5.*

giques. Bien que la terreur ou la haine se plaise à grossir ces imputations, beaucoup de faits avérés prouvent que la crainte de l'avenir, l'offense, la jalousie, ou d'autres passions ébranlent le système nerveux de plusieurs femmes beaucoup plus que celui des hommes, et peuvent les porter aux actions les plus atroces. Les déviations des esprits animaux dans le cerveau et les nerfs, sont encore augmentées par l'[illegible]otion irrégulière du sang noir ou atrabilaire, ou menstruel. Il a quelquefois suffi, pour y remédier, de donner une autre direction aux facultés sensitives, soit en rétablissant l'équilibre par l'évacuation de ce sang, soit en imprimant dans le cerveau une forte imagination opposée à ces mouvemens déréglés.

II. Une autre source de corruption dépend sur-tout d'une dépravation particulière de l'estomac. Ainsi, l'on est très-susceptible de se mettre en colère (*stomachari*) quand on a faim ou soif; l'inanition se tourne même en fureur et en rage. Cette excitation stomachale s'appaise par les boissons adoucissantes, et l'on est moins irascible après un copieux repas; c'est ainsi qu'on apprivoise les carnivores les plus féroces; la nourriture empêchant le suc gastrique et la bile de corroder les nerfs de l'estomac.

L'hydrophobie, au contraire, est produite par leur extrême convulsion; elle resserre la gorge, et se propageant ensuite dans tout le système nerveux, elle porte l'animal, l'homme enragés à mordre et à déchirer. Non-seulement celui qu'un outrage transporte jusqu'à la fureur, frappe et mord son adversaire, mais il y a des barbares si exaspérés dans la colère, qu'ils vont jusqu'à dévorer crus la chair et le cœur tout sanglant de leur ennemi. Ce n'est point la faim qui a causé l'anthropophagie parmi les sauvages: car ils ne se dévorent pas entr'eux; c'est la violence du ressentiment, et ils font subir à leurs prisonniers de guerre tous les tourmens qu'ils peuvent inventer. L'anthropophagie se remarque sur-tout chez les hommes olivâtres, sujets, comme les atrabilaires, au flux hémorrhoïdal; timides et dissimulés quand ils sont opprimés, ils ne mettent point de bornes à leur vengeance. Cette passion qui engendre souvent la jaunisse, verse dans les entrailles une bile si âcre, qu'on a vu des forcenés se déchirer à belles dents. Un roi de Thrace forçoit ses ennemis à dévorer leurs propres enfans; et Astyage, roi des Mèdes, pour se venger d'Harpage, qui l'avoit repris, le fit rassasier de la chair de son fils. Ce n'est pas seulement la Fable qui nous raconte ces

détestables festins de Lycaon et de Tantale ; on a vu des femmes, elles-mêmes, dévorer leurs enfans dans des accès de furie. Les lapins, les chats, les tigres, etc. n'épargnent pas toujours leur progéniture, la nature se tournant monstrueusement contre elle-même.

L'irritation stomachale cause, en effet, dans plusieurs personnes très-nerveuses d'étranges erreurs de sensibilité. Les appétits désordonnés des femmes malades des pâles-couleurs n'ont pas d'autre origine ; non-seulement elles appètent, au lieu d'alimens salubres et agréables, des matières âcres, salées, &c., mais même des cheveux, de la cire, du plâtre, des cendres, &c. Une femme enceinte conçut une violente envie de mordre le bras charnu d'un boucher ; elle le paya pour satisfaire ce desir extravagant et dévora avec délices un lambeau de chair vivante. De même, les animaux herbivores avalent leur arrière-faix. On a vu plusieurs maniaques se gorger de leurs propres excrémens ; l'empereur Commode en fit, dit-on, mêler plusieurs fois dans les mets les plus exquis et même en a goûté (1).

(1) Ælius Lamprid. dans l'*Hist. august.* Les Romains étoient devenus cruels par les spectacles des gladiateurs et les combats des animaux.

Tout incroyables que paroissent ces faits, ils seront moins extraordinaires lorsqu'on les regardera comme le résultat d'une corruption de la sensibilité physique. Telle est aussi cette détestable volupté que les tyrans trouvent à voir souffrir, à inventer avec un art infernal, des supplices longs et douloureux, afin que les hommes, selon le mot de Tibère, se sentent mieux mourir. Soit que la vue de ces tourmens fasse éprouver aux tyrans toujours craintifs, la satisfaction de rendre des hommes encore plus malheureux qu'eux-mêmes, soit qu'ils trouvent une joie indicible à se venger de ceux qu'ils redoutent, soit que les bourrellemens intérieurs de leur mauvaise conscience cherchent une diversion au-dehors, leur férocité s'irrite d'elle-même; semblable à ces ulcères qu'on gratte avec ce plaisir cuisant qui les envenime davantage. Le cœur s'accoutumant à ces impressions fortes comme la langue aux saveurs les plus âcres; le crime attire le crime, et le cruel est dans la malheureuse nécessité de maintenir son existence par des cruautés nouvelles. Il opprime, parce que, redouté de tous, il a tout à redouter. La cruauté naît de lâcheté et de crainte; mais l'humanité, la générosité, viennent du courage, qui ne se défie de rien. La cruauté est contre la nature, dont les lois

concourent à la mutuelle conservation des êtres ; car les animaux qui vivent de chair, agissent par nécessité, mais l'homme cruel se plaît dans le mal. La nature nous inspire, au contraire, pour ceux qui souffrent, la pitié, l'un des plus doux sentimens que le cœur puisse éprouver : il est si naturel qu'il fait trembler involontairement la main du chirurgien dans une opération douloureuse.

CHAPITRE IV.

Des autres dépravations qui résultent des fonctions des sexes.

III. Il nous reste à traiter des actions dénaturées qui se rapportent aux parties sexuelles. Leur sensibilité éprouve, dans l'espèce humaine, des dépravations énormes et inconnues aux animaux. La faculté d'engendrer en tout temps et la continuelle irritabilité des organes, qui en dérive, se dérèglent par leur activité même, sur-tout parmi les tempéramens les plus lascifs et sous un ardent climat. Chez les animaux, les sexes ayant des rapports réguliers à des époques déterminées, leurs voluptés cessent où leurs besoins finissent. La nature les règle elle-même ; mais dans l'espèce humaine, les relations sexuelles sont moins uni-

formes ; il y a des mâles efféminés (1), et des femelles viriles ou hommasses (2), qui s'abandonnent chacun à leur propre sexe, comme pour se remettre dans l'ordre naturel (3). Hippocrate témoigne qu'il existoit parmi les Scythes, des hommes qui imitoient les actions des femmes, comme les eunuques et les efféminés ; ce qui a été pareillement observé par divers voyageurs, entre les Indiens, les Asiatiques et quelques Américains naturels. Au contraire, les Amazones, les Bacchantes, prenoient des habitudes masculines. Ces dernières étoient d'une complexion lascive et hystérique. Transportées par l'oëstre vénérien, fomenté encore par les ardeurs de Bacchus, elles erroient parmi les campagnes et les forêts en poussant des hurlemens. Dans leur furie, elles déchiroient quelquefois les hommes qui, comme Orphée, refusoient d'assouvir leurs desirs (4).

On ne peut guère approfondir un tel sujet

(1) *Cynœdi.*

(2) *Fricatrices*, tribades.

(3) Voyez liv. III, sect. 2, part. 1, ch. 5.

(4) Cette maladie a été souvent observée par plusieurs médecins, sur-tout dans les pays et les temps chauds, parmi les femmes non mariées. Les accès spasmodiques de la nymphomanie peuvent se communiquer à d'autres femmes, et cèdent, non au coït, mais à la conception.

sans un sentiment d'horreur et de révolte, contre ce qui outrage la nature dans ses lois les plus sacrées et les plus mystérieuses. On ne peut exprimer les infamies d'un Tibère, en son île de Caprée, où il raffina sur toutes les lascivetés (1), où il se livra, dit Suétone, à des turpitudes si détestables qu'on ose à peine les rapporter ou les écouter, tant elles semblent incroyables (2). Celles de Néron sont inouies (3). Lampride récite de semblables or-

(1) « *Sellariam excogitavit sedem arcanarum libidinum*, » *in quam undiquè conquisiti puellarum et exoletorum gre-* » *ges, monstrosique concubitûs repertores quos* spintrias » *appellabat, triplici serie connexi, invicem incestarent se* » *coràm ipso, ut adspectu deficientes libidines excitaret* ». Sueton. *Cæs. III, 43.*

(2) « *Quasi pueros primæ teneritudinis, quos pisciculos* » *vocabat, institueret, ut natanti sibi inter femora versaren-* » *tur ac luderent, linguâ morsuque sensim appetentes....* » *inguini seu papillæ admoveret*, &c. ». Ibid. C'est la satiété des jouissances et l'impuissance qui sollicitent la recherche de ces voluptés maladives.

(3) « *Ut contaminatis pænè omnibus membris, novissimè* » *quasi genus luxûs excogitaret, quatenùs feræ pelle con-* » *tectus emitteretur è caveâ, virorum ac fœminarum....* » *inguina invaderet.... et.... conficeretur à Doryphoro, cui* » *etiam, sicut ipsi Sporus, ità ipse denupsit*, &c. ». Lorsqu'il épousa publiquement cet eunuque Sporus, les Romains eussent souhaité que son père n'eût jamais eu qu'une telle femme, dit Suétone.

dures de Commode (1) et d'Héliogabale (2). Une extrême exaspération sexuelle excitoit ce dernier à insulter la pudeur en se faisant promener nu dans Rome, sur un char attelé de femmes nues. Cette priapomanie causée par l'emploi des philtres et des aphrodisiaques, conduisit à une folie pernicieuse, le poète Lucrèce, Caligula, &c. On voit de même des femmes, dans les accès de fureur utérine, perdre toute retenue, comme Messaline.

Presque toujours l'impudicité est accompagnée de cruauté, soit qu'en efféminant le corps, elle rende l'ame plus accessible aux craintes, soit que la vengeance, et le pouvoir de nuire aient quelques rapports avec la volupté, soit que le delire sexuel engendre nécessairement la dépravation du cœur; cette correspondance est suffisamment démontrée par ces monstres de corruption, qui furent en même temps des monstres de férocité. La sensibilité du moral s'éteint par celle du physique. De plus, il semble que la douleur fasse paroître les plaisirs plus piquans, par le contraste; ainsi, la

(1) « *Ore in sexum utrumque pollutus* ». La prostitution étoit le premier titre de mérite pour les emplois sous lui.

(2) « *Per cuncta cava corporis libidinem recipientem.... eum fructum vitæ præcipuum existimans, si aptus libidini plurimorum videretur* ».

flagellation irrite les organes sexuels. Nous voyons les chats, animaux très-voluptueux, ouvrir leurs griffes et mordre dans leurs caresses; de même les cœurs dépravés jouissent d'autant plus qu'ils tourmentent davantage l'objet qu'ils aiment. St.-Evremont semble approuver quelques Romains, qui poignardoient leurs maîtresses dans leurs barbares voluptés.

Les orgies autorisées chez plusieurs peuples anciens, le culte du *Phallus*, ou de l'organe générateur mâle, la castration volontaire des prêtres de Cybèle, ou des *Galles*, sont encore l'effet de ce délire de sensibilité sexuelle, fréquent parmi les pays chauds (1).

Les amours de Pasiphaë avec un taureau appartiennent à la fable, mais les congrès du bouc de Mendès, avec les Egyptiennes; de l'homme ou de la femme, avec plusieurs animaux domestiques (2), de quelques Africains,

(1) Plusieurs voyageurs rapportent des faits assez extraordinaires de ces dépravations sexuelles chez les peuples des climats de la zône torride, tels que la bestialité, &c. L'application de certains topiques aux parties naturelles y procure des irritations capables de porter à des actes extravagans.

(2) Un berger, nommé *Cratis*, ayant abusé d'une chèvre, on dit qu'un bouc transporté de jalousie le choqua de sa tête. On remarque aussi ce vers de Virgile, *Eclog. III* :

Novimus et qui te.... transversa tuentibus hircis....

avec les singes, paroissent réels, malgré la répugnance naturelle à chaque espèce pour ces alliances adultères. Aucun autre animal que l'homme ne s'y porte volontairement.

Tels sont même les égaremens de l'amour qu'il peut surmonter l'horreur que cause un cadavre. Périandre, tyran de Corinthe, ne put s'abstenir, dit-on, de Mélissa, sa femme morte. Il étoit défendu de livrer, avant trois jours, le corps des Egyptiennes à ceux qui les embaumoient. L'expérience avoit appris que cette loi étoit nécessaire.

Notre intention étant seulement de rechercher la source des actions les plus opposées à l'ordre naturel, pour y appliquer, s'il se peut, des remèdes, nous ne poursuivrons pas l'examen de tout ce qu'a pu inventer la corruption la plus raffinée. Il paroît que ces excès monstrueux résultent d'une sensibilité discordante; les organes ayant entre eux des degrés divers de cette faculté, ils s'écartent de l'unité du droit-sens. La dépravation sexuelle se modère lorsque la ferveur de l'âge se refroidit; celle du cœur conduit au crime, et se guérit rarement; celle de l'esprit est moins furieuse, mais plus extravagante. Comme dans un composé de substances hétérogènes et de diverse pesanteur, chacune d'elles gravitant vers son

lieu, occasionne un trouble ou une fermentation qui cesse lorsqu'elle y est parvenue; de même, un être dépravé et désordonné ne peut rentrer dans l'ordre naturel, à moins que toutes ses facultés physiques et morales ne soient ramenées au point-milieu qui constitue l'unité de la raison et de la vertu. Des secousses nerveuses, ou des évacuations d'atrabile, salutaires à l'économie animale peuvent concourir à cet effet.

SECTION V.

Des habitudes morales, ou des mœurs acquises.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualités morales. Comment on les modifie.

Il y a deux espèces de qualités morales ; 1°. les *naturelles* qui résultent du tempérament, de l'âge, du sexe et de tout ce qui tient à la disposition du corps ; 2°. les mœurs *acquises* qui naissent de l'éducation, de l'exemple de la société, des diverses conditions et fortunes ; enfin, de toute imitation bonne ou mauvaise des autres hommes. Les qualités du premier genre ne changent qu'avec leur cause ; celles du second genre, étant factices, se modifient facilement dans tout ce qui n'est point inhérent à l'état physique.

Tant que les mouvemens de l'ame, et ceux du corps qui s'y rapportent, se contiennent dans un juste milieu, il s'ensuit de bonnes qualités morales. Avec une complexion tem-

pérée, un âge intermédiaire et dans une condition moyenne, l'homme qui n'est poussé vers aucun extrême, peut se tenir en ce centre d'unité, également distant des vices par excès ou par défaut. Il ne sera ni prodigue, ni avare, mais libéral; ni craintif, ni téméraire, mais courageux; ni dissimulé, ni impudent, mais modeste; ni fou, ni stupide, mais de bon sens; non arrogant, ou adulateur, mais civil; non rude ou foible, mais ferme, et ainsi des autres qualités. Les vertus étant des espèces d'équilibre, n'émeuvent ni les voluptés qui portent à mal faire, ni les douleurs qui font abstenir du bien; affections qui rendent passif et esclave, tandis que les vertus rendent maître de soi, et supérieur au corps.

L'ame étant la première cause motrice, on lui doit attribuer la moralité de nos actions; mais parce que nos organes influent sur elle, il est important de connoître comment chaque genre de vices affecte le corps, afin qu'on s'aide de l'hygiène et de la médecine, pour se défaire de ces habitudes. Par exemple, la jeunesse, avec un tempérament ardent, et dans une grande prospérité, repousse les facultés vitales vers nos organes supérieurs, elle rend d'ordinaire, arrogant, impérieux, prodigue, téméraire, impatient, &c. Au con-

traire, la vieillesse, avec la froideur de la complexion et la pauvreté, dispose à l'humilité, à l'avarice, à la crainte, la soumission, la lenteur, &c. Or, en rabaissant les esprits vitaux du premier, et en relevant ceux du second, l'on pourra les ramener à l'état moyen qui constitue la santé morale. Un homme fougueux et pétulant, changera plus facilement ses manières brusques, si l'on ajoute aux préceptes et à l'application de la volonté, la saignée, les bains, le repos, les alimens adoucissans qui apporteront le calme dans ses esprits animaux. Le paresseux, au contraire, a besoin, outre les stimulans moraux, de plusieurs excitans physiques qui le piquent, le dégourdissent; car le laboureur ne se contente pas d'animer le bœuf par la voix, il le frappe, il l'aiguillonne. Ainsi, la lenteur résultant de la froideur du tempérament, on lui imprimera plus d'activité à la longue par des exercices militaires, des frictions sèches, l'urtication de la peau, ou par une musique vive et martiale, et la colère; ou par des boissons échauffantes, des alimens et des médicamens âcres. Les naturels inconstans, inappliqués ne se guériront jamais en les forçant à des occupations assidues qui demandent de la persévérance; au lieu de s'y fixer, ils s'en dégoûtent;

mais on retiendra mieux cette évaporation des esprits vitaux, soit par une nourriture qui les appesantisse et qui épaississe la fibre, telle que le laitage, les pâtes, les grosses viandes, comme on l'observe chez les Suisses et les Allemands, soit par un air lourd et humide, soit par la tristesse qui concentre l'ame et l'attache à un objet. C'est ainsi que l'abstinence et les châtimens rendent le naturel plus réfléchi et plus composé, en retirant vers l'intérieur les mouvemens vitaux trop épanouis.

Si Néron eût été soumis à une diète toute végétale; en affoiblissant la rigueur de son caractère, il l'eût rendu aussi sensible que celui des Pythagoriciens, et des Brames de l'Inde, que cette nourriture forme les plus doux des hommes. Au contraire, l'habitude de vivre de chair, et de répandre le sang, rend féroce comme les lions et les ours.

La flatterie naissant de la foiblesse, tout ce qui augmente l'énergie et le courage, tout ce qui endurcit le tempérament comme la colère, le travail, la vie rustique ou guerrière, éloigne de ce vice. De même, l'avarice résultant de la crainte, si l'on excite la vaillance par le vin, l'amour, les alimens et les remèdes toniques, on produira la générosité et la confiance. L'orgueil, sorte de dilatation, ou de gonflement

de l'amour de soi, dépend de chaleur interne et s'accroît par un tempérament bilieux, par les lieux, les saisons, les alimens, qui échauffent; par les richesses, le pouvoir, la prospérité, la haute naissance, ou le savoir, le mérite, et aussi par la flatterie et les soins des inférieurs: toutes choses qui favorisent l'ambition, le courage et même le développement du corps. Aucun vice n'est plus à charge aux autres hommes qu'il veut dominer, accabler par l'arrogance, le mépris, la moquerie. Aucun ne s'aveugle plus sottement sur ses défauts, ou ses torts, et ainsi, n'est plus incorrigible par la seule raison. La chaleur vitale remontant vers la tête, donne une attitude très-redressée à l'orgueilleux, un son de voix impérieux, de l'entêtement dans la dispute, une disposition querelleuse, un caractère de hauteur et de morgue insupportables. La sujétion, les périls, la misère, les malheurs le courbent, mais il se relève ensuite avec insolence; l'affront et l'ignominie ne l'humilient que pour un temps; il seroit bien plus efficace de refroidir ce naturel par la diète et des alimens tempérans, par la saignée, la tristesse, ou de le combattre par l'amour, le distraire par les voluptés vénériennes, et par tout ce qui abat cette turgescence morale. Il ne suffiroit pas de

heurter l'ambition par les revers ; mais on donnera le change à ce desir ; le plus effréné de tous, en éveillant l'activité d'autres organes. Ainsi, l'orgueil se plie sous le joug du plaisir, et les voluptés peuvent détourner du chemin de l'ambition. Il faut rompre les grands vices en plusieurs défauts moindres, afin de les combattre l'un par l'autre, et les guérir sans danger ; comme ces torrens impétueux qu'on sépare en petits ruisseaux, pour en diriger ensuite plus facilement la course. D'ailleurs, quelques ames seroient moins parfaites, peut-être, sans quelques vices par où s'écoule la malignité du cœur, comme il faut un cautère pour assainir certaines complexions.

CHAPITRE II.

Comment ces habitudes s'établissent. De leur réformation.

Par notre disposition à l'imitation, l'ame acquiert différentes habitudes morales, avec ceux que nous fréquentons. Nos organes internes ou externes répétant souvent les mêmes actes, accoutument les esprits animaux et les fonctions du corps à cette direction ; de telle sorte que pour guérir l'ame, il faut d'abord

vaincre cette influence des organes. Bien qu'un comédien n'imprime point dans son cœur les caractères des mauvais personnages dont il remplit les rôles; cette habitude toute corporelle n'est pourtant pas sans danger pour le moral, par l'aptitude qu'elle donne insensiblement au système nerveux, de la répéter. Le corps ne peut pas contracter d'accoutumance sans imprimer à la longue dans l'ame quelque image conforme à cet état, car elle se retrace même sur la physionomie (1).

La chaleur animale remontant vers la tête, dans la colère et l'indignation, l'homme qui s'y habituera (2), pourra devenir superbe, ambitieux, arrogant, audacieux; mais s'il a de longues craintes, il tombera dans des mœurs basses, dans l'avarice, l'adulation, la superstition, l'hypocrisie, la fausseté cachée et les autres états d'abattement des facultés vitales.

---

(1) Une fine ironie se peignoit sur la figure de Socrate. Cicéron, qui étoit railleur, *ringeoit* du nez. Le poltron se présente autrement que l'homme de cœur, et selon La Bruyère, un sot ne se tient pas sur ses jambes et ne prend pas son chapeau comme un homme d'esprit.

(2) Ainsi un naturel doux, continuellement stimulé par un caractère altier et violent, deviendra bientôt plus irascible, et il en prendra les mœurs, les habitudes physiques. Le contraire aura lieu réciproquement.

La gaîté habituelle, épanouissant les esprits, rend, au contraire, babillard, vanteur, optimiste, évaporé; mais le resserrement des entrailles par la tristesse, imprime les mœurs du taciturne, de l'apathique, de l'envieux, du sombre, du mécontent. La haine habituelle dispose aux mœurs cruelles, méprisantes, vindicatives, impies; la disposition à l'amour, si elle est réglée, ne produit que de bonnes habitudes, telles que la libéralité généreuse, la vaillance, la magnanimité, l'humanité, la piété. L'amour déréglé rend impudent, effronté, trop susceptible ou délicat, sensuel et pusillanime. Des esprits vitaux languissans rendent négligent, débonnaire, stupide; s'ils sont alternativement poussés et rabaissés, comme par bouffées, ils causent les mœurs inégales du tracassier, du téméraire, de l'imprudent, de l'inconstant; s'ils s'égarent dans plusieurs organes, ils produisent différens vices ou des mœurs de diverse nature.

Pour réformer ces habitudes vicieuses, la religion a besoin d'imprimer une autre direction à notre ame et à nos facultés nerveuses. Elle recueille d'abord par la prière et la méditation, les esprits irréguliers ou dissipés; elle prescrit de diminuer par les jeûnes et les veilles, l'ascendant des passions; elle recommande la

mortification de la chair, la pauvreté, l'humilité, l'abnégation de soi-même. Elle veut qu'on se retire du monde, qu'on soit prêt à tout supporter; elle rejette enfin tout ce qui fortifie les affections sensuelles, comme l'opulence, la satiété, l'ivresse, la dissipation des plaisirs, le rire, &c. Ces rites de la religion chrétienne ramènent le corps à l'état mélancolique, qui est le plus capable de vertus et le plus conforme au tempérament de son divin fondateur, selon sa nature humaine (1). La dévotion ascétique résulte d'une humeur semblable, et le carême a été institué au printemps, pour augmenter cette disposition morale, à l'époque où l'atrabile s'agite particulièrement.

(1) Selon l'opinion des théologiens, la SUPRÊME INTELLIGENCE a fait choix du tempérament mélancolique nerveux, qui est le plus favorable aux opérations divines ou surnaturelles. Les Juifs l'attribuoient à Jésus Christ (ils le traitoient de démoniaque. *S. Marc, c. III, 21; S. Jean, VII, 20 et VIII, 52, et X, 20*). Les atrabilaires sont quelquefois transportés hors de sens par une raison supérieure. Des Juifs lettrés ont écrit que J. C. étoit atteint de la même maladie que Bellérophon, dont parle Homère, *Iliad. VI, 202*. Nous apprenons par Aristote, *Probl. sect. XXX*, que l'atrabile étoit particulière à la plupart des hommes illustres, tels que Socrate, Platon, Empédocle, &c. ou des héros, comme Hercule, Bellérophon, Ajax, Lysandre, &c. et que ces derniers tomboient dans des accès de fureur.

La plupart des religieux, les Chartreux, les PP. de la Trappe, lorsqu'ils suivent leur règle austère, dans l'abstinence, les veilles, le travail, la solitude et la méditation, acquièrent aussi une complexion mélancolique.

Toutes les nuances du naturel peuvent se rapporter à des habitudes corporelles qui se remarquent également par-tout, dans l'ancienne Grèce où Théophraste les décrivoit, comme dans les autres pays et les autres temps, indépendamment des diversités qu'y introduisent les climats et les gouvernemens. Il faut donc en chercher la cause dans ce qui est propre, en général, au cœur humain.

CHAPITRE III.

Description comparée des diverses mœurs et des vices.

Nous avons traité, dans le premier livre (1), des qualités morales qui résultent des tempéramens et des âges. Dépendant plus du corps que de l'esprit, elles sont communes aux animaux; mais il en est beaucoup d'autres qui, naissant de nos rapports sociaux, appartien-

(1) Voyez liv. 1, sect. 2, ch. 3–6.

nent exclusivement à l'homme, et sont plutôt acquises que naturelles.

1°. *Du puissant et du foible.* Chaque condition forme ses vertus et ses vices. Le pauvre, l'homme assujetti témoignent peu d'ambition et de desirs; ils ne font ostentation de rien, et cherchent à se borner. Se sentant au-dessous de la considération ou n'ayant rien à perdre, ils se gênent moins; ne pouvant atteindre au pouvoir, ils affectent de savoir s'en passer, de le mépriser. D'ailleurs, résignés, soumis, respectueux, abjects même devant des supérieurs, ils en tolèrent patiemment les insultes; ayant une basse opinion d'eux-mêmes, ils rampent sous le joug : fiers toutefois d'appartenir à de grands seigneurs. Au contraire, le puissant et le riche, sont communément ambitieux; ils étalent leur faste avec ostentation; méditant de vastes projets, ils sont gênés par l'opinion publique, parce qu'ils se voient exposés au grand jour. Au reste, ils font gloire de résister aux grands; la moindre injure les blesse au vif; ils aiment à rabaisser, à humilier leurs égaux; ils s'arrogent la supériorité en toute chose et croient mériter plus que les autres.

2°. *De l'heureux et du malheureux.* La fortune favorisant un homme le rend, d'ordinaire, insolent, plein de jactance, comme enivré et

extravagant. Il se vante par-tout, il est moqueur et tellement confiant dans son bonheur qu'il devient prodigue ; il dédaigne même les injures comme le magnanime, il se croit au-dessus de tout. La chance tourne-t-elle contre lui? Bientôt il s'abat, il songe à la raison, il entre en défiance de lui-même. Ensuite, honteux, il se dépite, il s'aigrit, devient irascible, impie, fataliste, ombrageux. S'imaginant lire dans tous les yeux, un contentement secret de son abaissement, il se cache de confusion. Les états médiocres en fortune et en prospérité, conservent la modération dans les mœurs.

3°. *Du glorieux et du pusillanime.* Le premier se reconnoît à sa démarche hautaine; il cherche l'étalage, la dépense et le faste, plus que ses moyens ne le lui permettent. Il prend toujours le haut ton et les premiers rangs dans la société ; il s'approche des puissans, il aime se faire suivre de ses inférieurs ; dédaignant quelquefois de leur répondre, ou parlant toujours des grands qu'il fréquente, élevant ses avantages, il s'irrite avec orgueil de la moindre contradiction ; obstiné dans sa hauteur, il ne supporte pas d'être vaincu ; flatté qu'on se soumettra à lui, et voulant être plus honoré que tout autre, il envie les puissans et méprise les foibles. Au contraire, le pusillanime, humble,

retiré, vivant bassement avec des domestiques, même dans la haute fortune, se cache en un coin pour n'être pas apperçu, peureux, dominé part-tout, suppliant, obéissant, il se tient l'inférieur de tout le monde, n'ose pas parler de ses avantages, cède facilement, même ayant bon droit, sans demander aucune marque d'honneur, dont il ne se croit pas digne. Le tempérament bilieux dispose à l'ostentation; le mélancolique, à la pusillanimité; le magnanime est intermédiaire, mais il tient quelquefois du premier.

4°. *De l'impie et du superstitieux.* Celui-ci, timide et crédule, porte sur lui des reliques, des caractères sacrés. Redoutant sans cesse le pouvoir des démons, il consulte souvent les devins sur ses songes; il fait fréquemment des vœux, des offrandes, et se représentant toujours un Dieu irrité, il semble plutôt le flatter que l'aimer. S'il lui survient du malheur, il se croit frappé d'une main divine. Il a soin de placer des signes de dévotion dans tous les coins de sa demeure, et craint de manquer à la moindre pratique bigote. Censurant aigrement tous ceux qui montrent moins de dévotion que lui, il les condamne rigoureusement et ne pardonne pas que d'autres jouissent des plaisirs dont il s'est privé. L'impie affecte, en revanche, de

braver le ciel, d'outrager tout ce qu'on révère, de sapper continuellement tout ce qui appartient à la religion, de s'acharner avec un zèle particulier contre ses ministres, ou de couvrir de ridicule les actes de piété. En prêtant ses opinions aux autres, il croit être plus fort de leur assentiment; il prononce sans cesse qu'il n'y a point de Dieu; et parce qu'il le craint toujours, il semble vouloir s'en venger :

Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum (1).

Un superstitieux révolté, se jette dans l'athéisme, et l'athée repentant, dans la superstition ; comme on va de l'esclavage à la licence. L'impie engage à se livrer aux plaisirs et aux voluptés de la vie : il hait ceux dont les austérités lui font honte. La vraie piété s'éloigne de ces extrêmes.

5°. *L'arrogant et l'adulateur* se correspondent; car l'un est impérieux, l'autre s'assujétit; le premier daigne à peine regarder et nommer celui auquel il donne ses ordres. Dans son orgueil, il se croit d'une nature supérieure à l'espèce humaine ; ne rend pas le salut à ses égaux, ne se gêne avec personne : les hommes lui font pitié ; s'ils parlent, ce sont des sots et ils l'ennuient : il traite les gens de peine

(1) Lucret. *Rer. nat.* liv. v, v. 1150.

comme des espèces d'animaux; il ne les tiendroit pas dignes de sa colère, quand même ils le frapperoient; en les payant, il leur jette son argent; il dit : *Qu'on fasse cela*, au lieu de : *Je vous prie.* Au contraire, le flatteur s'approche d'un air de vénération; il regarde au visage avec admiration, saisit la main tout en exaltant ou l'esprit, ou la beauté, ou la magnificence, de manière à attirer les regards de chacun sur celui qu'il loue; il en prévient tous les desirs, il lui rend mille petits soins empressés, officieux, sans refuser même les plus honteux; il applaudit à toutes ses paroles, fait souvent de petits présens; enfin il invente avec une merveilleuse adresse tout ce qui peut flatter l'amour-propre, et il conforme entièrement sa volonté à celle d'autrui. Le milieu est la simplicité et la bonté amicale.

6°. *L'envieux et l'exagéré* agissent à l'opposite; le premier ne loue que la médiocrité, médit de ses rivaux ou s'abstient d'en parler; il oppose toujours un inférieur à un supérieur, détourne en mauvaise part tout ce qu'il dit des absens, il rabaisse et déprécie chacun, ou lui prête certains défauts dont il assure ne rien croire pourtant. Il empoisonne ses éloges d'un venin caché; si on loue quelqu'un, il ricane, ou il contredit, ou relève des défauts

avec aigreur; si quelqu'un s'est enrichi, s'il obtient un emploi, il doutera par quels moyens; puis il ajoutera qu'au reste il n'en est pas envieux; ou dira : tant mieux pour lui. Il n'épargne pas toujours la réputation des morts; selon lui, telle pièce a été pillée dans un ancien auteur. Un exagéré, au contraire, proclame les vertus des personnes avec emphase, vante par-tout leur mérite, leurs talens; il en est enthousiaste; ce sont des prodiges, on n'a jamais rien vu de pareil, on n'ira jamais au-delà. Son engouement change ensuite d'objets selon le temps et la mode; il est à l'affût des nouveautés pour les prôner; l'objet présent est toujours le plus parfait suivant lui; en exaltant les autres, il cherche ainsi le reflet de quelque louange. L'impartialité est un terme moyen. La froideur et la vieillesse portent à diminuer; la chaleur et la jeunesse amplifient.

7°. *De l'impudent et de l'hypocrite.* Le premier ne rougit de rien; en face même du public, il commet des actions basses et honteuses. Prompt à injurier, il se mêle dans les querelles, les disputes d'autrui, intente aisément des procès, et n'ayant aucun honneur à perdre, il ne ménage celui de personne. Il se sert sans gêne de ce qui ne lui appartient

pas ; il fait toute sorte de métiers, et connoît, comme les filous, plusieurs tours d'escroquerie. Menteur, parjure, brocanteur, il se jette dans les émeutes, fréquente les cabarets, les marchés, les prisons, les lieux de débauche, se fourrant hardiment par-tout comme la canaille ; il est aussi clabaudeur et glouton. Pour l'espoir du gain, il tente, quoique peu courageux, de mauvais coups. Un hypocrite se compose, au contraire, un extérieur dévot et modeste; il parle avec une bonté affectée, prêche la morale, la vertu, d'un ton mielleux ou austère, se déprécie, s'accuse publiquement des petites fautes; il feint la probité ; un mot, un geste le scandalise; il paroît oublier ou négliger les injures, et comble de louanges ceux dont il médite la ruine. Agissant en cachette, il feint de ne pas s'apercevoir qu'on le blesse, semble patient et tolérant, mais il nie la promesse qu'il a faite, s'il ne veut pas la tenir. Il cherche à séduire les esprits pour satisfaire ensuite sa haine, sa vengeance ou son impudicité, lorsqu'on s'en défie le moins. Plus un homme est fourbe, plus il est traître et méchant. Un caractère de candeur se tient éloigné de ces excès.

8°. *L'effronté et le honteux* diffèrent des précédens. Un homme trop timide, qui n'ose pas

résister lorsqu'on l'entraîne à une action blâmable, qui se laisse duper, qui engage son bien, son honneur même, de crainte de gêner ou de déplaire; qui se laisse manger et accabler, qui supporte des maux parce qu'il ne sait ni réclamer ni faire valoir ses droits; un tel homme est moins à blâmer qu'à plaindre. La moindre louange le fait rougir, la honte l'épouvante. Mais un effronté se présente avec audace, demande hardiment ce qui ne lui est pas dû, soutient avec un front d'airain ce qui est évidemment faux, et étant convaincu, il s'en tire en riant. Sur-tout il est impudique, cherche à faire rougir les femmes par des paroles ou des gestes indécens, même en pleine rue ou dans un spectacle; il attire tous les yeux sur lui en parlant haut, en nommant les personnes; d'abord familier avec tout le monde, il s'invite dans une maison. La modestie est intermédiaire.

9°. *La jactance et la dissimulation* avoisinent ces derniers. Un vanteur cherche des inconnus pour leur conter ses avantages imaginaires, car il cherche à s'en faire beaucoup accroire. A l'entendre, il a fait de grands gains : il a refusé une grande somme d'argent, ou une place bien élevée qu'on lui offroit; il pouvoit obtenir telle chose; mais il ne s'en est pas

soucié ; il en déduit des circonstances probables ; il est fort bien avec tel prince qu'il vous nommera ; un ministre lui disoit telle chose ; mais il est accablé de grandes affaires, il a des fonctions considérables à remplir ; il fait entendre qu'il est un personnage important. Devant ceux qui le connoissent, il parle de choses éloignées qu'il amplifie à sa manière. Par un caractère opposé, on voit quelquefois un grand se déguiser en simple artisan, affecter de se cacher dans la foule des particuliers obscurs, de trouver la magnificence importune, vanter, à la cour, les plaisirs du village et de la retraite : dissimuler sa haute fortune, se dérober à la renommée, se plaindre d'y être condamné, dire qu'on a peu de mérite, de savoir ou d'esprit, s'abaisser pour être exalté. L'on n'arrive à la simple vérité qu'en s'écartant de ces défauts.

CHAPITRE IV.

Suite des autres habitudes vicieuses et vertueuses.

10°. *Le prodigue et l'avare* se reconnoissent d'abord, car l'un dissipe et l'autre amasse. Un prodigue fait des festins, y invite tout le monde presque sans le connoître ; il met

à tout de la profusion ; il renverse, il casse pour le plaisir de dépenser avec plus de magnificence. L'économie lui semble une sordide avarice ; il veut équipage, chevaux ; il achète sans necessité, sans marchander ; il prend toujours le plus coûteux comme le plus noble ; il se ruine de peur qu'un autre ne le surpasse en éclat ; il est téméraire, ami du fracas et des plaisirs. L'avare, toujours rétréci, amasse une épingle, tracasse sans cesse en sa maison, garde les débris des moindres objets, achète à peine le nécessaire et en marchandant sans fin : il ne donne rien pour rien, retire le bois du feu, gronde beaucoup pour de petites pertes qu'il fait supporter à ses domestiques ; ne néglige aucun soin, aucune peine pour de foibles gains ; tenant tout sous la clef, il craint toujours qu'on ne vole son argent ; du reste, sale, portant des habits usés, il est âpre, défiant envers tout le monde, et son ame est basse. La libéralité et l'économie sont entre ces deux extrêmes.

11°. On peut placer ensuite *le négligent et le tracassier ;* celui-ci est aussi avare et soupçonneux ; il querelle chacun, long-temps, sans relâche pour peu de chose, pour un vase déplacé, renversé ; il retourne toute la maison, range et dérange, classe, distribue, mais perd et

oublie. Il ramasse de vieilles loques, et ne fait aucune grâce; se plaignant toujours, il épargne, diminue, retranche pour autrui et pour lui-même; disputant avec les valets et vivant avec eux, il est morose, travaille beaucoup et fait peu; toujours mouvant, sa démarche est serrée et trottante. Un négligent, au contraire, laisse tout perdre faute de soins, s'inquiète peu de ce qu'on prend ou qu'on brise, pourvu qu'on lui laisse ignorer, et n'est pas fâché qu'on lui cache ses pertes. Il aime tant l'oisiveté qu'il abandonne à des domestiques, à des étrangers, ses propres biens. Quoique dérobé, la dispute lui pèse; sa paresse naturelle l'oblige d'être confiant, facile; il espère qu'il lui restera toujours assez, sinon, il se prive. Sa démarche est lâche, et il se balance en se promenant. L'état moyen produit le soin et l'exactitude.

12°. *De l'optimiste et du mécontent.* Il est des gens d'une humeur gaie, légère, facile, qui trouvent tout à merveille, comme quelques musiciens; ils tiennent peu à l'argent, s'accommodent sans peine aux événemens; la mort d'un ami ne les affecte presque pas; ils ne pensent jamais au lendemain, supportent aisément la raillerie la plus piquante, même de la part des enfans; toujours contens, ils

font tout sans conséquence et sont fort changeans; les affections graves ne peuvent point pénétrer chez eux. D'autres, en revanche, prennent tout avec chagrin, et se croient plus malheureux que les autres hommes. Si on les traite poliment, ils y répondent avec une aigreur maussade, ils ne trouvent rien de bien fait, grondent sans sujet, et soutiennent que tout va de mal en pis. S'ils ont du bonheur, encore se plaignent-ils; jamais ils ne dérident leur front. Tels sont des vieillards, des avares, et ceux qui, ambitieux de gloire ou d'honneurs, avec une ardeur démesurée, travaillent beaucoup sans obtenir des avantages proportionnés. La tranquillité et le contentement sont le milieu de ces extrémités.

13°. De ces humeurs naissent aussi *la débonnaireté et la cruauté*. L'homme cruel se reconnoît à sa rigueur envers les faibles, les pauvres, et les enfans qu'il maltraite, les bêtes qu'il se plaît à tourmenter. Il parle souvent de châtiment, de supplice; il aime voir couler le sang, entendre les gémissemens et le râle des agonisans; il écoute avidement le récit des atrocités; du reste lascif, jaloux, dissimulé, craintif à l'excès; il est d'une complexion nerveuse, spasmodique. Au contraire, le débonnaire se laisse impunément

molester; il pardonne toujours avec une grande mollesse d'ame ; il est d'un tempérament froid et humide, aimant les enfans, les animaux; ne s'irritant presque jamais ; très-sensible aux souffrances d'autrui , il prend soin des malades. Son humanité, sa douceur extrême naissent de foiblesse. La véritable humanité ne dégénère pas ainsi en mollesse.

14°. *Du sensuel et de l'apathique.* Il y a des hommes qui, même impotens et dans l'âge mûr, sont libertins, gourmands, passionnés pour toutes les délices; parlent souvent de mets exquis, succulens; de vins fins, de femmes charmantes, de jouissances de toute espèce ; ils ont le toucher sensuel et voluptueux ; ils s'étudient à chercher par-tout les plaisirs de nature. Tels sont les intempérans. Les jeunes gens qui, tout en voulant se retenir, se laissent fléchir aux voluptés, sont seulement incontinens, et peuvent se guérir. Les apathiques sont opposés à l'intempérant : ces hommes épais et rustiques ont de grosses chairs dures, un caractère froid ; en vain on les agace, on les irrite, on les pique ; ils demeurent immobiles comme des stupides. Certains mélancoliques, soit par dévotion, soit par exaltation mentale, amortissent la sensibilité du goût et du tact ; ils évitent soigneusement, par un

effort continuel ; les aiguillons de la chair pour les voluptés. Au milieu de ces extrêmes est la tempérance.

15°. *Du rusé et de l'imprudent.* Ce dernier a l'air évaporé, cherche le bruit, la joie, se lance dans tous les troubles, sans songer aux suites. Il ne s'applique à rien, ne prévoit rien, ne se défie de rien, marche en téméraire et exécute sans consulter. Sa coutume est de vivre au jour le jour et de s'étourdir dans le fracas, sans ménagement, ni réflexion quelconque. Le rusé est d'ordinaire un petit homme mince, fin, dont la démarche et le langage sont obliques ; il cherche toujours des voies détournées, des expédiens surabondans, même pour la plus petite affaire ; il s'épuise en combinaisons, mais redoute l'exécution ; cauteleux, adroit, il ne déclare jamais son sentiment ; il a toujours quelques distinctions subtiles à faire ; il soupçonne toujours qu'on lui tend des piéges, et se défie de ce qu'on lui présente, parce qu'il aime à tromper ; son caractère est incrédule, retenu dans les plaisirs. La prudence est entre ces vices contraires.

16°. L'on est *injuste*, soit en plus, soit en moins. Celui qui s'empare d'abord de ce qu'il trouve à sa convenance, sans songer à per-

sonne, qui ne vit que pour lui seul, qui diminue la nourriture de son domestique, et le surcharge de travail, sans compatir aux maux d'autrui ; qui trouve plaisant de duper les simples, de se jouer de la bonne-foi, de ravir les biens d'autrui, et de troubler ses plaisirs, de le tourmenter avec moquerie ; celui-là est injuste et tyrannique. Un autre qui donne au méchant plus qu'au bon, qui favorisant les indignes, préfère au mérite la personne qui lui a su plaire, absout le criminel et sauve le coupable ; celui-là n'est pas moins injuste. Tous sont entiers, violens, par-tout sans gêne, méchans, calomniateurs, entrent en fureur au moindre tort qu'on leur fait, et ne connoissent pas d'autre droit que la force ou la ruse. Leur corps est d'ordinaire, mal proportionné, maigre, long, sec, leur figure ingrate. Le juste rétribue à chacun, selon le droit et le mérite, les biens et les maux.

17°. *De l'audacieux et du poltron.* Le premier a souvent un teint rouge, une grosse tête, des cheveux noirs, frisés, et la taille courte. Il s'avance inconsidérément, et prend aisément feu. Brusque, prompt, querelleur, trop décisif en paroles et en effet ; il se présente toujours avant le péril, puis s'en repent. Le

caractère contraire se remarque dans les grands corps fluets, pâles, avec des yeux inquiets; leurs genoux sont tremblans, demi-fléchis; toujours ils évitent les disputes, tolèrent les injures, se retirent derrière, n'osent se prononcer pour rien; faciles à jeter dans le désespoir, bas et soumis, ils n'entreprennent rien que par contrainte. Entre ces vices est la véritable valeur ou la force d'ame.

18°. *L'inconstant et l'obstiné.* Le premier est vif, mobile, inquiet, ses fibres sont flexibles, ses esprits vitaux évaporables; à chaque instant il change de lieu, de goûts, de desirs, d'objets; il demande, il se dégoûte, il s'impatiente de toute uniformité un peu durable; il veut une chose, elle arrive, il la rejette, et en souhaite déjà une autre; il entreprend tout et ne termine rien. L'obstiné, au contraire, est tenace, ses fibres sont dures, rigides, ses esprits vitaux retenus; s'il épouse un parti, jamais il n'en veut démordre, quoiqu'on lui montre son erreur; il veut demeurer malgré tout le monde, forcer les volontés, contredire, exiger des choses impossibles, aller contre vent et marée; il suffit qu'une chose lui résiste, et paroisse impraticable, pour qu'il s'entête à l'obtenir, dût-il y manger son bien. Jamais il n'avoue qu'il a tort; et si cela est

évident, il entre en colère. Le milieu est la constance.

19°. On reconnoît bientôt à l'habillement *le grossier et le délicat;* l'un est souvent mal-propre, dégoûtant ou en désordre; l'autre toujours bien paré, attifé, propet, élégant, marchant sur la pointe du pied, ne prenant rien que du bout des doigts, recherché dans ses gestes, se piquant d'avoir un bon ton, de parler correctement, de n'avoir rien que du neuf et du rare, raffinant sur tout, faisant tout avec prétention. Il s'admire dans son ordre et se pique lorsqu'on le trouble; toujours rapproché des dames; il aime les mets friands et sait les préparer; il recherche toutes les jouissances de l'amour-propre; le moindre terme commun blesse son goût subtil. Un grossier agit, en revanche, sans nulle prétention, avec rusticité et impolitesse; il n'a point d'égard aux convenances, fait des incongruités, parle au maître comme au domestique, et lâche de grosses balourdises. Sans amour-propre, il sert de jouet et ne sent pas qu'on le persiffle. Apre à son intérêt, il ne regarde dans les choses que ce qu'elles rapportent d'argent, de rentes, de gain: son égoïsme ne sent point le charme de la beauté, les jouissances des arts, n'admire et ne connoît point le mérite

des actions généreuses et élevées; ignorant et incrédule, il est dur, gros mangeur, et ne songe à rien. Il y a un milieu dans lequel consiste la politesse et la civilité.

2°. *Le stupide et le moqueur* sont voisins des précédens. Avec l'air niais, la bouche béante, un gros sot donne toute croyance aux prodiges; on le dupe comme on veut; il oublie ce qu'on lui disoit il y a un quart d'heure, il rit longuement d'une bêtise, ou du mal d'autrui. Il se passionne ou s'appaise sans sujet, ou pour la moindre chose; il confond, dans ses discours, les temps, les personnes, les objets; il s'applaudit de ses sottises comme de traits d'esprit. S'il se mêle d'une affaire, il débute par une gaucherie, et croit avoir merveilleusement opéré. De tels caractères fournissent une matière abondante à l'homme subtil et moqueur; il s'approche d'un air goguenard, complimente ironiquement le personnage sur sa figure, son équipage, sa tournure, il en loue l'esprit, le talent, la science, et feint d'être fort inférieur. Après un coup maladroit, il vient lui en faire un pompeux éloge; il vante à un mari malheureux, l'honnêteté de sa femme, à un fat, sa modestie, à un auteur sifflé, ses triomphes; mais peu jaloux, pour lui-même, d'éloges

aussi flatteurs, le moqueur n'ose rien hasarder; il ne médit même pas en son nom, et il est satisfait d'avoir imprimé la tache du ridicule, ou de s'être diverti aux dépens de tous ceux sur lesquels sa critique trouve à mordre. Le droit sens est entre ces deux extrémités vicieuses.

21°. *Du taciturne et du babillard.* Le premier toujours enfoncé dans lui-même, froid en compagnie, et ne répondant à personne, semble être âpre, farouche, et mépriser ce que chacun dit; ou bien rempli d'un orgueil sombre et sauvage, il évite les hommes, rebute ses amis, et ne parle qu'animé par quelque passion qui lui fait lâcher des mots aigres et piquans. Au reste, il commente dans lui-même les actions d'autrui. Un babillard n'a jamais fini de vous raconter ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas; il coupe d'abord le discours de celui qui parle, il entame une histoire et divague sans cesse comme pour amasser une matière à de nouveaux discours. Il n'abandonne point celui qui l'écoute, et le suivant par-tout, en parlant, il l'empêche de travailler. D'ailleurs il supporte facilement les railleries, se fâche peu, mais il est indiscret, vanteur ou médisant, curieux d'apprendre ce qu'il ne faut pas; il fréquente la société pour

trouver l'occasion de parler ; mais il ennuie et fatigue tout le monde. Les caractères intermédiaires sont agréables dans la conversation.

22°. Les mœurs *du nouvelliste et du mystérieux* se rapportent aux précédentes. L'un cherche l'occasion de débiter les *on dit*, les rumeurs sinistres qu'il ramasse par-tout, les histoires tragiques qu'il forge, les malheurs qu'il invente. Il a vu ce qu'il publie, il ne ment pas : cela est plus clair que le jour. Il oublie même ses repas pour annoncer ou écouter quelque nouveauté. Mais à entendre le mystérieux, l'on trame dans l'état quelque chose secrète ; il vous le confie sous le serment, et à l'oreille ; le public ne connoît pas le fond des affaires, on lui donne le change : pour lui, n'allez pas le trahir, il tient les choses d'une personne sûre qui approche des puissans. Le milieu de ces défauts est la discrétion.

Les autres habitudes morales se rapportent à quelqu'un de ces genres. L'homme qui pourroit se tenir également éloigné de toutes ces extrémités vicieuses, seroit le plus parfait, toutefois

..... Pauci quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere.....

VIRG. Æn. VI.

CONCLUSION.

Nous avons exposé, dans le premier livre, les principes de notre être, la nature de l'ame et du corps. Il a paru nécessaire de connoître d'abord notre tempérament, d'observer les signes physionomiques indiquant notre complexion particulière, et de quelle manière nous pouvons la perfectionner par les moyens de l'hygiène.

Le second livre examine nos rapports avec les objets universels qui nous entourent; le mode de sensibilité propre à chaque individu, avec les causes qui la font varier; les sens, leurs diverses facultés et les sensations qu'ils appercoivent.

Dans le troisième, nous recherchons la nature de nos affections et de nos passions; par quels liens physiques et moraux les hommes se réunissent entr'eux, les relations qui les policent le plus, et comment nous pouvons agrandir et fortifier notre ame.

Nous consacrons tout le quatrième livre à l'étude des facultés de l'esprit, à la manière de le développer, de le diriger; à la connoissance de ses fonctions dans l'état de veille, dans les songes, dans ses diverses altérations

par l'ivresse, la stupidité, la folie, avec les moyens propres à les combattre.

Enfin dans le dernier livre, nous avons considéré l'homme relativement au moral; son instinct, ses dispositions naturelles, son caractère bon ou méchant, ses qualités acquises par l'habitude, ses vertus et ses vices, et par quelles voies l'on pourra se défaire de ceux-ci plus facilement.

Tel est l'ouvrage auquel nous avons employé une partie de notre vie. Nous croyons avoir profité beaucoup nous-mêmes de cette étude; nous espérons qu'elle ne sera pas sans fruit pour les personnes qui tenteront d'en faire usage. Nous aurions souhaité plus de talens pour exécuter cette entreprise; mais quelles qu'en soient les imperfections, nous prenons la confiance d'avoir rempli cet objet utile avec quelque dignité.

ESSAI

Sur les caractères, les mœurs et les complexions des Hommes illustres de PLUTARQUE.

Les *Vies des Hommes illustres de la Grèce et de Rome*, par Plutarque, réunissent presque tout ce que l'antiquité présente de plus glorieux dans ses annales; car à l'exception de quelques grands personnages nés de loin en loin parmi d'autres nations, ou des sublimes génies qui ont brillé dans les lettres, les arts et la philosophie, dont cet auteur n'a pas traité, il a recueilli la fleur de la plus pure noblesse du genre humain. Il nous retrace les vivantes images de la vertu; il honore l'homme aux regards de l'homme. Ce seroit donc une utile entreprise d'étudier plus particulièrement d'après les histoires et les autres monumens qui subsistent encore, de si grands caractères, d'en déterminer, autant qu'il est possible, les complexions et les habitudes naturelles; afin de guider par cette connoissance quiconque se propose l'imitation de ces modèles. Nous nous sentons portés à préférer

ceux dont le tempérament et les humeurs ont plus de rapports avec les nôtres, parce que les mêmes dispositions physiques inspirent de semblables manières de sentir et de penser.

Il faut sur-tout s'attacher, comme ce judicieux biographe, aux traits qui peignent les mœurs et décèlent les affections corporelles de la personne, objet trop négligé par les historiens, plutôt qu'à ses actions publiques. Celles-ci, faites comme en plein théâtre, sont préméditées et disposées souvent pour l'apparence et l'ostentation, ou commandées par les circonstances. En effet, nous ne jugeons pas ici l'homme d'Etat, mais l'homme particulier. Nous distinguons ce que la bonne ou la mauvaise fortune, ce que chaque situation inspirent à tout individu, de ce qui résulte de ses goûts propres et de son libre choix. Le premier mobile de toute la conduite, la source des sentimens, des passions, le tour de l'esprit émanent principalement de l'humeur originelle et de la complexion des organes, quelques altérations qu'y apportent les diverses conjonctures de la vie.

Mais tandis qu'il est si difficile de spécifier avec précision les nuances infinies des tempéramens existans sous nos yeux, est-il possible de saisir, dans des histoires anciennes,

ces signes délicats et fugitifs qui caractérisent un individu, qui lui rendent ses chairs, sa couleur, son maintien, sa physionomie, qui le font sortir du tombeau, plein de vie après tant de siècles? Il suffit de résoudre cette objection par des faits. Chaque constitution a ses mœurs naturelles et ses habitudes nécessaires. Il n'en est pas des tempéramens des hommes illustres comme des complexions ordinaires. Celles-ci, souvent mélangées, indécises, abâtardies, n'ont presque rien de saillant; elles se modifient au gré des circonstances. Mais dans les hommes destinés aux grandes choses, le caractère est fortement prononcé, comme ces couleurs vives et tranchantes, dont l'éclat rayonne au milieu des nuances mixtes et ternies. Quelque peu initié qu'on soit dans les sciences médicales, on découvrira sans peine la prédominance *sanguine* dans la vie d'Alcibiade, la *bilieuse* ou colérique dans Pyrrhus, la *mélancolique* dans Fabius Maximus, la *pituiteuse* ou phlegmatique dans Nicias; il est impossible de s'y méprendre. Bien que tous les caractères des hommes illustres ne soient pas également marqués, il y a dans leurs actions et leurs mœurs, des traits si expressifs qu'ils semblent jaillir d'une nature énergique et bien déter-

minée (1). Il est donc moins difficile de la reconnoître que celles des autres hommes, et la moins vigoureuse se décèle encore par des traces approximatives qui méritent d'être recueillies.

---

(1) Quoique les termes de tempérament *phlegmatique*, *sanguin*, *bilieux*, *mélancolique*, dérivent d'une théorie ancienne et erronée, ils désignent des états corporels et des dispositions morales correspondantes, si généralement reconnus que nous les employerons encore, mais dans la seule acception qu'on leur attribue aujourd'hui. Nous distinguerons aussi de la mélancolie constitutionnelle ou innée, l'état *atrabilaire* dans lequel le sang noir surabonde, comme chez les variqueux, les hémorrhoïdaires et plusieurs hypochondriaques. Le mélancolique est froid, sérieux, lent et réservé, pensif et timide; mais avec l'atrabile (la *bile aduste* des anciens), on devient souvent ardent, exalté, animé d'une humeur âpre, sombre ou transporté de fureur. Le premier paroît hâve, défait et comme abattu de langueur; le second, avec des muscles rigides et tendus, un corps velu, a le teint livide, le regard féroce. Nous ajouterons au nombre de ces complexions, la *musculeuse*, mâle et robuste (*musculoso-torosa* de Haller) ou athlétique; et la *nerveuse*, grêle, maigre, mobile et très-excitable ou efféminée. Celle-ci donne de la finesse, de la ruse, une subtilité souple et ingénieuse, comme on l'observe dans le sexe, tandis que la disposition fibreuse, épaisse et solide, rend simple, franc, naturel et brave, ou même grossier et facile à duper. *Voyez* liv. 1, sect. 2, chap. 3 et 4 de cet ouvrage.

Une semblable étude instruisant de quoi chaque homme est capable, lorsqu'on a bien approfondi son caractère, est extrêmement importante. Elle peut engager, d'ailleurs, ceux qui trouveroient en eux une complexion analogue à celle de ces illustres personnages, à redoubler d'efforts pour acquérir leurs grandes vertus; elle peut aussi détourner d'autres personnes moins favorisées de la nature, d'imitations indiscrètes et d'efforts inutiles. Toute imitation ne dépend pas seulement de la volonté, et l'on sait combien les dispositions corporelles sont requises pour y réussir. Bien que l'étude, l'exercice et l'empire de l'éducation soient très-propres à développer les plus heureuses qualités, il faut que la nature en produise le germe. On voit même la plupart des grands caractères se former tout *seuls*, comme ces arbres vigoureux et pleins de sève qui n'attendent point, pour croître, la laborieuse culture du jardinier.

On ne comprendroit pas dans Alexandre ou César, cette grandeur invincible de courage, cette audace, ce génie insatiable de gloire qui leur ont assuré la conquête du monde, sans une complexion très-bilieuse et ardente que dénotent toutes leurs actions et leurs paroles. En effet, la bile, l'humeur mélancolique ou

l'*atrabile* jouent les principaux rôles dans les constitutions des hommes illustres; car elles portent sur-tout aux actions éclatantes et aux pensées énergiques. Il n'est même guère de vraie magnanimité sans un tempérament bilioso-mélancolique; mais ces caractères sont aussi sujets à de grands vices qu'à de grandes vertus (1). Il est certain qu'un état d'*agacement nerveux* des viscères, et sur-tout du foie (qui a plusieurs connexions de sympathie avec le cerveau), accroît les passions ambitieuses; de là viennent l'humeur âpre et cruelle, l'ambition forcenée de Lysandre, de Marius, etc. Nous savons par Aristote que le premier étoit atrabilaire (2), et Plutarque nous apprend que le second avoit aux jambes des veines variqueuses, comme tous ceux en qui surabonde le sang noir, et dont la constitution est brune, sèche, rigide et velue.

Dura per brachia setæ
Promittunt atrocem animum.

(1) Catilina nous en présente un exemple fameux. Selon son portrait par Salluste, c'étoit évidemment un homme *noir* et profondément atrabilaire; état qui rend capable d'actions forcenées. Les entreprises hautes et périlleuses émouvant fortement le système sensible, amènent à la longue la disposition mélancolique, maigre, dévorée de la fièvre lente de l'ambition.

(2) Probl. 1, sect. xix.

I. Quoique l'histoire de THÉSÉE et celle de ROMULUS touchent aux temps fabuleux, ils s'annoncent si bien, d'après leur vie, avec une de ces constitutions musculeuses ou athlétiques, animées par la bile, qu'on ne peut guère méconnoître en eux le tempérament fibroso-bilieux, ou mâle et héroïque. Il est plus sec, plus excitable que la constitution des athlètes, dont les statues d'Hercule présentent le type. La vigueur des muscles inspire la générosité ou la confiance en ses forces; car la cruauté naît de la foiblesse et de la crainte. Ces héros habitués dès l'enfance à une vie errante, guerrière, et même au brigandage, développèrent extrêmement leur système fibreux et leurs passions irascibles. Tous deux étoient enfans de l'amour (1), qualité qui d'ordinaire leur imprime une grande énergie vitale, comme chez la plupart des anciens héros issus des dieux, Hercule et Persée, fils de Jupiter, Achille, fils de Thétis, Enée, fils de Vénus, etc. Toutefois le caractère de Thésée étoit populaire, disposé à l'amour, inconstant, aventu-

(1) Ainsi Jephté et Samson parmi les Hébreux, Dunois, le maréchal de Saxe et plusieurs chevaliers errans ou paladins ont peut-être dû leur valeur ou leur force corporelle à une naissance illégitime.

rier ; celui de Romulus, impérieux, superbe, mais grave et religieux ; ce qui indique dans le premier une nuance d'humeur sanguine, et dans ce dernier quelque propension mélancolique.

II. Nous pouvons juger par les institutions de LYCURGUE quel dut être son naturel, puisque l'homme se peint toujours dans ses ouvrages. Cette vie sobre, dure, étroite, ennemie de la mollesse et de toute superfluité ; cette rigidité constante, cette gravité austère et taciturne, enfin ce caractère haut et impérieux qu'il sut inspirer aux Lacédémoniens ; tout décèle en lui un tempérament sec et mâle, brun, tendu, concentré, c'est-à-dire, le fibro-mélancolique ; lui seul peut rendre habituellement prudent, impassible, magnanime. Nous l'observerons également dans tous les hommes très-vertueux, tels qu'Aristide, Phocion, Caton d'Utique, etc. L'humeur de NUMA POMPILIUS étoit beaucoup plus douce, plus humaine et toute pacifique, ou phlegmatico-mélancolique, avec une chair plus ramollie. Cette complexion qui rend naturellement contemplatif, studieux, sage, retiré, religieux, devoit être aussi celle de Pythagore, de Platon (1) et de

(1) Aristote, son disciple, témoigne qu'il fut doué

plusieurs autres philosophes. Elle donne la circonspection, la tempérance, la lenteur et la maturité du jugement qui distinguoient aussi le caractère de Périclès et celui de Fabius Maximus.

III. Lorsque cette même constitution mélancolique, grêle, délicate, nerveuse, est unie à l'humeur sanguine, elle dispose à la facilité des mœurs, à l'affabilité, à la popularité; elle rend libéral, humain, sensible, desireux de gloire; elle inspire le goût de la littérature ou de l'éloquence et de la poésie; elle donne encore un penchant vif aux voluptés, à l'amour, à la bonne chère. Nous trouvons dans SOLON toutes ces habitudes morales, jointes à la sagesse et à la profonde prudence, naturelles aux mélancoliques. VALERIUS PUBLICOLA est moins connu comme particulier que comme un homme public, et ses vertus empruntant de l'éclat des circonstances dans lesquelles il a vécu, il est moins facile d'en tracer le caractère. Son zèle populaire, s'il fut exempt d'ambition, annonce un tempérament plus ardent, plus bilieux et plus ferme que le précédent,

de ce tempérament. Il éprouva d'ailleurs long-temps la fièvre quarte.

avec lequel il a de l'analogie; mais il ressemble encore plus à ceux de Timoléon et de Tiberius Gracchus. Toutefois la douceur, la droiture et l'équité de ces hommes illustres indiquent un naturel sanguin, humide et nervoso-mélancolique; tandis que la férocité de Marius, de Sylla, de Lysandre, dépendoit d'une rigidité fibreuse, âpre et atrabilaire. Les loix de l'économie animale sont en effet semblables dans tous les temps et produisent les mêmes habitudes morales que nous remarquons aujourd'hui parmi nous.

IV. Thémistocle, avec des mœurs très-prononcées, montre une singulière analogie de complexion avec Jules-César; il étoit chauve et bilioso-nerveux comme lui. Son génie ambitieux, remuant, profond et inventif, sa vaste mémoire (1), son caractère plein de finesse et d'audace, d'intrigue et de ruses; la soif de gloire qui le dévoroit; cette brûlante activité qui lui déroboit le sommeil; la rapacité et la prodigalité réunies dans une vie désordonnée pendant sa jeunesse; tout déclare

(1) Valer. Max. lib. VIII, cap. 7. Cyrus-le-Grand, Mithridate et plusieurs autres conquérans en possédoient également de très-étendues.

en lui l'un de ces naturels ardens, bruns, maigres, dont la mobilité impétueuse est capable de susciter les plus grands bouleversemens dans les Etats; car il faut attribuer à des fibres tendues, grêles et irritables, à une humeur bilieuse et même atrabilaire, cette inquiétude de corps et d'esprit qui pousse à entreprendre les plus hardis desseins, et cette fécondité de ressources ou de stratagêmes qu'on remarque aussi dans les actions d'Eumène, d'Annibal, de Lysandre et de Sertorius (1). Au contraire, la pesanteur, la simplicité de Nicias, de Fabius Maximus, tenoient à une disposition lymphatique qui rend les conceptions plus tardives. Nous ne remarquons point dans la vie de CAMILLE l'humeur variable de Thémistocle, ni son penchant à la tromperie; mais un mépris de toute perfidie, une magnanimité hautaine qui le faisoit plutôt admirer qu'aimer du peuple, un cœur fier et superbe dans le triomphe, plein de générosité et de modération, quoiqu'il fût trop sensible à la gloire. Enfin, son courage et sa prudence paroissent naître sur-tout du tempérament mâle, musculeux et bilioso-mélancolique. Tel fut peut-être aussi celui de Scipion le premier

(1) Frontin, *Stratag.* lib. III.

Africain (1) et d'Epaminondas (2), hommes d'un caractère véritablement grand et nés pour le commandement, mais très-peu populaires et s'élevant même au-dessus des loix.

V. Il nous paroît que les constitutions semblables à celles de PÉRICLÈS et de FABIUS MAXIMUS sont plus propres à former d'excellens citoyens que d'illustres guerriers : doués tous deux d'un naturel sérieux, grave, profond et très-réfléchi, ils n'agissoient qu'avec circonspection et lenteur, sans se passionner, et montroient même un sang-froid imperturbable dans les revers. Tous deux endurans, timides à entreprendre, mais persévérans et très-opiniâtres dans leur voie, ils ne s'en écartoient jamais ; en particulier, ils étoient doux, rassis, vénérables. Telles sont les complexions

(1) Le buste antique qui le représente indique aussi quelque disposition pituiteuse. Les Romains lui reprochoient son penchant au sommeil, et l'âge mûr le rendit lent. Toute la famille des Corneliens étoit hautaine et l'orgueil se peignoit même sur la figure de Cornélie, mère des Gracques.

(2) La complexion de Turenne se rapprochoit évidemment de celle-ci, car il étoit réfléchi, froid, posé, mais solide, juste, sincère, et sa figure avoit autant de douceur que de majesté.

mélancoliques, tenaces. On leur reproche une opposition d'envie contre les esprits plus hardis et plus entreprenans de la jeunesse; car ils suivent les mœurs tardives des vieillards. Dans Périclès, le tempérament tenoit un peu du sanguin; il étoit éloquent, amateur des beaux-arts et de la philosophie, très-porté à l'amour, et sa gravité sembloit naître de l'orgueil ou de l'opinion de sa supériorité. Fabius tenoit au contraire de l'humeur pituiteuse (1), qui rendant son esprit plus lent et moins ingénieux que celui du précédent, lui donnoit aussi plus de penchant à la dévotion et à la modestie (2).

VI. L'un des naturels les mieux dépeints est celui d'ALCIBIADE. Sa beauté, sa vivacité brillante, un esprit hardi et libertin, des graces qui séduisoient tous les cœurs et pal-

(1) Il éprouva une fièvre quarte rebelle qui fut guérie par les grands soucis de la guerre. Plin. *Hist. nat.* lib. VII. Cette fièvre est sur-tout tenace dans les mélancoliques.

(2) Catinat présente quelques traits de ce caractère. C'étoit, selon les *Mémoires de Saint-Simon*, t. II, p. 209, un grand brun, maigre, assez lent, courbé, avec un air pensif; il étoit sage, simple, pieux, désintéressé, modeste, plein de sens et d'esprit, avec des sentimens élevés. Son air et son maintien paroissoient toujours méditatifs.

lioient ses plus grands vices, son éloquence flatteuse, sa prodigue magnificence, et surtout son humeur gaie, inconstante, flexible à tous les genres de vie; enfin, ses déborde-mens, son caractère turbulent, corrompu, folâtre dans les plaisirs, une insolente présomption, tout retrace en lui l'image d'une complexion chaude et éminemment sanguine. Si l'on considère ensuite sa valeur éclatante qui le rendoit téméraire dans les périls, son ambition inquiète, démesurée et son ardente passion pour la gloire; elles décèlent aussi une tendance bilieuse. Nous verrons cette humeur sanguine produire des qualités très-analogues dans Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine, et disposer pareillement au faste, aux plaisirs de la table ou à ceux de l'amour, Cimon et Lucullus. Autant les mélancoliques rigides, tels que Lycurgue, Aristide, Phocion, Caton d'Utique, étoient graves, serrés, austères, autant ces corps sanguins, chauds et pléthoriques, avec des cheveux noirs, bouclés, ont été dissolus, effleuris et relâchés par la propre tendance de leur organisation. Les mœurs de Coriolan dépendoient d'une constitution bilioso-musculeuse, ou mâle et altière, comme celle d'Achille. Il en montra l'intrépidité, la force de corps, la violence impatiente, la vive

éloquence et ce cœur indomptable qui ne peut supporter un affront ni même le frein des loix. L'opiniâtreté de Coriolan fut aussi inflexible, il eut la même soif de vengeance, cette fierté rigide, incorruptible, ce caractère impérieux, entier, qui ne souffre ni maître ni égal. Il fut, ainsi qu'Achille, sensible à l'amitié, et tendrement attaché à ses parens.

VII. Si j'avois à représenter le vainqueur de Persée et de la Macédoine, je me figurerois l'un de ces anciens Romains, droit, ferme, magnanime, incapable de manquer à l'honneur, religieux observateur de ses devoirs, dévoué aux dieux et à sa patrie, prévoyant, ami de l'ordre, libre et juste, résolu, fier dans sa pauvreté, et méprisant la richesse. Je le verrois sévère pour la discipline, libéral et magnifique pour le bien public, dur pour lui-même, tendre époux et bon père. Tels devoient être les Curius et les Fabricius; tel fut Paul-Emile, homme sans doute d'une complexion bilioso-mélancolique, qui nous semble avoir été d'une taille courte, rablée, tendue et vigoureuse (1). J'ajouterois à cette esquisse

(1) Tel nous semble avoir été Vauban, très-honnête homme, patriote, savant, franc, droit, avec un exté-

un esprit diligent, curieux de sciences, philosophe et constant dans le malheur. Nous trouvons bien le même fond d'humeur dans TIMOLÉON, imitateur d'Epaminondas, implacable ennemi de la tyrannie qu'il poursuivit jusque sur son frère; mais l'excès de sensibilité dont l'accuse Plutarque, son extrême douceur, sa clémence, sa généreuse confiance, cette bonté populaire et sans ambition, annoncent une délicatesse nerveuse plus grande que celle de Paul-Emile. En effet, vingt années de repentir de son fratricide, une vie solitaire et pensive, ont dû refroidir son naturel déjà mélancolique et sanguin (1), accroître la modération, la justice, la prudence et cette habileté qui l'ont fait parvenir avec tant de bonheur à l'affranchissement de la Sicile.

VIII et IX. PÉLOPIDAS et MARCELLUS étoient du nombre de ces hommes éminemment

---

rieur rustre et même grossier, mais le plus doux, le plus compatissant des hommes. Il étoit trapu, avoit l'air martial, avec un cœur très-généreux et vaillant. *Voyez* Saint-Simon, *Mém. ibid.*

(1) Dans ces complexions mixtes, nous désignons la première, celle des humeurs, qui a le plus d'ascendant; ainsi un sanguin mélancolique seroit fort différent de ce dernier caractère.

bilieux, secs, fibreux, prompts et irritables, qu'Homère appelle *fils de Mars*. Leur constitution et leurs muscles sont fortement prononcés; ils sont bruns, avec un teint jaunâtre, des cheveux noirs, frisés, la poitrine large et velue. Nous pouvons rapprocher de ces caractères ceux de PHILOPŒMEN et de FLAMINIUS (*Titus Quintius*), qui leur ressemblent (1). Tous furent hardis, actifs, hasardeux, se laissèrent transporter à la colère et à une contention opiniâtre; ne pouvant pas vivre en repos, ils ne savoient point maîtriser l'ardeur de leur courage. Passionnés pour la gloire, plus propres à la guerre qu'à la vie civile, et à l'exécution qu'au conseil, ils s'acharnoient aux combats, mais se montroient généreux, libéraux, sensibles (2). Peut-être manquoient-ils, comme les naturels trop chaleureux, de cet esprit de suite et de profondeur, qui enchaînant les desseins et soutenant les opérations les unes par les autres,

(1) Miltiade paroît avoir été doué du même tempérament. Selon Cornelius Nepos, il étoit trop habitué au commandement pour se soumettre à la vie privée.

(2) Tels ont été Bertrand Duguesclin, Bayard et plusieurs de nos anciens chevaliers. C'est la complexion la plus saine et la plus favorable aux guerriers; elle est ferme, sobre et active.

assure de grands résultats. Les deux Grecs, quelquefois querelleurs et vindicatifs, mais vigilans, s'appaisoient aveo peine; d'ailleurs ils étoient simples, sobres et sans faste. Ils semblent avoir été plus bilieux et aussi plus rusés, plus habiles dans la tactique guerrière que Marcellus et Flaminius. Ceux-ci étoient très-humains, clémens, bienfaisans. Flaminius, par son humeur conciliante, son esprit vif, jaloux d'honneur, même un peu vain, paroît avoir aussi tenu de l'humeur sanguine, et il devoit être moins vigoureux que les autres. Dans ces complexions, les systêmes musculaire et hépatique dominent et impriment une activité prodigieuse aux membres, tandis que dans celles de Crassus, de Cicéron, de Démosthène, la délicatesse et la mobilité nerveuse, qui aiguisent l'esprit, rendent timides en guerre, propres aux fonctions civiles et à discourir dans un sénat.

X. L'exemple d'Aristide est une nouvelle preuve que la constitution sèche, austère et mélancolique, avec des cheveux noirs et plats, telle que nous l'avons dépeinte dans Lycurgue, rend capable des plus grandes vertus. La vénération que le juste d'Athènes portoit au législateur de Sparte, atteste cette analo-

gie d'humeur, qui donne en effet la solidité, la droiture et une constance impassible, qui inspire un zèle sévère pour la justice, inflexible à l'amitié, à la pitié, aux séductions de l'intérêt, de la gloire même, qui rend patriote exclusivement à toute autre affection. Ce caractère tenace et intègre ne flatte point le peuple; il a le cœur trop haut; il est trop grave et trop magnanime pour craindre l'indigence. Froid, reposé, immuable dans tous les événemens de la fortune, il ne considère que l'incorruptible vérité (1). Bien que CATON le Censeur ait eu plusieurs traits de ressemblance avec Aristide, soit pour la rigide équité et le zèle pour la patrie, soit pour l'innocence des mœurs, la constance et la grandeur d'ame, cependant il n'en eut ni la parfaite bonté, ni la douceur, ni l'indifférence pour la richesse ou la renommée; au contraire, il étoit chaud, querelleur et même hargneux et tracassier. Son inquiète et insatiable ambition le rendoit laborieux, hardi, mais vanteur. De plus, son

(1) Le chancelier de Lhopital, le connétable Anne de Montmorency, Sully, le duc de Montauzier tenoient de ce tempérament strict, leurs vertus austères; il rend quelquefois l'esprit opiniâtre, revêche, difficile dans les affaires par un excès de ponctualité.

épargne dégénéra en âpre avarice, son austérité en inhumanité, son zèle en envie contre le grand Scipion? On l'accuse encore d'un penchant à l'ivresse et à l'incontinence. Cependant son courage intrépide, sa vigilance, sa tempérance, son intègre habileté et sa profonde prudence dans les affaires, son savoir et son éloquence pleine de force et de gravité, qui l'élevèrent au plus haut rang : tous ces traits décèlent en lui un tempérament bilioso-atrabilaire. Il étoit roux et avoit des yeux verdâtres, avec une grande vigueur musculaire (1).

XI. La complexion noirâtre ou atrabilaire pure, mais forte et fibreuse, dominoit dans MARIUS, qui avoit aux jambes des veines variqueuses et un air rigoureux et redoutable peint sur sa figure. Personne n'ignore combien il étoit âpre, violent, implacable dans sa colère, combien son opiniâtreté, sa féroce et avide ambition coûtèrent de sang et de larmes aux Romains; on sait quelle étoit sa vie dure, infatigable dans la guerre, sa magnanimité victorieuse de la richesse et des voluptés, sa

(1) Il nous semble que David, qui étoit également roux, robuste, actif, guerrier, porté à l'amour, avoit plusieurs autres marques de ressemblance avec ce tempérament.

patience au milieu des traverses, l'audace de ses actions, son insolence insupportable. On n'a pas oublié comment il s'abaissoit, contre la fierté de son naturel, à flatter le peuple. Mais il faut aussi admirer en lui un courage invincible, une fermeté qui, sans armes, imprimoit la terreur à ses ennemis, et des vertus guerrières qu'il poussa jusqu'à la plus farouche rudesse. Le caractère de PYRRHUS, que Plutarque lui associe, n'étoit en effet ni moins vaillant, ni moins terrible dans les combats; son intrépidité alloit même jusqu'à la plus téméraire imprudence, son ardeur jusqu'à une véhémence furieuse; mais ce qui le distingue de Marius, et montre qu'il étoit seulement un pur bilieux, robuste, sec, tendu, musculeux, c'est cette franche générosité qui ne cherchoit que la gloire; c'est cette humeur aventurière qui, ennemie du repos et oubliant les biens présens pour un avenir incertain, le rendoit inconstant, querelleur, lui faisoit susciter guerre sur guerre, entreprise sur entreprise. Flatteur des puissans, méprisant les foibles, sa bile âcre et sévère le rendoit fataliste, comme Marcellus, Annibal et la plupart des grands guerriers. Persuadés que leur sort est inévitable, ils s'élancent sans crainte au travers des périls.

XII. Bien que Lysandre et Sylla soient différens entre eux, leurs actions dévoilent un caractère essentiellement atrabilaire (1), mobile et nerveux. Tous deux ont été cruels, rigoureux, tyranniques; tous deux, rampans auprès des puissans, étoient hautains et arrogans envers les foibles. L'humeur de Lysandre, craintive et profonde, agissoit par la ruse et la fourberie; celle de Sylla, audacieuse et ouverte, par la force des armes et avec une colère féroce. Le premier étoit sobre, tempérant, prudent, comme les constitutions maigres et brunes, ou comme Ulysse, si bien

(1) Aristote, sect. xxx, probl. 1, témoigne que Lysandre, peu de temps avant sa mort, vit s'ouvrir à ses jambes des ulcères cacoëthes, comme chez les atrabilaires atteints de vésanie ou de démence. Sylla tomba dans le *phthiriasis* ou la maladie pédiculaire, qui résulte souvent d'une dégénération d'humeurs, comme dans Platon, Phérécyde, Callisthène et d'autres philosophes mélancoliques, ou de mal-propreté et de mauvaise nourriture, ou d'une suppression d'hémorrhoïdes, laquelle produit une gale sèche, sur-tout chez les vieillards scorbutiques, tels que Philippe II, roi d'Espagne, le chancelier de France, Duprat, etc. Sylla, par son humeur irascible et sa figure enflammée, annonçoit une disposition anévrysmatique. Il périt dans un accès de fureur qui fit rompre un vaisseau sanguin et dont l'hémorrhagie l'étouffa. *Valer. Max.* lib. IX, c. 3, n° 8.

peint par Homère ; le second, très-vaillant, téméraire ; sur-tout prodigue et débauché, comme le sont les sanguins chauds. L'un adroit, prévoyant, n'abandonnoit rien au hasard ; l'autre violent et hardi, superstitieux ou feignant de l'être, se confioit dans son heureuse fortune. Le Spartiate, plein d'un orgueil âpre et sauvage qui aimoit être flatté, n'épargnoit ni perfidies, ni bassesses, ni injustices pour l'avantage de son pays ; dans sa ténébreuse politique, négligeant ses propres intérêts, il trouvoit honnête tout ce qui étoit utile ; esprit remuant et ambitieux, son habileté, son activité le rendoient dangereux et propre à troubler les Etats. Le Romain, avec une figure rouge, couperosée, des yeux verts et hagards, se livroit tantôt à ses voluptés, à l'ivresse, à des jeux sanguinaires, à des railleries aigres et piquantes ; tantôt vigilant, actif, infatigable, il poursuivoit avec ardeur les plus hautes entreprises. Rapace pour enrichir ses compagnons, éloquent, avec un naturel impétueux, peu populaire, altéré de vengeance, ses actions tendoient toutefois au rétablissement des loix (1). S'il mérite la louange

(1) Quoique la complexion du cardinal de Richelieu ait été plus mince, plus sensible et plus nerveuse que celle de

de grand capitaine, et Lysandre celle d'homme d'Etat, leurs voies sont également condamnables.

XIII. La complexion de CIMON et celle de LUCULLUS, beaucoup plus tempérées que les précédentes, penchoient plutôt vers la mollesse et le relâchement que vers l'extrémité contraire. Nés avec une propension aux plaisirs de la table et à l'oisiveté, comme tous les sanguins pléthoriques, doués d'une médiocre ambition; tous les deux très-doux, humains, équitables et sur-tout libéraux, ils sembloient plutôt destinés, comme le phlegmatique Atticus, à former de tranquilles citoyens que des capitaines illustres. Il n'arrive presque jamais que les naturels qui ne sont pas sobres, aient l'humeur chagrine, rigide ou orgueilleuse. Il eût été difficile, au contraire, aux Catons, aux Brutus, à Dion, hommes sobres, austères et hauts, de montrer la facilité et l'aménité de mœurs d'Alcibiade ou de ces derniers. Marc-Antoine et Démétrius Poliorcète, qui ont tant aimé les délices, péchoient, comme ceux-ci,

---

Sylla, elle avoit, avec cette dernière, quelques traits d'analogie, ainsi que leur caractère moral.

par un défaut de gravité, de constance et de fermeté; parce que les voluptés détendent le caractère, de même que les complexions détendues sont portées aux voluptés. La franchise ouverte du fils de Miltiade, sa valeur éclatante, sa noble générosité, son humeur peu populaire et même son ardeur amoureuse, annoncent dans son tempérament une nuance bilieuse qu'il tenoit de son père; il avoit une taille élevée comme les corps humides et les cheveux crêpus comme les bilieux. Lucullus ne manquoit ni d'audace, ni d'habileté dans la guerre; sa magnificence dépensière, son luxe orgueilleux avec faste, enfin, son goût pour l'étude et les arts, témoignent des mœurs analogues à celles des sanguins bruns, mais pituiteux.

XIV. C'est sur-tout dans les actions de Nicias que se reconnoît la complexion phlegmatique. Humble et lent, endurant avec patience les injures, tremblant de hasarder la moindre chose, et ne sachant souvent à quoi se résoudre, il s'étudioit sans cesse à tout pacifier, en se montrant toujours débonnaire, simple, sans ruse, retiré, esclave des affaires et de son devoir. Ce naturel le portant à d'extrêmes précautions en tout, assuroit ses démarches;

mais trop ennemi des hautes entreprises qui exigent de la hardiesse, il dut à sa timidité ses infortunes en Sicile. Sa crainte de déplaire au peuple le rendoit libéral envers lui, comme sa frayeur des dieux le rendoit superstitieux. Par cette foiblesse nerveuse et constitutionnelle des pituiteux mélancoliques, il étoit très-humain, probe et scrupuleux observateur de la loi. Ce caractère penche naturellement vers la dévotion et les sentimens tendres; c'est pourquoi les femmes, plusieurs vieillards et les peuples énervés du midi sont sur-tout portés aux terreurs religieuses. Aussi voyons-nous Numa et Fabius Maximus très-pieux, tandis qu'Alcibiade, César, Démétrius Poliorcète, etc. étoient, à cause de leur audace, fort peu dévots. La trempe d'esprit de Crassus diffère de celle de Nicias. Il fut très-serviable, flatteur et populaire, modéré, peu vanteur, et doué d'une grande facilité de mœurs. Quoiqu'il n'ait montré ni capacité dans la guerre, ni grande valeur; quoique foible dans la prospérité et dans les revers (ce qui témoigne un fond d'humeur phlegmatique); cependant son excessive avarice, sa pernicieuse ambition qui lui faisoient hardiment sacrifier loix, religion, amitié, selon ses intérêts; tous ces traits signalent un naturel âpre, une disposi-

tion atrabilaire et nerveuse. Il dut à celle-ci son mérite, son éloquence, sa profonde intelligence des affaires et son industrieuse activité. Il est bien difficile, avec les défauts de Nicias et les vices de Crassus, nés en partie de leur tempérament, d'atteindre une gloire éclatante.

XV. Si le mérite seul, et non la fortune, donne à chaque homme son véritable prix, EUMÈNE et SERTORIUS ont été dignes du premier rang. Se créer, sans soutien et étranger, un empire chez d'autres nations, par la seule force du génie; triompher avec elles des peuples les plus vaillans de la terre, surmonter l'envie et les rivalités par toutes les vertus civiles et guerrières, de tels effets ne sont pas le fruit de médiocres qualités. Eumène, desireux du pouvoir et des richesses, aimoit la guerre et mêloit dans ses actions une audace magnanime avec une adresse surprenante. Sertorius, aspirant au repos, se maintenoit contre d'âpres ennemis par la ruse et par son habileté dans l'art militaire. Tous deux aussi intrépides dans les revers, que modérés dans la prospérité, se montroient constans, hardis, vigilans, très-actifs et sur-tout fins et prudens. Il nous semble reconnoître en eux une constitution

bilioso-nerveuse, qui est maigre, alerte, astucieuse. Le Grec, bien formé de corps, étoit généreux, fier et libéral, comme ceux en qui prédomine l'humeur bilieuse. Le Romain, sobre, sec, agile, paroît avoir eu plus de subtilité et de profondeur; il s'aidoit même d'opinions superstitieuses: ce qui décèle, ainsi que son amour filial, une nuance de mélancolie nerveuse.

XVI. On nous excusera de rechercher, avec Plutarque, les défauts de quelques grands personnages, non dans l'odieuse intention de ravaler leur gloire, mais afin de mieux apprécier leur caractère. En effet, plusieurs vertus, par cela même qu'elles sont louables et estimées dans les hommes d'Etat, peuvent être le produit de l'art et de l'étude, tandis que les défauts et les vices résultent plutôt des difformités naturelles du caractère. C'est ainsi qu'AGÉSILAS et POMPÉE n'ont pas toujours montré des vertus exemptes d'affectation; ils ont couvert leur ambition d'une feinte modestie, l'un en défendant qu'on lui érigeât aucune statue; l'autre en se plaignant d'être surchargé des glorieux emplois qu'il desiroit ardemment. Tous deux, hauts et impérieux, préférèrent souvent leur renommée à la jus-

tice, ou l'intérêt de leurs amis au bien de l'Etat. Le Spartiate s'empara du trône contre le droit, et le Romain (1) aspira sourdement à la suprême puissance. Le premier abaissa Lysandre son bienfaiteur, le second soutint le tyran Sylla. Si Agésilas fut opiniâtre, prompt et irascible, Pompée eut le foible de trop déférer à la faveur publique et le défaut d'être crédule, facile à tromper. Excepté ces reproches, on trouveroit difficilement des caractères plus relevés, plus nobles, plus magnanimes, plus éloignés de toute méchanceté ou de vengeance, plus intrépides et plus habiles dans la guerre, ou des citoyens plus humains, plus doux et plus aimans. Pompée, réservé, grave, avec un air accueillant, mais respectueux, inspiroit la vénération et l'ambitionnoit. Agésilas, vif, familier, populaire et ami chaud comme notre Henri IV, attiroit si bien les cœurs qu'il en fut repris par les Éphores. Il paroît avoir été petit de corps, sec, mâle, avec une fibre mobile, grêle, un tempérament bilioso-sanguin, la parole brève et roîde. Pompée, d'une constitution également mâle (2), mais bilioso-

(1) Occultior, non melior. Tacit. *Histor.* lib. II, cap. 38.

(2) Elle se reconnoît à l'abondance de la barbe, des

pituiteuse, étoit moins prompt et devoit avoir la taille plus élevée. De plus, tous deux ayant été continens, tempérans, sobres, prudens et même dissimulés, ils présentent une forte nuance d'humeur mélancolique. Grands hommes, plus capables de bien faire que de nuire, leurs foiblesses naquirent le plus souvent d'un excès de bonté.

XVII. Tout ce qui peut exprimer une complexion éminemment bilieuse, ouverte, audacieuse, se trouve rassemblé dans celles d'ALEXANDRE et de CÉSAR. Joindre à la plus intrépide hardiesse, à la valeur la plus exaltée, une impétuosité irrésistible; allier la diligence et la prévoyance à un besoin insatiable de gloire et de domination; préférer mille morts à la défaite, aspirer avec violence à tout ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, être aventureux, ardent, infatigable, sont des caractères communs aux héros. Mais surpasser ses semblables, non moins en capacité d'esprit, qu'en magnanimité et en vertus; maître du monde, se montrer au-dessus de la fortune et

---

poils, à des traits prononcés, des muscles fermes et carrés, etc. Elle rend magnanime, robuste et dispose à l'amour, à la générosité, à la vaillance.

de la vie; se confier en généreux à la merci de ses ennemis; réunir à la clémence, à la libéralité la plus magnifique, à l'amitié, le mérite, le savoir, l'éloquence, un génie éclatant et sublime; de telles qualités n'appartiennent qu'aux plus grandes ames. Alexandre, plutôt blond que brun, avec une taille courte, étoit téméraire, emporté, vanteur, irascible, adonné au vin, et aimoit les riches parures; mais il étoit continent. César, brun, grand, actif, un peu maigre, étoit très-dissolu, vicieux, incontinent, déprédateur; mais sobre, profond, et négligeoit moins la prudence: aussi sa complexion participoit à l'état nerveux et atrabilaire, comme l'indiquent la fièvre quarte de son adolescence, sa disposition épileptique dans son âge mûr, ainsi que son humeur libidineuse et son front chauve. Dans Alexandre, le tempérament bilieux tenoit plutôt du sanguin chaud et nerveux. Sa mort à la fleur de l'âge paroît due à un mouvement hémorrhoïdal déterminé par des excès de table; car elle fut précédée d'une disposition hypochondriaque. S'il devoit, comme on l'a dit, la plupart de ses vertus à la nature, et de ses vices à la fortune; César eut, au contraire, plus de vices innés et de vertus acquises: celui-ci adroit, intrigant, populaire, montroit peut-être plus

de tête; celui-là fougueux, fier et impérieux, avoit peut-être plus de cœur. Alexandre ne supportoit pas la contradiction et se montroit vindicatif; mais il étoit religieux. César, plus indulgent, enfreignoit les loix les plus sacrées pour assouvir sa furieuse ambition. Parvenus au faîte de la prospérité, le premier affecta beaucoup de faste et de vanité; le dernier, de dédain et d'arrogance. Tous deux ont voulu s'élever au-dessus de l'humanité par la splendeur de leur renommée et l'éclat de leur fortune.

XVIII. Autant chez ces conquérans les facultés morales aspiroient à s'étendre au-dehors et à surmonter tous les obstacles, autant elles tendoient dans PHOCION et le jeune CATON à se restreindre sous l'empire des loix et à se resserrer entre leurs limites. Cette chaleur surabondante qui dominoit les premiers, étoit comme la flamme qui répand au loin son éclat avec l'incendie; tandis que la froideur de ces derniers concentroit leurs forces, et les rendoit sérieux, graves, constans. Leur équité sévère sembloit accuser tout le monde, et leur austérité misanthropique effarouchoit leurs contemporains. C'est par cette disposition d'humeurs que Caton étoit toujours opposé à

César, Aristide à Thémistocle, l'ancien Caton à Scipion l'Africain. Lorsque Plutarque nous dépeint la ténacité de ces caractères rigides, leur complexion dure, serrée, inflexible; leur difficulté de concevoir et de croire, avec leur esprit immuable dans ses opinions et ses résolutions; l'on se représente des tempéramens secs, mélancoliques, bruns et mâles, dont la fibre toujours tendue est aussi compacte et racornie que celle des vieillards. Ces corps sont très-peu sensibles et fort difficiles à émouvoir; mais une fois ébranlés, ils conservent long-temps l'impulsion reçue. Très-sobres, continens, solides et laborieux, ils sont peu affables et même sauvages; négligés, contens de peu, avec des vêtemens communs, leur orgueil stoïque méprise beaucoup le faste, l'éclat des richesses, la faveur et la renommée populaires. Trop fiers pour n'être pas simples, indulgens et modestes, ils sont indifférens à leur propre intérêt; mais aussi âpres et implacables pour les méchans, que doux envers les bons. Ils portent un cœur trop haut et trop magnanime pour aimer autre chose que la justice, la vérité, la patrie. Ces deux grands citoyens démontrent également par leur vie et leur glorieuse mort, combien la plus haute

vertu emprunte d'énergie d'une constitution semblable à la leur.

XIX. Nous voyons, en effet, que plus la complexion est rembrunie, mâle et tendue, plus le caractère se montre décidé, plus la volonté est impétueuse, comme dans Marius et César, ou ferme, inébranlable, comme dans Phocion et Caton d'Utique, ou déterminée et fatale, comme dans Dion et Marcus Brutus. Au contraire, les complexions humides et relâchées de Nicias, de Lucullus, etc. étoient la source des irrésolutions perpétuelles de l'un et de l'oisiveté sensuelle de l'autre. Ces propensions morales résultent certainement de la flaccidité du système musculaire et de la prédominance du système lymphatique. Nous trouvons au contraire dans Dion et dans Marcus Brutus, des indices d'une humeur sombre, rêveuse, et de ce naturel véhément, profond, qui couve en secret les résolutions les plus hardies. Lorsqu'un tempérament hypochondriaque-nerveux, maigre et sensible, est accompagné d'une grande délicatesse d'estomac, il se porte avec ardeur à des méditations sérieuses. Si l'esprit est imbu des préceptes de la philosophie, alors s'échauffant par l'étude et se représentant l'image de la parfaite vertu,

il aspire à se conformer à son modèle imaginaire. Une telle disposition engendre des vapeurs, des insomnies, l'incube, quelquefois l'exaltation mentale et des visions de spectres; bien que l'esprit soit naturellement très-sain et très-vigoureux. Elle pousse même à ce fanatisme, soit politique, soit religieux, qui ne connoissant et ne ménageant rien, rend capable des exécutions les plus extraordinaires. La boulimie ou la faim canine dont Brutus fut atteint, sa pâleur habituelle, ses visions nocturnes, concourent, avec les traits précédens, à nous indiquer sa complexion. Grave et magnanime, il fut passionné pour la liberté. L'humeur de Dion, plus orgueilleuse et plus farouche, dédaignoit même la politesse et les agrémens extérieurs. Sa franchise trop fière étoit jointe à une rudesse trop opiniâtre, et pour laquelle Platon l'engageoit souvent à sacrifier aux Graces. Quoique réglé par la philosophie, et doué d'un caractère bon et généreux, son tempérament le transportoit aisément d'indignation contre les méchans. Il annonçoit une propension plus bilieuse, mais moins noire ou atrabilaire que celle de Brutus.

XX. Peu d'hommes sont mieux connus que CICÉRON, car peu d'hommes ont pris plus de

soin de se faire connoître. On pénètre son naturel, non-seulement dans l'histoire de sa vie, mais encore dans ses écrits. Il en est de même de DÉMOSTHÈNE, et de tous ceux qui ont laissé des ouvrages à la postérité. Ces deux grands orateurs présentent le type d'une constitution très-nerveuse, sensible et mobile, quoique le fond de leur humeur ait été différent. Démosthène étoit si mince et si frêle dès sa naissance, qu'il sembloit avoir une complexion efféminée. Cicéron avoit la poitrine étroite, la voix aiguë et un estomac très-délicat. Cet état de sensibilité nerveuse, résultat de l'émaciation et de la débilité radicale du système musculaire, engendre un caractère inflammable, ardent, prompt à s'imprimer plusieurs affections. Il développe excellemment les facultés de l'esprit, rend les sens actifs et dispose à cette flexibilité d'ame, à cette abondance d'idées, à cette imagination éclatante et forte, premiers instrumens de l'éloquence. De plus, cette vivacité d'esprit inspirant le desir de se distinguer, et donnant un ardent amour de la gloire, non exempt de vanité; elle rend aussi l'humeur piquante ou satyrique, l'amour-propre très-chatouilleux et difficile dans la société. Mais cet excès de sensibilité ôte au naturel la constance et la fermeté nécessaires

au milieu des dangers et de la douleur; c'est pourquoi Démosthène et Cicéron étoient peu vaillans, variables dans leur conduite et même assez amis de la volupté. Tous ces traits sont communs à l'un et à l'autre; mais la diversité de leurs mœurs décèle la différence de leur tempérament. Démosthène fut certainement bilieux et Cicéron sanguin, comme on le découvre par leur figure et par leur style. L'un prenoit les affaires extrêmement à cœur, voyoit tout en noir, se travailloit de soucis et d'inquiétudes. L'autre envisageant tout sous un beau jour, aimoit plaisanter, saisissoit souvent le côté ridicule des objets, étoit moqueur et railleur. L'Athénien ne songeant qu'à son but, s'oublie lui-même; véhément et même aigre, austère, il terrasse sans relâche et avec vigueur son adversaire. Le Romain, trop souvent épris de la gloire, fait briller avec complaisance son esprit et son savoir; il est aussi plus abondant, plus fleuri, plus flatteur. On trouve le style de Démosthène analogue à son caractère; il travailloit laborieusement, étoit serré, grave et profond. Cicéron, avec une pénétration prompte, un esprit érudit et universel, avoit une diction élégante et variée. Le premier se laissa honteusement séduire à l'intérêt; et la vanité du second fut trop facile à enivrer par

les louanges et les honneurs. L'humanité et la douceur de Cicéron dégénéroit en une molle foiblesse : l'âcreté poignante de Démosthène poussa quelquefois Athènes dans une conduite injuste et passionnée. Mais tous deux ont aimé et servi fidèlement leur patrie et la liberté jusqu'au dernier soupir.

XXI. Il est des constitutions sanguines, pléthoriques, bien développées, de belle taille, qui présentent des corps musculeux, robustes, virils et velus, avec des cheveux noirs, naturellement frisés. Elles réunissent toutes les qualités bonnes et mauvaises que Plutarque dépeint dans les vies de DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE et de MARC-ANTOINE. Ces tempéramens sont, en effet, « addonnez à l'amour, subjects au » vin, vaillans en guerre, faisans de grands » dons, superflus, insolens (1) »; mais leur témérité, l'inégalité de leurs mœurs, et leur vie dissolue produisent chez eux de grandes variations de fortune et d'état. Entraînés par les plaisirs des sens, qui ont beaucoup d'activité et de puissance dans cette complexion, se laissant gouverner par les femmes; chez eux la

(1) *Vie de Démétrius*, trad. d'Amyot.

prudence et les autres facultés intellectuelles sont d'autant plus bornées, que les facultés physiques sont plus étendues. Marc-Antoine, avec des fibres épaisses, livré à de fréquens excès de boisson, étoit grossier et même d'une simplicité rustique comme Hercule dont il se vantoit de descendre, et dont il offroit les traits et la figure. Démétrius, avec des fibres plus déliées, et plus de penchant à l'amour qu'à l'ivresse, montroit aussi plus d'esprit et d'habileté. On aura l'idée exacte de Marc-Antoine, si l'on se représente un caractère soldatesque, audacieux, ivre d'arrogance dans la prospérité, capable de tout oser, fréquentant les tavernes, les lieux de débauche, se familiarisant avec les gens de mauvaise vie, fastueux, prodigue de son bien, rapace et déprédateur de celui d'autrui; s'il est, de plus, actif, doué d'une éloquence militaire, quoique diffuse et fleurie, s'il a cette bravoure féroce qui n'épargne rien, qui ne connoît aucun danger, et une ame grande et forte que le malheur rend industrieuse. Démétrius, sans être moins vicieux, n'étoit pas aussi brutal, mais plus sobre, plus diligent en guerre; vif, remuant, spirituel et d'une agréable société, il montra plus de ruse, moins de loyauté et une moindre facilité de mœurs que le triumvir romain; il fut peut-être

plus effréné dans ses plaisirs et joignit la profanation au scandale. Nous jugeons par ces traits, qu'il eut un tempérament plus brun et moins replet que celui de Marc-Antoine, mais plus analogue à celui d'Alcibiade.

XXII. Il est encore de ces caractères ardens, ambitieux, pleins d'imagination, que le bon cœur trompe, et qui voulant opérer le bien, mais par le peuple, se sont perdus et ont troublé les États qu'ils prétendoient réformer au gré de leurs systèmes chimériques de perfection. Car lorsqu'on emploie la faveur de la multitude, il faut la flatter et se soumettre à son humeur inconstante, loin de la régir; de là vient qu'on est forcé, ou de perdre son support, ou d'approuver ses actes, toujours passionnés et soumis aux intérêts des agitateurs. Tels ont été Agis et Cléomène à Sparte, et les Gracques à Rome; personnages dans lesquels le défaut de succès n'ôte rien au mérite de leurs généreux desseins, et qui seuls étoient capables de les faire réussir, s'ils eussent alors été exécutables. On a remarqué que les hommes courts, trapus, avec une grosse tête (*capitones*), des cheveux noirs et crêpus, un teint bilieux, la fibre forte et tenace, ont une disposition hargneuse, sont fougueux, entêtés,

turbulens et séditieux (1). Ces habitudes morales développées à un très-haut degré dans Cléomène et Caius Gracchus, rendent probable en eux la constitution physique qui les détermine. Le Spartiate, colérique, aigre, véhément, mais sobre, simple, prompt aux armes, ambitieux d'honneur, comme tous les bilieux secs et maigres, étoit encore tendu par la roide discipline des Stoïciens, et il vouloit emporter toute chose de vive force. Le Romain, non moins irascible, chaud, remuant, avec une voix aiguë et perçante, une éloquence passionnée et des saillies impétueuses, étoit un homme très-actif, très-âcre, très-mordant, mais laborieux et qui savoit réunir la politesse à la générosité. Agis et Tibérius Graechus, antérieurs aux précédens, ont montré un caractère beaucoup plus tempéré qu'eux, et même doux, reposé; indice d'un plus grand développement relatif du système lymphatique dans leur constitution. Agis, jeune homme magnanime, amoureux de la gloire, étoit, comme les bilioso-sanguins, très-libéral, clé-

(1) Ces traits sont visiblement marqués dans la figure et dans la vie du cardinal de Retz; et surtout dans celles de Martin Luther, deux hommes qui furent doués d'un caractère extrêmement turbulent.

ment, bon, facile et avoit plus de zèle que d'expérience dans ses projets. Tibérius Gracchus, le plus vertueux de ces quatre personnages, de l'aveu de Plutarque, étoit modeste, doux, sentimental, comme les sanguins-mélancoliques. Simple et réglé, rempli d'humanité et de bienveillance, aussi zélé pour la liberté et la patrie que Valerius Publicola, auquel il peut être comparé pour le tempérament, il fut néanmoins très-entêté et très-opiniâtre; ce qui dénote le même fond d'humeur bilieuse que chez les précédens.

§. 1. La prédominance du système lymphatique dans une complexion bilieuse, mâle, musculaire avec de gros os, peut rendre l'homme naturellement le plus vaillant, froid, lent et même craintif dans les combats réguliers; ce qui lui fera préférer les surprises et les coups de main. Cette constitution robuste, disposant d'ailleurs le corps aux exercices violens et athlétiques, porte aussi à manger beaucoup. Le caractère pourra être libéral, grave, simple, bon et magnanime, mais quelquefois flatteur des grands. Il montrera plutôt un grand bon sens dans les affaires que de l'esprit et de l'éloquence; parce que refroidi par l'humeur phlegmatique, il aura moins d'imagination et de vivacité que de poids et de jugement. Cepen-

dant il tirera de l'humeur bilieuse une disposition à la rancune, à l'obstination ou à la contention pour la gloire. Tous ces traits se rencontrent dans la vie d'ARATUS fondateur de la Ligue Achéenne. Sa haine contre les tyrans, son genre de courage, ses vertus civiles et ses habitudes privées concourent à caractériser son tempérament mixte.

Ce personnage n'est point apparié à d'autres semblables, non plus que Galba et Othon, empereurs romains, et Artaxerce Mnemon, fils de Xerxès. Ces trois princes bien inférieurs aux hommes illustres précédens, ont tiré moins d'éclat de leurs vertus que de leur haute fortune. Nous nous étendrons peu sur leur caractère, puisque Plutarque a tracé brièvement leur vie. Le temps nous a ravi les histoires de Métellus le Numidique, d'Epaminondas et de Publius Scipion, que le même auteur avoit composées (1).

(1) Dans plusieurs éditions des œuvres de Plutarque, on trouve les vies d'Annibal et de Scipion l'Africain; mais elles ont été compilées d'après les anciennes histoires par *Donato Acciaioli*. Elles n'offrent, sur les caractères de ces deux grands hommes, aucun renseignement assez particulier de leur conduite privée, pour en faire bien reconnoître les mœurs et la complexion.

§. 2. Autant qu'il nous est permis de juger le caractère d'ARTAXERCE *Longue-Main*, d'après le peu de renseignemens qui nous restent, il nous semble entrevoir en lui des traces du tempérament sanguin-mélancolique : sanguin, puisqu'il fut libéral, facile, populaire, d'un commerce agréable ; qu'il eut de l'équité, de la clémence et fut doué d'une heureuse mémoire. Il tint de l'humeur mélancolique, en ce qu'il fut, comme la plupart des Orientaux, susceptible de soupçon et de craintes qui le rendirent quelquefois cruel, porté à la jalousie et à l'amour, en ce qu'il eut de la prudence, de la politique, et ne se laissa point amollir dans les délices de sa haute fortune.

§. 3. On sait que les affections arthritiques ne se déclarent guère que dans des complexions mixtes, colériques et sanguines très-excitables, ou chez les individus robustes, les gros mangeurs, dont le système tendineux et musculaire est susceptible d'une forte tonicité. Quand SULPITIUS GALBA n'auroit pas été atteint de cette maladie, son naturel dur et rigide jusque dans les petites choses, la sévérité de ses châtimens et son étroite parcimonie qui le rendoit non-seulement ennemi de toute superfluité, mais même serré et avare, annoncent bien la constriction fibreuse de son tempéra-

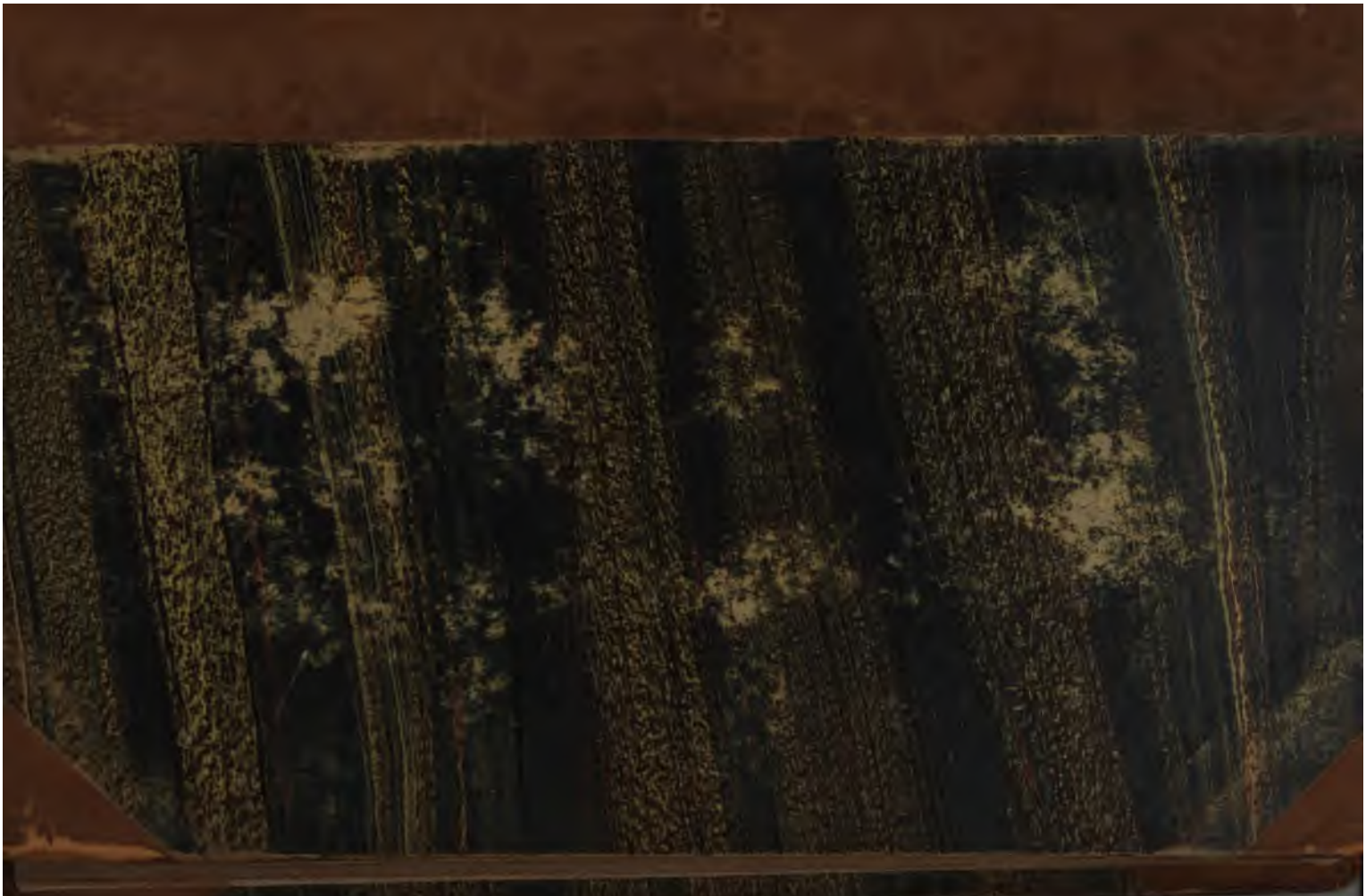
ment. Une telle disposition restreint plutôt le caractère dans les limites d'une austère probité et d'une justice rigoureuse, dans une vie réglée et exacte, que tout autre état des organes; aussi elle exclut plutôt les vices qu'elle n'engendre de grandes vertus; de là vient qu'on paroît sage, sobre et modéré. Mais elle peut aussi retrécir l'étendue du génie; c'est pourquoi l'on se laisse facilement gouverner par des esprits plus subtils, et l'on se confie trop sur la droiture de ses intentions. Tel fut en effet Galba, qui, selon le mot de Tacite, ne parut digne de l'empire qu'avant de l'avoir obtenu.

§. 4. La ressemblance des penchans vicieux et des goûts, qui rapprocha Othon de Néron, décèle quelque analogie entre leurs humeurs. Salvius Othon, né avec un naturel pétulant, dissipé, rempli d'impatience, et d'une témérité quelquefois féroce, étoit excessivement porté aux voluptés, au luxe le plus efféminé, à la prodigalité la plus extravagante, comme les sanguins chauds et nervoso-atrabilaires. Ces habitudes se développent surtout dans une haute fortune qui, étant inaccoutumée aux peines et aux contrariétés, rend exigeant et tyrannique avec les inférieurs, flatteur et ambitieux avec les puissans. Un tel caractère qui présente quelques rapports avec celui de Sylla, n'est pas

capable de vices seulement, l'adversité peut le rendre équitable, modéré, laborieux; elle peut stimuler son activité naturelle, son énergie innée et inspirer une hardiesse prompte à tout entreprendre. Othon a montré par sa mort que les délices n'avoient point amolli son courage, tandis que Néron plus nervoso-atrabilaire et plus craintif, termina lâchement sa vie.

Ici finissent les vies de Plutarque. Les observations que nous avons recueillies, nous démontrent que les tempéramens de ces grands hommes ne sont, en général, nullement différens des nôtres. S'ils ont reçu, de plus que nous, quelques avantages physiques ou moraux de la nature, elle peut encore aujourd'hui former des caractères et des esprits aussi bien constitués. En quelqu'état obscur que le sort nous range, pourquoi ne pourrions-nous pas ressentir comme eux ces impulsions généreuses qui les portoient à tout ce qu'il y a de beau et de noble sur la terre? Accusons notre volonté, et non la nature; elle a déposé dans nous un instinct de grandeur et de force; elle nous dicte au fond du cœur tout ce que nous sommes capables de faire par nous-mêmes, soit que la fortune nous seconde, soit qu'elle se déclare

contre nous. J'aime à croire que si l'on excitoit dès l'enfance nos affections morales, si l'on inspiroit des sentimens plus nobles et plus élevés à la plupart des hommes bien nés, et s'ils étoient nourris, comme ces anciens héros, dans le véritable amour de la gloire, on verroit se développer des caractères bien supérieurs à ceux qu'on remarque dans nos temps modernes.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.